Lexicographie bilingue français-ukrainien des unités de bas niveau de formalité

Natalya Shevchenko

▶ **To cite this version:**

Natalya Shevchenko. Lexicographie bilingue français-ukrainien des unités de bas niveau de formalité. Linguistique. Université Lumière - Lyon II, 2011. Français. NNT : 2011LYO20143 . tel-04142168

HAL Id: tel-04142168
https://theses.hal.science/tel-04142168

Submitted on 26 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Lumière Lyon 2

École doctorale 3LA (Lettres, langues, linguistique et arts)

Faculté des langues

Centre de Recherche en Terminologie et Traduction

Thèse présentée en vue de l'obtention du doctorat

Lexicologie et Terminologie Multilingues – Traduction

soutenue publiquement le 9 décembre 2011 par

Natalya Shevchenko

LEXICOGRAPHIE BILINGUE FRANÇAIS-UKRAINIEN DES UNITES DE BAS NIVEAU DE FORMALITE

Composition du jury :

M. Pierre ARNAUD, Professeur émérite à l'université Lumière Lyon 2, co-directeur

M. Oleksandr CHEREDNYCHENKO, Professeur à l'Université nationale Taras Shevchenko de Kyiv (Ukraine), co-directeur

M. Henri BÉJOINT, Professeur émérite à l'université Lumière Lyon 2

Mme Annie BERTIN, Professeur à l'université Paris Ouest Nanterre La Défense

Mme Olga CAMEL, Professeur à l'Institut national des langues et civilisations orientales

M. Patrice POGNAN, Professeur à l'Institut national des langues et civilisations orientales et à l'Université Paris-Sorbonne

Volume I (Mémoire)

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de thèse, Pierre Arnaud, qui m'a conseillée, en m'évitant des égarements et en me dirigeant vers le bon chemin ; qui m'a lue et relue avec minutie, avec beaucoup de patience et de gentillesse.

Toute ma gratitude s'adresse à Oleksandr Cherednychenko, mon co-directeur de thèse, qui a accepté de diriger ce travail à distance. Je lui suis particulièrement reconnaissante de ses conseils et ses précieuses remarques ainsi que de sa très grande disponibilité à toutes les étapes de ce travail.

Je souhaite exprimer mes remerciements aux membres du laboratoire CRTT et plus spécialement, à ses directeurs successifs Philippe Thoiron, Henri Béjoint et François Maniez qui ont cru en moi et m'ont soutenue financièrement pour mener au mieux cette recherche dans les deux pays.

Je tiens à remercier plus particulièrement Henri Béjoint pour ses nombreuses réflexions et suggestions sur la lexicographie en général et la lexicographie britannique en particulier.

J'adresse mes plus vifs remerciements à Jean-Hugues Chauchat et Artem Molchanov pour leur aide inestimable dans les calculs statistiques et les élaborations informatiques qui ont solidifié cette recherche.

Ma reconnaissance vient aux enseignants du Département de traduction anglais-ukrainien et de linguistique contrastive de l'Université nationale Ivan Franko à Lviv, particulièrement à Taras Shmiher, Olga Hrabovetska et Roksolana Zorivchak.

J'ai une pensée pour Pierre Kovaleff, mon relecteur infatigable, qui m'a soutenue tout au long de ses années. Qu'il en soit ici chaleureusement remercié.

Je remercie infiniment Martine et Marie-Jean, Svetlana, Franck, Marie-Odile et Henriette pour leur intérêt envers mon travail, leurs relectures attentives et leurs remarques pertinentes.

Je suis reconnaissante à toutes les personnes, ami(e)s ou anonymes, qui ont eu la patience de remplir mes questionnaires en Ukraine et en France et qui ont rendu possible cette étude.

Et, pour terminer, toute mon affectueuse reconnaissance à mes proches pour leur soutien sans faille et leurs encouragements, et plus encore, à Stéphane, car c'est grâce à lui que j'ai pu concilier enseignement, recherche et vie de famille durant toutes ces années laborieuses !

CONVENTIONS D'ECRITURE

SIGNES CONVENTIONNELS

- Une lettre capitale entre deux chevrons indique la transcription graphique, ex. : <Ґ>.
- Un ou plusieurs caractères en petites capitales correspondent aux marques de niveau, ex. : FAM.
- Un ou plusieurs symboles phonétiques entre deux crochets indiquent une transcription phonologique, ex. : система [sɪstema].
- <= signifie « provient de », ex. : norme <= lat. *norma* = « équerre ».
- => signifie « devient », ex. : problème => *blème* ; *хавати* /xavaty/ (ukr) => *хавать* /xavat'/ (ru) = « manger ».
- Un ou plusieurs symboles graphémiques entre deux barres obliques et en caractères romains indiquent une translittération, ex. /xaj ščastyt'/. Les titres, certaines notions ou phénomènes lexicaux en ukrainien ou en russe sont sans oblique et en italique, ex. : *suržyk, Ukrajins'ka mova*.
- Une seule barre oblique / sert à distinguer les variantes du même mot ou de la même expression, les traductions synonymiques, les choix alternatifs (« ou bien ») ainsi que la conjonction « et » dans les étiquettes : FAM/VULG = FAM ET VULG.

PRESENTATION DES EXEMPLES

- Les exemples non-standard en ukrainien et en russe sont en italique. Leur traduction en français standard est entre guillemets, sans italique, précédée ou pas d'un signe d'égalité. Ex. : *пияцтво* /pujactvo/ « ivrognerie ». Leur traduction en ukrainien standard est rare mais possible, elle est introduite avec un signe d'égalité, sans guillemets et en italique.
- Les unités lexicales non-standard en français sont en italique et sans guillemets. Ex. : *пліткарка* /plitkarka/ pour *fouille-merde*. Leur éventuelle traduction en français standard est entre guillemets et sans italique. Ex. : *paturon* « pied ». La nécessité de cette traduction dépend du contexte.
- L'ordre de la présentation des exemples (exemple, translittération, traduction, etc.) dépend de la logique du texte.

La traduction des exemples, des citations et des titres ukrainiens et russes en français est effectuée par l'auteur de la thèse.

ABREVIATIONS

NS = non-standard (invariable)

ARG = marque « argotique », [item] étiqueté comme « argotique »

FAM = marque « familier », [item] étiqueté comme « familier »

GROS = marque « grossier », [item] étiqueté comme « grossier »

POP = marque « populaire », [item] étiqueté comme « populaire »

TRES FAM = marque « très familier », [item] étiqueté comme « très familier »

VULG = marque « vulgaire », [item] étiqueté comme « vulgaire »

PR = Le Nouveau Petit Robert

GR = Le Grand Robert de la langue française

TLFi = Le Trésor de la Langue Française informatisé

PSS = Dictionnaire pratique des synonymes ukrainiens de Karavans'kyj

COD = Concise Oxford English Dictionary

FSUM = Dictionnaire phraséologique de l'ukrainien de Bilonoženko et al.

VTS = Grand dictionnaire raisonné de l'ukrainien moderne de Busel

SU = Dictionnaires d'Ukraine

(adj) = adjectif

(fig) = sens figuré

(n) = nom

(ru) = en russe

(ukr) = en ukrainien

(v) =verbe

littéralt = littéralement

qqch = quelque chose

qqn = quelqu'un

Toutes les autres abréviations sont expliquées dans le texte.

TERMES SYNONYMIQUES

- dictionnaire, glossaire
- étiquetage, marquage
- étiquette, marque (de niveau)
- langage non conventionnel, non-standard, sub-standard, de bas niveau de formalité
- langage standard, conventionnel, neutre, normatif, normée, littéraire (pour l'ukrainien et le russe)
- langue nationale, langue officielle, langue d'État
- locution, expression figée, expression idiomatique, expression phraséologique
- mot, item, unité
- mot-vedette, entrée
- norme, standard
- registre, niveau de langue, bas niveau de formalité, niveau stylistique, style, type d'usage
- sujet, répondant, informant, personne interviewée, enquêté, participant (de l'enquête), locuteur natif
- vulgaire, grossier, trivial.

INTRODUCTION

En guise d'anecdote…

Tout a commencé par une idée d'Elena Viktorovna Kazak, enseignante de littérature antique à l'Université nationale de Dnipropétrovsk et directrice de mon projet de fin d'études.

Je cherchais un sujet de mémoire pour mon futur DEA en France et soudainement, cette petite dame de cinquante ans, toujours plongée dans les pages de Virgile et d'Homère, me présenta un livre écrit par un auteur russe dont le nom m'échappe : il relatait les difficultés de traduction des gros mots anglais. Elle me tend cet ouvrage avec un air très sérieux : « Natasha, vous allez voir, c'est un sujet passionnant qui pose un vrai problème pour les linguistes d'aujourd'hui ! » Il s'agissait essentiellement de la traduction de films américains pour le public russophone. À l'époque, c'était un vrai casse-tête de trouver des équivalents en russe à ce vocabulaire très grossier pour l'oreille des ex-Soviétiques, habitués à un lexique neutre et rarement familier dans les médias, la littérature ou le cinéma. Le livre était bien écrit, avec beaucoup d'exemples et d'histoires drôles. Je voulais absolument résoudre le problème et puis, c'était l'idée de mon professeur préféré. Le sujet de recherche me séduisit aussitôt. C'était en 2001…

Cet intérêt déjà ancien envers le domaine du non-standard ainsi qu'un intérêt plus récent envers la lexicographie française et ukrainienne m'ont amenée à choisir un sujet de recherche qui mêlerait les deux aspects.

La réflexion sur la thèse est partie d'abord d'une constatation : les dictionnaires généraux de français ne sont pas unanimes sur l'étiquetage des unités non-standard. Les marques de bas niveau de formalité – *familier*, *très familier*, *populaire*, *grossier*, *vulgaire* et *argotique* – varient d'un dictionnaire à un autre pour les mêmes unités lexicales. Ainsi, le mot *foutu* est en même temps étiqueté comme FAM, VULG ou POP ; *se barrer* est présenté comme FAM, ARG ou POP, suivant le dictionnaire consulté : le *PR* (2001), le *TLFi* ou le *Lexis* de Larousse (1999) respectivement.

- Pourquoi cette disparité ? Est-elle motivée par la différence de définitions de ces marques chez les lexicographes, ou bien par la différence de critères de leur attribution d'un dictionnaire à un autre ? Peut-on éviter la subjectivité lexicographique qui règne dans l'étiquetage des unités NS en français ?

Cette réflexion a été vite complétée par une interrogation sur le lexique non-standard (NS) en ukrainien. C'est dans les années 1990 que sont apparus en Ukraine des ouvrages rédigés dans un ukrainien NS, jamais entendu et encore moins vu écrit auparavant. Certes, on assistait alors à la démocratisation générale des langues sur le territoire de l'ex-URSS, suite à la suppression de la censure soviétique et à l'ouverture du pays vers l'extérieur, mais le lexique NS en ukrainien, par rapport au russe, parlé à l'époque partout dans le pays, choquait d'autant plus qu'on en ignorait totalement l'existence.

– Quelle est l'histoire du NS en ukrainien ? Comment ce lexique a-t-il surgi aussi subitement ? A-t-il déjà été recensé ?

L'objectif que je me suis fixé à partir de ces problématiques a été de concevoir un dictionnaire français-ukrainien du lexique NS, inexistant à ce jour, en évitant la subjectivité lexicographique de l'étiquetage. Voici, en quelques lignes, la structure et le contenu de cette étude.

Le premier volume est constitué, outre cette introduction, de deux parties subdivisées en chapitres, d'une conclusion générale, d'une bibliographie qui n'inclut que les ouvrages cités dans le texte, et d'une table des matières.

La Première partie traite des questions historiques, terminologiques et conceptuelles de la thèse, et soulève le problème de l'étiquetage dans les dictionnaires français, ukrainiens, russes et anglais d'aujourd'hui.

Le présent travail de recherche est consacré essentiellement à deux langues : le français et l'ukrainien. Les rôles du russe et de l'anglais seront précisés plus loin. Pour comprendre les phénomènes lexicaux de l'ukrainien, notamment dans le domaine du NS, il faut connaître le contexte historique dans lequel l'Ukraine s'est retrouvée au moment de l'Indépendance en 1991.

Le Chapitre 1 retrace l'histoire linguistique du pays et se focalise sur des moments clé du XX^{e} siècle, quand l'ukrainien a subi les bouleversements qui ont façonné la langue moderne. Les questions de législation, d'identité nationale et de bilinguisme sont également soulevées dans cette section « historique ». Ce chapitre est un pilier majeur dans la compréhension des problèmes du lexique NS exposés ensuite dans les Chapitres 4 et 5.

Le Chapitre 2 explicite la notion de norme, à laquelle la notion de NS est étroitement liée. Les trois types de norme – prescriptive, objective et subjective – sont analysés à travers des théories différentes.

Le Chapitre 3 définit les notions de registre et de niveau de langue au sens général et appliquées au français. La différence entre registre et niveau y est présentée du point de vue linguistique et social. L'analyse cherche ensuite à dresser un état des lieux sur tous les registres

NS en français : leur histoire, évolution et situation actuelle. Le Chapitre 4, pendant du précédent, est consacré à l'ukrainien : il est composé de l'étude détaillée de l'histoire de l'*argo* et du *žargon*, et de la typologie du phénomène de *suržyk*, mélange d'ukrainien et de russe. Le lien est effectué dans la conclusion du Chapitre 4 avec une comparaison terminologique du domaine du NS en français et en ukrainien.

Le Chapitre 5 pose la problématique de la thèse et montre comment tous les bas niveaux de formalité sont abordés dans les dictionnaires français, ukrainiens, russes et anglais. La présence du russe dans cette partie est motivée par le contexte historique de l'Ukraine, dont presque 50 % de la population parle russe de nos jours dans la vie quotidienne. L'ukrainien reste ainsi fort influencé par le russe (emprunts, calques, interférences de toutes sortes). La lexicographie russe est également plus avancée, et les lexicographes ukrainiens se réfèrent souvent à leurs confrères russes. C'est aussi pour cette raison que dans une thèse sur la lexicographie français-ukrainien, le mot « russe » apparaît 423 fois contre 441 fois pour le mot « français » et 982 fois pour « ukrainien ». Quant à l'anglais, l'expérience britannique demeure à ce jour incontournable pour toute étude lexicographique. Ce chapitre évalue les différentes approches dans l'étiquetage, leurs qualités et leurs défauts, et nous amène finalement vers la recherche de solutions empiriques : soit dans la linguistique de corpus, soit sur le terrain.

La Deuxième partie de cette thèse est donc une partie appliquée. Elle est consacrée d'une part, à l'examen des corpus existants qui pourraient contribuer à la discussion sur le NS, et d'autre part, elle dresse un cadre méthodologique de la constitution, du déroulement et du traitement des enquêtes, menées en France et en Ukraine, et de leurs résultats, exposés dans le Chapitre 6. L'étude aboutit à la présentation dans le Chapitre 7 d'un échantillon d'un dictionnaire français-ukrainien du lexique NS, conçu à partir des informations fournies par des locuteurs natifs des deux langues. Ainsi, l'étiquetage et le choix des unités NS ont été confiés aux locuteurs natifs et le rôle du lexicographe dans cette méthode a consisté à réaliser une passerelle entre le locuteur, son langage et le dictionnaire.

L'originalité de ce travail réside avant tout dans la conception d'un dictionnaire français-ukrainien du lexique NS, et également, dans l'élaboration d'un schéma applicable à tout couple de langues, permettant de réduire la subjectivité lexicographique de l'étiquetage dans les dictionnaires généraux ou spécialisés en NS.

Le second volume est consacré aux annexes, qui comportent sept parties :

- l'Annexe 1 inclut les règles de translittération appliquées dans la thèse ;
- l'Annexe 2 contient des citations en lien avec la Section 3.4. sur l'argot français ;
- l'Annexe 3 contient le questionnaire français avec sa notice explicative ;

– l’Annexe 4 contient les trois questionnaires ukrainiens avec leurs notices explicatives ;
– l’Annexe 5 inclut des calculs statistiques effectués sur les résultats des enquêtes de terrain ;
– l’Annexe 6 comprend les détails sur les 30 articles du dictionnaire français-ukrainien du NS analysés dans le texte de la thèse ;
– l’Annexe 7 présente les données brutes pour un dictionnaire français-ukrainien du NS, résultats des enquêtes française et ukrainienne.

PREMIERE PARTIE
L’UKRAINIEN ET LE LEXIQUE NON-STANDARD

CHAPITRE 1
HISTORIQUE DE LA SITUATION LINGUISTIQUE EN UKRAINE

1.1. HISTOIRE DE L'UKRAINE EN TANT QU'ETAT SOUVERAIN

La langue d'une nation est étroitement liée à l'histoire de l'État représentant cette nation. L'Ukraine a connu fort peu de périodes d'indépendance. Elle est pourtant aussi ancienne que la France : c'est sur le territoire de l'Ukraine moderne que l'État de la Rous de Kyiv, *Kyjivs'ka Rus'*[1] en ukrainien, naquit dans la deuxième moitié du IX[e] siècle. Le nom *Ukrajina* apparaît plus tard, en 1187 et signifie, selon l'une des étymologies, « État frontalier », « celui qui est *au bord* », *skraju* (Subtel'nyj, 1991)[2], de la Rous de Kyiv en l'occurrence. Le sort du pays est ainsi prédéterminé dans son nom – « marginal », « frontalier ». Par la suite, l'Ukraine désignera d'abord une ligne de partage entre les civilisations sédentaires et nomades, entre le monde chrétien des Slaves d'une part et le monde musulman des Turcs ou Tatars d'autre part ; et ses terres seront toujours disputées par ses voisins.

Ainsi, si l'histoire de l'Ukraine est difficile à retracer, c'est que pendant longtemps il n'y a pas eu d'État ukrainien ou de régime politique ukrainien indépendant, et que l'Ukraine ou certaines de ses parties ont appartenu à des pays différents, en particulier à la Pologne et à la Russie[3], mais aussi à l'Autriche, à la Hongrie, à la Tchécoslovaquie, à la Roumanie et finalement à l'URSS.

La partie principale du pays, située sur les rives du Dniepr et appelée Ukraine du Dniepr ou Ukraine centrale, se divisait en Ukraine de la rive droite, qui aux XVII[e]-XVIII[e] siècles subissait la domination polonaise, et Ukraine de la rive gauche, qui à partir de 1654, l'année de la signature du traité d'alliance ukraino-moscovite à Péréïaslav, se trouvait sous l'influence russe. « L'ambiguïté et le caractère contradictoire » de cet accord est bien reconnu par des historiens

[1] Pour la translittération du russe et de l'ukrainien, voir Annexe 1. Pour les noms géographiques et les noms d'événements historiques, j'ai utilisé les graphies les plus usuelles en français. Les exceptions sont les toponymes ukrainiens, les noms de certaines personnalités ukrainiennes ainsi que les auteurs cités, ukrainiens ou russes, pour lesquels j'ai effectué la translittération en respectant l'orthographe ukrainienne ou russe.

[2] Chapitre : « La haute Antiquité ». Afin de mieux localiser la citation prise dans un ouvrage consulté sur Internet, j'indique régulièrement le chapitre concerné.

[3] Pour une étude détaillée sur les relations séculaires entre l'Ukraine et ces deux pays voir l'article de Beauvois (2006).

tant ukrainiens qu'étrangers (Riabtchouk, 2003:53-59), un accord entre l'Hetmanat cosaque[4] et Moscou dont l'original s'est « perdu » et dont les « copies » paraissent assez douteuses. Lors de sa signature, « chaque partie comprenait à sa façon les intentions de l'autre et n'avait pas de représentation complète de ses institutions d'État » (*ibid.*:53-54). Néanmoins, l'accord fut signé et l'année 1654 entra dans l'histoire comme la date du premier partage de l'Ukraine.

Depuis ce moment, la Russie s'est employée à nier l'existence du fait national ukrainien. L'usage des mythes, comme celui du « berceau des trois peuples slaves » (Russes, Ukrainiens et Biélorusses), ou de l'« ancien peuple russe », ou encore l'identification de la *Rous* à la *Rossija* avec l'appropriation de l'héritage de la Rous de Kyiv, illustrent cette politique poursuivie par Moscou depuis des siècles.

L'impérialisme russe a cruellement fait souffrir l'Ukraine, depuis le milieu du XVII^{e} siècle jusqu'au coup d'État bolchevique. Mais après 1917, sa situation n'a fait que s'aggraver : « [...] aucune nation (sauf le Bélarus[5]) n'a connu sous le communisme une destruction aussi profonde que l'Ukraine », note Besançon (dans Riabtchouk, 2003:15). Selon ce chercheur, il y a eu deux principaux obstacles à la formation de la nation ukrainienne.

Le premier obstacle a été un très ancien déficit d'élites. À l'époque polonaise, les élites s'étaient polonisées, ensuite, à l'époque russe, même cette aristocratie polonisée fut détruite après l'abolition de l'Hetmanat cosaque. La Russie « procéda à l'écrémage des élites en leur permettant de faire carrière dans l'État russe. L'Ukraine fut pour la Russie un réservoir de cadres, car si modeste que fût son développement intellectuel à l'ombre de la Pologne, il était encore supérieur à celui de la Russie » (*op.cit.:*14). La Russie offrait la possibilité de la réussite individuelle dans la vie sociale et même dans la vie politique aux Ukrainiens remarquables, au prix d'une intégration dans la culture russe et d'un renoncement à leurs origines. Réussite individuelle et adhésion à un projet national ukrainien restèrent ainsi longtemps incompatibles entre elles.

Les conséquences de cette politique sont encore visibles aujourd'hui : la culture et la langue ukrainienne sont toujours marquées par des stéréotypes d'infériorité, de provincialisme, d'archaïsme, imposés par les deux empires, russe et soviétique. Aujourd'hui encore, les élites économiques, militaires, scientifiques comptent peu d'ukrainophones, c'est-à-dire qu'elles

[4] Organisation militaire, politique et sociale des cosaques ukrainiens du XVI^{e} au XVIII^{e} siècle.

[5] À partir de son indépendance en 1991, le pays porte le nom de Bélarus, ses citoyens sont des Bélarussiens et leur langue est le bélarussien. Cependant, la France n'a accepté ces changements que partiellement : les noms du peuple et de la langue sont toujours plus usités dans leur ancienne graphie : Biélorusses (peuple) et biélorusse (langue). Ces variantes sont donc adoptées dans le présent ouvrage. Pour plus d'information sur ce sujet, voir l'article de Leclerc et Jeantheau (2008) ou encore le site officiel de l'Ambassade du Bélarus en France : <http://www.france.belembassy.org/frn/rb/> [page consultée le 6 août 2011].

parlent spontanément plutôt en russe, tout en maîtrisant, bien qu'à des degrés différents, l'ukrainien.

Le deuxième obstacle à la formation de la nation unie aurait été une « division réelle » et « soigneusement cultivée » du peuple ukrainien par la Russie : « [le pays] est écartelé entre deux pôles, l'un occidental, à dominante catholique, conservateur de la langue et de l'idée ukrainiennes, l'autre oriental, à dominante orthodoxe, profondément russifié, sinon tout à fait russe » (Besançon dans Riabtchouk, 2003:15).

Cette division au cours des siècles aura des incidences importantes sur la communauté de destin ukrainienne qui est à ce jour d'autant plus difficile à forger que les différentes composantes du territoire national n'ont pas la même identité et peinent à se reconnaître dans un projet commun.

Pourtant, ces obstacles n'ont pas empêché l'Ukraine de connaître, durant son histoire, quatre périodes d'indépendance :

- La principauté de Galicie-Volhynie, en ukrainien *Halyc'ko-Volyns'ke knjazivstvo* (XIII^{e}-XIV^{e} siècles), qui, selon l'historien ukrainien Tomašivs'kyj (cité dans Subtel'nyj, 1991)[6], fut le premier État ukrainien puisque au moment de son apogée au XIII^{e} siècle, elle englobait 90 % de la population qui vivait sur le territoire de l'Ukraine actuelle.
- L'Hetmanat cosaque du XVII^{e} au XVIII^{e} siècle.
- La République populaire d'Ukraine en 1917-1920.
- L'indépendance actuelle, depuis 1991.

La courte période de l'indépendance moderne commença par la déclaration de l'autonomie de l'Ukraine le 23 juin 1917 par la *Rada centrale*. La proclamation formelle de l'indépendance de l'Ukraine, après la reconnaissance officielle de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne, de l'Autriche et de nombreuses autres puissances, eut lieu le 22 janvier 1918 et dura à peine deux ans, jusqu'à novembre 1920. Occupée par les troupes soviétiques, l'Ukraine, que Moscou présenta d'abord comme république soviétique « souveraine », fut rattachée de force à l'Union soviétique en 1922 (Kosyk, 1998). L'indépendance de la République ukrainienne fut donc étranglée.

Ce n'est que le 1er décembre 1991 par le vote de 84,18 % des citoyens que l'Ukraine obtient son indépendance avec 90,92 % des suffrages. Cet événement achève la formation d'une communauté nationale consciente de ses intérêts politiques, économiques et culturels.

[6] Chapitre : « L'Ukraine du Sud-Ouest : Principauté de Galicie-Volynie ».

1.2. LA LANGUE UKRAINIENNE ET L'IDENTITE NATIONALE DES UKRAINIENS

Коли люди, що говорять якоюсь мовою, підшукують для цього виправдання, це завжди вказує на ненормальне становище мови.

« Quand les locuteurs d'une langue cherchent à se justifier en la parlant, cela démontre toujours un état anormal de la langue. »

Shevelov (1998a:171-172)

1.2.1. Rapports entre langue et nation

Dans un pays monolingue, les questions d'identité sont plutôt étudiées par les sociologues, tandis que le caractère bi- ou multilingue d'un pays oblige le linguiste à évoquer ce sujet, voire à se plonger dans l'étude de l'évolution d'une langue : de « comment » la question évolue vers « pourquoi » la langue évolue ainsi.

La conscience nationale s'appuie essentiellement sur la conscience linguistique et culturelle de la nation. Sans identité linguistique, même la culture d'origine peut se dissoudre dans la culture de la langue dominante, au risque pour la nation, en tant que telle, de se retrouver en danger de disparition. La langue reste donc l'une des marques identitaires de chaque nation. La langue nationale joue un rôle primordial dans la formation d'une nation et remplit, selon Masenko (2004a:8), deux fonctions principales[7], unificatrice et séparatrice : rassembler la population au sein d'un pays et la distinguer de l'extérieur, de ses voisins.

La possession d'une langue commune est considérée comme la condition principale de l'existence d'une nation[8]. Une nation peut coïncider avec l'État, peut exister sans État et peut faire partie, à l'égal d'autres nations, d'un État fédéral. Afin d'éviter de longs débats sur ce sujet très complexe, ce qui m'obligerait à traiter de notions telles que « nation », « État », « nationalité », etc., qui ne sont liées qu'indirectement au sujet du présent travail, je vais adopter ici une réflexion de McRoberts (Lacorne & Judt, 2002:177), politologue canadien qui a beaucoup écrit sur la politique québécoise, le fédéralisme canadien et les questions d'ordre constitutionnel :

[7] Après sa fonction primaire qui est la fonction de communication.

[8] Formulation classique que j'ai empruntée à Deutsch cité dans Lacorne et Judt (2002:156). On retrouve cette idée chez plusieurs chercheurs, en particulier chez Čerednyčenko (1995:104, 2003).

> […] le concept de la nation insiste sur les notions de possession commune et d'expérience partagée. Cependant, les différences linguistiques vont à l'encontre de ces notions. On peut affirmer que les langues sont susceptibles d'incarner des valeurs et des croyances différentes, de telle sorte que des événements communs sont ressentis de manière différente. […] La présence de deux langues rivales est ainsi presque assurée d'apparaître comme un obstacle à l'unité nationale.

Le bilinguisme individuel, poursuit McRoberts dans son argumentation, ne pourrait pas aider à surmonter ce problème d'une expérience nationale distincte dans les deux langues concernées, puisqu'on le trouverait plutôt dans des milieux bien particuliers ou parmi les élites, et qu'il n'impliquerait pas la nation toute entière (*ibid.*). Le politologue met ensuite en avant une hypothèse qu'il renforce par une citation de la Commission royale sur le bilinguisme et le biculturalisme : « Si chacun devient complètement bilingue dans un pays bilingue, l'une des langues sera superflue » (*ibid.*:178). Finalement, sa conclusion est univoque :

> S'il faut entendre par « nation » une communauté sociale primordiale, plutôt qu'une structure étatique, alors il est difficile de fonder cette communauté sur la pratique de plus d'une langue. […] un État-nation doit [par conséquent] être [également] fondé sur la pratique d'une langue unique (*ibid.*:186, 187).

Masenko arrive à une conclusion similaire mais avec une argumentation différente, appliquée à l'Ukraine : « L'extension de deux ou plusieurs langues dans un pays témoigne […] d'un équilibre incertain qui risque un jour soit d'amener au monolinguisme, soit à la division du pays par le critère linguistique » (2004a:19). Cet avis, au premier abord catégorique, s'avère difficile à réfuter si l'on analyse la situation dans d'autres pays qui sont bi- ou même multilingues. Les exemples de la Belgique et du Canada d'un côté, de la Serbie et de la Croatie[9] de l'autre, pour n'en citer que quelques-uns, confirment le principe du monolinguisme nécessaire pour une nation forte et unie. Néanmoins, les pays bilingues existent, certes, fondés sur des principes différents, mais leur existence plus ou moins réussie prouve tout de même la possibilité d'une telle expérience.

Quel est alors le ciment des pays bilingues ? Le bilinguisme canadien ainsi que le cas belge, selon McRoberts (Lacorne & Judt, 2002:150-151, 190), reposent, entre autres, sur le principe de la ségrégation de l'espace des territoires linguistiques. Cette *territorialisation* permet certes la cohabitation plus ou moins paisible de deux, voire plusieurs cultures sur le territoire d'un pays, mais ne résout pas le problème du bilinguisme national. Au contraire, elle amène souvent à l'unilinguisme régional[10].

Le seul exemple d'un pays européen avec une société polyphonique réussie regroupant plusieurs nations semble être la Suisse, où la force nationale est fondée sur l'unité dans la

[9] Par ailleurs tous analysés dans l'ouvrage de Lacorne et Judt (2002).

[10] Voir à ce propos la contribution de Busekist « Nationalisme contre bilinguisme : le cas belge » (Lacorne & Judt, 2002:191-225).

diversité. Windisch, qui traite du cas suisse dans le recueil de Lacorne et Judt (*op.cit*.:227-259), distingue trois composantes dont la présence simultanée et conjointe est nécessaire pour une cohabitation entre communautés culturelles et linguistiques différentes au sein d'un même État. Ces trois composantes sont :

- identité culturelle,
- communication interculturelle,
- culture politique commune à toutes les communautés linguistiques et culturelles (*ibid*.:228).

La Suisse possède quatre langues nationales (allemand, français, italien et romanche) et donc quatre communautés culturelles différentes. La cohésion du pays, selon Windisch (*ibid*.:229), ne vient pas du plurilinguisme de ses habitants, mais plutôt du fait que tous les Suisses partagent une culture politique commune, notamment la démocratie directe et le fédéralisme. Évidemment, la Suisse connaît un certain nombre de difficultés liées à son pluriculturalisme[11], mais elles sont minimes par rapport aux contrariétés submergeant d'autres pays multilingues. Le cas suisse prouve mieux que les autres la possibilité d'une cohabitation interculturelle prospère au sein d'un État, et nous mène à une conclusion évidente : les problèmes des pays bi- ou plurilingues ne sont jamais des problèmes purement linguistiques ou culturels, mais des problèmes principalement politiques. Le cas ukrainien analysé en détail dans les pages qui suivent en est une preuve.

1.2.2. Les origines

Encore aujourd'hui, la langue ukrainienne est considérée par beaucoup comme un dialecte du russe. Cette erreur est certainement due à la politique impérialiste de la Russie, ainsi qu'au fait que la conscience nationale des Ukrainiens fut endormie également par cette politique. Effectivement, du XIX^{e} au XX^{e} siècle, l'Empire russe considérait l'ukrainien comme un dialecte. Mais à l'époque de l'URSS, l'ukrainien retrouve son statut de langue (Shevelov, 1998b)[12]. Partout ailleurs dans le monde, l'ukrainien n'a jamais eu le statut de dialecte[13].

[11] Le manque de communication entre les différentes communautés et l'absence d'intérêt réciproque, par exemple : « On se comprend bien parce qu'on ne se connaît pas », – dit un dicton suisse.

[12] Chapitre : « La langue ukrainienne chez elle aujourd'hui et demain ».

[13] Sans entrer dans les détails, je vais donner quelques arguments prouvant cette affirmation en m'appuyant sur la définition du dialecte donnée dans le *Dictionnaire de linguistique* de Dubois et al. (2002) et sur un article de Chaker (1995). Premièrement, l'ukrainien a ses propres systèmes grammatical, lexical et phonétique, différents des systèmes correspondant en russe ou dans d'autres langues slaves. Deuxièmement, l'un des critères de définition du dialecte est l'intercompréhension entre des locuteurs du dialecte et ceux de la langue. Cette intercompréhension est loin d'être facile, voire impossible, entre le russe et l'ukrainien, bien sûr, si l'on se place du côté du locuteur de la langue russe. Et troisièmement, l'ukrainien n'est pas limité à une partie d'un pays où l'on utilise la langue, comme le sont la plupart des dialectes.

Tableau 1 : Les langues slaves

Source : Leclerc (2007)

Sous-groupes du groupe Slave (plus de 315 millions[14] de locuteurs dans le monde)	**Langues**
Slave occidental	polabe (langue morte) polonais (44 millions) tchèque (12 millions) slovaque (5,6 millions) sorabe (70 000)
Slave méridional	slavon (langue morte) croate[15] monténégrin = serbe bosniaque slovène (2,2 millions) bulgare (9 millions) macédonien (2 millions)
Slave oriental	russe (170 millions) biélorusse (10,2 millions) ukrainien (41 millions) ruthène (125 000)

La langue ukrainienne est une des langues slaves qui constituent une des branches les plus importantes et les plus homogènes de la famille indo-européenne. Elle appartient avec trois autres langues – le biélorusse, le russe et le ruthène[16] – au groupe du slave oriental (ou de l'Est). Aujourd'hui l'ukrainien est parlé par 41 millions[17] de locuteurs (Tableau 1).

L'alphabet ukrainien, tout comme les alphabets russe, biélorusse, serbe, bulgare et macédonien est cyrillique. Jadis, l'ukrainien, le russe et le biélorusse constituaient une seule

[14] Pourtant, si l'on additionne les chiffres donnés par Leclerc, on obtient 316,8 millions de locuteurs.

[15] Étant donné que serbe, croate, monténégrin et bosniaque sont des variantes régionales d'une même langue, on trouve souvent un chiffre englobant les locuteurs de ces quatre langues : le serbo-croate = 20 millions de locuteurs. Néanmoins, certains auteurs donnent des informations plus détaillées. Ainsi, dans le *Petit Robert* sur les langues (2002:78-85), on trouve 21 millions pour le serbo-croate avec la précision que 10 millions sont au Monténégro et en Serbie, 5 millions en Croatie et 4 millions en Bosnie. Il reste à supposer que les deux autres millions sont dispersés dans les pays voisins et dans les diasporas.

[16] Que Malherbe (1995:185) traite d'ancêtre de l'ukrainien et non pas de langue à part.

[17] Les chiffres sont très variés en fonction de la source. Ainsi, Lewis dans son *Encyclopédie des langues du monde* (2009) donne 37 millions de locuteurs partout dans le monde. À noter que ces chiffres datent de 1993. Selon Malherbe (1995:184), les locuteurs de l'ukrainien sont 52 millions. Cet écart de 15 millions est difficilement explicable vu que les dates de la récolte des données sont très rapprochées. Le chiffre de 41 millions cité par Leclerc (2007) me paraît le plus proche de la réalité compte tenu du nombre de la population générale en Ukraine (48,5 millions), le pourcentage des Ukrainiens dans le pays (77,8 % = 37,5 millions, selon l'Office ukrainien des statistiques) et de fortes diasporas ukrainiennes aux États-Unis (2 millions) et au Canada (1 million) (voir DIASPORA dans les Références), plus d'autres diasporas partout dans le monde.

langue, l'*ancien slave* ou *slavon*. Il s'agissait à l'origine du bulgare ancien, importé en Rous de Kyiv avec le christianisme, qui remplissait une fonction de langue écrite analogue à celle du latin en Europe occidentale, et s'opposait toujours à la langue parlée, l'ancien ukrainien/russe (qui s'écrivait aussi). Selon Čerednyčenko (2007:136), il y avait donc bilinguisme ou diglossie entre le langage parlé (l'ancien ukrainien) et la langue écrite (le slavon). Ce slavon écrit sert initialement à traduire des textes religieux du grec. Il demeure présent en Ukraine comme langue ecclésiastique d'abord, et ensuite comme standard littéraire, figé jusqu'à la fin du XVII^{e} siècle. Les trois langues apparentées commencent à se fragmenter vers le XII^{e} siècle. Les premières grammaires d'ukrainien ancien apparaissent vers le début du XVI^{e} siècle, tandis que le premier dictionnaire en langue ukrainienne voit le jour un peu plus tard, en 1596 : il s'agit du *Leksis* de Lavrentij Zyzanija, dictionnaire qui accompagne sa grammaire et donne des équivalents ukrainiens aux mots du slave ecclésiastique. Cependant, la langue ukrainienne moderne ne sera en place que deux siècles plus tard.

1.2.3. Entre deux empires : la constitution de la langue littéraire

À partir de 1654, quand l'Ukraine est divisée entre la Russie et la Pologne, l'ukrainien de la partie Centre-Est de l'Ukraine se limite à la langue populaire parlée par les paysans. Par la suite, les réformes de Pierre le Grand interdisent l'emploi de l'ukrainien à l'église et dans les textes religieux. Catherine II achève la suppression de l'ukrainien littéraire de l'usage des Ukrainiens de l'Est. La russification massive des villages ukrainiens, l'usage du russe comme seule langue de communication dans les organismes officiels, le passage au russe de l'intelligentsia ukrainienne et de la majorité des dirigeants cosaques produisent leur effet très rapidement : déjà à la fin du XVIII^{e} siècle, l'ukrainien disparaît de l'usage officiel sur le territoire russe de l'Ukraine.

Le XVIII^{e} siècle devient un siècle de transformation et d'enrichissement du russe : sa forme écrite avec le fondement religieux et sa forme orale avec la variante populaire se réunissent dans une seule et unique langue russe. Lomonossov fonde l'université de Moscou et propose, entre autres, dans le but de normaliser la langue russe, une distinction de trois styles : *élevé*, *moyen* et *bas*[18]. Les principes stylistiques de Lomonossov seront appliqués par Karamzine, qui sera le premier à écrire en russe littéraire moderne et non en slavon. Pouchkine, Tourgueniev, Gogol,

[18] Le *style élevé* représente un mélange des mots du slave ecclésiastique, compréhensibles et pas très désuets, et de la langue vernaculaire ; il sert pour écrire odes, tragédies, poèmes héroïques et discours.

Le *style moyen* contient un lexique exclusivement slavon ; il est parlé par la noblesse et destiné à la dramaturgie, aux élégies, aux satires et à la correspondance entre érudits.

Le *style bas* n'utilise que le lexique du russe ; c'est un langage du peuple destiné aux comédies et épigrammes, aux chansons, à la correspondance amicale, etc. (Lomonossov, 1757).

Dostoïevski le suivront et apporteront chacun leur pierre à l'édifice de la langue russe. Ainsi, le XIX^{e} voit le russe standard se fixer et parvenir à l'apogée de son épanouissement.

A cette époque, la langue ukrainienne ne dispose, elle, que de sa forme populaire. Ce sera cette langue populaire, orale avant tout, qui sera à la base de la nouvelle langue ukrainienne standardisée. Ainsi, c'est cette substance populaire et folklorique qu'Ivan Kotljarevs'kyj (1769-1838) utilise pour créer son style dans la littérature, fondant ainsi la nouvelle langue littéraire[19]. Son poème *Enejida* (1798) englobe toute la richesse de l'humour populaire de l'époque, reflète les traditions et le quotidien des Ukrainiens. Le ton satirique de Kotljarevs'kyj est repris par d'autres écrivains, comme Hulak-Artemovs'kyj, Hrebinka, Kvitka-Osnov'janenko, etc. Ce dernier, fondateur de la prose ukrainienne, prouve par son œuvre la possibilité d'écrire en ukrainien, et pas seulement des textes comiques.

Le plus grand poète ukrainien, Taras Shevchenko (1814-1861), engendre ensuite la langue littéraire ukrainienne telle qu'elle est aujourd'hui. Il enrichit le langage de l'époque, figé, littéraire et peu naturel, avec un lexique familier et populaire. L'œuvre de Shevchenko contribue au perfectionnement de la langue ukrainienne, à son épanouissement lexical et stylistique : synonymie, néologie, rythmique, etc. Sa poésie étoffe la langue, la fait connaître en dehors de l'Ukraine. Son nom ne représente pas seulement la littérature, il est aussi devenu un symbole de la culture ukrainienne.

T. Shevchenko sera suivi de toute une pléiade d'écrivains qui ont tous contribué à l'épanouissement de la langue ukrainienne : Kuliš, Lesja Ukrajinka, Franko, Kocjubyns'kyj.

La deuxième moitié du XIX^{e} et le début du XX^{e} siècle sont caractérisés par un développement de divers styles littéraires, ainsi que de la terminologie scientifique et du langage de la presse. Cependant, cette expansion linguistique s'opère d'une façon inégale suivant les différentes parties du pays, divisé à cette époque entre deux empires : russe et austro-hongrois. C'est dans la partie austro-hongroise de l'Ukraine, en particulier à Lviv et à Tchernivtsi, que les styles officiel, scientifique et celui de la presse se sont formés. Parallèlement à l'émergence des styles, on voit apparaître dans les villes des *koinès* à base ukrainienne : des langages particuliers de l'intelligentsia, des entrepreneurs, des artisans, etc. Ces changements linguistiques ont résulté de l'urbanisation qui a activé l'apparition simultanée de différents milieux citadins parlant ukrainien.

[19] Il faut noter qu'il y a une grande différence dans ces termes en français et en ukrainien. *Langue littéraire* en ukrainien ne signifie pas forcément la langue de la littérature mais la langue nationale, générale, normalisée, la langue standard, appelée aussi le « standard écrit » (Čerednyčenko, 2007:10).

Ainsi, si l'Ukraine austro-hongroise avançait progressivement dans l'établissement des normes littéraires – et même dans la création de la terminologie scientifique en ukrainien – l'Ukraine de l'Est subissait des décrets tsaristes interdisant l'un après l'autre la langue ukrainienne. L'un des décrets les plus violents de cette époque, est la circulaire secrète du 8 juillet 1863 du ministre de l'Intérieur Valuev, qui refusait toute reconnaissance de la langue ukrainienne en tant que telle (« il n'y a jamais eu de langue ukrainienne, il n'y en a pas maintenant et il n'y en aura jamais ») et la proscrivait sur le territoire de l'Empire. L'enseignement en ukrainien dans les écoles est également interdit (jusqu'en 1917). Même le nom *ukrainien* est prohibé et remplacé par un autre – *malorusskij*, « petit-russe » – plus convenable aux goûts politiques de la Russie tsariste (Shevelov[20], 1993:948). Par la suite, toute littérature en ukrainien est interdite d'accès en Ukraine de l'Est. Cette période d'« allergie à tout ukrainien » dura de 1863 à 1905.

En 1905, sous l'influence des premiers mouvements révolutionnaires en Russie, les publications en ukrainien et les associations culturelles ukrainiennes sont à nouveau autorisées. La presse ukrainienne bénéficie aussi d'une courte période favorable. Entre les deux révolutions et ensuite, avec l'indépendance de l'Ukraine en 1917, de nombreux enrichissements surviennent dans le système de style, dans la traduction, ainsi que dans le domaine de la lexicographie : dictionnaire ukrainien-allemand de Želexivs'kyj et Nedil's'kyj (1885-1886), dictionnaire d'ukrainien de Hrinčenko (1907-1909), grammaires de Kryms'kyj (1907-1908), de Simovyč (1918, 1919), etc. Ces ouvrages contribuent à la normalisation et la codification des normes de l'ukrainien littéraire (*Ukrajins'ka mova*, 2000a)[21]. Une large polémique a lieu autour de l'alphabet et de l'orthographe. Il faut noter que cela a été un moment de déblocage entre l'Ouest et l'Est de l'Ukraine, ce qui a permis un échange de connaissances entre les deux parties du pays, en particulier, les connaissances accumulées en Galicie et en Bucovine durant les trente années précédentes. Le lexique en provenance de ces régions a ainsi contribué à la formation des styles scientifique et journalistique qui feront, par la suite, partie de la langue générale standardisée.

Traditionnellement, on attribue l'origine du standard littéraire ukrainien à la région de Kyiv et Poltava. Shevelov (1993:947), lui, parle d'une base bi-dialectale de l'ukrainien standard d'aujourd'hui : les dialectes du sud-est, en particulier du sud de Kyiv et des régions de Tcherkassy et de Poltava d'un côté, et les dialectes du sud-ouest avec Lviv comme centre

[20] Le nom de ce linguiste ukrainien ayant écrit en anglais, en ukrainien et en allemand est cité dans le texte, dans les références, ainsi que dans les Références bibliographiques du présent ouvrage dans sa graphie anglaise. Son pseudonyme Šerex (Шерех) est mentionné, entre parenthèses, à côté de Shevelov, seulement dans les Références pour un ouvrage signé ainsi.

[21] Chapitre : « Histoire de l'ukrainien littéraire ».

culturel de l'autre. L'influence des dialectes sud-ouest se manifeste surtout en lexique mais aussi en phonologie et ceci depuis le Moyen-Âge. Le pic de cette interaction correspond à la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle. Ainsi, la théorie commune sur l'origine de l'ukrainien littéraire est remise en question par ce chercheur, même s'il ne nie pas que la contribution orientale soit nettement plus importante.

1.2.4. Les années 1920 : ukrainisation

Le standard littéraire en ukrainien s'est définitivement formé dans les années 1920, à l'époque de l'ukrainisation[22]. Une courte période d'indépendance (1917-1920) est interrompue par la création de la République socialiste soviétique d'Ukraine (désormais la RSS d'Ukraine) en 1922. L'Ukraine est ensuite annexée à l'URSS. Mais la politique de l'État soviétique par rapport aux minorités nationales se distinguait de celle de l'Empire. En effet, la position des communistes à l'époque étant encore très instable dans un État multiethnique, leur politique dans les questions nationales devait être souple. Lénine comprenait que « pour l'affirmation du pouvoir soviétique en Ukraine, il fallait faire des concessions dans la question nationale » (Masenko, 2004b:18). Les diverses nationalités de l'URSS obtiennent le droit d'utiliser leurs langues dans les écoles et les administrations locales. La nécessité de savoir parler l'ukrainien au travail s'impose alors. La langue ukrainienne est proclamée langue officielle de l'Ukraine, tandis que le russe obtient un statut de langue générale de communication en URSS. Concernant les minorités nationales en Ukraine, la politique de l'État soviétique sur l'égalité de toutes les langues nationales aboutit à la création de quartiers nationaux avec des écoles, des théâtres, des journaux dans les langues des minorités russe, bulgare, allemande, juive, grecque, polonaise, etc. (*ibid*.:25).

Rappelons qu'à cette époque, Staline partageait les opinions politiques de Lénine : « Il est […] clair que la nation ukrainienne existe réellement et que le développement de sa culture est un devoir des communistes. On ne peut pas aller à l'encontre de l'histoire » (discours prononcé lors du 10^{e} congrès du Parti Communiste en 1921)[23].

La reconnaissance officielle de l'égalité des deux langues, russe et ukrainien, n'a pas donné les résultats « attendus » par le pouvoir soviétique : l'ukrainien était toujours moins utilisé que le russe. En 1923, un nouveau décret sur la politique nationale en Ukraine a alors été approuvé,

[22] Cette affirmation justifiée durant les pages qui suivent, n'est pourtant pas partagée par Besters-Dilger quand elle dit de l'ukrainien du premier quart du XX^{e} siècle qu'il était une langue « dotée d'un vocabulaire limité, surtout dans le domaine scientifique et technique » ; et que « les efforts entrepris dans l'entre-deux-guerres n'ont pu combler ces lacunes » (Lepesant, Besters-Dilger, Boyko & Sheer, 2005:47). L'argumentation de l'auteur sur le sujet demeure imprécise : à aucun moment de son intervention, elle ne cite le nombre immense de dictionnaires techniques parus de 1917 à 1933 (voir *infra*, page 23).

[23] Cité dans Masenko (2004b:19).

décret intitulé *ukrainisation*. Suite à cette mesure, les fonctionnaires d'État sont obligés de parler ukrainien au travail sous peine de licenciement ; il est interdit d'embaucher des gens sans connaissance de la langue nationale ; l'entrée à l'université passe par un examen obligatoire d'ukrainien (Shevelov, 1998a:92).

L'ukrainisation a gagné toutes les sphères de la vie. Ainsi, la presse est devenue à 85 % ukrainienne et tous les livres sont essentiellement édités en ukrainien[24] ; la langue du théâtre est également ukrainienne (Ohijenko, 2001). En 1929, 80 % des écoles et 30 % des établissements supérieurs enseignent exclusivement en ukrainien (Subtel'nyj, 1991)[25].

Partout en Ukraine, l'apprentissage de l'ukrainien s'intensifie : on observe des progrès dans les domaines de la linguistique, de la lexicographie et de la terminologie. La question de la normalisation de la langue littéraire est à nouveau au centre des discussions linguistiques. La création de nouveaux dictionnaires et surtout leur extension se fait par l'unification de tous les dialectes ukrainiens, y compris les dialectes occidentaux[26]. Plusieurs commissions de spécialistes sont créées pour faire avancer les recherches lexicographiques. Le travail avait commencé en 1918 avec la fondation de l'Académie ukrainienne des sciences. La même année, on constitue deux commissions, dont l'une pour un dictionnaire de la langue ukrainienne vivante sous la direction de Kryms'kyj, et l'autre pour un dictionnaire historique de la langue ukrainienne sous la direction du Professeur Timčenko. En 1919, l'Académie des sciences organise une *Commission de l'orthographe et de la terminologie* et en 1921, elle crée l'Institut de la langue ukrainienne savante (Masenko, 2004b:21).

Entre 1924 et 1933, six dictionnaires bilingues ont ainsi vu le jour : deux ukrainien-russe et quatre russe-ukrainien. Parmi ces dictionnaires, deux dictionnaires se distinguent plus particulièrement : le *Dictionnaire ukrainien-russe* de Jefremov et Nikovs'kyj (1927-1928, trois volumes, de <A> à <N>), basé sur le *Dictionnaire d'ukrainien* de Hrinčenko (1907-1909), et le *Dictionnaire russe-ukrainien* de Kryms'kyj et Jefremov (1924-1933, trois volumes parus sur quatre, de <A> à <P>). Ce dernier était remarquable par sa synonymie très riche, ce qui compensait partiellement l'absence de dictionnaire de synonymes ; il comporte non seulement le lexique général mais aussi le lexique scientifique et le lexique de la presse (*Ukrajins'ka mova*, 2000a)[27].

[24] Subtel'nyj (1991 : « Ukrainisation ») précise que l'édition de livres en ukrainien a augmenté d'environ 30 % en cinq ans (1922-1927). Quant au nombre de périodiques en ukrainien, de 10 journaux et revues en 1922, il passe en 1933 à 373 journaux sur 426 au total.

[25] Chapitre : « Ukrainisation ».

[26] Plus tard, dans les années 1930, cette méthode sera condamnée et traitée de « polonophilie ».

[27] Chapitre : « Lexicographie ».

Dans son *Histoire de la lexicographie ukrainienne*, Horec'kyj donne des listes complètes de tous les dictionnaires publiés entre 1917 et 1933 : leur nombre approcherait 130 ouvrages, dont 83 sont des dictionnaires terminologiques (1963:172-173, 181-183).

À l'époque de l'ukrainisation, l'ukrainien est normalisé. À cette fin, une *Commission de réglementation de l'orthographe ukrainienne* a été créée. La réalisation de ce projet orthographique a pris beaucoup de temps. Les linguistes de la Commission ont essayé de conserver le plus possible la nature et les traditions de la langue, en s'appuyant tout de même sur la langue vivante de l'époque et sur ses différents dialectes et leur histoire. Après plusieurs discussions publiques, en 1927, la Commission organise une conférence sur l'orthographe à Kharkiv, la capitale de l'Ukraine soviétique[28]. Cinquante représentants de toutes les régions d'Ukraine participent à cette conférence. L'objectif principal de la réunion est l'unification des deux traditions orthographiques, orientale et occidentale. Après de longs débats, le texte de *L'Orthographe ukrainienne* (*Ukrajins'kyj Pravopys*) a été écrit par Synjavs'kyj et contresigné par Skrypnyk, commissaire du peuple pour l'Éducation nationale de l'époque. Depuis, le livre est désigné comme « l'orthographe de Skrypnyk » ou « l'orthographe de Kharkiv ». Il est publié et mis en pratique en 1929. Cette orthographe est « réellement une orthographe unifiée qui se base sur des principes réellement scientifiques, sans aucune couleur politique ni 'idéologique'. Elle était réfléchie et travaillée » (Nimčuk cité dans Masenko, 2004b:24).

Progressivement, avec la consolidation du régime soviétique en URSS, la nécessité pour les bolcheviks d'invoquer la politique nationale dans les républiques tombe. Désormais, il faut corriger ses conséquences. C'est ainsi que tous les Ukrainiens qui ont contribué à l'ukrainisation du pays sont d'abord critiqués publiquement par ceux qui sont au pouvoir et ensuite expulsés du pays, voire disparaissent à jamais ou se suicident (Skrypnyk, Xvyl'ovyj[29] et d'autres).

En conclusion, il faut souligner que malgré toute l'inconséquence des démarches officielles et leur caractère inachevé, l'ukrainisation a eu une forte influence sur le changement du rôle et des fonctions de l'ukrainien dans la société : le domaine de son usage ainsi que la culture ukrainienne se sont considérablement élargis ; l'ukrainien est devenu, même si ce n'est que pour une courte période, la langue de l'administration étatique (*Ukrajins'ka mova*, 2000a)[30].

[28] Kharkiv fut la capitale de la RSS d'Ukraine de 1917 à 1933.

[29] Xvyl'ovyj se suicide en mai 1933, en réaction aux attaques systématiques contre ses ouvrages ; Skrypnyk le suit en juillet de la même année, en signe de protestation contre la famine de 1932-1933 et aux arrestations des membres de l'intelligentsia ukrainienne.

[30] Chapitre : « Ukrainisation ».

Un ordre de Staline met officiellement un terme à l'ukrainisation en 1933. Elle sera remplacée à nouveau par une pratique d'assimilation linguistique, mais cette fois-ci accompagnée d'une terreur inouïe.

1.2.5. Les années 1930 : « génocide » linguistique

Certains linguistes ukrainiens comme Masenko (2004b), Ivanyšyn et Radevyč-Vynnyc'kyj (1994), Shevelov (1998a), les co-auteurs multiples de l'encyclopédie *Ukrajins'ka mova* (2000a, 2000b, 2004), ainsi que plusieurs autres spécialistes[31] appellent les événements qui ont suivi un *génocide linguistique.* Masenko, Kubajčuk et Dems'ka-Kul'čyc'ka (2005) ont donné ce nom à leur livre basé sur des archives soviétiques : *La Langue ukrainienne au XX^{e} siècle : l'histoire d'un génocide linguistique*. Il s'agit d'un recueil de documents dénonçant la politique linguistique de l'URSS durant les années 1930-1970 dans les républiques soviétiques, et en Ukraine en particulier.

L'attaque des bolcheviks commence par l'Académie ukrainienne des sciences, dont presque tous les membres sont poursuivis et liquidés (Subtelnyj, 1991)[32]. Il leur est reproché une atteinte aux droits des minorités nationales, en particulier des Russes. Presque toutes les recherches linguistiques des années 1920 sont décrétées préjudiciables et nationalistes, orientées vers le détachement artificiel de l'ukrainien de la langue du « frère russe ». La plupart des chercheurs ukrainiens de l'époque sont accusés de nationalisme, de thèses bourgeoises et même de fascisme ukrainien (Xvylja, 1933:*passim*). Tout le domaine de la linguistique, toutes les éditions scientifiques de l'Institut de la langue ukrainienne savante et de l'Institut des recherches linguistiques sont qualifiés de fascistes (Masenko, 2004b:43).

L'enseignement de l'ukrainien est rapidement réduit, tandis que l'enseignement du russe reprend ses positions antérieures. Progressivement, le premier se limite aux facultés d'ukrainien, certaines facultés de langues dans les universités, ou encore aux instituts pédagogiques. L'enseignement dans les écoles passe de plus en plus au russe, surtout dans les villes. En peu de temps, les quartiers nationaux avec des écoles enseignant dans la langue de minorité sont supprimés, et à partir de 1938 le russe devient obligatoire dans toutes ces écoles (*Ukrajins'ka mova*, 2000a)[33]. Toutes les écoles ukrainiennes ainsi que les maisons d'édition publiant en ukrainien en dehors du pays sont fermées. Le russe redevient la langue de l'administration et commence à éliminer l'ukrainien du domaine des sciences.

[31] Voir par exemple le rapport de l'ECRI (Commission européenne contre le racisme et l'intolérance) sur l'Ukraine (Rapport de l'ECRI, 1999).

[32] Chapitre : « Grande Terreur ».

[33] Chapitre : « Ukrainisation ».

Cette nouvelle politique de russification rejoint bien la politique impériale de la Russie envers l'Ukraine depuis le milieu du XVII^{e} siècle. La différence entre les deux politiques, impériale et soviétique, repose sur les méthodes d'assimilation adoptées en raison du régime. Au XX^{e} siècle, la russification du pays a pris une ampleur inconnue auparavant. Elle était d'autant plus dangereuse qu'elle menait l'ukrainien à sa disparition, non seulement en utilisant les méthodes classiques d'assimilation (interdiction totale ou partielle de la langue, système d'enseignement en russe, possibilité d'une carrière professionnelle seulement par le renoncement à sa propre culture, migrations dans les deux sens, etc.), mais surtout en modifiant le système même de la langue ukrainienne.

C'est dans les années trente, en particulier en 1933 et 1934[34], que l'élan de l'ukrainien a été brisé, tant en syntaxe qu'en morphologie.

Comme le proclame en 1933 le premier adjoint au commissaire du peuple pour l'Éducation nationale Andrij Xvylja, afin de « liquider l'encombrement nationaliste dans la langue ukrainienne », il faut suivre les directives suivantes :

> a) arrêter immédiatement l'édition de tous les dictionnaires,
>
> b) revoir tous les dictionnaires déjà édités et toute la terminologie,
>
> c) effectuer une unification de la terminologie technique avec celle qui existe déjà en URSS et qui est employée en Ukraine,
>
> d) revoir les cadres sur le front de la linguistique et bouter de ce front tous les éléments bourgeois et nationalistes,
>
> e) revoir l'orthographe ukrainienne,
>
> f) changer de consigne sur la présentation linguistique dans l'*Encyclopédie soviétique d'Ukraine*,
>
> g) éditer un document spécial qui engloberait toutes ces questions et assurerait le développement absolu ultérieur de la culture soviétique ukrainienne […] (Masenko & al., 2005:130).

Toutes ces directives sont soigneusement mises en application partout dans le pays. Dès lors, certains dictionnaires sont interdits, d'autres détruits ou rendus méconnaissables par ces modifications linguistiques. *Ukrajins'kyj Pravopys* de 1928 est modifié et réédité en 1933. Des brigades spéciales, formées juste après, doivent revoir tous les dictionnaires terminologiques déjà interdits et changer les termes « nationalistes » contre des termes « internationaux ». Plusieurs *Bulletins terminologiques* sont alors publiés : tous les termes à base ukrainienne sont supprimés

[34] D'abord, la famine de 1932-1933 organisée en Ukraine, détruit la paysannerie ukrainienne – source de la langue ukrainienne ; ensuite les bolcheviks s'attaquent à l'intelligentsia – « moteur » de son essor ; et finalement, à la langue elle-même.

et remplacés par des calques du russe. Ainsi fut détruite la terminologie ukrainienne qui avait été l'objet de tant de travail dans les années 1920.

L'un des premiers ouvrages sur la situation linguistique en Ukraine au début du XX^{e} siècle est la recherche de Shevelov, éminent linguiste slavisant du XX^{e} siècle, *L'Ukrainien dans la première moitié du XX^{e} siècle* (Shevelov, 1998a)[35]. Selon ce chercheur,

> L'intrusion de l'État […] dans les lois internes d'une langue était une invention soviétique et une grande nouveauté. Ni Polonais, ni Roumains, ni Tchèques, pas plus que l'administration tsariste de l'ancienne Russie n'y ont eu recours. Tous se sont limités à des moyens de pression extérieurs […] (1998a:173).

Le système soviétique va, lui, beaucoup plus loin et installe un contrôle sur la structure de la langue elle-même : certains mots ainsi que des constructions syntaxiques, des formes grammaticales, des règles d'orthographe et d'orthoépie sont interdits. Ils sont ensuite remplacés par des variantes plus proches du russe ou carrément par des unités russes. Ainsi, le conflit entre deux langues est transféré du domaine extérieur au domaine intérieur de la langue elle-même.

Un autre ouvrage important sur le sujet est le livre de Masenko et al. (2005). On y trouve une liste des mots réprimés par les bolcheviks. Cette liste inclut des mots et des termes ayant connu trois types de changements :

- changement total ;
- changement partiel (modification d'un préfixe ou/et suffixe) ;
- suppression complète.

Les raisons citées dans le texte pour ces changements sont réduites à quelques commentaires tels que : « dialectalisme », « mot artificiel », « archaïsme », « mot polonais », « vieilli », « ne correspond plus au langage de la masse » (*ibid.*:355). Selon le rédacteur du recueil, Masenko, ces commentaires sont souvent faux, ayant pour seul objectif le remplacement, ou même la destruction totale, des unités lexicales d'une langue (ukrainien) par celles d'une autre (russe).

Désormais, dans les dictionnaires bilingues russe-ukrainien et ukrainien-russe, une part importante du lexique ukrainien manque ou bien est déplacée en deuxième position dans l'article, après un mot proche du russe ou russifié. C'est avec ce genre de dictionnaires que les trois générations suivantes d'Ukrainiens ont appris leur langue. L'objectif de ces méthodes était clair :

[35] Cet essai avait été rédigé d'abord en anglais, puis traduit en ukrainien par une autre personne. La traduction, étant relue par l'auteur lui-même, se voit donc autorisée. La version anglaise fut éditée en 1989, la version ukrainienne a connu trois éditions, en 1987, 1998 et 2008. La troisième édition ukrainienne inclut une sélection d'ouvrages de Shevelov effectuée par Masenko (2008). C'est dans la version de 1998 que j'ai consulté l'ouvrage.

> […] l'orientation forcée des ouvrages lexicographiques et autres vers un retrait progressif […] des caractéristiques de son système autonome et sa réduction [de la langue ukrainienne] à un statut de patois local différent du russe par des particularités phonétiques et lexicales insignifiantes (Masenko, 2004b:45).

Cette politique de l'État soviétique en Ukraine reste en vigueur jusqu'à la fin des années 1980. Elle était sans cesse accompagnée de slogans sur la fraternité des deux peuples et l'influence bénéfique du russe sur la langue ukrainienne. Le rapprochement de ces deux langues fraternelles et l'harmonie du bilinguisme russe-ukrainien sont devenus les postulats des recherches linguistiques ultérieures.

1.2.6. La politique linguistique des années 1950-1980

Les deux périodes décrites précédemment ont déterminé la situation linguistique en Ukraine moderne et fournissent les réponses à la plupart des questions sur l'identité nationale des Ukrainiens d'aujourd'hui. Les mesures d'État des années 1950 à 1970 ne sont qu'une redite de celles du début du siècle : le « dégel » de Khrouchtchev et les dissidents des années 1960 d'abord, puis la nouvelle vague de russification à l'époque de Brejnev (1964-1982).

À l'époque du « dégel », période de relance importante des publications en ukrainien, la langue ukrainienne fut néanmoins classée, à l'instar de la plupart des langues de l'URSS, comme « non-perspective ». Outre le russe, quelques langues furent aussi classées comme « perspectives » : l'arménien, le géorgien, le lituanien, le letton et l'estonien. C'était des langues qui, tant par leur nature linguistique que par l'effet de la solidarité nationale, résistaient bien à la russification, alors que la parenté de l'ukrainien et du biélorusse avec le russe a condamné ces deux langues à la destruction progressive.

Ce classement mena à l'assimilation des Ukrainiens aux Russes et à la prépondérance du russe. La notion de « peuple soviétique », avec une seule et unique langue, se consolida. Khrouchtchev introduisit ensuite le concept de « deuxième langue maternelle » pour la langue russe, commune à tous les citoyens soviétiques, et de langue de communication interethnique au sein de l'URSS. L'une des mesures importantes de cette période fut la réforme de 1958, qui permit aux parents de choisir la langue d'enseignement pour leurs enfants. Les enfants pouvaient donc recevoir un enseignement en russe ou dans une langue des nationalités, telle que l'ukrainien. Dans ce dernier cas, le russe demeurait de toute façon langue obligatoire. Par la suite, pour éviter la surcharge de l'emploi du temps des élèves, le bilinguisme dans l'enseignement fut progressivement abandonné.

Les années 1960 restent toutefois une époque de velléités visant à promouvoir l'ukrainien. Plusieurs ouvrages fondamentaux sont édités : Kyryčenko (réd.), *Dictionnaire ukrainien-russe*

(1953-1963) en six volumes[36] ; Holovaščuk (réd.), *Dictionnaire russe-ukrainien* (1969) en trois volumes[37] ; Bilodid (réd.), *Dictionnaire de la langue ukrainienne* (1970-1980)[38] en onze volumes ; Bilodid (réd.), *Dictionnaire de la langue ukrainienne littéraire moderne* (1969-1973) en cinq volumes ; Kyryljuk (réd.), *Histoire de la littérature ukrainienne* (1967-1971) en huit volumes ; Bažan (réd.), *Histoire de l'art ukrainien* (1966-1970) en six volumes ; *Histoire des villes et des villages de la République soviétique socialiste d'Ukraine* (1962-1974)[39] en vingt-six volumes ; etc. L'édition de *l'Encyclopédie ukrainienne soviétique* (1959-1965), sous la rédaction de Bažan, a également débuté à cette époque, de même qu'une série de nouvelles revues sur les sciences naturelles et sociales en ukrainien.

Pourtant, un trait caractéristique des dictionnaires de cette époque fut « l'alignement » sur le russe : l'emprunt et le calque sont reconnus comme le meilleur moyen d'enrichissement du vocabulaire ukrainien. La réaction à cette nouvelle vague de russification se traduit en un mouvement dit *šistedesjatnyky*, « ceux des années soixante », mené par des représentants de l'intelligentsia ukrainienne orientés vers l'héritage culturel des années 1920. L'ouvrage de Dzjuba *Internationalisation ou russification ?* publié pour la première fois en 1965 joua un rôle important dans ce mouvement. L'auteur y désapprouve la politique nationale des époques de Staline, Khrouchtchev et Brejnev, dénonçant leur reniement des « préceptes de Lénine » (Dzjuba, 1998)[40]. Il était alors le premier à réfuter la théorie soviétique sur l'harmonie du bilinguisme russe-ukrainien. Une autre publication a également marqué l'époque, l'article d'Antonenko-Davydovyč *Une lettre qui nous manque* (1969), sur la disparition de la lettre <Ґ> [g] de l'alphabet ukrainien. La suppression de cette lettre, attestée par la réforme de l'orthographe de 1933, était motivée par la complication dans l'écriture des mots et des noms propres d'origine étrangère[41] qu'elle était censée entraîner (Antonenko-Davydovyč, 1997).

Les *šistedesjatnyky* ont principalement réagi dans deux directions :

[36] Ce dictionnaire fut complété par les mots disparus de son prédécesseur de 1948 mais présents dans le dictionnaire ukrainien-russe de Jefremov et Nikovs'kyj (1928).

[37] Il a été créé sur la base du *Dictionnaire ukrainien-russe* de Kyryčenko.

[38] Pour ce dictionnaire en particulier, les années 1960 représentent plutôt la période de sa rédaction.

[39] Ces douze ans incluent les travaux de préparation, de rédaction et d'édition de cet ouvrage. Voir l'article de Bezdrabko (2003).

[40] Chapitre : « De l'auteur : à distance d'un quart d'un siècle ».

[41] Il s'agit premièrement, des mots d'origine latine et en provenance des langues européennes modernes avec le son [g], ex. : *генерація*, *Ґюго*. En revanche, dans les mots d'origine grecque ainsi que dans les emprunts étrangers modernes avec le son [ɦ], on écrit la lettre <Г>, ex. : *географія*, *Геродот*, *гусар*. Le deuxième groupe de mots avec <Ґ> initial ou médian est composé d'unités purement ukrainiennes. Le dictionnaire de Hrinčenko (1907-1909) en cite 270.

- Contre la russification extérieure et la réduction des fonctions sociales de la langue ukrainienne.
- Contre l'intrusion, planifiée par le régime soviétique, dans le développement intérieur de la langue, notamment dans ses systèmes grammatical et lexical.

Le régime ne leur a pas pardonné : au début des années 1970 une vague massive d'arrestations politiques frappe les dissidents. Beaucoup d'entre eux se retrouvent en prison, en exil, ou expulsés.

De nouveau, l'ukrainien est chassé du système éducatif, des sciences, des médias. En 1983, le gouvernement prend un décret sur le renforcement de l'apprentissage de la langue russe à l'école. Les classes dans les établissements ukrainiens sont désormais divisées en deux et les enseignants de russe voient leur salaire augmenté de 15 % (Masenko, 2004b:71). Le problème du bilinguisme en Ukraine est déclaré résolu : même si le russe est majoritairement parlé par les Ukrainiens, cela n'empêche pas les autorités de l'appeler « *seconde* langue maternelle » des Ukrainiens.

Quant à la lexicographie et la terminologie en particulier, depuis les *Bulletins terminologiques* des années 1934-1935, le principe des emprunts et des calques du russe s'est fortement installé dans le domaine de la création des systèmes terminologiques ukrainiens, principe difficile à bouleverser, même aujourd'hui. Le lexique de l'Ouest, disparu des dictionnaires soviétiques, et dans lequel les traducteurs et les linguistes des années 1960-1970 puisaient leur inspiration, fut proclamé archaïque ou dialectal ; et tout emploi de ce vocabulaire défendu subissait une censure sévère de la normalisation soviétique (*ibid*.:78-79). Ainsi, les maisons d'édition et les rédactions des journaux recevaient des listes de mots censurés en plus des listes des auteurs interdits existant depuis les années 1930.

Shevelov attribue les caractéristiques suivantes à l'ukrainien de cette époque :

> large ouverture vers des inclusions et des structures russes ;
>
> attribution d'une échelle russe des valeurs sociales dans la langue ;
>
> fermeture aux emprunts autres que ceux qui viennent de, ou passent par le russe ;
>
> sous-développement de la terminologie technique et scientifique ;
>
> manque d'argot urbain ;
>
> Phénomène de *suržyk*[42] […].

[42] Pour une étude approfondie de ce phénomène, voir Section 4.5.

> […] [Or,] la langue ukrainienne en Ukraine soviétique demeure dans un état intermédiaire entre la langue et le patois (Shevelov, 1998b)[43].

Dans ces conditions, l'usage de l'ukrainien était considéré par beaucoup comme un trait caractéristique d'individus incultes. Son utilisation se limitait à la sphère familiale, à certaines œuvres originales de la littérature ukrainienne, à certaines publications en sciences humaines (surtout la philologie ukrainienne), aux écoles maternelles et primaires en Ukraine occidentale, à quelques journaux et revues, et à la radio locale[44].

1.2.7. L'Indépendance

Les événements du milieu des années 1980 ont bouleversé le monde et l'Ukraine en particulier. Avec la démocratie et la *glasnost*, les premiers mouvements réformistes sont apparus dans le pays, comme par exemple, le « Mouvement populaire de l'Ukraine pour la perestroïka », le *Roukh*[45]. Le premier grand succès de cette organisation fut l'avancement de la Loi sur les langues en RSS d'Ukraine, adoptée en octobre 1989. Conformément à cette nouvelle loi, la langue ukrainienne devint la seule langue officielle, langue d'État. Certains linguistes remarquent une relation directe entre la promulgation de cette loi et les événements de 1991 qui suivront :

> […] c'est justement la question linguistique qui est devenue l'une des causes principales de la lutte pour l'indépendance de l'Ukraine (Pas'ko, 2004).

Dans les années suivantes, plusieurs projets consacrés aux langues sont proposés (la plupart ont pour objet de donner au russe le statut de deuxième langue d'État ou de langue officielle), mais ils seront presque tous jugés non conformes à la Constitution par la Cour constitutionnelle. En conséquence, seule la loi de 1989 sur les langues reste à ce jour valide (Lepesant, Besters-Dilger, Boyko & Sheer, 2005:54-56).

– Institutionnalisation de la langue d'État

La Constitution ukrainienne, adoptée le 28 juin 1996, par la *Verxovna Rada*, le Parlement ukrainien, affirme la position de l'ukrainien comme seule langue officielle du pays. Elle obtient un statut de *deržavna mova*, équivalent de *langue d'État* en français. Selon la décision de la Cour

[43] Chapitre : « La langue ukrainienne chez elle aujourd'hui et demain ».

[44] Le cinéma, considéré par les communistes comme l'art le plus important par son influence sur les masses, n'a jamais été ukrainophone.

[45] Le *Roukh* (« mouvement » en ukrainien) devient en 1990 « Mouvement populaire pour l'indépendance de l'Ukraine ». En 1993, il se transforme en parti politique de centre-droit nationaliste, le « Mouvement populaire de l'Ukraine ».

constitutionnelle de l'Ukraine[46] (article 3 de cette décision), les deux termes *langue officielle* et *langue d'État* désignent la même notion :

> La langue d'État (langue officielle) est une langue à laquelle l'État attribue un statut juridique de moyen obligatoire de communication dans les lieux publics de la vie sociale. La Constitution d'Ukraine attribue ce statut à la langue ukrainienne […][47] (VRUZ : Constitution).

Pourtant, la loi de 1989[48], notamment l'article 3, crée déjà une contradiction en approuvant l'utilisation dans les sphères sociales importantes de toute langue employée par une minorité ethnique, comme par exemple les Russes, et majoritaire à l'échelle locale (oblast[49], ville, village, etc.). Le texte de cet article met fin au caractère obligatoire de l'emploi de l'ukrainien et le russe devient dans presque tous les cas une alternative, en particulier dans les régions majoritairement russophones. Ainsi, le partage de l'Ukraine entre l'Ouest et les régions du Centre et de l'Est se confirme.

Les domaines dans lesquels l'État peut prescrire l'emploi de la langue officielle et soutenir ainsi la formation d'une nation sont avant tout les médias, l'enseignement, l'administration et l'armée. En 1989, l'ukrainien est déclaré obligatoire seulement dans les domaines suivants[50] :

- Les annonces officielles et les communiqués, les affiches, les publicités (la traduction dans une autre langue peut cependant être rajoutée) (article 35).
- Les désignations des marchandises, les étiquettes et les modes d'emploi pour les produits fabriqués en Ukraine (article 36).
- Les dénominations officielles des organes étatiques et publics et des partis, des entreprises, organisations et établissements (avec traduction possible dans une autre langue) (article 37).
- Les toponymes (article 38).[51]

- **Les médias**

En 2006, ces obligations sont étendues également à la langue des médias. L'article 10 de la Loi sur la radiodiffusion et la télévision[52] fixe la part de la diffusion nationale en ukrainien à 75 % du

[46] Du 4.12.1999 № 10-рп/99.

[47] « Під державною (офіційною) мовою розуміється мова, якій державою надано правовий статус обов'язкового засобу спілкування у публічних сферах суспільного життя. Конституцією України статус державної мови надано українській мові […]. »

[48] Loi sur les langues en RSS d'Ukraine du 28.10.1989 № 8312-XI.

[49] L'*oblast* est une division administrative du pays. L'Ukraine comprend, outre la république autonome de Crimée, 24 oblasts (ou régions) et deux villes ayant un statut particulier : Kyiv et Sébastopol.

[50] Il ne faut pas oublier qu'au moment de l'adoption de la loi de 1989, l'URSS existait encore et l'Ukraine attribuait au russe un champ d'utilisation très large.

[51] Loi sur les langues en RSS d'Ukraine du 28.10.1989 № 8312-XI.

volume quotidien. Selon les statistiques officielles citées par Zaliznjak et Masenko (2001)[53], ce volume aurait déjà été dépassé sur les chaînes publiques en 1998 (Tableau 2). Les auteurs mentionnant ces chiffres mettent pourtant en doute leur exactitude (2001:42).

Aujourd'hui, sur toute chaîne, publique ou privée, un film ou une émission dans une autre langue que l'ukrainien doit être obligatoirement doublé en langue nationale. Dans la pratique, le doublage à la télévision est quelquefois remplacé par le sous-titrage ou la traduction simultanée. Il arrive que la télévision ukrainienne propose des émissions en deux langues avec des propos en russe et en ukrainien. On rencontre également du bilinguisme spontané, quand les questions du journaliste sont en ukrainien et les réponses de son interlocuteur sont en russe. Tous ces genres de bilinguisme imposé aux Ukrainiens à travers les médias témoignent d'une constante violation de la loi sur la légitimité de l'ukrainien (Dončyk, 2001:15-16). Une telle « cohabitation » linguistique entraîne la *suržykisation*[54], un mélange nocif pour les deux langues.

Tableau 2 : Proportions des émissions en ukrainien et en russe sur les chaînes publiques en 1998

Source : Zaliznjak et Masenko (2001:43)

Médias	Diffusion moyenne quotidienne (heures)	Part de l'ukrainien (%)	Part du russe (%)
Télévision	210	78	21
Radio	319	87	9

Si l'ukrainien domine sur les chaînes de télévision et de radio publiques, ce n'est toujours pas le cas dans les médias privés. Comme le signalent Lepesant et al. (2005:64) et Zaliznjak et Masenko (*op.cit.*:44), la production russophone – locale, en provenance de Moscou ou issue des traductions d'une langue étrangère – a une prépondérance absolue sur toutes les chaînes commerciales ukrainiennes. Ainsi, en 2000, presque deux tiers du temps total de diffusion l'a été en russe (Lepesant & al., *op.cit.*:66).

Concernant la presse écrite, seulement 17,5 % des revues et 39,6 % des journaux sont publiés en ukrainien en 1998 (Zaliznjak & Masenko, *op.cit.*:45-46). Besters-Dilger (Lepesant & al., *op.cit.*:65-67), citant également ces chiffres, remarque la contradiction entre différentes statistiques ainsi que l'absence d'indication de sources chez Zaliznjak et Masenko, en particulier

[52] Loi du 12.01.2006 № 3317-IV.

[53] J'ai arrondi les chiffres à l'entier le plus proche par rapport à ceux qui sont cités dans l'ouvrage pour plus de lisibilité, ce qui n'empêche pas de constater une légère imprécision dans ces chiffres : leur addition ne donne pas tout à fait les 100 %, mais 99 % et 96 % respectivement. On peut supposer que la transmission dans d'autres langues, par exemple polonais ou tatar, complète ces pourcentages.

[54] Voir Section 4.5.

pour la part visiblement trop élevée de journaux en ukrainien en 1998. Afin d'appuyer son observation, elle invoque aussi les chiffres donnés dans le *Statystyčnyj Ščoričnyk za 2000 rik* (*Annuaire des statistiques de l'année 2000*), notamment 23 % pour les revues et 27 % pour les journaux en ukrainien. Ces derniers chiffres me paraissent plus probables, d'autant plus que Zaliznjak et Masenko (*op.cit.*:42), elles aussi, restent sceptiques sur l'exactitude des statistiques officielles. En 2011, sans disposer de données statistiques, on peut penser que la situation n'a pas beaucoup changé.

Un secteur culturel qui est désormais passé à l'ukrainien est le cinéma : depuis le 1er juillet 2007, au moins 70 % de la production étrangère doit être doublée ou sous-titrée en ukrainien, que ce soit les films à projeter dans des salles, à la télévision ou chez soi (VRUZ : Arrêté ministériel № 20 du 16 janvier 2006). Les dirigeants ukrainiens sont peut-être en train de se rendre compte que, comme l'affirme le journaliste de l'hebdomadaire *Miroir de la semaine* Muratov (2007), « résoudre le problème de la langue sans cinéma et télévision de qualité en ukrainien est impossible ».

– **Le monde de l'édition**

Actuellement, le domaine du livre en ukrainien se trouve dans un état déplorable. Les éditions ukrainiennes sont ruinées ou obligées de survivre à côté de concurrents russophones. Ainsi, en 2000, les librairies locales étaient envahies à 90 % par une production russe à bas prix (KZUK, 2000:6). À la même époque, l'ensemble des 150 maisons d'édition ukrainiennes publie moins de livres que le grand éditeur moscovite AST à lui seul (*ibid.*:3). L'épanouissement de l'industrie du livre en Russie est lié à la Loi de 1995 sur le soutien de l'État à la librairie et à la presse dans la Fédération de Russie qui dispense de taxes et d'impôts fédéraux (TVA et impôt sur le revenu) toute activité éditrice. De surcroît, toutes les taxes de douane sur le matériel, l'équipement et les technologies nécessaires à la production de livres sont supprimées. En conséquence, le livre russe est devenu 1,5 fois moins cher que le livre ukrainien (*ibid.*:2-3). Le pouvoir ukrainien n'a réagi ni à cette loi, ni à ses conséquences, ni aux multiples requêtes des éditeurs et des intellectuels auprès des membres du gouvernement. Vu la prédisposition linguistique, la facilité du marché « noir » entre l'Ukraine et la Russie, et la passivité dans cette question du gouvernement ukrainien, il est devenu difficile à présent de modifier la situation en faveur de l'édition locale. Les solutions proposées par le *Comité de défense du livre ukrainien* (KZUK, *op.cit.*:8-10) sont envisageables seulement avec l'assistance du gouvernement et de la *Verxovna Rada*.

Le résultat de cette politique est

> [...] [qu']aujourd'hui, même les Ukrainiens de l'Ouest lisent plus de livres en russe qu'en ukrainien. L'étroitesse du marché ukrainophone n'incite pas les éditeurs locaux à prendre des risques (Radvanyj, 2003:70).

Une des raisons des préférences russophones des Ukrainiens est, selon Zaliznjak et Masenko (*op.cit.*), un manque de publications en ukrainien sur les divers sujets intéressant la population. Celle-ci, prête aux changements dans son attitude linguistique, n'est cependant pas suivie par le gouvernement. En attendant, les jeunes Ukrainiens sont à nouveau élevés sur la base des valeurs culturelles dictées par la Russie ; la culture ukrainienne garde, comme à l'époque soviétique, son rôle décoratif, le rôle d'un « objet de musée » (*ibid*.:48) ; tandis que la langue ukrainienne devient une « langue élitaire », dont « les locuteurs [...] sont principalement des personnes âgées [...], ainsi que des 'Ukrainiens professionnels', l'intelligentsia littéraire : instituteurs, enseignants, écrivains, journalistes, employés des musées, activistes politiques, et ces derniers temps encore des représentants de pouvoir » (Okara, 2001:59). Aujourd'hui, on peut ajouter à cette liste des jeunes, notamment des étudiants, qui dans certaines régions commencent seulement, et dans d'autres continuent à parler ukrainien entre eux.

Dans l'ensemble, le paysage linguistique de l'Ukraine ne correspond pas à la réalité démographique du pays. Même l'usage passif de l'ukrainien (écouter, lire) n'est pas encouragé, tant le russe domine le marché des médias et de l'édition. L'extension de l'usage de l'ukrainien comme langue courante dans ces conditions est difficile, voire impossible.

– **Le système d'enseignement**

Dans le secteur de l'enseignement, la situation est plutôt favorable à l'ukrainien. Cinquante ans après la réforme de 1958 sur le choix de la langue d'enseignement dans les établissements scolaires en Ukraine, on observe le processus inverse : l'enseignement public dans la plupart des écoles étant en ukrainien, la position du russe devient de plus en plus marginale. Par exemple, si en 1998-1999, 34 % des écoliers apprenaient leurs disciplines en russe[55] (Zaliznjak & Masenko *op.cit*.:29), en 2006-2007 ils ne sont plus que 5 %[56], selon Lebedeva (2007). Ce chiffre peut varier en fonction de l'interprétation que l'on peut faire des données sources. Si l'on compte le nombre d'écoles russes où toutes les disciplines sont enseignées en russe, plus les écoles avec des classes où la plupart des matières sont enseignées en russe (2000 écoles = 9,3 %), on arrive à 14 % des écoles où l'enseignement se fait en russe. En revanche, le nombre d'heures en russe par semaine (une ou deux heures dans une école avec enseignement en ukrainien) ne permet pas aux élèves de bien maîtriser cette langue placée désormais dans la position d'une langue étrangère,

[55] Contre 65 % en ukrainien.

[56] Chiffre déduit des données citées par Lebedeva et celles qui se trouvent sur le site de l'OUS : 1000 écoles citées par Lebedeva représentent 4,7 % du nombre général des écoles (21400).

parfois même de deuxième langue étrangère après l'anglais. Le fait qu'à la maison les enfants parlent russe avec leurs parents ne facilite pas en revanche l'apprentissage de l'ukrainien. Il en résulte une mauvaise maîtrise des deux langues et l'extension du *suržyk*. Certes, ce dernier phénomène est nuisible pour l'ukrainien, mais sa présence à l'école est un passage, probablement inévitable, du russe à l'ukrainien. Il est important de comprendre qu'il ne s'agit pas ici d'éliminer le russe mais de protéger l'ukrainien[57]. Comme cela a été bien remarqué par Sériot (2005:42), « le paradoxe original de l'Ukraine actuelle est que la langue d'État soit minoritaire et en situation de danger ».

Dans l'enseignement supérieur la situation s'est également améliorée en faveur de l'ukrainien[58]. Dans les écoles professionnelles techniques, collèges et écoles de formation des enseignants, 78 % des étudiants ont reçu leurs cours en ukrainien en 2000-2001. Dans les instituts et les universités, ce fut le cas de 73 % des étudiants. Mais si le taux de cours en ukrainien est de 100 % dans l'Ouest de l'Ukraine et de 94-98 % à Kyiv, en Crimée, c'est pour le russe que le taux atteint quasiment les 100 %, seuls les cours de langue, de littérature et d'histoire ukrainienne étant donnés en ukrainien. Le nombre des établissements supérieurs de langue ukrainienne n'augmente que très lentement à l'Est du pays.

L'interprétation de ces chiffres doit être prudente pour deux raisons : premièrement, les établissements avec seulement une partie des cours en ukrainien sont désignés comme étant « de langue ukrainienne » ; deuxièmement, les établissements privés, toujours plus nombreux, et où l'enseignement, en fonction de la région, se fait encore beaucoup en russe, n'apparaissent pas dans les statistiques.

– **L'administration et l'armée**

Les documents officiels des services centraux de l'État sont rédigés en ukrainien et publiés en russe et en ukrainien. En revanche, les documents étatiques des administrations locales et régionales doivent être rédigés et publiés en ukrainien et, si besoin est, dans une autre langue nationale (article 10 de la loi de 1989). On observe aujourd'hui une utilisation croissante de l'ukrainien dans ces secteurs, bien qu'aucune étude précise, reposant sur des statistiques et couvrant tout le pays, ne soit encore disponible. Dans les organes les plus élevés du pouvoir législatif et exécutif, ainsi que lors des apparitions publiques des dirigeants du pays, l'ukrainien est omniprésent.

[57] Voir à ce sujet l'article de Čerednyčenko (1995).

[58] Toutes les données de ce paragraphe sont empruntées à Lepesant et al. (2005:62) et proviennent de l'*Annuaire des statistiques de l'année 2000*.

En ce qui concerne l'armée, on ne dispose à ce jour d'aucune étude détaillée. Selon des témoignages d'Ukrainiens rassemblés par Lepesant et al. (*op.cit.*:64), tous les officiers parlent russe entre eux, même si les ordres sont donnés en ukrainien. Cette allégation a été vivement mise en doute par le Professeur Čerednyčenko [communication personnelle].

– **Les problèmes d'unification de l'orthographe**

La fin des années 1980 et les années 1990 sont marquées par un processus de démocratisation[59] de l'ukrainien. Des variantes lexicales, grammaticales, orthoépiques, dont les sources sont variées (ouvrages linguistiques des années 1920, pratique langagière de la diaspora ukrainienne[60], langage familier[61]), fragmentent la langue. Le problème de la variation de la norme écrite lié aux publications des auteurs de la diaspora occidentale fait son apparition. Il faut noter que les membres de la diaspora n'ont jamais accepté les règles de grammaire et d'orthographe imposées par le régime soviétique et n'ont alors utilisé, dans leur majorité, que l'édition de 1928 du *Ukrajinskyj Pravopys* en rejetant ses rédactions ultérieures (1933, 1946 et 1960). Selon Karavans'kyj (2002:29),

> La diaspora a joué un rôle considérable dans la conservation de l'héritage linguistique ukrainien. Il […] est difficile d'imaginer […] à quel point l'opposition à l'ethnocide de la part de la diaspora était et continue d'être énorme. […] Sans la pratique langagière de la diaspora, il serait difficile, même en Ukraine, de soulever la question de la restauration des traits nationaux de la langue ukrainienne.

La question linguistique, notamment l'unification des normes d'orthographe propres à tous les Ukrainiens, occupe donc la première place dans l'ordre du jour du *Premier congrès international des linguistes ukrainiens* en septembre 1991. Certains changements vers l'unification avaient déjà été apportés par la *Commission d'orthographe* travaillant au sein de l'Académie des sciences en 1989. L'année suivante, une nouvelle édition du *Pravopys*, revue et corrigée, est sortie. Dans cette rédaction, toujours valable aujourd'hui, la lettre <Ґ> fut rétablie

[59] Ici le terme est employé dans le sens de « rendre populaire », « accessible à tous ».

[60] Dans son histoire l'Ukraine a connu quatre grandes vagues d'émigration :
- Émigration pour des raisons socio-économiques à la fin du XIX^{e} siècle, « à la recherche d'un meilleur destin ».
- Émigration politique entre les deux guerres mondiales dont la raison principale était l'opposition au régime soviétique.
- Émigration politique après la Deuxième Guerre mondiale. Des Ukrainiens, amenés en Allemagne par les occupants allemands, demandent à la fin de la guerre l'asile politique à l'ONU et à d'autres organismes internationaux. Par la suite, dans les années 1960-1970, beaucoup de dissidents ont également quitté le pays avec leurs familles.
- Émigration pour des raisons socio-économiques juste après l'indépendance de 1991. La majorité des émigrants sont des chercheurs et des manœuvres – sept millions au total.
Les données sur le nombre exact des Ukrainiens résidants à l'étranger sont très variées. Néanmoins, on peut affirmer que les plus fortes diasporas sont concentrées aux États-Unis et au Canada, comme nous l'avons déjà mentionné (voir DIASPORA dans les Références).

[61] Voir Section 3.2.

mais seulement dans les mots ukrainiens ou ukrainisés ou les emprunts anciens[62]. Dans les noms propres d'origine étrangère, les deux graphies sont admissibles : *Гренландія* /Hrenlandija/ et *Ґренландія* /Grenlandija/, *Гібралтар* /Hibraltar/ et *Ґібралтар* /Gibraltar/, *Гарібальді* /Haribal'di/ et *Ґарібальді* /Garibal'di/, *Гете* /Hete/ et *Ґете* /Gete/ (*Pravopys*, 2004[63]).

Cependant, d'autres règles d'orthographe, approuvées en 1928 et négligées pendant toute la période soviétique, n'ont pas été rétablies dans les dernières éditions du *Pravopys*. Les linguistes se sont divisés en deux camps : pour ou contre les changements capitaux. L'un des adeptes des modifications est le rédacteur du *Pravopys* de 1999, Nimčuk. Ses idées sont partagées par d'autres linguistes éminents : Ponomariv, Byxovanec', Toc'ka, Shevelov, Žulyns'kyj, etc. Leur conception est bien exprimée par ces quelques phrases de Shevelov et l'objection de Nimčuk :

> Le but de l'orthographe n'est pas de se battre contre la langue en lui imposant tout ce qui lui est déjà étranger, mais de formuler l'écriture de ce qui existe bien dans la langue, sans essayer de la réformer par le biais de l'orthographe (Shevelov cité dans Nimčuk, 1999).
>
> Pourtant, aujourd'hui, ces principes demandent une application réservée, sinon on peut légitimer tout ce qui est arrivé dans la langue à la suite de la « suržykisation »[64] du langage de la majorité de la population ukrainienne (Nimčuk, 1999).

Une orthographe uniformisée solidifie la culture nationale et la nation elle-même. Le contraire amène à la destruction de cette dernière :

> Les règles orthographiques équivoques entraînent une déstabilisation des normes de la langue littéraire, désorientent les locuteurs de la variante écrite, diminuent l'alphabétisation de la population, introduisent des éléments chaotiques dans les dictionnaires, dans lesquels le système alphabétique doit être strictement respecté (*ibid.*).

Finalement, compte tenu du caractère changeant de la langue et de son système, Nimčuk propose de créer sur la base de l'Institut de la langue ukrainienne une *Commission permanente de l'orthographe* qui suivrait tous ces changements.

Une autre vision de la réforme orthographique possible est celle d'un groupe d'auteurs du *Pravopys* de 2003 : Jermolenko, L. Shevchenko, Nepyjvoda, Taranenko, Toločko, avec l'académicien Rusanivs'kyj à leur tête. Leur position est très claire :

---

[62] Ainsi, on en trouve 150 dans le *Grand dictionnaire raisonné de l'ukrainien moderne* (*VTS*, 2004). À noter que ces 150 mots incluent des dérivés (ex. : 9 mots de la racine *ґазд- /gazd/* ; 9 mots de la racine *ґвалт-* /gvalt/) et des variantes orthographiques (ex. : *ґерґомиш* /gergotity/, *ґерґомати* /gergotaty/ ; *ґелґотати* /gelgotaty/, *ґелґотіти* /gelgotity/).

[63] La dernière version du *Pravopys*, rééditée d'une année à l'autre sans changements, est l'édition de 1993, dans laquelle les erreurs de la version de 1990 ont été rectifiées et certaines exemplifications ont été renouvelées. Concernant les règles existant avant 1933, rien n'a été changé. La version du *Pravopys* que j'ai consultée, celle de 2004, reproduit fidèlement celle de 1993, sans le préciser. On y trouve seulement une notation « édition stéréotypée » sans indication de l'année. J'explique cet « oubli » par un intérêt purement commercial.

[64] Ici dans le sens de « russification ».

> Le public scientifique, particulièrement philologique, est très fatigué de l'imposition acharnée d'innovations orthographiques qui détruisent non seulement l'orthographe ukrainienne installée depuis l'époque de Hrinčenko, mais aussi la langue elle-même. […] Les problèmes d'orthographe sont loin d'être vitaux, […] ils se retrouvent à la périphérie de la linguistique et de la pratique langagière actuelle […] (Rusanivs'kyj, 2004).
>
> L'ukrainien littéraire ne demande aucune réforme, car avec le malheur de la réforme de la langue on multiplie les malheurs économiques, sociaux, écologiques que l'Ukraine traverse aujourd'hui (Toločko, 1998:15).

La communauté scientifique ainsi que l'opinion publique, après une large discussion dans les médias, ont trouvé ces arguments plus pertinents : « les efforts devraient être consacrés à ancrer l'ukrainien dans l'ensemble du pays » (Lepesant & al., 2005:76) et non pas à une réforme de l'orthographe. De ce fait, jusqu'à aujourd'hui, la question de l'orthographe reste ouverte et provoque de temps en temps de vifs débats dans le milieu des linguistes ukrainiens. En attendant, certaines règles demeurent doubles. Il s'ensuit que chaque maison d'édition fait alors son propre choix d'orthographe en adoptant soit les règles du début du siècle dernier, soit celles reconnues à l'époque soviétique.

– **Langue de communication**

Dans le contexte d'un pays bi- ou multilingue, on parle, outre la langue officielle, de *langue de communication*, langue parlée par la majorité de la population et/ou employée pour les échanges interethniques.

Shevelov souligne le caractère aléatoire du choix de la langue de communication par une personne bilingue en Ukraine. Parfois le locuteur lui-même n'est pas conscient de son choix qui, alors, est déterminé par les circonstances ou le contexte extralinguistique. Néanmoins, ce problème mentionné par le chercheur en 1981 au moment de l'écriture de son ouvrage (Shevelov, 1998a:7-8), ainsi que sa remarque sur l'absence de recherches psychologiques et de données statistiques quelconques sur le sujet, ne sont plus pertinents aujourd'hui. Les enquêtes sociolinguistiques de Masenko (2001, 2004b), ainsi que la création des centres de recherches statistiques comme l'*Office ukrainien des statistiques* (OUS), l'*Ukrainian Centre for Economic and Political Studies* (UCEPS)[65] et d'autres ont en effet remédié à cette défaillance.

[65] Ici et tout au long de ce volume, j'ai repris la traduction des noms de ces deux organismes proposée dans Lepesant et al. (2005) afin de garder une certaine uniformité et éviter la synonymie. Sinon, leurs noms exacts avec l'année de création sont : *Державний комітет статистики України* /Deržavnyj komitet statystyky Ukrajiny/ « Comité d'État des statistiques en Ukraine » (1998) ; et *Центр Разумкова* /Centre Razumkova/ « Centre Razumkov » (1994) respectivement. Le premier est un organisme public, le second est privé. Cependant, l'UCEPS est plus précis et donc plus fiable dans ses statistiques, tandis que les chiffres donnés par l'OUS laissent voir quelques erreurs d'imprécision que je signale *infra* à plusieurs reprises.

1.2.8. L'Ukraine – un pays multiethnique

Selon le dernier recensement général de la population, au 5 décembre 2001, l'Ukraine compte 48,5 millions d'habitants. La particularité de la population ukrainienne est son côté multinational : le pays dénombre plus de 130 ethnies.

Tableau 3 : Composition ethnique de la population ukrainienne en 2001

Source : Office ukrainien des statistiques

Ethnie	Population[66] (en milliers)	Part de chaque ethnie[67] (%)
Ukrainiens	37541,7	77,8
Russes	8334,1	17,3
Biélorusses	275,8	0,6
Moldaves	258,6	0,5
Tatars de Crimée	248,2	0,5
Bulgares	204,6	0,4
Hongrois	156,6	0,3
Roumains	151,0	0,3
Polonais	144,1	0,3
Juifs	103,6	0,2
Arméniens	99,9	0,2
Grecs	91,5	0,2
Tatars	73,3	0,2
Tsiganes	47,6	0,1
Azerbaïdjanais	45,2	0,1
Géorgiens	34,2	0,1
Allemands	33,3	0,1
Gagaouzes	31,9	0,1
Autres	177,1	0,4

[66] Ce qui fait au total 48,05 et non pas 48,5.

[67] L'addition des pourcentages donne 99,7 % au lieu de 100 %.

Le Tableau 3 présente les données du recensement de 2001 en citant les ethnies les plus importantes. Comme on peut l'observer dans ce tableau, la population de l'Ukraine est majoritairement composée d'Ukrainiens, qui représentent plus de trois quarts de la population totale. Le second groupe important est formé par les Russes[68] qui représentent 17,3 % de la population totale et dont le nombre a diminué de 5 % environ par rapport au recensement précédent de 1989. Cette baisse est due à une vague d'émigration (retour massif des Russes dans leur pays d'origine) entraînée par la chute de l'URSS. Aujourd'hui, la population russe est surtout concentrée dans le Sud et dans l'Est de l'Ukraine. Par voie de conséquence, le russe reste largement pratiqué dans le pays, notamment dans ces deux régions et dans la capitale, tandis que l'ukrainien est principalement répandu à l'Ouest et au Centre.

Si l'Est du pays est russophone par son passé historique et sa proximité avec la Russie, la Crimée, elle, a un statut particulier. Premièrement, la république de Crimée[69], peuplée majoritairement de Russes (58,3 % en 2001, selon l'OUS), devient partie intégrante de l'Ukraine en 1954, c'est-à-dire « du vivant des générations actuelles » (Berton-Hogge & Crosnier, 1995:23). Au moment du référendum de 1991, 77 % des votants pour l'indépendance de l'Ukraine furent des Ukrainiens, 18 % des Russes et 5 % des représentants de minorités non russes. En Crimée, un peu plus de 50 %, majoritairement les Russes, ont voté « pour ». Néanmoins, comme le souligne Radvanyi (2003:70), « si l'Ouest de l'Ukraine a rêvé d'indépendance pour des raisons identitaires, le Centre et l'Est, russophones compris, ont plutôt misé sur le potentiel économique représenté par une Ukraine jugée exploitée par 'l'empire'. » Dans la suite, même si les Russes et certains russophones d'Ukraine acceptent l'indépendance et le caractère officiel de la langue ukrainienne, ils souhaitent toujours que les liens humains et économiques avec l'espace post-soviétique soient maintenus, que le poids de la langue russe soit renforcé et qu'un bilinguisme se perpétue.

1.2.9. Les Ukrainiens et leur(s) langue(s)

Lors du recensement de 2001, 77,8 % des personnes interrogées déclarent faire partie de l'ethnie ukrainienne, 17,3 % de l'ethnie russe et 4,6 %[70] se disent membres d'autres minorités (Tableau 3).

[68] Čerednyčenko (2009:20) cite le chiffre de 17 millions de Russes vivant en Ukraine qui a été donné par Vladimir Poutine lors d'une interview télévisée du 13 juillet 2006, et attire notre attention sur les différences de concepts « Russe » et « russophone » qui « se confondent délibérément pour rendre le souhaité comme le réel ». Pourtant, les 17,3 % de la population russe du dernier recensement correspondent à 8,4 millions d'habitants et non pas à 17 millions.

[69] Depuis le 17 mars 1995, république autonome au sein de l'État d'Ukraine.

[70] Ce chiffre normalement devrait être égal à 4,9 %. La différence de 0,3 % dans les statistiques officielles est probablement due à une erreur de calcul de l'OUS.

Le sentiment d'appartenance à une nation, qu'elle soit ukrainienne, russe ou autre, n'est pas analogue à l'appartenance à la communauté linguistique correspondante. Ainsi, les personnes citant le russe comme langue maternelle au cours de ce recensement ont été plus nombreuses que les personnes se reconnaissant de nationalité russe. Cela s'explique par le fait que la majorité des Biélorusses, Juifs, Grecs, Tatars, Géorgiens et Allemands d'Ukraine considèrent le russe comme leur langue maternelle (Tableau 4). Seuls les Polonais dans ce sondage ont mentionné l'ukrainien comme leur langue maternelle.

Tableau 4 : Langue maternelle des habitants d'Ukraine

Source : Office ukrainien des statistiques, recensement de 2001

	Considèrent comme leur langue maternelle (%)			
Ethnie	**Langue de leur ethnie**	**Langue ukrainienne**	**Langue russe**	**Autre langue**
Ukrainiens	85,2	__	14,8	0,0
Russes	95,9	3,9	__	0,2
Biélorusses	19,8	17,5	62,5	0,2
Moldaves	70,0	10,7	17,6	1,7
Tatars de Crimée	92,0	0,1	6,1	1,8
Bulgares	64,2	5,0	30,3	0,5
Hongrois	95,4	3,4	1,0	0,2
Roumains	91,7	6,2	1,5	0,6
Polonais	12,9	71,0	15,6	0,5
Juifs	3,1	13,4	83,0	0,5
Arméniens	50,4	5,8	43,2	0,6
Grecs	6,4	4,8	88,5	0,3
Tatars	35,2	4,5	58,7	1,6
Tsiganes	44,7	21,1	13,4	20,8
Azerbaïdjanais	53,0	7,1	37,6	2,3
Géorgiens	36,7	8,2	54,4	0,7
Allemands	12,2	22,1	64,7	1,0
Gagaouzes	71,5	3,5	22,7	2,3
Autres	32,6	12,5	49,7	5,2

Comme le remarque Besters-Dilger (Lepesant & al., 2005:50-51), la question de la langue maternelle demeure parfois problématique vu l'ambiguïté de sa notion même en ukrainien – *ridna mova*[71]. Cette expression renvoie au concept de « famille » , « clan »[72] (*rid* = « famille »,

[71] Afin d'éviter des ambiguïtés terminologiques, certains linguistes ukrainiens trouvent des dénominations peu communes : « première langue », « langue de base », « pas la première langue », « pas la langue de base » (Trub, 2000).

narodytysja = « naître ») et non pas à celui de « mère », comme c'est le cas en français ou en anglais. D'où une ambiguïté de sa définition dans le *VTS* (2004:1034) : « Ridna mova – langue possédée par un individu dès sa petite enfance (généralement, la *langue de la nation* à laquelle cet individu appartient) » [italiques ajoutés].[73] Le mot « naturel », *pryrodnyj*, est également de la même racine que *ridnyj* ce qui permet à certains de construire leur argumentation autour de l'équation « *ridna mova = mova pryrodna* », « langue maternelle = langue naturelle ». Et qu'y a-t-il de plus naturel pour un Ukrainien que de parler l'ukrainien ?[74]

En français, cette notion est définie d'une façon univoque : « la première langue qu'a parlée un enfant, souvent celle de sa mère » (*PR*, 2001). La *langue de la nation* reste alors une notion à part. Il est curieux qu'une dérivation similaire existe aussi en ukrainien, et même en deux variantes, mais son emploi demeure restreint. La première variante – *matirna mova* – du mot *matir* (« mère »), est employée dans la diaspora et citée comme synonyme de *ridna mova* dans le *Dictionnaire pratique des synonymes de la langue ukrainienne* (*PSS*, 2000) de Karavans'kyj[75]. Ce terme est pratiquement inconnu en Ukraine, sauf dans son autre sens – « langue injurieuse ». La deuxième variante – *materyns'ka mova* – langue de la mère, étant plutôt du domaine de la poésie et bien connue des Ukrainiens, ne figure ni dans les dictionnaires de la langue, ni dans les dictionnaires des synonymes consultés.

L'ambiguïté de l'expression en ukrainien amène à l'imprécision des données statistiques sur la maîtrise de cette langue dans la société moderne. Ainsi, lors du recensement de 1989, 64 % des personnes interrogées déclarent l'ukrainien comme leur langue maternelle, tandis que seulement 43,9 % de la population totale indique préférer s'exprimer en ukrainien (Lepesant & al., 2005:50)[76]. Ces 20 % de décalage témoignent d'un phénomène que Weinreich (1970:99-102) en sociolinguistique appelle *loyauté linguistique*, c'est-à-dire une « fidélité » linguistique du locuteur, son sentiment d'appartenance à une communauté linguistique donnée. Aujourd'hui la langue de la nation pour la plupart des Ukrainiens est l'ukrainien. Cependant, leur *ridna mova*, la langue parlée dès l'enfance et par conséquent, la langue la mieux maîtrisée et la plus souvent utilisée dans la famille, reste généralement le russe.

---

[72] « Langue de la lignée » chez Sériot (2005:note 2).

[73] « Рідна мова – мова, якою володіє певна особа з раннього дитинства (зазвичай мова тієї *національності*, до якої належить ця особа). »

[74] Pour une discussion sur ce thème, voir l'article de Pas'ko (2004).

[75] Karavanskyj émigra aux États-Unis en 1979, après 31 ans de camps et de prisons.

[76] Je n'ai pas trouvé de données plus récentes sur cette question. L'OUS n'indique pour le recensement de 2001 que la part de la population désignant l'ukrainien comme langue maternelle augmentée de 2,8 % par rapport à 1989, sans préciser combien de personnes s'expriment réellement en ukrainien.

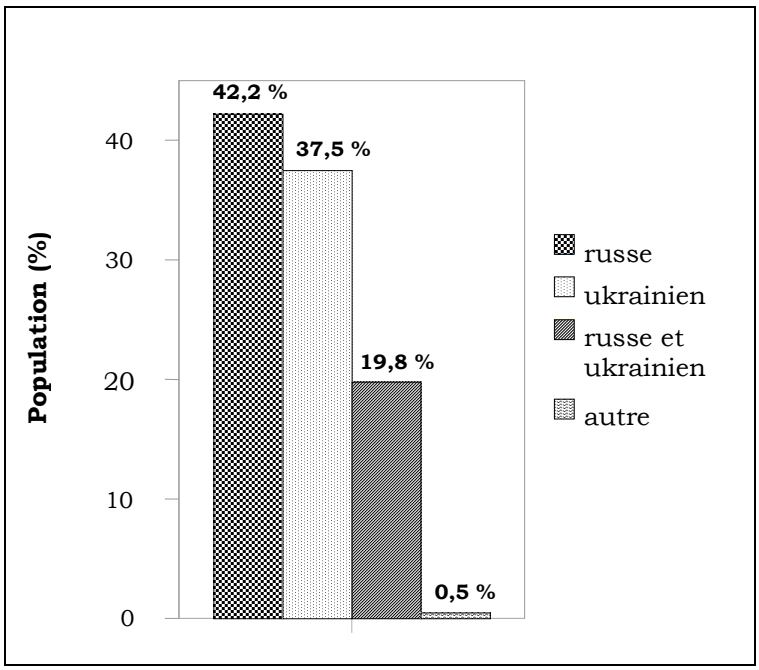

Figure 1 : Langue de communication à la maison

Source : Sondage réalisé en décembre 2002 par l'UCEPS

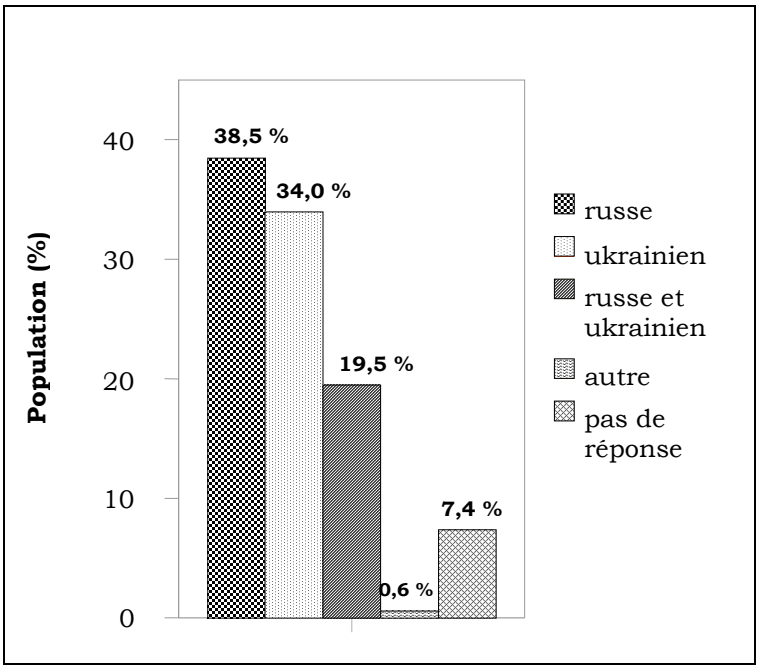

Figure 2 : Langue de communication au travail

Source : Sondage réalisé en décembre 2002 par l'UCEPS

D'après les résultats d'un sondage sur l'usage des langues en concurrence, le russe et l'ukrainien, mené par l'UCEPS dans toutes les régions du pays en décembre 2002 (Figures 1 et 2), l'écart entre l'usage des deux langues est en faveur du russe et ne dépasse pas les 5 %, que ce soit dans le contexte familial ou professionnel ; presque 20 % d'Ukrainiens déclarent alterner les

deux langues. Ces chiffres me paraissent trop optimistes et l'écart dans l'usage des deux langues est certainement beaucoup plus prononcé, surtout à l'est du Dniepr.

Un autre sondage, cette fois mené à Kyiv par Zaliznjak et Masenko (2001), donne une toute autre vision de la situation linguistique. À la question « Quelle langue parlez-vous dans la vie quotidienne ? », 52,5 % des Kyiviens ont répondu « principalement le russe » ; 14,8 % ont dit « principalement l'ukrainien »[77] et 32 % ont déclaré utiliser au même degré les deux langues (*ibid*.:8). Il faut dire que la capitale représente bien la population ukrainienne : on y retrouve les habitants de toutes les régions de l'Ukraine qui viennent y faire leurs études, s'installer, travailler ou visiter la capitale. La situation linguistique à Kyiv reflète donc le plus précisément la situation linguistique dans tout le pays. Il est connu que les transformations dans la mentalité et la conduite des habitants de la capitale anticipent de quelques années les transformations sur tout le territoire et annoncent les tendances générales du pays.

1.2.10. Le problème du bilinguisme en Ukraine

L'un des traits caractéristiques de la situation linguistique en Ukraine d'aujourd'hui est donc un bilinguisme ukrainien-russe. Selon la définition du dictionnaire de Dubois et al. (2002:66), le « bilinguisme est la situation linguistique dans laquelle les sujets parlants sont conduits à utiliser alternativement, selon les milieux ou les situations, deux langues différentes ». L'auteur mentionne le bilinguisme propre à presque toutes les républiques de l'ancienne Union soviétique et à l'Ukraine en particulier, mais comme nous avons pu le constater, le problème s'est particulièrement accentué depuis 1991.

Une question fréquemment posée quand on parle du bilinguisme russe et ukrainien porte sur le degré de similitude entre ces deux langues. Du point de vue lexical, l'ukrainien et le russe coïncident[78] à 70,5 %, selon l'étude de Koptilov (1995:72), tandis que la coïncidence entre le français et l'espagnol, par exemple, est de 75 %, celle entre le français et l'italien de 89 %, selon les données rassemblées par Lewis (2009)[79].

En Ukraine, le problème du bilinguisme a été initialement étudié par Žluktenko qui a repris les notions élaborées par Weinreich (1970) dans les années 1950 quant aux interférences linguistiques. Selon Žluktenko, pour qu'une interaction entre deux ou plusieurs langues s'amorce, il faut un tel rapprochement territorial entre ces langues que certaines relations

[77] Dans le milieu des étudiants ce chiffre monte jusqu'à 23 %, ce qui témoigne de l'ukrainisation progressive de la population ukrainienne jeune (Zaliznjak & Masenko, *op.cit.*:40). Le prestige de l'ukrainien est également plus significatif dans le milieu des jeunes.

[78] Il s'agit des mots communs dans les deux langues.

[79] Chapitre: « French. A language of France ».

interlinguistiques s'installent entre elles. On appelle ces relations des *contacts linguistiques*. Le chercheur distingue les contacts linguistiques *temporaires* et *permanents*. Ces derniers se divisent à leur tour en contacts *extérieurs* et *intérieurs*. Les contacts extérieurs existent entre des langues sur des territoires parfois rapprochés mais non communs, tandis que les contacts intérieurs se nourrissent d'une communauté sociopolitique de locuteurs qui habitent le même territoire. Les résultats des premiers sont des emprunts lexicaux et rarement phonétiques, alors que des contacts intérieurs créent un lien plus étroit entre deux ou plusieurs langues. Cependant, malgré leurs particularités d'interaction, les deux types de contacts linguistiques permanents peuvent amener au bilinguisme (Žluktenko cité dans Tovstenko, 2003:88).

La sociolinguiste Altynbekova (2006) qui travaille sur la situation linguistique au Kazakhstan, comparable sur certains points à la situation ukrainienne, a fait la synthèse de plusieurs définitions du bilinguisme, en se référant à des théories soviétiques (de Mečkovskaja, Xanazarov, Vereščagin, Xašimov, Rozencvejg, Zograf, Burykin, Sulejmenova et d'autres) et en les appliquant ensuite à la palette multilingue du Kazakhstan. Selon elle, le bilinguisme peut être *unilatéral* et *bilatéral* conformément à la direction des langues en contact. Il est *unilatéral* quand les locuteurs d'une des deux langues en contact maîtrisent la deuxième langue, tandis que les locuteurs de cette dernière ne maîtrisent que leur langue à eux. Dans le bilinguisme *bilatéral*, les locuteurs des deux langues sont bilingues (Altynbekova, 2006:28). Traditionnellement, on distingue le bilinguisme individuel et le bilinguisme collectif. Altynbekova (*op.cit*.:28-29) élabore une typologie plus complexe avec le bilinguisme *individuel*, *collectif*, *massif* et *total*. Dans le cas du *bilinguisme collectif*, la chercheuse parle d'un groupe ethnique ou social qui à l'extérieur est conduit à faire appel à une langue inutilisée à l'intérieur de la communauté, tandis que dans le cas du *bilinguisme de masse*, la majorité de la population communique régulièrement en deux langues (*ibid*.).

Pour l'Ukraine, il s'agit donc d'un bilinguisme de masse, qui est bilatéral ou unilatéral suivant la région. Ainsi, Čerednyčenko (1995:109) signale le monolinguisme prépondérant de l'ethnie russe qui n'a jamais été réellement bilingue. En revanche, la situation ethnoculturelle du pays ne se présente pas comme la coexistence d'une *culture dominante légitime*[80] et de subcultures propres aux minorités nationales. Elle s'inscrit, au moins aujourd'hui, dans un rapport ambigu de domination-concurrence entre les deux nations culturelles – ukrainophone et russophone – dont les aires d'influence se recoupent en grande partie. La relation *dominante – dominée* (langue, culture) en Ukraine, tant soulignée par Masenko dans tous ses ouvrages sur le sujet, existait plutôt à l'époque soviétique, mais disparaît à l'heure actuelle. L'un des problèmes

[80] Terme utilisé par Labov (1976), Bourdieu (1982).

centraux des ex-républiques de l'URSS étant le choix d'une langue nationale ainsi que la détermination du statut des langues des ethnies minoritaires, l'Ukraine avait déjà en 1989 fait le choix d'un État monolingue avec certains droits linguistiques et autres accordés aux minorités.

Néanmoins, le problème du bilinguisme de la nation ukrainienne existe. Žluktenko nous persuade que dans la plupart des situations, les deux langues ne sont pas maîtrisées d'une manière identique par la personne bilingue, ce qui amène le *bilinguisme collectif* à la *diglossie*. *Diglossie*, selon Dubois et al. (*op.cit.*:148), est un terme employé par opposition à *bilinguisme* et défini ainsi :

> coexistence de deux systèmes linguistiques *différents* mais proches entre eux et dérivés de la même langue, hiérarchisation sociale de ces systèmes, l'un considéré comme *haut*, l'autre comme *bas*, répartition des fonctions (des usages dans la société) de chacune de ces deux variétés.

Shevelov (1998b)[81] parle également de diglossie et mentionne que le bilinguisme n'est pas simplement la coexistence de deux langues sur un certain territoire mais l'inégalité des langues qui coexistent et inévitablement se font concurrence entre elles. D'après Masenko (2004b:114), le bilinguisme collectif en Ukraine est la conséquence d'une longue période d'assimilations linguistique et culturelle qui mènera au monolinguisme russe si la politique linguistique de l'État ne change pas. Selon elle, l'Ukraine aurait déjà connu une situation de diglossie à l'époque de la Rous de Kyiv quand la langue écrite fut transmise par le slavon de l'Église, tandis que le langage oral s'exprimait dans les dialectes territoriaux de l'ukrainien. Si l'on analysait l'état de diglossie selon l'échelle de Ferguson (1972:236), adaptée à la situation actuelle de l'Ukraine, on obtiendrait l'image de la société présentée dans le Tableau 5. Dans ce tableau, sept points sont pour l'usage du russe contre deux pour l'ukrainien, les deux autres correspondant à l'usage mélangé des deux langues. Ce résultat est tout à fait attendu, compte tenu de ce qui a déjà été exposé. Les quatre domaines où l'ukrainien est présent aujourd'hui sont le travail, la politique, l'enseignement et les médias publics. L'Église, partagée entre deux pôles religieux, celui de Constantinople et celui de Moscou, reste plus qu'à moitié russophone[82].

[81] Chapitre : « La langue ukrainienne chez elle aujourd'hui et demain ».

[82] Voir la contribution de Boyko dans Lepesant et al. (2005) sur le rôle des Églises dans la construction identitaire de l'Ukraine.

Tableau 5 : Situation linguistique en Ukraine d'aujourd'hui selon l'échelle de Ferguson[83]

Usages de langue	Russe	Ukrainien
Sermons à l'église = langue des offices religieux[84]	+	-
Ordres aux subordonnés = langue de travail	+	+
Lettre personnelle[85] = correspondance personnelle	+	-
Discours politique, intervention au Parlement	-	+
Conférence universitaire = langue d'enseignement	-	+
Conversation avec proches (famille, amis...)[86]	+	-
Informations à la radio (TV)	+	+
Feuilletons = principalement, à la télévision	+	-
Articles de journal	+	-
Caricature politique = l'humour dans les journaux et à la télévision	+	-
Littérature populaire	+	-

Quant aux appellations de « haute » et « basse » variétés, étroitement liées à la notion de diglossie, il est impossible d'appliquer ces termes dans notre contexte. Premièrement, la langue ukrainienne est parlée par l'intelligentsia et partiellement par les garants de la norme linguistique (médias, hommes politiques, enseignants) ainsi que par la population rurale, les autres couches sociales parlant plutôt le *suržyk* répandu partout en Ukraine. Deuxièmement, son statut officiel et le fait que le président de la république parle cette langue, ne permettent pas de la placer du côté de la « basse » variété. Par ailleurs, on ne peut parler du russe non plus comme de la « basse » variété, le russe restant la langue la plus parlée en Ukraine et à tous les échelons de la société. Ceci étant, il m'est difficile de donner raison à Masenko (2004a:6) quand elle dit que le bilinguisme actuel des Ukrainiens joue le rôle d'un passage au monolinguisme russe. Ces termes parfois trop forts ainsi qu'une certaine dramatisation de la situation linguistique en Ukraine que l'on peut observer dans ses ouvrages sont tout de même compréhensibles. Professeur titulaire de la chaire d'ukrainien à l'académie Petro Mohyla à Kyiv, elle essaie avec ses livres d'éveiller la conscience linguistique chez les Ukrainiens et surtout chez les jeunes, l'« avenir » de la nation.

[83] Ce tableau reflète ma perception subjective de la situation linguistique en Ukraine d'aujourd'hui qui néanmoins se base sur les résultats des enquêtes de Masenko (2004b), Zaliznjak et Masenko (2001) et sur l'étude de Boyko dans Lepesant et al. (2005).

[84] Le signe d'égalité introduit mes modifications par rapport à l'échelle de Ferguson. J'ai enlevé du tableau la poésie dont la langue représente un critère peu pertinent dans le monde actuel.

[85] On peut supposer que si 52,5 % des Kyiviens parlent principalement russe dans leur vie quotidienne (Zaliznjak & Masenko, 2001:8), il en est de même pour la correspondance personnelle.

[86] Il s'agit de la majorité de la population ukrainienne d'après les conclusions faites dans les études citées dans ces pages.

Čerednyčenko (1995:108), dont la thèse d'État porte sur les relations entre la langue et la société dans des pays africains, compare la situation actuelle de l'Ukraine avec celle des pays du Maghreb après leur indépendance. Les fonctions de l'arabe se sont vite élargies grâce à la politique linguistique menée par les États. En conséquence, aujourd'hui, l'arabe domine dans toutes les sphères de la vie de ces pays.

Concernant le bilinguisme ukrainien-russe, l'attitude des linguistes ukrainiens va de clairement hostile (Radčuk, 2003) jusqu'à la plus haute tolérance[87], sans pour autant accepter l'idée de deux langues officielles (Čerednyčenko, 1995, 2003 ; Lazarenko, 2003). Je me situe parmi ces derniers et je vais citer en conclusion les paroles de Colin sur la richesse que peut apporter le bilinguisme si l'on s'y prend positivement :

> Changer de langue, jongler avec une autre langue que la sienne, c'est mettre […] l'esprit […] dans un autre système, se dessiller les yeux, accéder à la révélation, […] que la logique, la clarté du langage et de la pensée n'ont pas de patrie fixe, que toute communauté, quel que soit son prestige « officiel », peut nous apporter beaucoup, sur le plan des idées, de la culture, et même au niveau, parfois, de simples pratiques de vie chargées de valeurs humaines… (Colin, 2007:132).

1.2.11. Questions identitaires

Visiblement, les questions linguistiques et identitaires dans la société ukrainienne n'ont pas la même importance que les questions économiques, politiques ou autres, qui demandent des solutions rapides et efficaces. La formation de l'identité nationale occupe donc une place secondaire dans la politique de l'État ukrainien. Ce qui n'est pas le cas de son voisin oriental : actuellement, en Russie, par le biais du quatrième pouvoir – les médias – tout est fait pour promouvoir la conscience nationale. Des documentaires historiques sur le passé éminent du Grand Empire ; des feuilletons mélodramatiques ou policiers qui se déroulent à des époques différentes et qui font connaître aux spectateurs le passé plus romancé qu'historique de leur patrie ; des milliers de livres qui flattent l'orgueil national ; des centaines d'émissions à la radio et à la télévision qui sont conçues pour nourrir la conscience nationale et fonder une nation forte et soudée, une nation fière d'elle-même et qui donne envie aux autres d'en faire partie. Cette approche n'est pas inopinée et fait partie de la politique d'État, la politique identitaire qui manque tant à l'Ukraine en cette période de transition entre une sujétion de plusieurs siècles et un État indépendant, la prise de conscience de soi-même en tant que nation.

Cependant, selon Besters-Dilger (Lepesant & al., 2005:42), en Ukraine comme dans d'autres nouveaux États issus de l'espace post-soviétique, certaines initiatives de ce type ont été

[87] J'ai remarqué cette tolérance de la part de la population surtout à l'Ouest du pays qui durant son histoire a appartenu à des pays différents et s'est imprégnée de cultures diverses. Aujourd'hui, ce sont souvent des individus qui parlent plusieurs langues (ukrainien, roumain, polonais, russe, allemand, etc.) et ne cherchent pas la division de l'Ukraine selon le critère linguistique.

prises. Au début des années 1990, elles se sont extériorisées selon deux axes : d'un côté, beaucoup de travaux ont été publiés sur la différence psychologique entre la mentalité russe et la mentalité ukrainienne ; d'un autre, la recherche et la promotion de publications sur la culture populaire, le folklore ukrainien et l'histoire réécrite après 1991, ont été encouragées (*ibid.*). Ayant vécu dans le pays à cette époque, je n'ai pas le souvenir particulier de débats ou de publications sur l'opposition des deux mentalités, ou alors leur présence était à peine perceptible[88]. En revanche, la valorisation de tout ce qui est d'origine ukrainienne et qui était depuis des siècles étouffé, négligé, ignoré, était et continue d'être favorisée. Cette valorisation est parfois soutenue par l'Europe ou les États-Unis. Ainsi, par exemple, en 2001, l'Ambassade de France en Ukraine a instauré le « Prix Skovoroda » de la meilleure traduction d'ouvrages français en ukrainien. Ce prix a pour but d'aider les éditeurs ukrainiens qui souhaitent traduire et publier des ouvrages d'auteurs français contemporains (littérature, sciences humaines et sociales, droit, économie, gestion, etc.).

Les revendications culturelles ont quelquefois été poussées trop loin par le sentiment nationaliste de certains, tant du côté ukrainien que du côté russe. Ainsi, certains Ukrainiens qualifient Gogol, écrivain ukrainien qui a créé tous ses chefs-d'œuvre en russe, de traître à la nation ukrainienne[89] ; d'autres font remonter exagérément loin l'ancienneté mythique de l'Ukraine[90], etc. Du côté russe, on voit apparaître une *doctrine d'eurasisme* qui considère l'ensemble formé par la Russie et ses voisins proches, slaves et musulmans, comme un continent à part entière, appelé *Eurasie*. Selon cette théorie, la distinction des trois peuples – Biélorusses, Ukrainiens et Russes – n'a jamais existé. Elle rejoint un ancien mythe sur le « berceau des trois peuples slaves » : il ne s'agit donc plus de trois nations mais des peuples d'une seule et unique nation russe[91].

1.3. CONCLUSION

Ce bref exposé sur la langue et l'identité nationale des Ukrainiens montre l'existence d'une situation sociolinguistique particulière en Ukraine.

Zaliznjak et Masenko (2001:57) la voient dans la capitale et par conséquent, sur tout le territoire du pays (Masenko, 2004a:28-29), comme un *bilinguisme asymétrique* avec des

[88] Un des rares ouvrages sur ce sujet de cette époque est *Mentalité de la horde* de Hucalo (1996).

[89] Voir Masenko (2004a:54-63).

[90] Ce thème est effleuré dans un livre de Wilson (2000) sur l'Ukraine, en particulier dans le deuxième chapitre : « Армії Ґога та Магога : Міфи української античності » (Des armées de Gog et Magog : Mythes sur l'Antiquité ukrainienne).

[91] Voir l'ouvrage de Gumilev (2005) sur la théorie de l'eurasisme ou encore l'article de Soljénitsyne (1990). Ce dernier d'ailleurs ne reconnaissait pas l'existence de l'ukrainien en tant que langue à part entière, différente du russe.

éléments diglossiques. La *diglossie* consiste dans le règne de chacune des deux langues dans certaines sphères : le russe domine dans la conversation quotidienne, dans la culture, dans les médias privés et dans la presse, dans l'économie, la science, l'armée et dans certaines administrations locales ; tandis que l'ukrainien a malgré tout réussi à s'installer dans l'éducation, dans les médias publics, dans l'administration centrale et surtout dans la vie politique. L'ukrainien a donc une emprise assez faible sur la communication malgré son statut prestigieux de langue d'État. La passivité actuelle du gouvernement ukrainien dans la politique linguistique explique que « la culture russe domine le marché et qu'aucune culture de masse ukrainienne n'apparaisse » (Lepesant & al., 2005:69).

L'une des conditions principales de la construction d'une nation est l'existence d'une langue commune. D'autres facteurs comme, par exemple, les différences ethniques, religieuses, sociales ou culturelles, peuvent contribuer à cette construction. Néanmoins, l'Ukraine, comme nous avons pu le constater tout au long de ce chapitre, durant toute son histoire, n'a cherché la formation d'une nation qu'à travers la défense de la langue. Et ce choix n'a pas été volontaire :

> Cette valeur symbolique considérable accordée à la langue ukrainienne s'explique, entre autres, par le manque d'autres facteurs permettant d'attester l'existence d'une nation. Faute d'une histoire commune, d'une souveraineté ancienne, etc., la langue est mise en valeur (Lepesant & al., *op.cit.*:77).

Cependant, même si dans la conscience des Ukrainiens la langue n'est pas le trait principal de l'identité ukrainienne, une majorité d'entre eux (66 %) affirme que l'ukrainien est l'un des attributs de la structure étatique[92].

Avec la loi sur les langues de 1989 et la Constitution de 1996, l'Ukraine opta pour le choix d'un pays monolingue. Pourtant, cette décision reste encore problématique et souvent dénoncée par les partisans pro-russes dont les discussions sur l'introduction de la deuxième langue officielle sont toujours d'actualité. Parallèlement, sous l'influence de l'Europe, et dans le pays démocratique que l'Ukraine veut devenir, la survie d'une langue jadis dominante est indissociable du droit des minorités à s'exprimer dans la langue de leur choix. Ce droit reste à construire, sinon le pays risque un retour en arrière, en inversant les rôles des deux langues. La communauté internationale et l'Union européenne en particulier insistent sur le rétablissement progressif d'une justice linguistique[93]. Mais les institutions européennes ne prennent pas en compte la particularité du cas ukrainien, caractérisé par le fait que la langue officielle demeure

[92] Le chiffre provient d'un sondage décrit dans Zalizniak et Masenko (*op.cit.*:16) et effectué à Kyiv en l'an 2000.

[93] Voir à ce propos la contribution de Bersters-Dilger dans Lepesant et al. (2005:58-61), notamment la partie intitulée « La question des langues dans le cadre des institutions européennes (Conseil de l'Europe, OSCE = Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe) ». L'auteur y traite des contraintes liées à la signature par l'Ukraine de la *Charte européenne des langues régionales et minoritaires*.

en même temps minoritaire. La langue et la culture ukrainiennes ne sont pas encore capables de concurrencer le russe, qui n'est absolument pas une langue peu utilisée et menacée de disparition :

> Hors des régions occidentales, les Russes d'Ukraine sont rarement perçus comme appartenant à une véritable « minorité nationale », car la limite est floue entre eux et la masse des russophones se définissant comme Ukrainiens (Radvanyi, 2003:68).

À l'inverse des situations habituelles connues en Europe, c'est l'ethnie majoritaire – les Ukrainiens – qui a donc besoin du soutien des autorités pour imposer la langue officielle. C'est la langue d'État qui devrait être protégée comme « langue minoritaire ». Le modèle « classique », d'un État avec une nation dominante et une ou plusieurs minorités ayant besoin d'une protection particulière, ne correspond pas à la réalité ukrainienne.

Il est possible qu'avec le temps l'Ukraine puisse héberger les deux ethnies principales du pays, les Ukrainiens et les Russes, à l'égal l'une de l'autre ; on pourrait alors penser à un modèle bilingue pour l'État ukrainien. Mais d'abord, il importe de permettre à la nation ukrainienne de se définir et se renforcer, jusqu'à devenir suffisamment solide et indépendante pour pouvoir trouver sa puissance dans la diversité. L'Ukraine devra alors admettre l'idée d'une nation politique, et non pas d'une nation ethnique. La diversité culturelle doit être respectée. Il est nécessaire également pour cela que l'Ukraine quitte enfin sa position d'infériorité par rapport à la Russie, et que cette dernière accepte définitivement l'indépendance de l'Ukraine, quitte à renoncer à ses ambitions impérialistes d'autrefois.

Le flou identitaire chez les Ukrainiens aboutit à une dualité linguistique et culturelle, en exacerbant le problème du bilinguisme, dont la résolution nécessite, entre autres, un réveil de la conscience nationale et une politique linguistique déterminée de la part de l'État.

CHAPITRE 2
NOTION DE NORME

Lexique *sub-standard*, *non-standard* (désormais NS), *non conventionnel* ou encore *de bas niveau de formalité*, *bas registres* de langue, tous ces termes, objets de la présente recherche, sont synonymes et déterminent, ce qui transparaît dans leurs noms (*sub-*, *non-*, *bas*), une large couche de lexique qui se situe au-dessous du standard, de la *norme*. La définition de cette dernière s'impose donc.

2.1. Définitions de la norme

La norme d'une langue vivante n'est pas fixe : beaucoup de variations du langage, non comprises dans la norme connue, et la contredisant, se répètent chez un grand nombre d'individus d'une même génération et d'un même milieu. Ce sont des marques de l'évolution naturelle de la langue. Considérées comme des « fautes » au début, elles finissent parfois par s'implanter. C'est donc l'usage régulier des gens plus ou moins instruits qui constitue, selon Cohen (1987:368), la norme et en enregistre les changements.

Le terme *norme* au singulier est polysémique, ce qui rend la compréhension de cette notion difficile. À la suite de la présentation de Rey (1972), reprise par Gueunier, Genouvrier et Khomsi (1978, 1983), nous allons traiter ici trois de ses sens : la *norme objective* (telle qu'on peut l'observer), la *norme prescriptive* (unificatrice et imposée par les institutions) et la *norme subjective* (élaboration d'un système de valeurs). Rey (*op.cit.*:5) parle de deux concepts, qui embrassent ces trois sens de *norme* :

> Avant toute tentative pour définir la « norme », la moindre considération lexicologique découvre derrière le terme deux concepts, l'un relevant de l'observation, l'autre de l'élaboration d'un système de valeurs, l'un correspondant à une situation objective et statistique, l'autre à un faisceau d'intentions subjectives. […] La morphologie française réalise cette opposition sémantique par les adjectifs normal et normatif […].

La *norme objective*, dans le *Dictionnaire de linguistique* de Dubois et al. (2002:330), est « tout ce qui est d'usage commun et courant dans une communauté linguistique », elle correspond alors à l'institution sociale que constitue la langue standard.

La *norme prescriptive*, est « un système d'instructions définissant ce qui doit être choisi parmi les usages d'une langue donnée si l'on veut se conformer à un certain idéal esthétique ou

socio-culturel » (*ibid.*). La norme implique l'existence d'usages prohibés et fournit donc son objet à la grammaire normative. Obtenue par sélection des types d'usage et de leurs éléments caractéristiques, puis par élimination et restriction, elle est qualifiée de « pseudo-système » par Rey (*op.cit.*:17) :

> J'appelle cette norme prescriptive un pseudo-système, car elle se donne pour le système […], se baptisant par exemple le français (« il parle mal : il ne sait pas le français ») ou, plus réalistement, comme une partie du système, mais évidemment la « bonne » partie (« la bonne langue », le « bon français »).

Ainsi, on change et on restreint la définition du français et la connaissance du locuteur (« savoir sa langue ») en la réduisant tantôt à « bon usage », tantôt à « parler mal »[94], sans aucune variation[95]. Le *bon usage* est, selon le même *Dictionnaire de linguistique*, « l'ensemble des prescriptions normatives constituant un modèle socioculturel » (*id.*:502). C'est donc une des manifestations de la norme. Une autre manifestation de celle-ci, à l'échelle diatopique, est le *français commun*, forme unique de la langue standard qui tend à effacer les écarts entre toutes les formes dialectales (*ibid.*:441). Quant au *français courant*, c'est tout simplement un usage standardisé ou normalisé – termes voisins – bien que ce dernier insiste davantage sur l'existence d'institutions régulatrices (Gadet, 1997:11).

La *norme subjective* s'exprime en attitudes évaluatives (prestige, désapprobation, etc.) qui sont le fondement social des attitudes normatives mais qui ne résultent pas toujours de jugements de valeurs conscients et élaborés. Rey (*op.cit.*:15) remarque que les études concernant l'appréciation subjective des usages sont rares et le plus souvent en anglais.

Les travaux sur la norme prescriptive et surtout sur la norme objective sont, au contraire, très nombreux. Ils aboutissent régulièrement à la création de théories qui sont ensuite développées ou démenties par d'autres chercheurs. Ainsi, Gueunier et al. (1978) composent leur définition de la norme en empruntant la formulation de Rey précédemment citée et le schéma proposé par Coseriu, qu'ils critiquent d'ailleurs dans ses fondements. La trichotomie de Coseriu assemble les concepts de *parole*, *norme* et *système* et illustre leur interaction, selon cet auteur (Figure 3).

[94] Un curieux principe a été déduit par Bauche (1946:9) à ce propos : « tout Français dont la langue maternelle est le dialecte de l'Ile de France parle 'bien' s'il parle comme on le fait dans son milieu ; il parle 'mal' s'il s'exprime autrement que c'en est la coutume dans ce milieu ». Ce principe, posé en 1920 – date de la première édition de l'ouvrage de Bauche – se manifeste aujourd'hui dans les variations sociales de la langue et la pluralité des normes.

[95] Le terme de *variation* sera détaillé au 3.1.

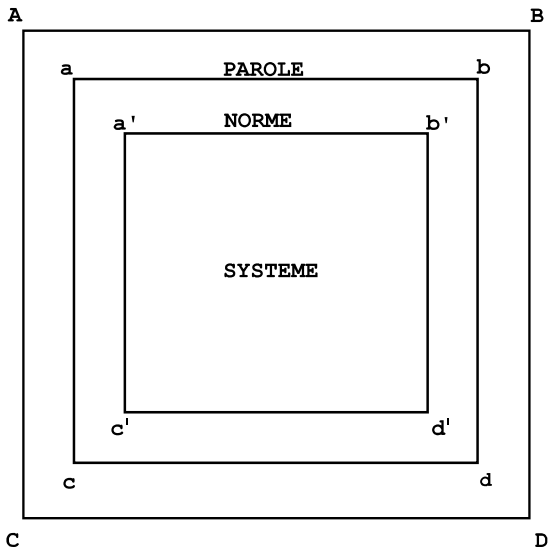

Figure 3 : Trichotomie de Coseriu

Source : Gueunier et al. (1978:71)

Ici, la *parole* (le plus grand carré ABCD) est constituée par « les actes linguistiques concrètement enregistrés au moment même de leur production » avec « les variantes individuelles, occasionnelles ou momentanées » (Coseriu, cité dans Gueunier & al.:*op.cit*.). Le *système* (le carré a'b'c'd') est l'ensemble des oppositions fonctionnelles : une seule unité du *système* trouve dans la parole une infinité de réalisations diverses. Par exemple, au plan phonologique, on peut observer de multiples réalisations du même phonème chez différents locuteurs. La *norme* (le carré intermédiaire abcd) est placée entre la *parole* et le *système*. C'est « le premier degré d'abstraction » par rapport à la parole, le second étant le *système*. Autrement dit, la *norme* établit un lien entre le système et sa réalisation. Elle ne contient que ce qui est « répétition de modèles antérieurs » dépendant d'une société donnée. Suivant les situations et les stratifications propres à celle-ci, la norme peut, en synchronie, donner lieu à plusieurs usages de parole différents. Ceux-ci peuvent, à leur tour, attenter en diachronie au domaine du système et amener, à long terme, au changement linguistique :

> La langue se répand non seulement dans la communauté et dans l'espace mais aussi dans le temps : il s'agit d'un concept historique […], tandis que système et norme sont des concepts structuraux qui pour cette raison, sont synchroniques (même s'ils peuvent être considérés diachroniquement, dans leur évolution, qui consiste dans le passage d'un système à un autre système, d'une norme à une autre norme) ; c'est-à-dire que la langue est continue tandis que le système et la norme sont statiques (Coseriu, cité dans Lara, 1983:175).

Les objections faites par Gueunier et al. (*op.cit*.:72) à ce schéma de Coseriu, et je partage leur idée, portent justement sur l'absence d'indices du dynamisme du « système » et de la « norme »

et sur leur côté statique. Aussi les auteurs des enquêtes tourangelles[96], se basant sur les conclusions de Labov sur la variabilité « inhérente » du système, déduisent-ils que « ce n'est pas seulement la norme mais le système lui-même qui varie en fonction de paramètres sociaux, régionaux et situationnels » ; et par conséquent, ils permutent la norme et le système : « c'est la norme qui, opérant des sélections dans les possibilités fonctionnelles offertes par le système, occuperait alors le carré le plus étroit du schéma [de Coseriu] » (Gueunier & al.:*op.cit.*).

Cette permutation ne me paraît pas justifiée par rapport aux domaines traités dans les enquêtes en question – la phonologie et la phonétique. La norme orale change d'un milieu social à l'autre, d'une région à l'autre, d'une situation à l'autre, mais le système phonologique lui-même change en dernier et seulement en diachronie. En revanche, le lexique est le système de la langue ayant le degré de variabilité le plus élevé. Si pour la phonétique, le système s'avère plus rigide et surtout plus constant que la norme, on observe le phénomène inverse pour le lexique : le trait de variabilité se transfère vers le domaine du système. En conséquence, c'est la norme qui devient plus résistante et assure une certaine stabilité lexicale, sinon deux générations successives auraient du mal à se comprendre. La conclusion de Gueunier et al. (*ibid*.) ne peut donc être appliquée, à mon sens, qu'au système lexical et à la norme lexicale.

Une autre théorie sur l'interférence de ces trois facteurs – système, norme et parole – fut proposée par Hjelmslev (cité dans Guilbert, 1972:32-33) :

> Norme, usage et acte sont intimement liés ensemble et se ramènent naturellement à ne constituer qu'un seul objet véritable : l'usage, par rapport auquel la norme est une abstraction et l'acte une concrétisation. C'est l'usage seul qui fait l'objet de la théorie de l'exécution ; la norme n'est en réalité qu'une construction artificielle, et l'acte d'autre part n'est qu'un document passager.

Comme on peut le constater dans le Tableau 6, l'aspect *prescriptif*, pour reprendre la terminologie de Rey, de la norme chez Hjelmslev est homologue au « système » de Coseriu. La norme devient donc plus résistante aux changements ; l'« usage » correspond à la norme *objective* chez Coseriu ; et l'« acte » remplit la fonction de concrétisation de la « parole ».

[96] Gueunier et al. (1978, 1983) ont conduit leurs recherches au cours des années 1973-1975 en Touraine, région dont le français est traditionnellement reconnu comme étant le meilleur, le plus conforme à la norme (*id*., 1983:765), et ensuite, à Lille, à Limoges et à Saint-Denis de la Réunion. Les auteurs des enquêtes avaient pour objectif d'apporter des réponses à la question sur la notion de norme non pour des linguistes mais pour des non-spécialistes, en comparant les résultats de l'enquête de Tours avec ceux des enquêtes identiques menées dans les trois autres centres urbains.

Tableau 6 : Comparaison de la trichotomie de Coseriu avec celle de Hjelmslev

Trichotomie de Hjelmslev		Trichotomie de Coseriu
norme	=	système
usage	=	norme
acte	=	parole

Rey (1972:14) constate aussi la difficulté à répartir les données entre système et norme, selon leur nature. Il remarque ainsi que, par l'emploi d'un modèle unique, on dispose d'une proportion beaucoup plus grande de faits de syntaxe que de faits de morphologie ; sans parler du lexique, dont les « idiomes » forment une multitude de variantes. La variabilité de la parole peut donc amener des changements d'usage d'abord ; et l'usage à son tour, faisant partie de la norme, peut ébranler cette dernière, ce qui peut aboutir à long terme à des changements même dans le système de la langue. Ainsi, ces trois variables changent avec le temps.

La même conclusion a été tirée par Guilbert (1972) d'une analyse détaillée de trois théories fondamentales sur la norme, celles de Saussure, de Chomsky et de Hjelmslev. Lors de leur examen, l'auteur dégage quelques convergences. Il remarque, entre autres, que le concept de « norme » s'y confond avec celui de « créativité » du système et de l'usage, et qu'il n'y a aucune place dans ces différentes théories linguistiques « pour une norme conçue comme une limitation de la créativité, de la potentialité d'enrichissement et de changement de la langue » (*ibid*.:36-37). Ses réflexions rejoignent l'affirmation des trois linguistes sur l'existence obligatoire du changement linguistique, que ce soit dans le domaine de la « parole » saussurienne, de la « performance » chomskyenne ou de l'« usage » de Hjelmslev. Aujourd'hui, le changement linguistique et ses variations en particulier sont au cœur de toute recherche sociolinguistique.

Pour conclure ce survol de la norme, je citerai une réflexion générale de Bédard et Maurais (1983) qui traitent de la norme dans un contexte historique, théorique, social, étatique et international, et se donnent pour objectif une réévaluation de la place de *la* norme par rapport aux normes, c'est-à-dire par rapport à la variation linguistique :

> La variation linguistique étant fonction à la fois du niveau social, de la circonstance de la communication et de l'endroit, la question de la norme se pose avec d'autant plus d'acuité que s'accroît la diversification sociale d'une communauté. […] la langue nationale est appelée à remplir un grand nombre de fonctions depuis la communication privée entre deux individus jusqu'à la communication d'informations scientifiques dans des publications hautement spécialisées ; d'une extrémité à l'autre de cette échelle, les exigences normatives varieront (Bédard & Maurais, *op.cit.*:2).

La sociolinguistique s'est récemment employée à décrire de telles variations normées à l'intérieur du système :

> Selon les groupes sociaux, des variations correspondant à l'âge, au sexe, à l'appartenance de classe des locuteurs seront prises en charge par la norme ; dans presque tout système, des normes géographiques, socio-professionnelles, etc., pourront être dégagées (dans la mesure où elles se manifestent pour organiser un ensemble fréquentiel suffisant d'usages) et opposées (dans la mesure où elles organisent des types d'usage, « styles »[97], « niveaux de langue », etc., distincts) (Rey, 1972:14).

Par conséquent, la norme se multiplie et se transforme en un ensemble de normes variables d'un milieu à un autre, d'un locuteur à un autre :

> […] il existe une norme dans le sens de « modèle à imiter » pour chaque style. C'est de ce modèle que les locuteurs tentent de se rapprocher lorsqu'ils choisissent une variété linguistique parmi celles qui font partie de leur répertoire (Lefebvre, 1983:329).

Cependant, toutes ces normes variées et variables sont réunies dans un système, qui, lui, reste invariable, au moins du point de vue synchronique. Ce système est gardé par des personnes qui veulent, certainement par amour de leur langue, la protéger contre tout changement et la conserver pour pouvoir la transmettre à travers les siècles. Duneton appelle « patrimoine » le lien entre le présent et le passé des mots de chaque langue ; et comme tout patrimoine, il faut le préserver d'une influence destructive du temps :

> Je crois que devant les chamboulements de tous ordres auxquels toutes les langues modernes doivent faire face […], nous avons grand besoin de ce lien intime avec le passé des mots qui est en quelque sorte la carte d'identité de la langue. Notre idiome national, lui surtout, a besoin de ce confort, de cette garantie morale (Duneton, 2001:24).

L'extrême manifestation de cet amour pour la langue et sa défense contre toutes les influences nuisibles à sa « virginité », plus rêvée qu'effective, est le purisme.

2.2. « Bon usage » et purisme français

Aujourd'hui, même si l'on s'accorde à dire que les normes peuvent être différentes selon les niveaux sociolinguistiques et la situation de communication, la norme « prescriptive » conserve toujours un prestige certain et comporte des jugements de valeur sur tel ou tel usage. Cette norme exerce une forte pression sur les sujets parlants des communautés linguistiques en éditant une sorte d'instructions qui se fondent sur la distinction de niveaux de langue. Parmi ces niveaux, la langue en définit un comme langue de prestige à imiter, à adopter. Cette langue est dite de « bonne langue », le « bon usage ».

[97] L'emploi du terme « style » dans le sens de niveau ou registre de langue est assez fréquent même si traditionnellement, les linguistes ne se sont pas engagés dans des recherches concernant les questions stylistiques en laissant ce vaste domaine aux littéraires, stylisticiens et rhétoriciens. Néanmoins, certains linguistes, comme Lefebvre (1983), Gadet (1997), etc. ont construit leurs théories sur les notions de style issues des domaines de l'ethnologie, de la psychologie sociale et de la sociolinguistique.

> Dans cette détermination, il est évident qu'entrent non des raisons proprement linguistiques, mais des raisons d'ordre socioculturel : la langue choisie comme référence […] est celle du milieu qui jouit du prestige ou de l'autorité […] (Dubois & al., 2002:329).

La valorisation de l'aspect prescriptif de la norme, selon Gueunier et al. (1972:72), est liée historiquement à la formation du « français national » et existe aujourd'hui à la fois comme pratique et comme symbole d'une domination sociale. L'idée du prestige d'une variante de la langue, celle du milieu dominant, prend ses racines dans les théories sociolinguistiques de Labov (1976)[98] et Trudgill (1980) qui ont proposé des méthodologies pour l'étude de la variation linguistique[99].

Les institutions qui se portent garantes de la norme dans les pays de notre étude sont l'Académie française, l'Académie des sciences en Ukraine, l'école, les médias, l'administration et les dirigeants politiques. En France, la manifestation la plus voyante de la norme prescriptive est le purisme :

> Purisme, en effet, qualifie une attitude normative permanente reposant sur un modèle unitaire et fortement sélectif de la langue, et ne tolérant aucun écart par rapport à ce modèle prédéfini, quelles que soient les conditions objectives de la vie linguistique de la communauté. La norme puriste doit être unique et permanente, puisqu'elle sert à évaluer des discours émis pendant une longue période de temps […]. Pour le puriste, toute transgression du modèle constitue un danger pour le système même de la langue, confondu avec l'usage, lui-même confondu avec le discours […].
>
> Le puriste ne se laisse donc pas impressionner par le caractère social d'un discours, n'accepte guère les variantes combinatoires de la norme objective, refuse de se plier à la pression statistique de l'usage (Rey, 1972:21).

Rey (*op.cit.*:23) dénonce la nature œdipienne du purisme et critique l'attitude de ses adeptes envers la langue, justifiée par sa soi-disant « défense ». Guilbert (1972:46) rejoint Rey dans sa position envers le purisme en affirmant que « l'idéologie conservatrice des puristes en matière de lexique se double naturellement d'un certain chauvinisme linguistique ». Colin (2007:69, 80) explique le caractère de défense et d'exclusion du purisme par l'ignorance :

> Le purisme d'aujourd'hui […] procède beaucoup plus de l'ignorance de l'histoire et des structures du français de la part de nombreux médiateux que de la référence à une norme classique de la part de grammairiens éclairés…
>
> […] Il est temps d'appliquer au français, et spécialement à son lexique, une tolérance intelligente, au lieu de l'abandonner au caprice activiste des ignares.

[98] L'ouvrage fut publié pour la première fois en 1972 en anglais, mais ici et *infra*, c'est sa traduction française de 1976 qui est citée.

[99] D'ailleurs, Gueunier et al. (1978), beaucoup cités dans cette partie de mon texte, attestent avoir été inspirés par la méthodologie de Labov pour leurs enquêtes.

En conséquence, ce linguiste ne partage absolument pas la grande crainte de la destruction du français par toute sorte d'intrusions, de mixages, d'emprunts, etc. Il est au contraire persuadé du caractère illusoire d'une telle peur :

> […] la langue, pourvue d'une grande puissance eugénique, se régule elle-même, à plus ou moins long terme, trie, élimine, adopte et ne laisse passer dans son lexique réel aucune monstruosité, aucun rejeton verbal mal formé (Colin, *op.cit*.:79).

Une autre source de la norme littéraire est le dictionnaire, qui valorise en quelque sorte la langue en tant qu'institution et sert à « définir un certain usage du lexique, qui constitue une norme lexicale par rapport à l'ensemble de la communauté linguistique » (Guilbert, 1972:42). La lexicographie prescriptive fait ainsi du dictionnaire le garant d'un usage correct de la langue :

> La présence du mot dans le dictionnaire est la garantie qu'il peut être employé par ceux qui veulent, non seulement s'exprimer correctement dans leur langue, mais apparaître comme cultivés. […] Le dictionnaire de langue représente donc la norme du lexique. Cette norme n'est pas linguistique, […] elle est d'essence sociale par le choix des mots et des significations qui y est opéré (*ibid.*).

Cette réflexion ne peut être appliquée qu'au vocabulaire standard, tandis qu'un dictionnaire de langue contient aussi d'autres types de lexique, notamment de bas niveau de formalité, dont l'emploi ne fera absolument pas apparaître son usager « comme cultivé ». Cependant, dans l'emploi du lexique NS, on peut toujours se référer au dictionnaire général, en espérant y trouver les significations exactes des termes recherchés, ainsi que des appréciations stylistiques, souvent subjectives, par les auteurs du dictionnaire et appelées traditionnellement *marques de niveau* ou *marques d'usage* ou encore des *étiquettes*[100].

L'existence d'une norme dans une langue et particulièrement sa présence dans les dictionnaires est donc inévitable :

> On peut lever des interdits, autoriser des variantes ; on ne peut refuser une existence aux notions de faute, de déviation critiquée ; *on peut déplacer les limites, on ne peut pas les abolir*.

> […] le dictionnaire de langue […] peut se permettre aujourd'hui d'accepter la pluralité des usages ; la norme projective s'en trouvera modifiée, enrichie, élargie, à l'usage d'une communauté humaine élargie, mais *elle ne disparaîtra pas, si le français doit subsister* [italiques ajoutés] (Rey, 1983:567).

2.3. La notion de norme en ukrainien et en russe

Les linguistes français déterminent la norme comme « système d'instructions », « usage commun », ou encore comme trait distinctif d'un élément dans un ensemble d'éléments (Dubois & al., 2002:330) ; leurs collègues ukrainiens insistent sur le caractère social et synchronique de

[100] Cette appellation est moins fréquente mais on la rencontre chez Bernet et Rézeau (1989:16), Gadet (1992:20), et d'autres en tant que synonyme de « marque ».

la norme et de ce fait, leur définition se rapproche de la définition de la norme objective en français :

> La norme linguistique est un ensemble de moyens linguistiques qui répondent au système de la langue et sont perçus par ses locuteurs comme un exemple d'une communication sociale à une période précise du développement de la langue et de la société[101] (*Ukrajins'ka mova*, 2000)[102].

En ukrainien et en russe, on parle plutôt de la *norme littéraire* qui inclut non seulement la variante écrite de la langue mais aussi la variante parlée, notamment le langage familier. Le langage populaire et les dialectes sociaux et territoriaux, eux, sont en dehors de la langue littéraire et par conséquent en dehors du standard écrit. La variabilité de la norme est également reconnue par des linguistes ukrainiens : « la langue littéraire est à la fois standard et non-standard » (Čerednyčenko, 2007:10). Le caractère de la norme ukrainienne reste cependant évaluatif et prescriptif, ce qui se traduit dans divers types de dictionnaires et de grammaires.

Un accord théorique sur la norme en ukrainien et en français est quasi inexistant. On remarque, en effet, un fort désaccord terminologique dans le domaine du NS tant chez les linguistes français entre eux que chez leurs homologues ukrainiens. L'absence de critères communs au domaine de la lexicologie quant aux définitions des registres de langue mène à une redondance terminologique que nous découvrirons dans les chapitres suivants.

[101] « Норма мовна – сукупність мовних засобів, що відповідають системі мови й сприймаються її носіями як зразок суспільного спілкування у певний період розвитку мови і суспільства. »

[102] Chapitre : « Norme linguistique ».

CHAPITRE 3
NOTION DE NON-STANDARD : REGISTRES ET NIVEAUX DE LANGUE EN FRANÇAIS

> *We all, more or less, adapt our speech to circumstances and differentiate it from one interlocutor to another.*
>
> « Tous les locuteurs adaptent à des degrés différents leur langage aux circonstances et le distinguent selon leur interlocuteur. »
>
> Martinet, préface dans Weinreich (1970:VIII)

3.1. REGISTRE, NIVEAU ET VARIATION

Le lexique NS correspond, dans sa majeure partie, à une couche lexicale qui dépasse le lexique *neutre*. Les unités lexicales employées dans un sens figuré, les idiomes et les phraséologies qui, sans être neutres, font partie de la norme littéraire et n'entrent pas en conséquence dans le domaine du NS, ne sont pas très nombreuses, la plupart étant au moins familiers.

Le lexique NS est traditionnellement réparti entre les *registres* ou les *niveaux de langue*. Certains linguistes font la différence entre les deux, en insistant sur le caractère plutôt neutre de « registre ». Ainsi, Paquette (1983:377) propose de remplacer le terme de *niveaux* par celui de *registres* qui « offre l'avantage de contenir tout ce que contenait déjà celui de niveaux, tout en évacuant ce qui dans ce dernier n'appartient pas en fait à l'opération linguistique elle-même » (*ibid*.). Du point de vue sémantique, ces termes sont complémentaires et ne peuvent pas être interchangeables, même s'ils ont quelques sèmes en commun. Ainsi, les deux notions contiennent un sème de « variabilité », mais la notion de niveau possède également les sèmes de « degré », d'« étendue horizontale », de « hiérarchisation », tandis que la signification de *registre* est privée de ces composants et sous-entend une certaine limitation. Le niveau est donc obligatoirement hiérarchisé, tandis que le registre ne l'est pas.

On peut alors en conclure que le lexique d'une langue peut avoir plusieurs *niveaux*, suivant le découpage social de la société, tandis que le locuteur d'un niveau social maîtrise

habituellement plusieurs[103] *registres* de langue qu'il fait varier suivant son interlocuteur et le contexte de la communication. La Figure 4 présente ma vision de cette distinction des notions de « niveau » et de « registre ». Sur le schéma, la population est représentée par un parallélépipède avec trois plans horizontaux qui correspondent à des niveaux sociaux de la société exprimés par les catégories socioprofessionnelles de ses locuteurs[104] :

C1 : ouvriers et personnels de service (≈[105] ouvriers) ;

C2 : employés d'administration et de commerce (≈ employés) ;

C3 : patrons de l'industrie et du commerce, professions libérales et cadres supérieurs

(≈ cadres).

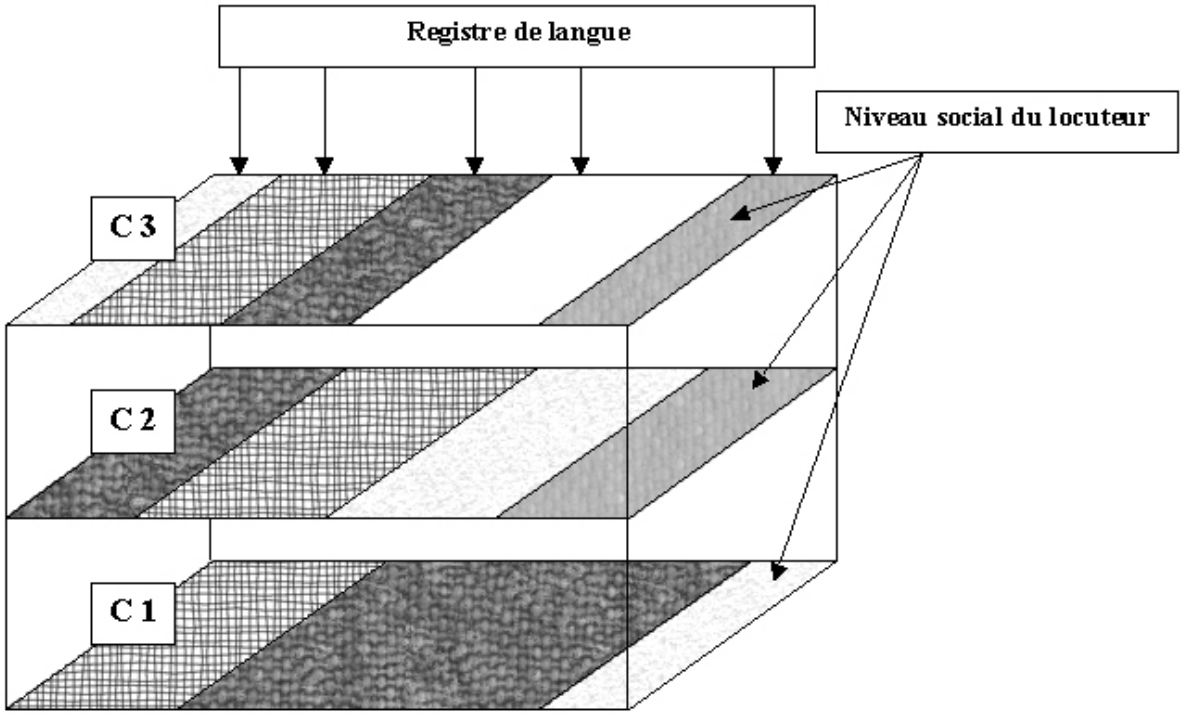

Figure 4 : Interaction entre le niveau social du locuteur et les registres de langue

Chaque niveau est divisé en plusieurs secteurs qui correspondent à des registres de langue à la disposition des locuteurs de chaque catégorie sociale. De ce fait, les locuteurs de la catégorie C1

[103] Le nombre de registres maîtrisés et la possibilité de les varier dépendent directement du niveau social du locuteur et du niveau de sa formation en particulier : un enseignant, un avocat ou un médecin auront un langage plus varié, avec des registres différents de ceux d'un ouvrier, d'un agriculteur ou d'un technicien de surface.

[104] J'ai emprunté cette division en trois catégories sociales selon le critère socioprofessionnel à Gueunier et al. (1978:12-16). Ces derniers, à leur tour, avaient simplifié la classification plus fine de l'INSEE en la réduisant à ces trois catégories. Il y manque entre autres la catégorie des étudiants, importante pour toute étude sur le NS. Cependant, une division plus détaillée ici aurait été inutile par rapport aux objectifs de l'analyse.

[105] En généralisant.

possèdent moins de registres[106] que les locuteurs de la catégorie C3. Autrement dit, plus le niveau socioculturel est élevé, plus l'éventail des registres des locuteurs tend à s'ouvrir et à se nuancer. Labov en parle dans sa *Sociolinguistique* (1976:68, *passim*) : aucun locuteur ne possède un seul style ; les locuteurs varient leur façon de parler selon la situation dans laquelle ils se retrouvent. La théorie de Labov sur la variabilité de la norme dans des sociétés complexes est suivie par d'autres linguistes :

> En choisissant un style plutôt qu'un autre, un locuteur révèle déjà une grande quantité d'information sur lui-même, la situation dans laquelle il se trouve, l'effet qu'il veut produire chez son locuteur, la relation qu'il veut entretenir avec lui, etc. Ainsi, il serait socialement afonctionnel de s'exprimer dans un style unique (Lefebvre, 1983:329).

Calvet (1999:12) remarque aussi cette capacité de chaque locuteur de « produire des énoncés que l'on qualifiera selon les cas de langue recherchée, courante, populaire ou argotique ». Gadet (1997:5) appelle ce phénomène *variation stylistique ou situationnelle*[107]. Effectivement, les locuteurs possèdent plusieurs registres mais pas tous les mêmes et/ou pas au même degré.

Le caractère vertical du *niveau* et le caractère horizontal du *registre* ont été remarqués par Bourquin cité par Paquette (1983:370). La distinction entre les deux, quasi inexistante chez les spécialistes, est complètement absente chez les locuteurs ordinaires. Si nous voulons la respecter, il faudrait alors changer les collocations habituelles :

Bas niveau de langue => bas registre de langue ;

Niveau linguistique => registre linguistique.

D'ailleurs, comme nous pouvons le constater, le mot « niveau » peut être employé dans les deux sens (*niveau de langue, niveau social du locuteur*), tandis que « registre » ne s'applique jamais à la place sur l'échelle sociale du locuteur[108]. La prise en compte de cette distinction sémantique ne ferait qu'augmenter une hétérogénéité déjà très forte dans la terminologie du NS. Je m'en tiendrai donc là dans cette réflexion.

La spécialisation entre niveaux de langue vient de la segmentation inévitable du langage dans une société : tout langage parlé par un grand nombre de personnes a tendance à se segmenter. Ainsi, Dauzat (1946:6) distingue deux types de segmentation :

- géographique : la segmentation qui se traduit en dialectes et patois ;

[106] J'ai décidé de ne pas définir ici ces registres, puisque l'objectif de cette analyse est de montrer les relations existant entre le locuteur, son niveau social et les registres de langue et non pas de déterminer les registres, dont l'étude sera détaillée *infra*.

[107] Voir la page suivante.

[108] Colin (2007:86) souligne le caractère *ancien* de l'appellation « niveaux de langue » en lui préférant « registres de discours ».

– sociale : la segmentation liée aux milieux sociaux des locuteurs.

Cette segmentation rejoint la théorie plus tardive de la variabilité du langage détaillée par Gadet (1997) et qu'on peut réduire à un postulat : dès qu'il y a une communauté linguistique, il y a de la variation. L'instabilité du langage est un domaine de recherche de la linguistique variationnelle :

> Les « variétés » ou bien « sub-systèmes » se distinguent en effet à la fois par leurs traits linguistiques caractéristiques et par des facteurs extralinguistiques aisément détectables (comme par exemple la provenance géographique du locuteur ou bien son statut social) dont le rapport avec la variation linguistique est évident. La linguistique variationnelle offre donc la possibilité de systématiser les différentes catégories variationnelles (telles que sociale, dialectale, pragmatique, etc.) en fonction de leur impact sur la structure du langage. […]
>
> Dans cette perspective, le standard est défini comme une variété qui ne dépend pas ou presque pas de facteurs extralinguistiques, mais il n'est, lui aussi, qu'une variété parmi d'autres (Völker, 2002:3).

Gadet (*op.cit.*:3-7) distingue six types de variation, suivant les facteurs extralinguistiques les motivant :

– La *variation régionale* (ou diatopique[109]) représente « les usages régionaux du français, en France et hors de France ».
– La *variation sociale* (ou diastratique) concerne le domaine social et démographique et découpe la société en fonction des classes sociales. Cet axe de variation est défini chez Labov (1976) selon la combinaison du niveau d'études, du revenu et de la profession. Certaines sociétés connaissent encore la *variation ethnique*, « fonction de la race du locuteur », mais Gadet la range dans la variation sociale.
– La *variation sexuelle* s'organise suivant le découpage démographique et, selon l'auteur, n'a pas, dans nos sociétés, d'effets vraiment marqués. Cependant, Gadet signale certaines « différences de comportement sur le plan lexical ou sur le plan discursif, et des différences d'attitude vis-à-vis de l'usage de la langue ».
– La *variation en fonction de l'âge* peut être rapportée à la variation diachronique dans le sens où elle signale un changement en cours dans une société en temps réel (« une variation entre un enfant de dix ans et un vieillard de quatre-vingts peut être rapportée à une variation sur soixante-dix ans »).
– La variation *stylistique ou situationnelle* (ou diaphasique)

[109] *dia-* « Élément, du grec *dia-* signifiant 'séparation, distinction' […] » (*PR*, 2001).

La terminologie en *dia-* trouve son origine, selon Gadet (*op.cit.*:3), dans les années cinquante, chez Flydal qui a créé la notion d'« architecture de langue » et s'est particulièrement intéressé à la cohabitation de formes hétérogènes chez le sujet parlant, avec l'expression « débris de structure ». Ensuite, la notion a été élargie et précisée par Coseriu dans les années 1970 avec la formation des premiers adjectifs en « dia- », comme diatopique, diastratique et diaphasique (Völker, *ibid.*).

> ne clive pas la société mais le locuteur : il n'y a pas de locuteur à style unique. […] tous les locuteurs disposent de plusieurs styles en liaison avec la situation dans laquelle ils se trouvent, l'interlocuteur auquel ils s'adressent, le sujet dont ils parlent, les enjeux sociaux qu'ils mettent dans l'échange…

- La *variation temporelle* (ou diachronique), c'est le changement : « un changement en cours dans une communauté se manifeste toujours à travers la variation ».
- La *variation inhérente* est une variation individuelle ponctuelle, une autre réalisation pour un même segment dans un même contexte linguistique, lors d'une même prise de parole, par un même locuteur, dans la même situation : « le chef de gare pour le centre de surveillance / je répète / le chef de gare pour le cent(re) de surveillance ([sãndəsyrvejãs]) »[110]. Cette variation n'est référée à aucun facteur extralinguistique en particulier.

De fait, « tous les traits, selon Gadet (*op.cit.*:5) qui divisent une société et peuvent être porteurs d'oppositions et de conflits sont susceptibles de constituer des axes de variation ». En revanche, « tout ne varie pas au même titre, la variation ne fait pas bloc ou système, elle ne dégage pas des sous-langues (ou variétés) que l'on pourrait opposer les unes aux autres » (*ibid.*:7). Cette idée se trouve à l'opposé de celle de Völker cité ci-dessus qui, au contraire, appelle les variétés des « sub-systèmes ».

Le champ du NS et la détermination des registres des unités lexicales sont, avant tout, la priorité et le problème des lexicographes. Ce sont eux, en général, qui commentent, jugent, approuvent ou condamnent une forme ou un emploi par le discours, codé ou suivi, qu'ils tiennent sur une entrée, comme l'a bien remarqué Rey (1983:563). Dans les dictionnaires, les notions de registre et de niveau sont exprimées par les termes de *marque de niveau*, *marque d'usage*. L'explication de la nature de ces marques repose sur le besoin lexicographique de situer chaque unité du dictionnaire par rapport au « standard » admis par les auteurs pour une société donnée, dans un espace limité dans le temps[111] :

> A côté du jugement explicite, une formule typologique s'est répandue, aussi nécessaire dans son principe que critiquée dans son application : c'est celle des « marques » qualifiant tout ce qui n'est pas, dans le matériel présenté, considéré comme neutre ou, selon le terme anglo-saxon, « standard ». La notion d'usage neutre ou standard n'est évidemment pas scientifique ; elle est parfaitement empirique (tout comme « non marqué »). Plus exactement, elle signifie : « au sujet duquel le lexicographe n'a aucun commentaire à présenter ». C'est par rapport à ce noyau lexical considéré comme entièrement « normal » que vont se distribuer les marques (Rey, *ibid.*).

L'histoire des marques et leur rôle dans les ouvrages lexicographiques seront exposés dans le Chapitre 5. Dans le texte qui suit, nous allons passer en revue les registres qui sont exprimés

[110] Exemple de Gadet (*op.cit.*:6).

[111] Les marques changent autant dans le temps que d'un dictionnaire à un autre.

dans les dictionnaires par les étiquettes et créent beaucoup de polémique parmi les spécialistes. Rey et Cellard ont inventé une notion qui recouvre tous les registres NS en proposant une appellation générale, le *français non conventionnel*, pour désigner tout ce qui n'est pas commode d'emploi. Ce terme, « novateur et rassembleur », selon Duneton (1998:14), a servi de titre à un excellent ouvrage, le *Dictionnaire du français non conventionnel* (1980/1991) mais n'est jamais entré dans l'usage. Dans la pratique, on continue à employer les quatre termes qualificatifs : familier, populaire, argot et jargon au gré personnel de chaque locuteur.

3.2. LANGAGE FAMILIER

L'une des définitions de ce registre, la plus approfondie et la plus claire, est donnée dans le *PR* (2001)[112] :

> FAM [étiquette dans la liste des abréviations] familier (usage parlé et même écrit de la langue quotidienne : conversation, etc., mais ne s'emploierait pas dans les circonstances solennelles ; concerne la situation de discours et non l'appartenance sociale, à la différence de POP).
>
> *Familier* [article du dictionnaire] [...] Qu'on emploie naturellement en tous milieux dans la conversation courante, et même par écrit, mais qu'on évite dans les relations avec les supérieurs, les relations officielles et les ouvrages qui se veulent sérieux.

Cependant, la clarté de ces définitions est apparente et les confusions entre le registre familier et le lexique standard, entre familier et populaire, entre le langage familier et le langage parlé, entre familier et argotique, familier et vulgaire sont fréquentes, même parmi les spécialistes de langue.

Des linguistes proposent comme point de repère entre familier et standard les critères de l'Éducation nationale :

> […] le français que nous parlons tous les jours, dans toutes les occasions de la vie ordinaire, chez le boulanger ou la crémière, à la maison et dans la rue, à l'atelier comme au bureau, dans la famille ou chez des amis. Ce français s'écrit […] dans une littérature abondante, faite des journaux et des bandes dessinées, des dialogues de films, et aussi de la production romanesque contemporaine la plus vaste et généralement succulente. C'est ce registre du quotidien, de la spontanéité, que j'appellerai […] le français familier – celui qui n'obéit à aucun code de situation particulière, honni qu'il est des paperasses administratives, et chassé du domaine scolaire du haut en bas de l'échelle éducative (Duneton, 1998:8).

Toutefois, l'appréciation du registre familier par rapport aux exigences scolaires, la caractéristique principale de ce niveau de langue pour Duneton, auteur du *Guide du français familier* (1998), n'est pas fréquente dans les travaux sur le NS. Pourtant, le critère « scolaire » peut faciliter l'étiquetage de certains mots et expressions du langage courant qui sont perçus aujourd'hui par des locuteurs comme neutres mais restent marqués FAM[113] dans les dictionnaires.

[112] Sauf indication contraire, ce dictionnaire est cité partout dans le texte dans sa version électronique de 2001.

[113] Ici et partout dans le texte, les étiquettes de niveau de langue ou autres sont écrites en petites majuscules : FAM, POP, ARG, VULG, etc.

Ainsi, par exemple, *bouquin*, *boulot*, *job*, etc.[114] sont FAM puisqu'ils ne sont toujours pas tolérés à l'écrit, notamment dans une rédaction scolaire.

Cette théorie originale me paraît valable pour distinguer le familier du standard, bien que critiquable à cause de ses limites. Sa déficience n'est pas dans la théorie elle-même mais dans la perception initiale du niveau familier, dans l'imposition de la norme, grammaticale et lexicale, respectée aujourd'hui seulement par le monde académique[115]. L'explication de l'immobilisme du système linguistique français se trouve probablement dans l'évolution historique de la langue nationale : d'abord, l'unification de la France bien avant la Révolution, ensuite, la scolarisation obligatoire pour tous les Français à partir de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, la langue française imposée à la population qui parlait encore des dialectes et des patois, et enfin le service militaire obligatoire. On peut citer également le tour de France des compagnons, les travaux saisonniers, la migration vers les villes, la constitution d'un réseau routier puis du chemin de fer convergeant vers Paris, l'industrialisation, etc. qui ont fait progresser partout en France l'usage du français (Gadet, 1992:6). Toutefois, c'est surtout l'école qui a joué un rôle primordial dans l'attitude envers la norme et le standard :

> Ce français idéologique de l'école, à tendance unificatrice, a servi de « mètre étalon » à ce qui est le français conventionnellement admis ; ses codes sont ressentis comme impérieux par un inconscient collectif nourri de l'école obligatoire (Duneton, 1998:25).

Ainsi,

> La langue française conventionnelle – ou français « central », langue d'État et d'école – n'est pas une langue enracinée dans le peuple ni dans aucun terroir ; ses véritables sources, depuis plus de trois cents ans, sont littéraires et aristocratiques. Cette caractéristique, qui a fait la grandeur et le rayonnement international de notre langue, est aujourd'hui la cause de sa fragilité ; le français est une plante de serre, en comparaison des plantes vivaces qui se sont nourries sans guides sur les grands espaces (*ibid.*:35).

Ici, la comparaison avec l'ukrainien s'impose. Celui-ci ne connaît également que des sources littéraires et rappelle, pour reprendre la métaphore ci-dessus, une « plante de serre » que les puristes ukrainiens essaient de protéger contre toute influence extérieure, contre l'interaction inévitable avec le russe et la reconnaissance lexicographique des bas niveaux de langue. L'existence de ceux-ci n'est absolument pas admise par les académiciens ukrainiens, tant en

[114] Duneton (1998:23-24) cite l'exemple de *bistrot* qui paraît absolument neutre et largement employé par les gens de tous les milieux mais qui néanmoins risque d'être chassé par deux professeurs sur trois au moins d'une rédaction scolaire et remplacé par *café* qui est le mot « comme il faut ». L'étiquette FAM qualifiant *bistrot* dans les dictionnaires, est due, selon cet historien de la langue, à son origine dans le parler authentiquement « populaire » du début de XX^{e} siècle.

[115] « Introuvable bon usage » – expression de Colin (2007:106) qui reflète parfaitement l'état actuel de la norme linguistique en France.

raison de l'« avilissement » de la « belle langue ukrainienne »[116] qu'à cause des origines majoritairement russes du lexique NS en ukrainien. Les unités NS sont donc souvent absentes des dictionnaires de langue, tandis que les trois dictionnaires du lexique NS de Stavyc'ka (2003, 2005b, 2008) sont très critiqués par des linguistes ukrainiens (Stavyc'ka, 2004) et étrangers[117].

Pour revenir au français, Duneton remarque le rôle décisif des médias pour l'uniformisation et l'homogénéisation du français :

> Aujourd'hui les choses vont très vite, […] la France, avec la puissance des médias, s'homogénéise sur le plan linguistique ; c'est le pays entier, et un peu les autres pays francophones, qui constituent un forum où chacun entend les mêmes mots au même moment, avec le même accent – c'est la cour de Versailles, avec ses tics et ses cancans, qui est étendue à toute la nation (Duneton, *op.cit.*:24).

On confond souvent la langue familière avec la langue parlée[118]. Il est pourtant évident que la langue familière peut s'écrire, et tout ce qui est parlé n'est pas obligatoirement du style familier.

La confusion existant entre familier et populaire n'est pas aussi facile à combattre. Le critère social pour les distinguer défini dans le *PR* (2001) – familier concerne la situation du discours, populaire reflète l'appartenance sociale[119] – n'est finalement pas si évident. Un ouvrier ou un agriculteur ne vont pas utiliser dans une situation décontractée le même langage familier qu'un avocat ou un médecin dans le même contexte. Cette variabilité du familier est effleurée par Bauche dans son ouvrage sur le langage populaire :

> Assez vagues aussi sont les limites entre le langage populaire et le langage familier, d'une part, et, d'autre part, entre le langage populaire proprement dit et le langage des gens vulgaires, des petits gens, de ceux qui, sans être précisément du peuple, manquent d'instruction ou d'éducation : de ceux que les 'bourgeois' qualifient de 'communs'. Le langage familier est le langage courant de la conversation. Il diffère du langage écrit et littéraire par un grand nombre de mots, d'expressions, de tours de phrases et par la prononciation. Mais, si ce fond du langage familier est la base commune du langage parlé de toutes les classes sociales, d'une classe à l'autre se produisent des variations considérables (1946:26).

---

[116] « […] dans la culture ukrainienne, la langue est perçue avant tout comme un trésor national et non pas comme un moyen de communication. […] On l'apprenait donc telle qu'elle devait être sans prêter aucune attention à ce qu'elle était » (Stavyc'ka, 2004).

[117] Ces informations venant d'une communication personnelle de l'auteur de ces lignes avec Lesja Stavyc'ka en octobre 2005 à Kyiv et d'un court échange d'opinions sur ses dictionnaires avec des traducteurs d'ABBYY Lingvo, société russe très connue dans le domaine de la traduction électronique. Ceux-ci n'ont pas voulu inclure les dictionnaires de Stavyc'ka (2003, 2005b) dans leur base de données Russe-Ukrainien à cause du « caractère scatologique et choquant » de ces ouvrages.

[118] Blanche-Benveniste et Jeanjean (1987:11-24) parlent d'une autre confusion courante qui existe entre le français parlé et le français populaire de 1900 à nos jours. Par la suite, on applique au langage parlé toutes les caractéristiques du langage populaire, notamment qu'il est fautif, pauvre, vulgaire, etc.

[119] C'est d'ailleurs la distinction la plus courante qui existe entre ces deux registres et qu'on rencontre chez des linguistes différents :

> Le concept de niveau de langue est quelque peu hybride dans la mesure où il inclut à la fois la hiérarchie sociale du locuteur et la situation de communication. Ainsi POP se réfère à la classe sociale […] tandis que FAM […] implique seulement une certaine familiarité dans le discours (Guilbert, 1972:42-43).

Remarquons que la notation FAM dans la présentation de Bauche a une signification particulière, différente du sens habituel de cette marque :

> La notation[120] (FAM), langage familier, indique que le mot ou la locution n'est pas essentiellement populaire, mais appartient soit au langage familier, soit au langage des personnes vulgaires. On n'entend que rarement ces mots et locutions dans le peuple. Il faut les connaître, mais il vaut mieux les éviter en parlant, si on veut parler exactement le vrai langage populaire (1946:163).

L'auteur, tout en reconnaissant l'impossibilité de noter toutes les nuances du langage dans la grammaire ou le dictionnaire, attribue l'étiquette FAM à des mots très variés employés par différentes catégories de personnes :

- *Jemenfoutisme, mannezingue* « marchand de vin », etc. (langage familier des hautes classes => notation FAM).
- *Moche*, *godasse*, *pinard*, etc. (langage familier du peuple => notation POP).
- *Pour t'en finir*, *enfin finalement*, *du pareil au même*, *votre dame, sa demoiselle*, etc. (langage familier des personnes vulgaires, à mi-chemin du populaire et du français correct => notation POP). Cependant, Bauche reconnaît que ce langage vulgaire des personnes dites vulgaires ou « communes », différent du langage du peuple, fait partie du populaire (*ibid*.:28).
- *Ripaton*, *arpion* « pied » ; *riflard* « parapluie », etc. (langage familier des personnes vulgaires, ancien argot, ancien populaire, ancien familier => notation FAM).

En conséquence, dans son dictionnaire du langage populaire, la marque FAM indique « qu'il vaut mieux ne pas se servir de ce mot dans une assemblée de gens du peuple, si on tient à passer pour un des leurs, si on veut éviter de se faire considérer comme un intrus » (*ibid*.:26). Cette idée se trouve à l'opposé d'une autre, exprimée par Gadet (1992:27) : « tout ce qui est familier est susceptible d'être taxé de populaire si le locuteur s'y prête, et seuls certains traits populaires sont étrangers à l'usage familier non populaire ». Et ces traits populaires, mentionnés par Gadet, sont des fautes grammaticales qui ne peuvent même pas faire partie de la grammaire normalisée. Or, fixer des limites entre ces deux registres est absolument impossible, surtout dans la société moderne.

La confusion entre familier et populaire existe aussi en russe. Avant la Révolution de 1917, l'équivalent de la marque FAM ne s'employait pas en lexicographie russe. Tout mot familier était marqué comme POP. Selon l'étude de Tovstenko (2003:19) consacrée au registre populaire en ukrainien, la première distinction en russe entre le lexique familier littéraire (= standard) et le lexique familier en dehors du standard est introduite dans le *Dictionnaire raisonné du russe* de

[120] Le terme que Bauche emploie pour désigner « marque » ou « étiquette » habituelle.

Ušakova (1934-1940). Ces deux registres sont respectivement étiquetés comme FAM (*razgovornoe*) et POP (*prostorečnoe*). Dans la lexicographie moderne, le niveau familier en tant que forme littéraire de la langue est toujours opposé au niveau populaire qui est considéré comme hors norme (Koževnikova & Nikolajeva, 1987:309, 316-317 ; Jarceva, 2000:402, 407). En Russie ainsi que dans d'autres pays qui n'ont pas connu le jacobinisme et l'unification linguistique qui s'en est suivie, la langue populaire et les dialectes ont toujours des frontières floues et instables (Balaxonova, 1982:*passim*). La distinction entre la langue populaire et la langue familière est plus importante, et les divergences entre ces deux registres sont plus marquées en russe qu'en français.

En Ukraine, la situation est encore différente. Les registres de langue se transforment en champs d'influence des deux langues, russe et ukrainien. Comme nous l'avons vu dans le Chapitre 1, le village va plutôt parler en ukrainien, et la ville en russe, même s'il y a des villages russophones en Crimée ou à l'Est du pays et des villes ukrainophones à l'Ouest. Dans les milieux populaires, on risque d'entendre le fameux *suržyk*, tandis que c'est l'ukrainien littéraire ou le russe littéraire qui prévalent chez les personnes cultivées. Les membres des « classes dangereuses » d'aujourd'hui (mafieux notamment) parlent plutôt l'argot russe ou leur propre langue, souvent incompréhensible pour la population ukrainienne.

Cependant, des chercheurs ukrainiens et français donnent des définitions identiques du langage familier : « C'est en quelque sorte 'le français intime' des Français », – remarque Duneton (1998:36). « Я б навіть сказала, що це – своєрідна інтимна мова... »[121], – approuve Stavyc'ka (2004).

3.3. LANGAGE POPULAIRE – LANGUE DU PEUPLE, MAIS QU'EST-CE QUE LE PEUPLE ?!

Rien de plus difficile à définir que la notion de langage populaire. Comme le relève Guiraud (1963:77),

> […] il n'y a pas de terme définissant, parce qu'il n'y a pas de réalité à définir… La difficulté est d'abord […] de circonscrire le champ d'étude. La notion de langue populaire est aussi complexe que la notion même du peuple.

Colin (2007:63-64), entre beaucoup d'autres interrogations sur le langage d'aujourd'hui, met en question l'existence du français populaire :

> […] où qu'est-il, le populo, le « bon peuple », l'ensemble des travailleurs et des travailleuses qui causent à leur (mauvaise) manière ? Où sont ces « classes laborieuses et classes dangereuses », pour reprendre la distinction de Louis Chevalier ? Où est-elle, la classe ouvrière, héroïne positive

[121] « Je dirais même que c'est une langue intime particulière… ».

> du langage ? Existe-t-il encore, a-t-il jamais existé une couche sociologique de la communauté française bien définie qui ait (eu) le monopole du français populaire […] ?

Dans la suite, je tenterai de donner des réponses à ces questions qui sont aussi les miennes et certainement celles de tous ceux qui travaillent sur le NS aujourd'hui.

Dans les dictionnaires français, les définitions du mot *populaire* sont restreintes et peu claires. C'est souvent une seule expression du type : « propre au peuple », « destiné au peuple » chez *Hachette* (2000:910) ou « répandu dans le peuple », « conforme aux goûts du peuple » pour le *Lexis* (1999:1391). Le *PR* (2001) l'élargit et l'explique davantage :

> POP [étiquette dans la liste des abréviations] populaire : qualifie un mot ou un sens courant dans la langue parlée des milieux populaires (souvent argot ancien répandu), qui ne s'emploierait pas dans un milieu social élevé. (À distinguer de FAM, qui concerne une situation de communication).
>
> *Populaire* [article du dictionnaire] […] LING Qui est créé, employé par le peuple et n'est guère en usage dans la bourgeoisie et parmi les gens cultivés.

Le jugements produit sur la langue populaire ne peut donc pas être séparé d'un jugement social sur ses locuteurs. La qualification de populaire nous apprend, selon Gadet (1992:122), « davantage sur l'attitude envers ce phénomène que sur le phénomène lui-même ». Son locuteur est en conséquence défini suivant l'ensemble de traits sociologiques variables, ce qui donne un individu de profession ouvrière ou assimilée, avec un niveau d'études réduit, un habitat urbain[122], un salaire peu élevé et avec un niveau de responsabilité réduit (*ibid*.:26).

Bauche (1946) emploie dans son ouvrage les expressions « bonne société », « société polie », « classes supérieures » et, d'autre part, « petits bourgeois », « peuple » et « bas peuple ». Il le fait sans accorder une supériorité essentielle à ceux-là sur ceux-ci, « pour distinguer les gens qui, dans leur parler, suivent le 'bon usage' de ceux qui emploient le dialecte populaire » (Bauche, *op.cit*.:11). La notion de populaire est étymologiquement synonyme de *vulgaire* et *commun*. D'ailleurs, auparavant, seul le terme de *bas-langage* existait, définissant le parler du peuple, *populaire* n'apparaissant qu'au XIX^{e} siècle (Gadet, 1992:8-9). Il exprime, selon Guiraud (1975:9), « la masse de la population inculte par opposition à une minorité et à une élite aristocratique ». Dans la plupart des cultures, écrit Guiraud (*ibid*.), « cette élite revendique – et la masse lui reconnaît – une supériorité politique, économique, intellectuelle, morale, spirituelle, etc., instaurée et sanctionnée par l'éducation, sinon par la naissance ». Labov (1976) présente cette division de la société comme l'opposition de deux classes : dominante et dominée. Cette division n'est jamais précise mais conditionnelle, et reflète l'image globale d'une société. Depuis

[122] Gadet ne précise pas ce qu'est une « profession assimilée » mais j'y rattache la profession d'agriculteur, même si cela dépasse le contexte urbain.

la plus haute Antiquité, on a fabriqué des oppositions entre langue de l'élite et langue des ignorants, du peuple :

> Aucune société n'a posé l'unicité de la langue et du vocabulaire comme base de sa politique culturelle et humaine. Cette transposition des rapports de force dans le langage a toujours parfaitement réussi à aliéner la population par rapport à cet outil à double tranchant qu'est, pour tout Pouvoir, l'Instruction publique (Colin, 2007:76).

Une forme est en conséquence valorisée, selon Gadet (1997:8-9), non pour une quelconque justification linguistique mais parce qu'elle est propre aux groupes sociaux dominants parmi lesquels se trouvent les locuteurs favorisés ; autrement dit, la norme s'est toujours imposée selon des critères sociaux et non sur des critères linguistiques qui seraient d'ailleurs difficiles à établir de façon univoque. La division en niveaux de langue a souvent eu pour extrémité inférieure la langue populaire. Blanche-Benveniste et Jeanjean (1987:20) citent à titre d'exemple, l'échelle de valeurs de Stourdze et Collet-Hassan :

> Langue populaire => langue familière => langue courante (parlée et écrite) => langue soignée => langue littéraire => langue classique.

Cependant, cette division en niveaux avec le « peuple » tout en bas n'a plus d'avenir ni même de présent (Blanche-Benveniste & Jeanjean:*ibid.* ; Corbin & Corbin, 1980:282-283). Gadet (1992:122, 124), Colin (2007:95), Goudaillier (2001:15) parlent de l'abolition verbale des classes dans notre « société de pensée unique », ce qui entraîne l'effacement des niveaux de langue :

> [Au cours des dernières décennies], la disparition progressive de toute référence d'appartenance à un groupe pratiquant la langue populaire, celle du peuple, du prolétariat […] est allée […] de paire avec l'émergence des classes moyennes au détriment de la classe ouvrière […]. [Ces] mutations ont abouti à une homogénéisation des comportements tant sociaux que linguistiques (Goudaillier, *op.cit*.).

Néanmoins, pour que cette notion soit créée et ancrée dans les esprits et les écrits lexicographiques et pour que maintenant, on puisse parler de son inutilité, son effacement, des circonstances propices à son développement ont été nécessaires au préalable.

3.3.1. Brève histoire du langage populaire

La distinction entre le français commun et le français populaire s'est créée lorsque la langue commune se stabilisa et que ses usages furent normalisés par des grammairiens. Ce processus se développa au cours du XVI^{e} siècle. C'est à cette époque, selon Gadet (1992:6), que la distance entre les deux usages se creuse, la langue soignée commençant à refuser certaines évolutions populaires. L'histoire du français populaire est étroitement liée à celle du développement de Paris. Cela explique la définition du langage populaire chez Guiraud (1978:9) : « langue du

peuple de Paris, dans sa vie quotidienne »[123]. Avant la Révolution, ce langage se mélangeait encore avec les patois parisiens. Ce n'est qu'à partir du XIX^e^ siècle que le langage populaire urbain évolue très vite et prend toute son ampleur : avec l'industrialisation grandissante des villes et spécialement de Paris, avec la disparition des bandes de malfaiteurs et l'arrivée de populations marginales autrefois renfermées sur elles-mêmes, avec l'apparition d'un prolétariat dans les villes. Dès le milieu du XIX^e^ siècle, il puise beaucoup dans les vocabulaires professionnels et techniques et surtout dans le langage de la pègre. Selon Dauzat (1946:15) et Sainéan (1912, II:1), le bas-langage s'identifie alors avec l'argot qu'il absorbe. Guiraud (1963:17-18) s'oppose cependant à cette présentation de l'histoire. D'après sa théorie, une langue du peuple a toujours existé, faisant partie de la langue des malfaiteurs, eux-mêmes possédant en outre une seconde langue secrète, l'argot. Une remarque d'Auguste Le Breton (cité dans Colin, 2007:26) renforce cette vision des choses : « Pourquoi l'ouvrier ne comprendrait-il pas le parler d'un truand, alors qu'ils sont issus du même milieu social, que des souvenirs d'école, de régiment ou de famille les lient la plupart du temps ? »

Quoi qu'il en soit, c'est à partir du milieu du XIX^e^ siècle qu'on peut réellement parler de langue populaire. Progressivement, cette langue citadine, enrichie et plus imagée qu'elle ne l'était un siècle auparavant, devient un thème littéraire : le peuple est mis en scène par des écrivains qui vont se soucier de l'authenticité linguistique de leurs personnages. Pourtant, Gadet (1992:13) nous met en garde contre les documents littéraires dont les auteurs n'étaient pas issus des couches populaires et n'avaient pas nécessairement pour objectif un effet linguistique réaliste :

> Le témoignage sur la langue, transmuté par l'écriture romanesque, n'y a pas l'authenticité pour préoccupation première : il s'agit de connoter plus que de représenter, ce qui risque de conduire à un stéréotype.

Dès lors, des linguistes et des lexicographes commencent à décrire le langage populaire. Vers la fin du XIX^e^ siècle, des grammairiens reconnaissent aussi son existence, et en 1872 apparaît un premier ouvrage, *Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue* de Charles Nisard. Pour Gadet (*op.cit.*:16) cet ouvrage est décevant car il ne décrit que quelques traits phonétiques distinguant le patois parisien du bon usage. La chercheuse désigne *Le Langage populaire* de Bauche (1920) comme le premier ouvrage qui tente de décrire l'ensemble de l'usage populaire. Effectivement, ce dernier décrit les faits phonétiques, grammaticaux et syntaxiques les plus saillants de l'évolution du parler populaire de Paris.

[123] Nous trouvons la même définition chez Bauche (1946:22) qui affirme que le langage populaire parisien est en réalité et en généralité le langage populaire de tous les Français ; et chez Gadet (1992:23) qui le présente aussi comme tel.

Cependant, le français populaire n'est pas reconnu comme pouvant être un système en soi. Il est souvent considéré comme incohérent, incorrect, déficitaire, ce qui explique l'apparition de son inventaire lexical avant la description du système grammatical. Ainsi, Bauche (1946) établit un dictionnaire contenant tous les mots et locutions propres à ce parler, employés couramment et habituellement par le peuple, à l'exclusion de ceux qui appartiennent également au français standard. Les mots d'argot qui ne sont pas usuels dans le peuple n'y figurent pas. Et la marque FAM est attribuée aux mots et expressions se trouvant à mi-chemin du français populaire et du français dit correct.

Dans sa recherche sur le français populaire, Gadet (*op.cit.*:22-23) en distingue deux niveaux : *populaire soutenu* et *populaire relâché :*

> […] un locuteur du français populaire, comme tout locuteur, a accès à différents registres. […] on n'a décrit que le populaire le plus familier, alors qu'il existe aussi du populaire tendant vers le soutenu (en situation de tension sociale, ou à l'écrit).

L'existence du haut registre dans le langage populaire a déjà été remarquée par Bauche. Il parle des « mots nobles » qui sont propres au langage du peuple, et plus spécialement à celui de la petite bourgeoisie. Il s'agit de la sélection des mots qui font « distingué », riche. L'auteur cite de tels exemples de ce langage à la fois du peuple et du petit bourgeois : *dame* pour « femme », *désirer* = « vouloir », *causer* = « parler », *potage* = « soupe », *décéder* = « mourir », *docteur* = « médecin », etc. (Bauche, *op.cit.*:129).

La notion de populaire a souvent été assimilée à *fautif*, que ce soit sur le plan syntaxique ou lexical. Néanmoins, c'est ce caractère « fautif » qui est une des raisons des changements linguistiques :

> Quand c'est le peuple tout entier qui se laisse tromper de la sorte, la faute cesse d'être une faute, devient une règle et prend place dans la grammaire (Breal cité dans Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987:32).

Colin (2007:70) remarque à ce propos que les créations littéraires ne sont pas toujours plus réussies ni plus viables à long terme que les erreurs de l'introuvable « bon peuple ». Autre remarque, il n'est pas possible de traiter de la même façon des évolutions de la phonétique, de la grammaire et du lexique. Si l'homogénéité et la stabilité de la langue dans sa structure grammaticale semblent s'être affermies, la phonétique reste un système très varié géographiquement, et le lexique innove constamment. D'où l'aptitude de ces deux systèmes à révéler l'appartenance sociale d'un locuteur, tandis que la morphosyntaxe est plus homogène et de plus, partagée par les usages familiers et relâchés (Gadet, *op.cit.*:101).

Ce langage, dont certaines formes, lexicales, grammaticales ou phonétiques, peuvent un jour être acceptées par la norme, a été dénommé *français avancé* (Guiraud, 1978:11, 16). Gadet

(*op.cit*.:17) élargit la définition en expliquant la provenance de *français avancé* : « appellation qui couvre les provincialismes, les fautes, la langue familière et la langue populaire ». Ce sont des difficultés de distinction entre *langue non-standard* et *langue orale*, *familier* et *populaire*, *oral* et *familier* ainsi que le rôle « progressiste » de la langue parlée, qui, selon cette linguiste, ont incité Frei à recourir au terme global de *français avancé*[124], et le GEHLF[125] à parler de *français non conventionnel*, expression recouvrant tous les faits de langue non soumis à la norme. L'expression *non-standard*, empruntée à la tradition anglo-saxonne, définit la même notion que celle que Gadet prénomme le *français ordinaire* (1997:85). Le plus difficile pour comprendre et décrire les changements linguistiques est, selon Blanche-Benveniste et Jeanjean (*op.cit*.:37), de « jouer au prophète » et prédire que les formes, vues à un moment précis de l'histoire comme NS, vont rester dans la langue, ou bien la quitter au profit d'une seule forme triomphante.

Si, d'après Gadet (1992:24), la notion de langue populaire est si difficile à distinguer des quatre notions « voisines » – parlé, familier, régional, fautif – qui devraient la limiter, c'est parce qu'il n'y a d'opposition radicale que dans les dénominations. Dans la préface de son *Dictionnaire du français argotique et populaire*, Caradec (2001) pose la question de la légitimité de l'étiquette POP dans les dictionnaires d'aujourd'hui. Il prend en considération le fait que le langage populaire n'existe plus comme il a été défini en 1920 par Bauche (1946:23) : « l'idiome parlé couramment et naturellement par le peuple » ; ce qui revenait, comme le remarque Caradec (*op.cit*.:VIII), à partager la langue populaire parlée et le langage écrit en idiomes de classes. Cette division s'est progressivement effacée avec le service militaire pour tous, l'enseignement laïque obligatoire, la prolongation de la scolarité, l'uniformisation des loisirs (cinéma, radio, télévision, clubs de vacances, etc.), c'est-à-dire une démocratisation du vocabulaire et du langage NS en particulier. La démocratisation linguistique rend, selon ce lexicographe, la mention POP de plus en plus fragile :

> […] il est devenu faux de dire aujourd'hui que cette langue est seulement « populaire », elle est devenue la langue française « parlée » connue de tous les Français, même si certains feignent de l'ignorer, ou si, par une pudeur encore imposée par les conventions sociales, ils lui préfèrent, mais de moins en moins, un langage plus châtié, plus proche de ce qu'il est convenu d'écrire (*ibid.*:IX).

L'auteur poursuit sa réflexion en affirmant qu'aujourd'hui il serait plus simple de distinguer ce qui n'est pas populaire de ce qui l'est (*ibid*.:X). Difficile de donner raison à cet énoncé, puisque avec le « lissage » des classes sociales, le champ du lexique populaire est au contraire devenu plus restreint qu'auparavant. Depuis plus de vingt ans, les mots autrefois étiquetés POP

[124] Ce terme a l'avantage de ne pas introduire de distinction entre phénomènes diaphasiques et diastratiques. Cependant, il a l'inconvénient de laisser penser que c'est seulement par le français avancé que la langue évolue, ce qui est faux (Gadet, *op.cit*.:85).

[125] Groupe d'Epistémologie et d'Histoire de la Langue Française.

passent massivement dans le registre familier. Ainsi, les auteurs du *Grand Robert de la langue française* (1985:XL) ont renoncé à « qualifier de 'populaire' des mots et des emplois que toute la communauté employait dans certaines circonstances de la communication ». L'étiquette POP dans ce dictionnaire est alors réservée « aux emplois réprouvés par les personnes pourvues d'un 'capital scolaire' (*de suite* pour *tout de suite* […] ; *votre dame* pour *votre femme*, etc.) », globalement à ce qu'on a l'habitude d'appeler les « emplois fautifs ». En revanche, la marque FAM s'y voit attribuée plus souvent :

> Elle correspond aux emplois (formes et sens) normaux dans une communication sociale aisée, plutôt parlée qu'écrite, et dénuée de la contrainte propre aux échanges officiels, hiérarchiques, etc. Elle peut se moduler en « très familiers », en « familier et vulgaire », quand le contenu (érotique, scatologique, etc.) est en cause […] (*ibid.*).

Le *Petit Larousse*, d'ailleurs, ne connaît pas non plus l'étiquette POP qui disparaît du dictionnaire à partir de l'édition de 2006[126]. Nous avons ainsi deux tendances : l'une qui « familiarise » le vocabulaire NS, et l'autre qui le rend populaire. Cependant, les deux positions aboutissent au même résultat : Caradec attribue à ce lexique commun, connu de tout le monde, une étiquette POP, tandis que Rey marque le même vocabulaire comme FAM. En revanche, la solution de Rey et Cellard (1991) avec le *français non conventionnel* est vraiment novatrice, même si elle est calquée sur l'anglais, et pourrait résoudre le problème de l'incohérence d'étiquetage qui règne dans les dictionnaires français monolingues.

Mon étude antérieure (N. Shevchenko, 2006:580) me permet de rejeter le critère sur lequel on distingue usuellement le registre populaire par rapport à d'autres registres de langue – l'appartenance sociale du locuteur. Dans les enquêtes de l'étude en question, menées dans la région lyonnaise, l'emploi de 61 mots et expressions marqués POP dans les dictionnaires français sélectionnés[127], s'est avéré absolument identique entre les universitaires et les ouvriers, ce qui prouve une fois de plus le dépassement de la notion de populaire et de la marque correspondante.

Comme l'a remarqué Barthes (1985:267), certains signifiés ont tendance périodiquement à se vider de sens tandis que les signifiants correspondants sont toujours présents. C'est ce qui se passe actuellement avec la notion de populaire, dont le signifié s'efface en gardant tout de même son signifiant : « utiliser le qualificatif *populaire* renvoie la variation au seul discours d'un peuple dont les contours ne sont pas aussi nets dans l'esprit des locuteurs qu'au XIX^{e} siècle » (Mathieu, 2001:423). Mathieu compare le vocabulaire populaire et les régionalismes : une expression populaire autant qu'une expression régionale peut paraître incongrue pour certains et

[126] Imprimée en 2005.

[127] Le *Nouveau Petit Robert* (2000) ; le *Dictionnaire de la langue française Lexis* de Larousse (1999) ; le *Dictionnaire Hachette langue française* (2000) ; le *Trésor de la Langue Française informatisé*.

naturelle pour d'autres. La définition ou le classement de la variation de la langue dépend des intuitions confondues des deux interlocuteurs (*ibid*.:426). Ce chercheur avance une idée très intéressante sur le rôle de la variation populaire, la marque POP ne possédant plus de caractère réellement pertinent, pour peu qu'elle n'en ait jamais possédé :

> Elle constitue une sorte de zone tampon entre la variation argotique et la variation familière, dans laquelle le lexicographe peut ranger les mots inclassables. Seules les marques familier, argotique et argot peuvent prétendre représenter à peu près fidèlement des « écarts » par rapport à un usage de la langue que l'on pourrait envisager comme référentiel (*ibid*.:428).

Gadet (1992:124) cite des changements sociologiques qui ont eu lieu dans la société française et qui ont beaucoup influencé le langage populaire après les années 1950 : modification des structures des villes, disparition de la référence positive à la culture populaire, modification de l'émigration. Les jeunes des banlieues aujourd'hui, ne parlant pas le français standard, ne parlent pas non plus avec un « accent populaire ». Compte tenu de l'uniformisation de la langue et de l'atténuation des particularités régionales, la couche populaire est en train de disparaître, en tout cas telle que l'avaient toujours décrite les linguistes français. La notion et le terme demandent donc une révision complète.

3.4. L'ARGOT FRANÇAIS

3.4.1. Histoire de l'argot français

> *L'argot est facile à connaitre et à commenter, mais très difficile à définir précisement*.
>
> Podhorna-Policka (2007:9)

L'origine du mot « argot » est obscure pour la plupart des spécialistes. Ainsi, le dictionnaire de la langue française de *Littré* (1863, *XMLittré*) donne l'étymologie suivante :

> Origine fort obscure. La langue des voleurs a été appelée gergo en italien, et jargon en France. Argot, qui ne figure dans le Dictionnaire de l'Académie qu'à partir de 1740, paraît être né vers le commencement du XVII^{e} siècle. […]
>
> Furetière [1690[128]] le dérive d'argos, parce que la plus grande partie de ce langage est composée de mots tirés du grec. Le Duchat l'a tiré de Ragot, capitaine des Gueux, dans les Propos rustiques de Noël du Fail [1547]. D'autres ont dit que c'était une corruption de l'italien gergo. Dans ces difficultés, on pourrait proposer l'ancien français argu, querelle, arguer, quereller, argoter, argoteuz ; wallon, ârgoté, rusé, malin : mots qui se rattachent sans doute au latin argutari,

[128] Date de publication de son *Dictionnaire universel. Contenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts* que je cite ici pour situer approximativement l'apparition de cette étymologie. « Approximativement », puisque le *Littré* ne donne pas la référence précise.

> disputer, lequel vient d'arguere […]. Arguche, qui s'est dit aussi pour argot, ressemble beaucoup à arguce, ancienne forme d'argutie […].

Le *TLFi*, ainsi que les auteurs du *Dictionnaire étymologique et historique du français* (Dubois, Mitterand & Dauzat, 2007), en s'appuyant sur les informations fournies par Sainéan (1912), signalent aussi son « origine obscure » et datent l'apparition du terme de 1628 : d'abord dans un sens de « communauté des gueux » ; ensuite, à partir de 1701, comme langue de cette communauté ; et à partir du XVII^e^ siècle, par extension, comme « locutions particulières à une profession » (*TLFi*). Guiraud (1963:11) parle d'abord du *gergon*, langue des truands, ensuite du *jargon* de l'Argot, milieu des voyous et des mendiants de la fameuse Cour des Miracles à Paris et finalement, de l'*argot* comme langage de ce milieu.

Le mot « argot » apparaît donc au XVII^e^ siècle, mais la notion existait bien avant, depuis le XII^e^ siècle, selon Dauzat (1946:10), Guiraud (*op.cit.*:10) et Calvet (1999:14), et depuis la fin du XIII^e^ siècle, selon Sainéan (1912, I:1) et Esnault (1965:VIII). L'usage de la langue avec une fonction cryptique et/ou emblématique est sans doute aussi ancien que les langues elles-mêmes. Néanmoins, ce ne sont que des sources écrites qui nous permettent de dater l'apparition des mots d'argot dans la langue ou plutôt dans la littérature.

Rien d'étonnant donc que l'un des plus anciens emprunts que la langue littéraire ait fait à l'argot, fut *dupe* (1426), terme de l'idiome des malfaiteurs, les premiers argotiers (Sainéan, *op.cit.*:14). Cet argot criminel était d'ailleurs un signe de l'époque en Europe de la Renaissance : l'Italie a eu le *fourbesque*, l'Espagne la *germania*, le Portugal le *calão*, l'Allemagne le *Rotwelsch*, l'Angleterre le *cant*, la France le *jargon* (Guiraud, *op.cit.*:12). Il est difficile de déterminer les premiers monuments littéraires français incluant de l'argot. Sainéan (*op.cit.*:3) cite une œuvre du poète artésien Jean Bodel d'Arras, dont le poème *Le jeu de Saint-Nicolas*, composé vers 1200, contiendrait quatre vers en argot débités dans une taverne par des ribauds. Néanmoins, ce chercheur conteste le caractère jargonnesque de ce poème et affirme que les monuments littéraires ne contiennent rien de certain sur l'argot jusqu'au XV^e^ siècle (*ibid.*:7).

La première étude sur l'argot dans son développement chronologique fut l'ouvrage du linguiste que Guiraud appelle le « père des études argotiques modernes » (*op.cit.*:13), *L'Argot ancien* de Sainéan[129] (1907). Les résultats de ses recherches ont été ensuite repris et nuancés par Dauzat (1946), Esnault (1965), Calvet (1999), Gadet (1992) et d'autres. Les seuls reproches qui lui reviennent souvent de la part de ses successeurs sont ses étymologies trop souvent hasardeuses (Dauzat, *op.cit.*:25 ; Guiraud, *op.cit.*).

[129] Dans les pages qui suivent, je vais essentiellement m'appuyer sur son ouvrage *Les Sources de l'argot ancien* (1912) pour parler des documents jargonnesques du XV^e^ au XIX^e^ siècle.

Initialement, les argots sont spécifiques aux professions ambulantes exercées en commun et aux bandes de voleurs dont Sainéan (1912, I:351-392) établit une liste en les appelant les « sociétés dangereuses » du XV^e^ siècle :

- les Routiers[130],
- les Mendiants,
- les Pèlerins, les Porteurs de reliques et les Quêteurs,
- les Faux Monnayeurs et les Fondeurs de fausses chaînes d'or,
- les Voleurs,
- les Joueurs,
- les Clercs vrais ou faux et les mauvais Ecoliers,
- les Triacleurs,
- les Merciers,
- les « Bohémiens ».

Ainsi, l'argot, dans le sens classique du terme, n'a jamais été limité au langage de la pègre : dès le début, il existait bien « des » argots, liés à des métiers différents. Il faut préciser que toutes les professions ne possédaient pas forcément leur argot, ni au XV^e^ siècle, ni par la suite. Premièrement, les corporations sédentaires n'avaient pas d'argot, à l'exception des argots scolaires et de rares argots de métiers, notamment ceux des bouchers (*loucherbem*) ou des typographes[131]. Deuxièmement, même les professions saisonnières ambulantes n'en produisaient pas régulièrement un puisque l'argot se développait de préférence dans les régions où se faisait sentir l'influence de langues étrangères. Ce dernier facteur de développement de l'argot est bien illustré par Dauzat (1946:16).

L'organisation interne des groupes de brigands ressemblait à l'organisation hiérarchique de n'importe quelle société de travail, avec un chef et des apprentis, avec une spécialisation de chaque membre de la communauté, d'où l'apparition du langage technique du « métier », son « langage spécial ». Depuis le Moyen Âge et jusqu'au début du XIX^e^ siècle, ces bandes sévissaient en nombre sur tout le territoire de la France, ce qui n'a pas pour autant provoqué une multitude de témoignages écrits de leurs langages secrets. Au demeurant, même les témoignages existants sont rarement fiables[132].

[130] J'ai gardé ici l'orthographe originale de Sainéan. Probablement, la majuscule marque le « nom » de chaque « société ».

[131] Les deux se sont développés au XIX^e^ siècle.

[132] De multiples exemples de témoignages faussés par l'incompétence ou la mauvaise foi des intéressés sont cités par Sainéan (1907, 1912).

La première véritable source linguistique sur l'argot est le procès des Coquillards ou Compagnons (1453-1455) qui eut lieu à Dijon. C'était une corporation de voleurs, d'escrocs, de tricheurs, avec une hiérarchie bien structurée, qui opérait partout en France, et qui doit son nom à la coquille portée par ses membres pour se faire passer pour des pèlerins de Saint-Jacques. Parmi les 70 mots ou expressions argotiques ressortis dans ce procès, on trouve les noms des « métiers » des Coquillards qui forment, avec tout le reste de leur lexique, un *langage de spécialité* de ce groupe, leur *jargon*[133], dans le sens moderne du terme. Sainéan, ne faisant pas la distinction entre les termes d'*argot* et de *jargon*, les alterne régulièrement dans ses textes (1907, 1912) pour désigner justement une langue spéciale des malfrats. La confusion s'explique par le fait que les deux mots ont été synonymes très longtemps, et le second a simplement remplacé le premier (Calvet, 1999:5). On retrouve cette distinction terminologique, absente des travaux de Sainéan (1912) et Dauzat (1946), pour la première fois chez Guiraud (1963:101-105), bien que celui-ci emploie encore un autre terme, *langage technique*, et en fait l'une des caractéristiques principales de l'argot, à l'égal de ses côtés secret, expressif et identitaire.

Quant au lexique des Coquillards, leur « terminologie » apparaît également dans le premier monument de la littérature jargonnesque : l'ensemble de ballades[134] (1457-1460) de François Villon intitulé « Le Jobelin », ce qui fait présumer des rapports du poète avec la bande (Sainéan, 1912, I:17 ; Calvet, 1999:16, 93). D'ailleurs, des contacts entre l'auteur de tout texte argotique de l'époque et le monde de la pègre furent presque inévitables jusqu'au XIX^{e} siècle : décrire l'argot n'était possible qu'aux gens ayant accès, par un moyen ou par un autre, au Milieu. Ainsi, on peut également citer les ouvrages de François-Eugène Vidocq, escroc, forçat, puis chef de la Sûreté, les *Mémoires* (1828) et les *Voleurs* (1837) ; ou encore, les volumes écrits par Gustave Macé, ancien chef du service de la Sûreté, dont les plus importants sont : le *Gibier de Saint-Lazare* (1888), *Mes Lundis en prison* (1889) et *Mon Musée criminel* (1890).

Une contribution importante des écrivains, des poètes, des agents de la police, des juges d'instruction, bref, de gens n'ayant rien en commun ni avec la lexicographie, ni avec l'argot lui-même, a particulièrement compliqué l'étude scientifique de ce langage :

> Mystifications et supercheries se présentent […] à chaque pas dans l'histoire des argots. Aucune matière n'est, pour le linguiste, plus fertile en embûches, plus riche en témoignages menteurs, en documents truqués par la fantaisie des écrivains ou la mauvaise foi des intéressés […] (Dauzat, 1946:9).

[133] Partiellement, puisque les jargons d'aujourd'hui n'ont pas forcément la fonction cryptique qui était une fonction principale du langage des Coquillards.

[134] Onze en tout, selon Esnault (1965:VIII).

Par conséquent, les documents traitant du jargon sont souvent remplis d'imprécisions et de confusions qui se transmettent d'un auteur à un autre, d'un dictionnaire à un autre, d'un siècle à un autre. Le premier lexicographe qui étudia ce problème fut Larchey dans son *Dictionnaire historique d'argot* (1888). Cet ouvrage a, selon Esnault, outre la variété des textes contemporains de l'époque pris en compte, un autre mérite, très précieux pour l'évolution des études argotiques : « cette découverte que les livres transmettent des coquilles typographiques » (1965:XI). Par la suite, cela deviendra une évidence pour les argotistes, notamment pour Sainéan (1912, II:82) qui posera comme objectif dans ses *Sources de l'argot ancien* de « présenter les termes de jargon dans leur réalité documentaire, débarrassés des scories et des coquilles que l'ignorance a accumulées depuis trois siècles ». Le même problème d'imprécisions et de supercheries est relevé par Dauzat :

> […] il est peu de textes qui aient été autant déformés que les textes argotiques, par des typographes qui ne les comprenaient pas et par des auteurs ou éditeurs peu soigneux » (*op.cit.*:30).

Colin (2007:92) explique toutes ces « approximations, confusions, hypothèses fantaisistes et convergences » par le caractère prioritairement oral de l'argot et également, par un manque de documentation fiable, écrite ou orale. Dans tous les cas, corriger les coquilles déjà existantes et surtout éviter d'en faire de nouvelles est possible à condition que les analyses étymologiques des documents argotiques soient scrupuleuses et détaillées, comme par exemple, celles effectuées par Delaplace (2004, 2008)[135].

Au procès des Coquillards et aux ballades de Villon a succédé une longue période stérile dans la production de documents jargonnesques. Ce vide fut partiellement comblé par des sources littéraires au XVI^{e} siècle, comme par exemple, les *Mystères*, productions dramatiques dans lesquelles les mendiants et les gueux, parlant évidemment leur langage spécial, jouent un rôle important (Sainéan, *op.cit.*:23-24, 265-266). Ces productions ont été imprimées en même temps que les ballades de Villon ou postérieurement.

Néanmoins, « la véritable transformation du lexique jargonnesque n'aura lieu que dans les premières années du XVII^{e} siècle, et c'est là une véritable démarcation entre les trois étapes : le *jobelin* du XV^{e} siècle, le *blesquin* du XVI^{e} siècle et le *jargon* du XVII^{e} siècle » (Sainéan, *op.cit.*:43). Dès lors, des glossaires des codes argotiques commencent à apparaître, en mettant en jeu le côté secret de l'argot. Si le jobelin était un langage secret uniquement de la pègre, le blesquin embrasse déjà les langages de trois classes vagabondes de l'époque : merciers,

[135] La monographie de 2004 est consacrée au dictionnaire d'un célèbre chansonnier Aristide Bruant *L'Argot au XX^{e} siècle* (1901) ; et celle de 2008 décrit une autre étude du même auteur sur *Le Jargon ou Langage de l'Argot reformé* de Chereau. Un autre travail théorique solide et approfondi sur l'argot, méritant toute notre attention, est l'ouvrage analytique de Colin (2007).

mendiants et bohémiens. Les deux objectifs principaux de ces glossaires sont la mise en garde des honnêtes gens contre le monde des malfaiteurs, et la curiosité pour un langage secret. L'exemple d'un tel glossaire fut l'unique monument jargonnesque du XVI[e] siècle, la *Vie genereuse des Mercelots, Gueuz et Boesmiens* [sic] (1596) de Pechon de Ruby. C'est le code des argotiers de la fin du XVI[e] siècle, englobant les trois classes nomades de l'époque mentionnées ci-dessus.

Le XVII[e] siècle s'ouvre sur un ouvrage d'une énorme importance pour l'histoire du parler en question, *Le Jargon ou Langage reformé : Comme il est en usage parmy les bons Pauvres* [sic] (désormais *Jargon*) de Ollivier Chereau. Publié en 1628[136] pour la deuxième fois, la toute première édition étant introuvable, il a connu plus d'une soixantaine d'éditions successives entre 1630 et 1850[137]. C'est « une sorte de pot-pourri fait de pièces parodiant différents genres (préface, poèmes, documentaires, dictionnaire, chansons, dialogue) et souvent imbriquées les unes dans les autres : chansons, prière, sizain dans le dialogue, compte rendu de procès pour le clore, dictionnaire dans le tableau de l'Argot » dont l'auteur a « avant tout voulu réaliser, au gré de sa fantaisie, un ouvrage facétieux » (Delaplace, 2008:12-13). Ce dictionnaire contenait initialement une nomenclature de 236 entrées qui s'est élargi jusqu'à un peu plus de 800 au début du XIX[e] siècle (*ibid*.:9). Il constitue en lui-même avec toutes ses rééditions entre 1628 et 1850 un historique de l'argot pendant plus de deux siècles. Premier exposé aussi systématique et définitif des faits et gestes des gueux, le *Jargon* présente l'argot comme le signe d'une société utilisant un certain langage afin de dissimuler ses activités aux autorités.

À l'absence d'écrits dans le domaine argotique durant la deuxième moitié du XV[e] et presque tout le XVI[e] siècle et au vide littéraire du XVII[e] qui, toutefois, fut marqué par des réimpressions du *Jargon*, succède la mode de parler l'argot, par jeu, dans la « meilleure société » (Dauzat, 1946:22). Il s'ensuit une vague d'œuvres dramatiques dont les auteurs puisaient leurs idées dans les « sociétés dangereuses » qui parlaient l'argot. Ainsi, inspiré par un personnage réel du monde des voleurs, Cartouche, exécuté en 1721, le comédien du Roi Legrand écrivit une pièce comique *Cartouche ou les Voleurs* (1721) qui par la suite connut maintes représentations. Quatre ans plus tard, Nicolas Ragot, dit Granval, écrit son fameux poème, réimprimé plusieurs fois, *Le Vice puni, Cartouche* (1725). Depuis, le côté romantique de l'argot et de celui qui le

[136] Je donne ici la date trouvée dans tous les ouvrages consultés sur l'argot, excepté le livre de Delaplace (2008) entièrement consacré au *Jargon* et dans lequel l'auteur date cette édition de 1629.

[137] La dernière réédition, celle de Delaplace, est sortie en 2008, accompagnée de notes, de commentaires, de trois compléments bibliographiques détaillés, d'un chapitre concernant les catégories de mendiants et d'un dictionnaire-glossaire du jargon du livret. Elle repose principalement sur les premières éditions du *Jargon*, dites lyonnaises et, selon l'auteur, fait connaître un texte qui n'avait jamais été reproduit jusqu'à présent dans son intégralité (Delaplace, 2008:39).

parle surgit souvent dans la littérature. La tradition argotique de Villon fut ainsi prolongée par Legrand et Granval, et puis, au XIX^e^ siècle, par Sue, Balzac, Hugo, Zola et d'autres.

Au cours de la première moitié du XIX^e^ siècle, selon Sainéan (1912, II:2), les bandes de truands furent singulièrement nombreuses mais elles ne laissèrent pas beaucoup de renseignements sur leurs argots. L'un des quatre ou cinq documents de première importance de l'historique de l'argot – tous les argotologues se rejoignent sur ce point (notamment, Sainéan, Dauzat, Esnault, Guiraud, Calvet, etc.)[138] – est le vocabulaire des bandes de Chauffeurs. Ces malfaiteurs se répartissaient en quatre groupes (ceux du Centre, du Nord, de l'Est et les Chauffeurs Lyonnais) et tenaient leur nom de leur habitude de brûler la plante des pieds de leurs victimes pour leur faire dire où elles cachaient leur argent. La bande d'Orgères (en Eure-et-Loir), la plus violente, fut jugée en 1800. Lors du procès, les voleurs donnent leur lexique, le précieux glossaire des Chauffeurs d'Orgères qui sera connu du grand public grâce à l'ouvrage de Leclair, *Histoire des bandits d'Orgères* (1800). L'auteur y présente non seulement le vocabulaire de la bande, mais aussi son organisation, représentant une « société structurée et hiérarchisée, un sous-groupe social » (Calvet, 1999:26).

Les écrits d'un autre personnage mythique du monde argotique, le fameux Vidocq jouèrent un rôle historique dans l'évolution de l'argot. L'auteur des *Mémoires* (1828) et des *Voleurs* (1837) affirme, et pour cause, dans la préface de ce dernier livre :

> Ce Dictionnaire, je ne crains pas de le dire, est fait avec plus de soin que tous ceux qui l'ont précédé. Les lecteurs y trouveront de nombreuses observations sur l'origine et la valeur des mots, et des détails peu connus sur la manière de procéder des diverses catégories de voleurs. Ces détails ne seront pas la partie la moins curieuse et la moins utile du livre (Vidocq, *Les Voleurs*, I:VIII, cité dans Sainéan, 1912, II:12).

Le vocabulaire de Vidocq constitue, selon Calvet (*op.cit.*), le plus important témoignage direct sur l'argot du XIX^e^ siècle, et le dernier sur le langage des bandes de truands. Deux raisons peuvent l'expliquer. D'abord, le milieu de la pègre devient de plus en plus ouvert à partir de la deuxième moitié du XIX^e^ siècle et s'infiltre dans les basses classes populaires de Paris. Ensuite, les choses changent lorsque Michel publie en 1856 ses *Études de philologie sur l'argot et sur les idiomes analogues parlés en Europe et en Asie*. Ce fut la première fois dans l'histoire de l'argot que l'auteur d'un ouvrage jargonnesque n'était pas du « milieu ».

Dorénavant, l'argot devient objet d'études et les sources ne sont plus des témoignages mais des interprétations, des dictionnaires. Une nouvelle ère dans l'histoire de l'argot commence :

[138] Ouvrages cités ci-dessus.

> Il n'est plus besoin […] d'être ancien bagnard, policier ou médecin de prison, c'est-à-dire, d'être d'une manière ou d'une autre en contact avec le « milieu », pour traiter de l'argot (Calvet, *op.cit.*:31).

Les études de Michel seront suivies par divers dictionnaires d'argot : Larchey (1860), Delvaux (1866), Rigaud (1878), Delesalle (1896), Bruant (1901), France (1910) et par de très nombreux ouvrages lexicographiques du XX^{e} siècle.

3.4.2. L'évolution de l'argot : d'un langage artificiel à un langage identitaire

La notion d'*argot* a beaucoup évolué depuis sa première mention écrite, datée du XII^{e} siècle, et en particulier à partir du XIX^{e} siècle, quand ont été publiés les premiers ouvrages d'analyse linguistique sérieux sur l'argot : les *Études* de Michel et l'*Étude sur l'argot français* (1889) de Schwob et Guieysse, qui, à leur tour, ont inspiré Sainéan pour *Les Sources de l'argot ancien* (1912). Cette évolution se manifeste en grande partie selon les axes suivants :

- caractère conventionnel, artificiel et secret de l'argot (= ses fonctions) ;
- milieu de son expansion ;
- distinction faite exclusivement par des spécialistes de langue entre les termes d'*argot* et de *jargon* désignant progressivement deux notions différentes ;
- lien existant entre l'argot et le langage populaire.

Les citations collectées sur le sujet dans l'Annexe 2 retracent partiellement cette évolution à travers les sources écrites du XIX^{e} au XXI^{e} siècle et illustrent surtout les deux premières caractéristiques, typiques de l'argot traditionnel et gardant toujours leur noyau même dans les définitions les plus récentes. Les deux axes suivants, au contraire, ont toujours été perçus différemment selon les époques et les chercheurs, et méritent une analyse plus détaillée. Les divergences entre *jargon* et *argot* ainsi que les relations existant entre ce dernier et le *langage populaire* seront examinées plus loin dans ce chapitre.

En parcourant ces citations, on peut constater que la notion d'argot a évolué au cours du temps : originairement « langue artificielle », contraire d'une formation spontanée, non-compréhensible pour les non-initiés, l'argot est devenu « artificiel non pas dans ses modes de création lexicale mais dans son emploi » ; puis un vocabulaire et une syntaxe particuliers, différents du français commun, et enfin, la « langue maternelle, spontanée et naturelle » de certaines couches sociales. La définition s'est élargie avec le temps, est passée d'une définition très restreinte, classique, de « langage de la pègre », à une définition moderne, socio-psychologique, où l'argot reflète une déviance langagière refoulée ou non, selon les individus. La « langue spéciale » des « classes dangereuses » avec des « procédés artificiels » s'est transformée en « dialecte social », en traversant un « langage parasite » avec l'emploi artificiel

d'un lexique dont les procédés sont propres à tout idiome, ayant pour objectif une certaine cohésion d'un groupe, sa défense contre le monde extérieur, ainsi qu'une « façon de se situer par rapport à la norme ». Quant aux fonctions de l'argot, il servait initialement à limiter la communication au plus petit nombre, mais progressivement, sa fonction cryptique s'est effacée au profit d'une fonction identitaire et emblématique.

3.4.3. Liens entre l'argot et le langage populaire

La pénétration dans le langage populaire urbain (bas langage parisien, langage des Canuts à Lyon, etc.) ne s'opère guère avant la fin du XVIII[e] siècle. C'est à ce moment que les malfaiteurs cessent progressivement de représenter un milieu clos. Leur argot est alors condamné à se dévoiler rapidement et à évoluer d'un langage second cryptique à un parler quotidien de ses membres, puis de leur entourage. Sainéan et Dauzat attestent dans leurs ouvrages la disparition de l'argot à cette époque :

> […] lorsqu'avec le XIX[e] siècle les bandits en troupes ont fait place aux malfaiteurs d'occasion plus isolés […], l'argot des malfaiteurs a promptement cessé d'être un langage à part, pour fusionner peu à peu avec la langue populaire (Dauzat, 1946:15).

> Le XIX[e] siècle est à la fois l'époque la plus féconde du développement du jargon[139] et sa période finale (Sainéan, 1912, II:1).

Rien d'étonnant alors, que Sainéan (1912, II:71-79) relève une énorme quantité d'erreurs tant formelles que sémantiques dans le *Dictionnaire français-argot* (1901) de Bruant. Ces erreurs sont d'ailleurs reconnues par d'autres spécialistes de l'argot (Delaplace, 2004:*passim*), qui les expliquent, entre autres, par la disparition de l'argot :

> Pour qu'un des meilleurs représentants du langage parisien de nos jours [Bruant] s'illusionne à un tel point sur l'argot proprement dit, il faut que celui-ci soit mort, bien mort, et qu'il n'y ait à l'heure actuelle qu'un seul argot, confondu avec le bas langage parisien, largement émaillé d'ailleurs de traces jargonnesques (Sainéan, 1912, II:79).

Guiraud au contraire, prouve l'existence de l'argot à l'époque moderne en précisant que cette langue « parasite et secrète » des voleurs a toujours été leur *seconde* langue, à l'égal de la langue d'usage et que les deux ont existé en parallèle :

> La langue des malfaiteurs, leur langue d'usage, ne s'est pas fondue dans le bas-langage[140], elle en a toujours fait partie ; c'est leur vocabulaire secret qui s'est vulgarisé, mais sans pour cela disparaître ; devenus clairs, les mots ont été incorporés au parler ordinaire par les truands d'abord, ensuite par l'ensemble du peuple qui les entendait dans leur bouche (1963:18).

[139] Jargon ici = argot.

[140] Synonyme du *langage populaire* chez Guiraud.

Guiraud démontre que la vulgarisation[141] de l'argot n'a pas entraîné son effacement mais à l'inverse, a contribué à la création de nouveaux procédés de formation, notamment de la codification (*ibid*.:14-25). On retrouve l'hypothèse de Guiraud chez Delaplace (*op.cit*.:220) qui, lui aussi, réfute l'idée du déversement de l'argot dans le langage populaire en supposant que le premier s'est enraciné dans le second par des procédés qui étaient propres au langage populaire, comme par exemple, la suffixation mutilante ou l'apocope (*Montpar* = apocope de Montparnasse en langage populaire ; *renduche* = déformation de « rendez-vous » ; *cambri* = apocope de « cambriolage » ou « cambrioleur » en argot). Delaplace se garde de penser que l'argot a été créé par la pègre, repris ensuite dans l'usage populaire ; il propose de l'inscrire dès sa formation dans le lexique expressif du français. Cette théorie lui permet d'ailleurs d'expliquer une dispersion lexicale présente dans les dictionnaires d'argot et/ou de *langue verte*[142] de Bruant, Delvau, Larchey, Virmaître et France :

> S'ils ont réuni sous les étiquettes argot ou langue verte autant d'unités aussi diverses et souvent étrangères à l'argot de la pègre, c'est qu'ils ont d'abord vu en elles les propriétés expressives qu'elles ont en commun, pour avoir […] été formées conformément à certaines ressources expressives du langage et de la langue, que ce soit par des malfaiteurs, par d'autres gens des classes populaires ou même par des littérateurs en verve (Delaplace, 2004:275).

Quant au système linguistique de l'argot, Dauzat (1946:8) – et tous les chercheurs sont unanimes sur ce point – ne voit pas en lui une *seconde* langue mais une langue *seconde* par rapport à la langue générale : contrairement à celle-ci, il n'a qu'un lexique, pas de phonétique, ni de syntaxe particulière, les déviances phonétiques et syntaxiques qu'on rencontre dans l'argot étant celles du langage populaire. Cette position de l'argot limite son usage aux circonstances, aux cas où il est utile : « dans l'exercice de la profession avant tout, ou lorsqu'on ne veut pas être compris des profanes » *(ibid.).* La réflexion de Delaplace va dans le même sens :

> Ce que l'on nomme ainsi [argot] n'est pas véritablement une langue et ce pour la simple raison que sa phonologie, sa syntaxe et sa morphologie flexionnelle (conjugaison, marques de genre et de nombre) sont celles du français et plus précisément, […] de l'usage populaire de cette langue dans la région parisienne (Delaplace, 2004:71-72).

Boudard et Etienne (1990:22) réduisent l'observation de Dauzat en annonçant dans leur méthode que la seule chose qui distingue l'argot du parler populaire est le vocabulaire. Étant donné que l'argot sert d'« instrument de communication secondaire, parasitaire, qui suppose le

[141] Le même phénomène est défini par Podhorna-Policka (2007:13) comme « annoblissement stylistique » des mots issus du vieil argot. Elle cite des conclusions statistiques faites par Červenkova dans sa thèse *L'Enrichissement du français standard des sources argotiques* (2002) : « sur le corpus de quasiment 400 mots d'origine argotique, 53,8 % ont amélioré leur statut sur l'échelle des niveaux de langue (vers le familier notamment), seulement 11,8 % gardent toujours la marque argotique dans les dictionnaires usuels et 34,3 % ne sont plus usités » (Červenkova cité dans Podhorna-Policka, *op.cit*.:13-14).

[142] La périphrase d'*argot*, *langue verte* – expression datée de 1852 – a reçu deux connotations différentes, l'une renvoyant à la langue des jeux (par référence au tapis vert) et l'autre à la rudesse (ex. : *parler vertement*). La langue verte est donc conçue comme langue des tricheurs mais aussi comme langue rude (Calvet, 1999:3).

maniement de la langue commune » (François-Geiger, 1968:627), il ne peut pas être international et l'on peut ainsi ramener sa description à l'analyse de son lexique. Ce dernier, néanmoins, ne peut pas fonctionner indépendamment de la langue générale car la plupart des mots grammaticaux et une partie non négligeable des mots lexicaux les plus courants n'ont pas de correspondants argotiques. L'argot est donc très dépendant dans son emploi de la langue commune, si l'on admet effectivement qu'il utilise la syntaxe du français populaire (ex. : *le pognon que j'ai besoin*) et qu'il a une « couleur phonétique »[143] (par exemple, l'« accent » arabe de certains argots).

Un important point de divergence demeure dans l'absence de la métaphore, tellement présente dans le langage populaire et dont l'argot, ce langage à clef, est dépourvu. D'ailleurs, cette observation aboutit, chez Esnault, dans sa préface à l'ouvrage de Yve-Plessis (1901:XV), à la conclusion suivante :

> […] la forte part des dictons enregistrés par *Littré* est faite de dérivations synonymiques ou calembouriques et devrait se trouver dans *Delesalle*[144] ; une bonne part du dictionnaire de *Delesalle* étant faite de métaphores, devrait se trouver dans *Littré* ; ou pour mieux dire, *Delesalle* devrait être fondu dans *Littré* : il n'y a qu'une langue française totale. […] L'argot, ça n'existe pas [italiques ajoutés].

Une autre réflexion, qui reprend partiellement celle de Guiraud sur l'existence parallèle de ces deux parlers et prolonge l'idée de Dauzat sur un usage particulier de l'argot, est engagée par Mathieu :

> La langue des malfaiteurs, qui apparaît aux représentants de la justice comme artificielle et secrète est en réalité un usage particulier de la langue du peuple (ou d'une partie de celui-ci) ; un *sociolecte* né en grande partie sur la place publique[145] [italiques ajoutés] (2001:11).

Dans sa thèse, Mathieu (2001:174) oppose l'argot, qui est très difficile à définir, à un usage populaire que « tout le monde reconnaît assez facilement ». Je n'approuve pas cette définition puisque, même si les définitions de l'argot aujourd'hui ne sont pas toujours cohérentes entre elles, la notion de populaire est dépassée et demande une révision sémantique et terminologique. Une autre position que je ne partage pas avec ce chercheur porte sur la différence d'usage entre le langage familier ou populaire et l'argot : dans l'usage du premier, d'après Mathieu, l'attention du locuteur est quelque peu relâchée, tandis que l'usage du dernier demande une attention accrue : « il faut opérer un tri, choisir ses mots » (*op.cit.*:321-322). Cela est justifié si l'expression en argot n'est pas naturelle pour le locuteur. Sinon, le tri et le choix se font

[143] Expression de Calvet (1999:82-83).

[144] Il s'agit certainement du *Dictionnaire Argot-Français & Français-Argot* de Delesalle, apparu en 1896.

[145] La thèse de Mathieu (2001) décrit entre autres le rôle de la place publique dans la formation et le développement de l'argot.

automatiquement et d'une manière aussi relâchée que dans le cas du langage familier ou populaire. Voici encore une affirmation de cet élève de Calvet qui n'est pas en cohérence avec mes propres observations : « L'argot apparaît aujourd'hui plus valorisant que l'usage familier de la langue » (*ibid*.:322). Lors de mes enquêtes sur le NS, à ma proposition de répondre à un questionnaire « sur l'argot », les gens répondaient avec une certaine réticence qu'ils ne le parlaient pas ou qu'ils n'utilisaient pas ce genre de lexique ; tandis que la présentation de l'enquête comme un questionnaire « sur l'emploi du langage familier » provoquait une tout autre réaction chez d'autres sujets et aucun refus.

Aujourd'hui, beaucoup de linguistes ne font plus la différence entre les bas registres de langue, notamment entre l'argot et le langage populaire :

> la communication argotière est devenue une forme du langage populaire, s'est généralisée à de nombreux égards. Nous ne pouvons plus guère déceler maintenant de différence entre *populaire* et *argotique*, qui tous deux participent d'une sorte d'encanaillement général et « démocratique » […] (Colin, 2007:18).

Ce changement est peut-être dû entre autres à l'influence du monde anglophone dans lequel, pour désigner l'argot des voleurs on emploie le mot *cant* et pour l'argot du peuple le mot *slang*. Ainsi, on fait la différence entre l'argot dans son sens primaire et l'argot qui s'est mêlé à la langue populaire. Cette distinction permet de ne pas confondre l'argot de groupe ou de profession – jargon – avec l'argot des malfaiteurs. Dans la tradition anglophone, il existe aussi le terme *antilanguage* introduit par Trudgill dans son *Introducing Langage and Society* (1992:10-11) qui, selon ses fonctions, réunit le *cant* et le *slang* :

> *Antilanguage* A variety of a language, usually spoken on particular occasions by members of certain relatively powerless or marginal groups in a society, wich is intended to be incomprehensible to other speakers of the language or otherwise to exclude them. Examples of groups employing formes of antilanguage include criminals, drug-users, schoolchildren, homosexuals and gypsies. Exclusivity is maintained through the use of slang vocabulary, sometimes known as argot, not known to other groups, including vocabulary derived from other languages.

Le langage populaire anglais n'est donc pas distingué en tant que tel et ne semble pas être séparé du langage des niveaux *colloquial* ou *informal*.

Malgré la disparition de l'argot traditionnel, la déviance langagière, cette désobéissance consciente ou inconsciente à la norme ne mourra jamais. Au XX^{e} siècle, on parle plutôt *des* argots. Les différentes espèces d'argot sont nombreuses. Parfois les linguistes, recherchant la vérité, s'en écartent au contraire. Ainsi, Bauche (1946:23-24) désigne par *argot* même des mots particuliers propres à chaque famille plus ou moins unie et vivant sur elle-même, sans trop de fréquentations au-dehors. Le critère de définition pour Bauche est la non-compréhension de ces mots et expressions par des personnes extérieures à la famille. Il oublie le côté inéluctable de

l'argot qui est sa fonction cryptique, ainsi que ses procédés formels différents des procédés habituels de la langue. Si l'on suivait sa logique et nommait en conséquence tout ce qui est incompréhensible pour l'autre un « argot », on pourrait également appeler les langues étrangères des « argots ». Dans le cas de la famille, il ne s'agit pas de la création d'un argot incompréhensible pour les intrus, mais simplement des associations, des phrases liées au vécu des membres de la famille et qui sont parfois difficiles à suivre pour quelqu'un d'extérieur.

La crainte de la perte de l'argot, exprimée par plusieurs linguistes, n'pas de raison d'être : l'argot ne se perd pas mais se transforme, change de fonctions, de locuteur, de milieu, et aussi « tend à se fondre dans le code commun dont il contribue à accélérer le renouvellement » (François-Geiger, 1968:626).

L'argot moderne de type « fast food »[146] n'est plus réservé aux initiés mais devient d'un usage quasi universel. Cela découle, selon Merle (1990:9), du fait que le langage parlé a pris le pas, depuis quelque temps, sur la langue écrite. Les locuteurs n'ont plus peur du vulgaire. Cet argot est devenu une sorte d'emblème, une façon de se situer par rapport à la norme linguistique et par rapport à la société (Calvet, 1999:6 ; Guiraud, 1963:97-100).

Le XX^{e} siècle y a rajouté un côté « branché », « à la mode », et fait paraître beaucoup d'ouvrages peu sérieux du point de vue scientifique mais attirants pour le public. Les passionnés d'argot – journalistes (Pierre-Adolphe, Mamoud & Tzanos, 1995) ou chansonnier et écrivain (Bruant, 1901) – qui n'ont rien en commun avec le Milieu comme auparavant, publient des ouvrages qui trouvent vite leur public. Le rôle de ces travaux, non dénués d'intérêt, est de combler la demande et la curiosité des lecteurs envers le lexique toujours condamné par la norme.

Une autre fonction de l'argot, qui a supplanté sa fonction principale, s'est également développée au XX^{e} siècle, l'argot devenant quelque chose de ludique avant tout. À titre d'exemple, on peut citer les nombreux romans de San-Antonio ou encore, *Le Livre des darons sacrés ou la Bible en argot* de Devaux (1965) où l'histoire de l'Ancien Testament est entièrement réécrite en argot. Cependant, selon Goudaillier (2002b:13-14), c'est la fonction identitaire qui domine dans les argots sociologiques du XX^{e} siècle :

> En France au cours du XX^{e} siècle les argots de métiers cèdent progressivement la place aux argots sociologiques. Ces deux types d'argots se différencient entre eux par l'importance relative des fonctions qu'ils exercent : pour les argots de métiers les fonctions sont essentiellement cryptiques, voire crypto-ludiques ; les fonctions identitaires, quant à elles, n'occupent qu'une place secondaire. Une inversion des rapports intervient dans le cas des argots sociologiques des cités.

[146] Expression de Merle (1990:7-9).

> Les fonctions identitaires jouent pleinement leur rôle […], [tandis que les] fonctions crypto-ludiques n'occupent plus désormais la première place […].

Calvet (1999:89-91) emploie d'autre termes pour dénommer cette nouvelle fonction de l'argot : *sémiotique*, *symbolique* ou encore *emblématique*. Elle prend le pas sur la fonction cryptique, ce qui fait que la spécificité des argots contemporains est devenue sociale avant d'être linguistique. Parler argot exprime une sorte de refus, de rejet d'une norme imposée à l'individu. Le « fonctionnement pragmatique anti-social de l'argot est une des clés de sa compréhension », selon Colin (2007:19) ; sinon, il n'y a aucun critère linguistique, aucun critère rigoureux et systématique « d'argoticité » d'un lexique et encore moins d'un langage (*ibid*.:43).

En résumé, l'argot du XXI^{e} siècle est un langage en grande partie oral et souvent codé, avec son vocabulaire particulier. Son utilisation, relevant d'une prise de position sociale, est devenue un emblème pour des groupes sociaux isolés qui manifestent une certaine opposition par rapport au pouvoir à travers la langue légitime qui en est un des symboles, par rapport à la norme linguistique et par rapport à la société la préservant.

3.4.4. Procédés formels de l'argot français

Les procédés de formation des mots argotiques, à quelques exceptions près, sont les mêmes que ceux du langage populaire, c'est-à-dire exagérant les procédés de la langue courante. La langue populaire se caractérise par un fort coefficient d'affectivité et d'expressivité. Ce sont les classes populaires qui, selon Guiraud (1978:81), ont souvent mieux conservé et développé que d'autres la capacité de jouer avec les ressources de la langue et de dire de façon plus expressive ce qu'elles ont à dire. Les principales caractéristiques de l'expressivité populaire sont : concrétisation de l'abstrait, dégradation des valeurs esthétiques, morales et affectives, sarcasme et ironie (*id*., 1963:40-54). C'est le besoin d'exprimer ces valeurs que nous retrouvons derrière la plupart des procédés de création lexicale. Les argotismes, tout comme les mots et les expressions populaires, ont un caractère expressif qui est le critère le plus fondamental, d'après Delaplace (2004:107), de leur insertion dans les dictionnaires d'argot :

> […] parler argot, c'est très souvent substituer à une expression incolore ou en voie de la devenir une expression chargée d'expressivité par les propriétés qui lui viennent du (ou des) procédé(s) dont elle résulte (*ibid.*:111).

En fonction de l'objectif majeur de l'argot – masquer le sens en limitant la communication aux initiés – il existe deux façons d'opérer : cacher la forme en modifiant le signifiant ou changer le sens du mot en jouant avec le signifié.

Au départ, l'un des procédés traditionnels de la création des mots d'argot fut la substitution de sens des mots de la langue générale. À partir de Vidocq, l'ancien argot se vulgarise et d'autres

procédés se propagent : la déformation des mots et la création de codes spéciaux. Ces derniers deviennent progressivement connus, « un code est hors de la linguistique : il est arbitraire, donc périmable ou décalable par décret » (Esnault, 1965:VI) ; mais il suffit de changer périodiquement la clé du code, et la fonction principale – fonction cryptique – est à nouveau remplie. Presque exclusivement oral, l'argot ignore les problèmes de distinction entre langue écrite et langue parlée et n'est pas soumis à la réglementation normative qui en découle. Or, le caractère oral de l'argot détermine ses procédés de formations :

> […] si l'argot n'use guère des procédés qui s'appuient sur la graphie comme les formes créées à partir de sigles […], il tire parti de toutes les ressources de déformation orale. Souvent, au reste, ces mécanismes se doublent de jeux de mots, calembours, contrepèteries, mots-valises… (François-Geiger, 1968:634).

Chaque argotologue se fait un devoir de décrire les procédés de formations argotiques en élaborant sa propre typologie[147]. La plus complète, parmi une multitude, est l'une des premières – celle de Dauzat (1946:90-129 ; 130-164). Même si certaines notions y sont vieillies ou ont évolué, si les exemples sont tous à rafraîchir, c'est une description qui est toujours valable. Je la reproduirai ici en conservant les éléments qui restent actuels et en ajoutant des procédés nouveaux ou des omissions. Les exemples sont tous modifiés, sauf s'ils sont encore employés à l'oral ou dans la littérature.

Dans les *changements de forme,* Dauzat distingue :

- La composition qui reste un procédé assez productif aujourd'hui. Delaplace (2004:248) cite la composition avec la préposition « sans » : *sans-le-rond, sans-pain, sans-pognon* = « misérable ». Colin (2007:76-77) note également le mot « ras » devenu un pseudo-préfixe très productif : *ras-le-bol* a donné *ras-la-caisse, ras-le-cul, ras-le-pot* ; *ras-le-bonbon, ras-la-touffe, ras-le-cresson* ; mais aussi *ras-la-casquette, ras-la-coiffe* (par méconnaissance du sens de *bol*[148]), etc.
- La dérivation ou le changement catégoriel : verbe => nom : *arnaquer* ou *arnacher* = « tromper » => *arnaque* ou *arnache* = « tromperie » ; nom => verbe : *pieu* = « lit » => *se pieuter* = « se coucher ».
- La suffixation renforcée : boutique => *boutanche*, Parisien => *Parigot, bombe* => *bombax* = « une très belle fille ».
- Suffixes déformateurs, substitution et addition de finales : boue => *bouscaille*, fusil => *flingot* (all. *Flint*), roux => *rouquin*.

[147] *Cf.* les typologies de Dauzat (1946), Guiraud (1963), Gadet (1992), Calvet (1999), Mathieu (2001), Delaplace (2004), Colin (2007).

[148] *Vx* « postérieur ».

Dauzat ne cite pas la dérivation préfixale qui est pourtant un procédé riche en argot. Colin (*op.cit*.:76) signale la fréquence de *hyper-*, *hypra-*, *giga-*, du même ordre que *archi-*, *macro-*, *micro-* ; et maintenant aussi *nano-* : *nano-connerie*, *hyper-sympa*, *hypra-occupé*, etc. Toujours en suivant Colin (*op.cit*.:77), on peut rajouter aussi l'infixation, un procédé rare en français : *vachement* => *vachtement*.

- Attractions paronymiques[149] ; jeux de mots ; répulsions homonymiques : capitaine + piston => *capiston* ; territoriaux => *terribles toriaux* ; « travail » = *boulot* => *boulonner* = « travailler beaucoup » et non *bouloter* = « manger beaucoup » <= *boulot* = « nourriture ».
- Agglutination et déglutination[150] : l'oiseau d'huppe => *dupe* ; un *arquin* = archer, soldat => *narquin*.
- Abréviations par apocope ou aphérèse[151] : vélocipède => *vélo*, association => *assoc'* ; racaille => *caille*, problème => *blème*, *pétasse* => *tasse* = « fille ».

L'*abréviation* est un phénomène récent qui n'apparaît qu'à la fin du XVIII[e] siècle :

> L'abréviation par amputation des *finales* a pris [...] une extension considérable dans la langue populaire et familière contemporaine. Elle répond au besoin de réduire les mots trop longs qu'ont multipliés les formations gréco-latines à notre époque, − besoin d'autant plus impérieux que le rythme de la vie s'est accéléré comme la rapidité de l'élocution[152] (Dauzat, 1946:110).

L'apocope, selon Delaplace (2004:238), devient de plus en plus employée en argot après la Révolution de 1789. La troncation des mots par aphérèse est un procédé qui « tire son origine d'emplois vocatifs ou impératifs dans lesquels, la syllabe tonique étant particulièrement intense, l'initiale atone tend par réaction à s'affaiblir et à disparaître » (Dauzat, *op.cit*.:112). Il est fréquent surtout pour les noms de personnes et dans l'argot militaire (*ibid*.). La répartition entre les deux types d'abréviation n'obéit pas à des lois rigoureuses.

- Phonétismes populaires et régressions : Gnafron du guignol lyonnais => *gnaf* = « cordonnier » ; fainéant => *faignant, feignant*[153].
- Altération morphologique[154] : un cheval – des *chevaus*[155] => un *chevau*[156] – des chevaux => un cheval[157] – des chevaux, par analogie => un *chapal*[158] = chapeau, un *zéral*[159] = zéro.

---

[149] Paronyme : « Se dit de mots presque homonymes qui peuvent être confondus […] » (*PR*, 2001).

[150] *Agglutination* est l'addition d'une initiale postiche ; *déglutination* est l'amputation de l'initiale (Dauzat, 1946:108).

[151] Suppression de la partie finale ou initiale respectivement d'un mot.

[152] Il faut noter que Dauzat parle de la rapidité de l'élocution en 1928, date de la première édition des *Argots*. Depuis, la situation n'a fait que s'aggraver.

[153] Orthographe fautive, selon Dauzat (*op.cit*.:116), mais enregistrée comme la seule possible dans le *Dictionnaire de l'argot français* de Colin, Mével et Leclère (2002:331-332), bien qu'ils citent, entre autres, les variantes *faigniant* et *faignant* dans la partie étymologique de l'article.

[154] Exemples de Dauzat (*op.cit*.:117).

– Redoublement ou réduplication : Lucien => *Luluce* ; fantassin => *biffin* => *bibi*.
– Déformation d'origine auditive – métathèse[160], anagramme[161], largonji[162] : frère => *refra* => *frare*, pourri => *ripou* ; vingt => *linvé*, sac => *lacsé*, fou => *louf*.

Nous pouvons rajouter ici le javanais, un procédé qui consiste à intercaler dans les mots les syllabes *-va-* ou *-av-* : grosse => *gravosse*.

– Déformation d'origine visuelle et en particulier, abréviation par les lettres initiales, le procédé qu'on appelerait aujourd'hui la « siglaison » et qui a reçu une large diffusion dans le langage des SMS : *overdose => O.D.*, *no problem => NP*, *mort de rire => MDR*, etc.
– Cacographies[163], corrections et conjectures : *passes* = « souliers » => *paffes*, bijou => *bilou*.
– Pronoms personnels : « moi » => *mézière*, *mézingue*, *méziro*, « toi » => *tézis*, etc.

Il manque dans cette liste deux dispositifs, la création de mots savants ludiques et des emprunts, signalés dans la typologie de Delaplace (2004:248-259) :

– Calque des procédés de formation de mots savants : *soulographe* = « ivrogne », *crapulite (aiguë)* = « éraillement de la voix », *vomitatoire* = « dégoûtant ».
– Emprunts à l'anglais : *smart* et *snob* = « élégant » ; à l'arabe : *cleb* = « chien » ; à d'autres langues : *schnaps* = « eau-de-vie », de l'allemand ; etc.

Dans les *changements sémantiques*, Dauzat spécifie neuf catégories (1946:130-164) :

– « Dérivation synonymique »[164] : « tête » = *poire => pêche*, *pomme*, *citron*, *cerise*, *fraise*, *cassis*, etc.
– Périphrase : « bouchers » => *les frappeurs de bêtes*, « supplice de la roue » => *lune à douze quartiers*.

---

[155] En moyen français.

[156] Dans le patois et dans le langage populaire de Paris de l'époque.

[157] Par fausse régression.

[158] Dans l'argot de Polytechnique.

[159] Voir la note précédente.

[160] « Permutation de certains phonèmes dans la chaîne parlée » (ex. *fromage* <= lat. *formaticum*) (Dubois & al., 2002:302). On pourrait ranger le verlan dans des cas particuliers de la métathèse.

[161] « Mot obtenu par transposition des lettres d'un autre mot (ex. *Marie — aimer*) » (*PR*, 2001).

[162] Cette déformation de l'argot reçut le nom de *loucherbem* ou *loucherbème* et fut décrite pour la première fois par Schwob (1889) comme procédé consistant à remplacer le premier phonème d'un mot par <L>, à le rejeter à la fin du mot, et à le faire suivre parfois d'un suffixe.

[163] Ce sont des fautes d'impression et des erreurs de notation.

[164] Procédé particulier aux argots et à la langue populaire : « Un mot prend-il un sens figuré en argot, tous ses synonymes sont susceptibles d'acquérir la même valeur » (Dauzat, *op.cit.*:138).

- Ellipse : s'en mettre plein la lampe (« estomac ») => s'en mettre = « manger » ; mettre les cannes ou les voiles (« les jambes ») => les mettre = « se sauver » ; en mettre un coup => en mettre = « travailler dur ».
- Contagion sémantique ou métonymie : les *Macaronis* = « les Italiens », *casquette* = « contrôleur », *gagner son bifteck* = « gagner de l'argent », *sentir le sapin* = « n'avoir plus longtemps à vivre »[165].
- Utilisation de noms propres ou antonomase : *fritz* = « Allemand », *mickey* = « individu médiocre ».
- Métaphore : *couvert trois pièces* = « organes sexuels masculins », *plumer* = « dépouiller, escroquer ».
- Ironie, contrastes, dégradations, formations péjoratives : *anglais* = « oie », « parce qu'elle aime l'eau comme le peuple le plus marin d'Europe »[166], *morpion* = « enfant », *terrible* = « très fort ».
- Spécialisations de sens : pas spécialement argotiques, mais communes à tous les langages de métiers, selon Dauzat (*op.cit.*:156) : *longue* = « année de prison » ; *lourde* = « porte » (à enfoncer, dans le langage des malfaiteurs).
- Euphémismes : *faire, donner* = « dénoncer » ; *en être* = « être de la police ». Pour l'argot, ce procédé peut paraître paradoxal. Cependant, les euphémismes y sont assez fréquents.

On peut compléter la liste par :

- Glissement des significations et polysémie : « l'usage des mots étant moins fortement fixé que dans le français standard, les sens sont parfois mouvants, ou changent rapidement » (*bedave* = « fumer » ou « faire l'amour » ; *bicrave* = « voler » et « vendre ») (Seguin & Teillard, 1996:221-222).
- Calembour et jeu de mots :

> Aujourd'hui, la presse écrite […] ne peut plus guère rédiger un titre d'article, de préférence à la une, sans produire un jeu de mots approximatif et le plus souvent totalement inapproprié à l'intérêt ou à la gravité de l'information ainsi présentée (Colin, 2007:79).

Guiraud (1963:54-76), dont la typologie est particulièrement détaillée, fait également cette division en substitutions de forme et substitutions de sens. Sa typologie fut reproduite sous la forme d'un schéma par Calvet (1999:35). Elle ne diffère guère des typologies déjà citées. En revanche, Guiraud est le seul qui conteste l'importance des emprunts en argot :

[165] Par allusion au cercueil ordinairement fait de ce bois.

[166] Dauzat, *op.cit.*:156.

> Rien de plus faux, l'argot contient bien quelques mots d'emprunts, mais en nombre insignifiant, si on considère qu'environ un dixième des mots de la langue commune sont d'origine étrangère (1963:87).

Il affirme que l'argot emprunte très peu à l'étranger mais beaucoup aux dialectes locaux : « Une bonne moitié du vocabulaire de l'argot atteste des formes dialectales » (*pègre*, *esquinter*, *mandale,* etc.) (*ibid.*:64). Il souligne également l'origine en ancien français de certains mots d'argot modernes : *entraver* (*enterver* en anc. fr.) ; *baratiner* (*barater* en anc. fr. = « troquer » et « frauder, tromper ») ; etc. Quant aux emprunts étrangers, Guiraud (*op.cit.*:89) ne cite que deux cas de recours à ce moyen : pour nommer les peuples étrangers (*bougnoule* = « Noir » ; *manouche* = « bohémien », etc.) ; et pour désigner des monnaies (*pèse* = « peso » ; *senaqui* = « pièce d'or » (de gitan), etc.). Tous les autres spécialistes de l'argot sont d'accord sur l'importance des emprunts étrangers en argot (Dauzat, 1946:60-87 ; Colin, 2007:77, etc.). Nous trouvons une explication de cette contradiction chez François-Geiger (1968:639) :

> Néanmoins, s'ils se multiplient lors des périodes de contacts, par exemple chez les Coquillards qui avaient de nombreux membres italiens et espagnols ou dans les corps coloniaux de la première guerre mondiale, les emprunts demeurent relativement rares dans ces parlers pratiqués par des communautés volontiers itinérantes. C'est que l'argot – qui […] n'est pas tourné vers l'extérieur et qui a son chauvinisme linguistique, comme le prouvent les nombreux emplois péjoratifs d'emprunts – semble manifester une prédilection pour la déformation de termes autochtones.

Les procédés de formation les plus courants dans les argots modernes sont la *codification* et l'*abréviation.* Les *codes* ou les *argots à clef* sont des déformations des mots par ajout, suppression, déplacement ou remplacement d'éléments. Si l'origine des codes remonte à plusieurs siècles, leur généralisation est récente – XIX^{e} siècle – à des fins ludiques et de reconnaissance de groupe (Gadet, 1992:115). Il s'agit toutefois de parlers d'une fabrication artificielle dont l'extension semble être toujours demeurée assez restreinte (François-Geiger, 1968:634). Colin (2007:44) abonde dans ce sens :

> Quand aux sous-codes que représentent le largonji, le javanais et le verlan, les deux premiers sont à peu près inexistants aujourd'hui, et ne figurent plus que comme des amusements littéraires ou enfantins, le troisième est un procédé très ancien, nettement plus en vogue aujourd'hui.

En effet, le verlan comme procédé de formation argotique date du XVI^{e} siècle[167], mais le procédé fut longtemps limité et s'est répandu seulement au XX^{e} siècle, d'abord dans le « milieu » au cours des années 1930, puis parmi une partie de la jeunesse dans les années 1960. Les médias s'étant emparés du phénomène, le verlan a témoigné d'une très grande créativité dans les années 1990. Calvet (1999:60) esquisse le portrait d'un « verlaniste » : jeune adolescent de banlieue qui se sent rejeté par la société et veut marquer sa différence ou sa révolte ; qui

[167] On disait *Bonbour* pour Bourbon en 1585.

écoute du rap, dessine des tags, porte des baskets et une casquette. Les éléments peuvent changer mais la situation sera toujours la même : une microsociété, sa culture et sa « langue ». Selon Mathieu (2001:283), le verlan dans le langage des cités ne remplit plus la fonction cryptique, mais renforce la dimension emblématique. Il demeure que la maîtrise d'un ou des codes aujourd'hui dépasse l'objectif cryptique de l'argot : ces transformations formelles ont leur fonction sociale (Calvet, 1999:70). Il s'agit donc d'un changement de fonction de l'argot, changement qui a suscité la création d'un autre code, le *veul*, déformation d'un mot déjà déformé auparavant (ex. : comme ça => *çacomme* => *asmeuk* ; femme => *meuf* => *feum*). C'est un code né à Châtillon Hauts-de-Seine, importé et développé ensuite à Vitry. Très apprécié par la communauté hip hop, il est encore peu étendu, mais déploie progressivement son influence sur toute la banlieue parisienne. Le *veul* ne répond pas à des règles rigides, l'essentiel étant de faire du neuf et de crypter son langage (Pierre-Adolphe & al.:5-6). Une petite partie des mots formés avec les codes, le verlan en particulier, se lexicalise et entre dans le langage courant : jobard => *barjo*, *barge ;* femme => *meuf ;* arabe => *beur* => *rebeu*. Pourtant, cela ne signifie pas la reconnaissance de ce langage ni de ses locuteurs par la langue commune ni par la société dont ils font partie.

Ainsi, l'argot d'aujourd'hui utilise les mêmes procédés[168] de formation que la langue générale mais il les met au service de fonctions différentes.

3.5. LE LANGAGE DES CITES

Cette variété de français a reçu plusieurs appellations : *langage/argot des cités*, *nouveau français*, *français branché*, *langue des jeunes* ou encore, *français contemporain des cités*[169]. Colin (2007:58) parle d'un « langage de la crise », né et développé à partir de 1975 et devenu aujourd'hui un fait de société :

> L'alacrité, voire l'agressivité de cette « parlure des exclus » témoigne d'un fait indiscutable : il est né une nouvelle manière de s'exprimer plus ou moins violemment en critiquant les dysfonctionnements durables de la société d'aujourd'hui. […]
>
> Rap, hip-hop et tag sont de fortes affirmations de soi, dans la discontinuité, le refus du message poli, et même, dans le cas du véritable tag, l'absence totale de message signifiant, tout se réduisant à une fonction phatique minimale.

Pierre-Adolphe et al. (1995:5) ne font pas de cette variété un argot, mais mentionnent ce dernier comme sa première source. Seguin et Teillard (*op.cit*.:221) et Goudaillier (2002b:9, 23) au contraire la voient comme un argot parmi d'autres. En constatant l'absence de vocabulaire

[168] Sauf le codage et l'expressivité excessive.

[169] Expression de Goudaillier (2002a).

abstrait dans ce langage, ils le rapprochent du parler populaire qui, selon Guiraud (1963:42-43), en est également dépourvu. Or, Mathieu (2001:287) remarque que sa syntaxe est aussi similaire à celle du langage populaire. L'idée que les auteurs de ces dictionnaires essayent de faire passer à un large public est que « la langue des banlieues est loin d'être aussi pauvre que certains se plaisent à le croire » (Pierre-Adolphe & al., 1995:4), et qu'elle est surtout très imaginative (Seguin & Teillard, *ibid.*).

Les sujets traditionnellement argotiques, tels que « argent », « bagarre », « sexe », « femmes », « tromperie », « vol », « drogue », « alcool », « police », etc. (Guiraud, 1963:35-36 ; François-Geiger, 1968:627 ; Calvet 1999:44-45 ; Gadet, 1992:115) sont aussi présents dans l'argot des cités. Il en est ainsi dans le dictionnaire des élèves de Seguin et Teillard (1996:221),

> sur quelques 400 entrées, 15 termes ont trait à l'argent, 19 aux origines raciales ou sociales, 24 au vol ou à la tromperie, 33 à l'amour et aux relations sexuelles, 35 à la bagarre, 44 aux qualités morales ou intellectuelles et 57 à l'aspect physique […, et] 76 exemples ont pour cadre l'école.

Évidemment, cela ne signifie pas que ce lexique reflète les principales et encore moins, les seules préoccupations des jeunes de banlieue : « Ce sont simplement les sujets qui suscitent, comme partout ailleurs, le plus d'imagination linguistique » (Pierre-Adolphe & al., *op.cit.*:6).

Mathieu (2001:258) compare l'usage fait par les jeunes des banlieues à celui de la « place publique » du Moyen-Age. Les places publiques sont révélatrices du mode de vie urbain dans l'histoire : c'est ici que se croisent les différents milieux sociaux, les représentants de différentes cultures et ethnies. C'est cette dimension sociale qui permet d'établir des correspondances entre les deux usages : celui de la place publique et celui des cités. En affirmant leur existence et leur différence, les jeunes des cités peuvent espérer acquérir une véritable identité culturelle. Cela aussi rapproche les deux usages en question :

> Les membres d'une société lorsqu'elle ne les reconnaît pas ont besoin d'affirmer leur identité, fût-ce négativement. Employer un usage de la langue distinct, c'est être reconnu comme un groupe différent, c'est exister socialement et le crier à la face des autres (*ibid.*).

Pour cet auteur, la reconnaissance du langage des cités en tant que tel est un problème politique : « intégrer les mots des jeunes des cités est plus aisé que d'intégrer ceux qui les emploient », car cela signifie « donner une légitimité au groupe social qu'ils veulent être » (*ibid.*:265). Il distingue trois fonctions (*ibid.*:279-280) de ce langage :

- Fonction grégaire : déterminée par une réalité géographique[170], elle amène à la formation d'un groupe social dont les impulsions sont suivies fidèlement par ses membres.

[170] Goudaillier (2001:34-36) note d'ailleurs qu'il existe deux types de langage des cités : l'*argot commun des cités* et ses *variations régionales*. Ainsi, par exemple l'argot du Quartier nord de Marseille sera différent de celui de Vaulx-en-Velin ou de Créteil, banlieues de Lyon et de Paris.

- Fonction emblématique : consiste en la création par les individus du groupe d'une image d'eux destinée au monde extérieur.
- Fonction identitaire : cette image vers l'extérieur est également dirigée vers l'intérieur du groupe dont les membres se positionnent ainsi les uns par rapport aux autres.

La différence entre les deux dernières fonctions réside dans la fréquence d'emploi des mots argotiques et le nombre de leurs usagers :

> Plus un mot est employé par un grand nombre de locuteurs, moins il est identitaire et plus il revêt une dimension emblématique. Moins il est employé, plus il revêt une dimension identitaire, et cela peut aller jusqu'à l'hapax, qui définit l'identité d'un seul locuteur en le distinguant des autres (*ibid.*:313-314).

Cependant, Mathieu (2001:430) conteste l'existence d'un français des cités, limité à un vocabulaire et à une syntaxe emblématiques. Il rejette l'idée d'une cohésion sociale à l'intérieur des cités qui mènerait à une véritable révolte contre la société commune. Les variations utilisées par les jeunes des cités « miment une cohésion sociale réduite en permettant l'auto-exclusion des locuteurs qui les utilisent ». La seule révolte de ces jeunes, d'après Mathieu, se traduit dans les textes de rap (*ibid.*:280). Je pense que ce n'est pas leur seule révolte, mais une étude approfondie de cette question politique et sociale avant tout ne constitue pas l'objet du présent travail. Il me semble du reste que le langage des cités ne contient que rarement un message spécial pour la société. Il exprime simplement, comme tout langage des jeunes, une envie de prouver son existence et d'attirer l'attention des autres. Certes, le contexte des cités (brassage de cultures, de langues, de traditions, leur isolement par rapport au reste de la société, etc.) détermine la création d'un langage particulier, une sorte de langue « refuge », « langue des exclus »[171], plus marqué, plus truculent qu'un simple parler d'adolescents, une sorte d'*argot des cités*, qui est banni par la norme linguistique comme toute déviance langagière. Néanmoins, il ne faut pas oublier que les mots seuls sont vides de sens sans l'émetteur et le récepteur qui organisent et structurent en tant que sujets l'essentiel du fonctionnement dialogique des relations humaines ; tout comme les *gros mots* ne sont pas grossiers par le signe lui-même mais par leur emploi, l'usage qu'on fait d'eux (Gadet, 1996:5).

Les procédés formels et sémantiques du langage des cités ne lui sont pas propres mais sont les mêmes que ceux relevés dans la langue française et en particulier, dans sa variété argotique. Le procédé le plus répandu est la verlanisation. Ainsi, on trouve

- le verlan « monosyllabique » : *flic* => *keuf*, *cul* => *uc* ;

[171] Les deux termes sont de Calvet (1999:9).

- l'utilisation de l'aphérèse au détriment de l'apocope, procédé plus habituel en français pour abréger les mots : *gonzesse* => *zesse*, *musique* => *zic*, *algérien* => *rien* ;
- un déplacement systématique de l'accent vers la première syllabe, ce qui ne correspond absolument pas aux règles accentuelles en français ; etc.

Cependant, tous les mots ne se prêtent pas à la verlanisation et aucun énoncé n'est construit avec la totalité des mots en verlan.

La fracture sociale des cités implique la fracture linguistique qui elle, se manifeste, d'après Goudaillier (2002b:19-20), dans le fonctionnement « en miroir » par rapport au français général.

3.6. ARGOT, JARGON ET « JARGOT »

Les deux termes, jargon et argot, ont longtemps été synonymes, le second a simplement remplacé le premier vers le XVII^{e} siècle. L'argot français, initialement langue spéciale de la pègre, a connu, selon Guiraud (1963:7), trois stades dans le développement de ses fonctions principales :

- vocabulaire technique ;
- vocabulaire secret ;
- vocabulaire argotique, qui servait à l'argotier pour s'affirmer au sein de son groupe, c'est-à-dire un vocabulaire identificateur, un *signum différenciateur*.

Ces trois fonctions ne se sont pas développées simultanément mais l'une après l'autre : langue technique => langue secrète => signe d'appartenance à un groupe. L'argot est donc à l'origine, un *jargon de métier*. Aujourd'hui, on applique ces fonctions à deux notions distinctes : à l'argot et au jargon, en attachant le vocabulaire « technique » au jargon, et le vocabulaire « secret », « identitaire » ou encore « ludique », absent de la classification de Guiraud, à l'argot.

Au milieu du XX^{e} siècle, les travaux de Labov, Trudgill et autres ont amené des changements importants en sociolinguistique. En proposant de nouvelles méthodes pour l'étude des variantes sociales d'une langue, ils ont complètement modifié la vision structuraliste de la langue. L'objet d'étude de la linguistique dès lors n'est pas seulement la structure de la langue mais la communauté sociale sous son aspect linguistique. En parlant de l'argot comme *signum social*[172], Guiraud en France avait pressenti cette évolution en ne disposant à l'époque ni de la sociolinguistique, ni de l'approche variationniste. Il est le premier à avoir parlé du jargon comme d'une notion différente de celle d'argot.

[172] On retrouve cette idée sur la cohésion sociale du groupe antérieurement, dans les travaux de Dauzat (1946:21) : « […] l'argot constitue un *élément de cohésion* des groupes fermés, une *réaction* contre les agents extérieurs de dissociation, contre les profanes, et, au besoin, un organe de protection ».

Ces termes se sont donc spécialisés et certains linguistes ont fait une nette distinction entre eux, tandis que les usagers la plupart du temps continuent à les mélanger. Comme l'a bien remarqué Duneton (1998:15), tout ce qui n'est pas du français châtié reçoit souvent dans la population un qualificatif très vague : « C'est de l'argot ! » On définit ainsi des mots grossiers, des jargons professionnels, ce qui témoigne de l'attitude souvent péjorative et/ou d'une mauvaise compréhension de cette terminologie. D'après Cohen (1987:372), c'est l'habitude dans la population francophone de dire que les gens « parlent argot » lorsqu'ils emploient quelques termes argotiques dans leur langage courant qui crée des confusions. En réalité, il s'agit de l'*argot familier* et souvent, du langage NS en général. Le passage de l'argot à la langue familière est d'ailleurs la règle, créant des usages que les auteurs du *Grand Robert* qualifient d'« argot familier » (*GR*, 1985:XL). Il est extrêmement difficile aujourd'hui, d'après plusieurs chercheurs, notamment Colin (2007:44), de préciser si les unités NS se meuvent dans l'aire de l'argotique, du populaire ou simplement du familier, tant les niveaux de langue sont brassés, mêlés par les médias, ce qui « reflète la fragilité des frontières entre les diverses couches de la société, les échanges permanents et multiformes dans les relations techniques, commerciales et culturelles entre les Français ».

Quant au jargon, dans la conscience linguistique des gens, il se réfère généralement à trois notions :

- jargon = langage incompréhensible ;
- jargon = terminologie scientifique et technique ;
- jargon = argot de métier et de groupe d'intérêts.

Dans le sens le plus courant, *jargon* dénote un langage déformé par des inclusions étrangères qui reste ainsi incompréhensible pour le locuteur ; ou bien une terminologie d'un domaine souvent technique, inintelligible pour un profane (Sourdot, 1991:14 ; *PR*, 2001). D'où la certitude que c'est toujours l'autre qui jargonne. En conséquence, la terminologie scientifique est souvent prise pour un *jargon.* Le fait de ne pas comprendre un terme provoque une réaction psychologique, une certaine irritation et un sentiment de malaise chez l'interlocuteur. Au lieu de reconnaître son ignorance en la matière, il a alors tendance à considérer le discours comme du jargon.

La distinction entre la terminologie scientifique (technolecte[173]) et la langue spéciale d'un métier ou d'une profession (jargon) réside dans leurs différents procédés formels, ainsi que dans leur contexte d'emploi. Un technolecte a des racines savantes, souvent d'origine latine, et

[173] Le technolecte, selon Messaoudi (2005:2), fonctionne comme la terminologie, avec la différence que les unités de cette dernière ont le statut de « termes » et sont normalisées tandis que les unités du technolecte peuvent être normalisées ou non et surtout, elles intègrent les phrasèmes, constructions phraséologiques souvent évitées par les terminologues.

s'emploie plutôt à l'écrit ou en conférence. Un jargon use de composés pris dans la langue ou empruntés à une langue étrangère et s'emploie à l'oral, plutôt dans une situation entre amis. Ainsi, les termes comme « manipulation », « conférence », « cours magistral », « ordinateur », « classe préparatoire » utilisés à l'écrit ou lors d'un exposé oral peuvent être remplacés entre collègues et seulement à l'oral par leurs correspondances jargonnesques : *manip*, *conf*, *CM*, *bécane*, *prépa*.

Un des sens de *jargon* donnés dans le *PR* (2001) – « façon de s'exprimer propre à une profession, une activité, difficilement compréhensible pour le profane » – est étiqueté PÉJ, même si *jargon* sert ici à décrire de façon tout à fait neutre le langage technique NS d'un métier (*jargon des médecins*, *du sport*, *jargon des bouchers*, *jargon journalistique*). Mathieu (2001:171) remarque aussi le caractère péjoratif de *jargon* que ce soit dans son sens initial (« langue des malfaiteurs ») ou dans le sens actuel (« langue de métier »). Il l'oppose en outre à *argot*, qui désigne un lexique des malfaiteurs et donc un usage que l'on doit réprouver.

Qu'est-ce qui fait alors d'une langue spéciale un argot ? La différence s'exprime avant tout dans l'ensemble des caractéristiques propres à celui-ci et dont celle-là est dépourvue, si l'on suit la réflexion de Dauzat (1946:6-7), qui reste toujours valide aujourd'hui :

- Transformation ou substitution des mots courants : contrairement au langage professionnel qui ne remplacera pas les mots de la langue générale, l'argot le fera en trouvant des équivalents argotiques aux mots comme « main », « pied », « froid », « soleil », etc.
- Déformation des mots, en particulier la suffixation parasite[174].
- Renouvellement accéléré du langage : cette accélération est due à un besoin de défense sociale de l'argot et aux facteurs linguistiques, tels que l'usure rapide des mots, tant dans le milieu tourmenté des malfaiteurs que dans « une ambiance intellectuelle où l'esprit en éveil est sans cesse à l'affût, les créations nouvelles se multiplient, comme on l'observe dans les argots scolaires » (*ibid*.:54-55). Néanmoins, l'argot reste extrêmement conservateur dans le fait que certains mots d'argot peuvent avoir une durée de vie très longue tout en gardant leur fonction cryptique : *lourde* (1628[175]) = « porte » ; *pieu* (fin du XVIII^{e} siècle) = « lit » ; *môme* (1549) = « enfant ».

Aujourd'hui, c'est par leurs objectifs qu'on distingue les argots des langues particulières et notamment techniques, même si les argots puisent largement dans ces dernières :

[174] Voir Section 3.4.4.

[175] Les dates des étymologies sont ici tirées du dictionnaire d'argot de Colin et al. (2002).

> Une même communauté professionnelle (les étudiants, les comédiens, par exemple) peut, selon les situations, user tantôt d'un jargon technique forgé par besoin de précision, […] tantôt d'un argot cryptique qui ne se limite pas aux seuls termes de métier et qui […] double […] une partie du vocabulaire usuel (François-Geiger, 1968:623-624).

Nous retrouvons une conclusion similaire chez Cohen (1987:372) :

> […] la langue spéciale qui […] ne double pas le lexique par des substitutions ; elle augmente celui-ci en le prolongeant, en lui ajoutant des termes nécessaires à l'activité d'un certain milieu, mais dont la connaissance est superflue dans la vie courante de tout le monde. […] Ainsi on peut parler […] du vocabulaire des différents métiers, des différentes sciences, des différents arts.

Colin (2007:44-45) aussi confirme l'existence d'un langage technique résultant de toute activité humaine plus ou moins spécialisée, sans pour autant l'appeler « argot ». C'est ce double aspect cryptique de la langue : délibéré dans le cas de l'argot, et motivé par nécessité professionnelle dans le cas du jargon, qui crée la confusion. Il y a quand même une différence remarquable entre les deux : si pour l'argot la fonction cryptique est une nécessité défensive, contre le reste de la société, le jargon n'a rien de secret bien qu'il assure aussi, comme tout argot, un *signum social*.

En anglais, le terme de *jargon* a reçu le même sens qu'en français :

> A non-technical term used of the register associated with a particular activity by outsiders who do not participate in this activity. The use of this term implies that one considers the vocabulary of the register in question to be unnecessarily difficult and obscure. The register of law may be refered to as « legal » jargon by non-lawyers (Trudgill, 1992:41).

Cependant, le jargon peut devenir argot lorsque les mêmes termes techniques sont employés en dehors du métier du locuteur en tant que moyen de se distinguer et d'affirmer son appartenance au groupe. Ainsi, toute langue technique est potentiellement un argot. Pour désigner tous ces emplois où s'imbriquent argot et jargon, le Centre de recherches argotologiques[176] (université Paris 5) a adopté un nouveau terme proposé par Sourdot. Pour ce lexicologue, la fonction différenciatrice de l'argot est la fonction cryptique ; tandis que pour le jargon, c'est la fonction « économique » (Sourdot, 1991:*passim*). Cette dernière est caractérisée par la rigueur et la clarté, car le jargon correspond aux besoins d'un groupe déterminé et est appelé à être précis et transparent aux initiés. Parfois ces termes, clairs pour des spécialistes et facilitant leur échange professionnel, peuvent être utilisés afin d'exclure une partie de l'auditoire. Employer un jargon en présence d'un tiers non-spécialiste revient à rendre un message incompréhensible. En faisant du jargon ou de n'importe quelle langue étrangère un outil d'exclusion, on s'en sert comme d'un argot. C'est ce détournement fonctionnel, lorsque *argot* et *jargon* se mêlent, qui a reçu le nom de *jargot* (Sourdot, 1991).

[176] Maintenant PAVI = Productions Argotiques et Variations Interculturelles.

Tout terme médical employé par les médecins en présence d'un malade afin de n'être pas compris par lui, peut servir d'exemple du *jargot*. Dauzat (*op.cit*.:47) donne un exemple du jargon des médecins et pharmaciens, qu'il appelle d'ailleurs « langage professionnel », qui pour désigner tels malades ou telles maladies utilisaient les abréviations comprises des seuls initiés : *les P. G.* = « paralytiques généraux ». C'est donc du *jargot*, même si Dauzat ne le dénomme pas ainsi. Bauche (1946:24) donne d'autres exemples :

> *Bacillaire* (tuberculeux), *spécifique* (syphilitique), *éthylique* (alcoolique) sont de l'argot médical plutôt que des termes techniques de médecine. Ces mots sont, en effet, souvent employés par les professionnels qui veulent éviter d'être compris par les profanes.

Ce genre de lexique change donc d'appellation suivant le contexte d'emploi, ce qui rend difficile son étiquetage dans un dictionnaire du lexique NS. Pour ces cas ambigus, il faudrait tenir compte avant tout de la fonction initiale du mot, qui au moment de la rédaction du dictionnaire se trouve à cheval entre argot et jargon, sauf si l'un des deux sens a vieilli : *roulottier* (ARG) = « voleur de voitures » <= VIEUX et POP *charretier* (JARG)[177].

Mais ce détournement momentané du jargon ne permet pas, pour autant, d'en faire un argot. Ainsi, on parlera, à des niveaux différents, du vocabulaire professionnel du médecin, du jargon médical et du *jargot*[178]. D'ailleurs, c'est ce côté « technique » qui fait, d'après Colin (2007:45), de l'argot des malfaiteurs un jargon technique.

Cette distinction acceptée par plusieurs spécialistes (François-Geiger, 1991 ; Sourdot, 1991 ; etc.) n'est cependant pas prise en compte par tout le monde : Gadet (1992:114-118) et Caradec (2001) ne la font pas et analysent l'argot à la fois comme un « langage technique » et un « langage secret » d'un groupe (Gadet, *op.cit*.:115). Et pourtant ni langues spéciales, ni jargons, ne sont des langues secrètes. Le *jargon* est une langue NS de métier avant tout (Calvet, 1999:9), une « langue technique à finalités professionnelles » (François-Geiger, 1975:7).

Jargon peut néanmoins être perçu comme synonyme d'*argot* dans le sens moderne du terme, c'est-à-dire un langage d'un groupe lié par une profession, une occupation ou des intérêts communs. Pour des raisons inconnues, le langage des groupes et des métiers est appelé tantôt *argot* pour les uns, tantôt *jargon* pour d'autres. Ainsi, selon Caradec, « pour l'argot, créer des mots a toujours été une nécessité, et pour les jargons des métiers un besoin » (2001:XI). Ceci est une source de confusion, les notions de *nécessité* et de *besoin* étant synonymes. Cependant, il fait la distinction entre « des » argots et les jargons professionnels (celui des médecins, par exemple) d'une part, et les mots de métiers d'autre part en se contredisant par la suite :

[177] Exemple illustré par Delaplace (2004:95-96).

[178] Colin (2007:45) donne un exemple identique sur le langage de l'informatique.

> Il existe bien « des » argots […][:] un argot de la banque et de la Bourse […], argot de la police ; un argot des P.-D.G. […] et un argot de la prostitution ; un argot de la drogue et un argot de l'informatique […] (*ibid.*:XII).

Quelle est la différence entre le jargon des médecins et le langage des boursiers ou des banquiers ? Du point de vue de leur fonction – aucune. Je rangerai donc parmi les argots seulement ceux de la police, de la prostitution et de la drogue, comme langages inventés pour ne pas être compris par des non-initiés. En revanche, tous les autres « argots » cités par Caradec sont pour moi des *jargons* compris par les spécialistes du domaine, même si ces langages peuvent rester incompréhensibles pour les non-spécialistes. En effet, toute la contradiction terminologique apparaît dans la définition que l'auteur du *Dictionnaire du français argotique et populaire* donne au lexique répertorié dans son ouvrage :

> […] vocabulaire courant qu'un Français moyen, comme vous et moi, emploie en famille, au travail, au cours de ses distractions innocentes ou non, dans ses rapports avec l'argent, les femmes (et les hommes), et épisodiquement […] avec la pègre ou la police (Caradec, 2001:XVI-XVII).

Un Français moyen n'emploie pas nécessairement les mots d'argot dans la vie quotidienne. Une enquête que j'ai menée en 2003 (N. Shevchenko, 2006) sur l'emploi du lexique NS par des locuteurs français dans des milieux différents, a démontré que les enseignants de l'université maîtrisaient le lexique argotique mieux que les ouvriers des usines. Par ailleurs, le vocabulaire argotique n'a jamais été « courant » et connu de tout le monde, sauf quand il passait dans le langage populaire et parfois même familier, en perdant ainsi son côté identitaire et/ou secret.

Caradec n'est pas le seul à ne pas être précis sur la terminologie du lexique qu'il décrit. Les définitions des registres NS restent souvent très vagues, imprécises et surtout, hétérogènes d'un linguiste à un autre, d'un dictionnaire à un autre[179].

Calvet (1999:49) est plus clair sur la distinction entre ces deux notions : les champs sémantiques extrêmement précis sont typiques des jargons de métiers qui « ont besoin de désigner avec précision des objets ou des actions que les non-spécialistes ne distinguent pas ». Leur rôle est différent du rôle de l'argot, dont la fonction principale est aujourd'hui parfois cryptique mais le plus souvent, identitaire et/ou ludique.

3.7. CONCLUSION

En conclusion de ce chapitre consacré à l'étude du lexique NS français, je propose le système de définitions suivant :

- *Argot* : tout langage utilisé à des fins cryptiques, avec souvent une fonction identitaire et/ou ludique.

[179] Voir Chapitre 5.

- *Jargon* : tout langage spécial NS, compréhensible ou non pour un profane, qui facilite et accélère la communication professionnelle de ceux qui le parlent en optimisant l'utilisation de l'outil linguistique.
- *Jargot* : tout langage, souvent technique, employé dans le but de masquer le contenu communiqué à ceux qui ne font pas partie du groupe social ou de la communauté professionnelle.

Par conséquent, quelques exemples d'argots et de jargons (par ordre alphabétique) :

- argot des cités ;
- argot des drogués ;
- argot des voleurs ;
- jargon des informaticiens ;
- jargon des linguistes ;
- jargon des médecins ;
- jargon des motards ;
- jargon des pêcheurs ;
- langage des écoliers et celui des étudiants, se trouvant à cheval entre argot généralement compris de tous et jargon.

Nous allons poursuivre maintenant avec l'étude du lexique NS ukrainien qui a son histoire particulière et dont la terminologie présente en quelque sorte une image reflétée de la terminologie NS française.

CHAPITRE 4
LE VOCABULAIRE NON-STANDARD EN UKRAINIEN : HISTOIRE, EVOLUTION, SITUATION ACTUELLE

Ce chapitre examine d'abord l'attitude générale en Ukraine envers le NS et ses origines. Nous étudierons ensuite le lexique perçu comme grossier et vulgaire à cause des tabous sociaux. Nous verrons qui étaient les premiers argotiers ukrainiens et si leur argot est toujours vivant, ainsi que la différence entre l'*argo* et le *žargon*. Nous découvrirons un phénomène sociolinguistique propre à l'Ukraine et au Bélarus, le *suržyk*, et sa relation avec le langage populaire. Un schéma comparatif du NS français avec le NS ukrainien complètera ce chapitre « ukrainien », miroir du chapitre précédent consacré au français.

4.1. ETAT ET PERCEPTION DU LEXIQUE NON-STANDARD EN UKRAINIEN

L'évolution du langage NS ukrainien diffère considérablement de celle du NS français compte tenu de l'histoire respective de ces deux pays. L'attitude envers le lexique NS en Ukraine est encore mal définie tant par les garants de la norme que par les locuteurs eux-mêmes. La population, qui est presque la seule à maîtriser l'ukrainien correct et qui, par conséquent, réagit contre l'emploi du lexique NS et surtout contre son introduction dans les dictionnaires généraux, est semblable à celle qui milite en France pour conserver une langue pure. Cependant, si en France cette population est représentée par un petit nombre de puristes, en Ukraine, c'est quasiment toute l'élite intellectuelle parlant la langue et non pas son hybride – le *suržyk* – qui résiste.

Le totalitarisme soviétique, avec son éthique axée vers la pseudoréalité, sa négligence envers la variabilité sociale de la langue, conjuguées à la censure exercée pendant des décennies[180] sur la langue ukrainienne elle-même et sur le lexique NS en russe, ont pratiquement

[180] Kauffman (1980:266) note qu'avant les années 1960, les obscénités ont été complètement censurées par les autorités éditoriales soviétiques. Les consignes aux éditeurs étaient très claires :

> Si le livre est écrit par un auteur/écrivain connu et doit être imprimé sur un bon papier cher, tous les mots indécents seront donc enlevés. Si le livre est écrit par un auteur/écrivain inconnu et imprimé sur un papier de mauvaise qualité, certains mots indécents, par exemple *zadnica* (« derrière »), pourront alors être gardés. Les injures et les obscénités seront présentées par la première lettre avec le nombre de points correspondant

écarté le niveau familier du langage des médias et de tout contexte professionnel et officiel. Pourtant, le registre familier a bien été utilisé par la population russophone ainsi que le *mat*, *materščina* – les *gros mots*[181]. Existant depuis le XIX[e] siècle, les dictionnaires de *mat* restaient soigneusement cachés des lecteurs. En conséquence, toutes les interdictions langagières ont favorisé l'épanouissement des gros mots et des injures, qui ont une longue histoire[182]. Les dictionnaires d'obscénités russes écrits avant 1991 ont été presque tous édités à l'étranger[183] (Kauffman, *op.cit.*: 268-270).

Au moment de l'arrivée de la « démocratie » et de la « glasnost » en URSS, et avec elles la chute de toutes les interdictions, les grossièretés langagières – ainsi que tout ce qui auparavant faisait l'objet d'un tabou, en particulier le domaine sexuel – ont envahi les rues, les journaux, la télévision, le pays. C'était une sorte de protestation, selon Stavyc'ka (2005a:151), contre la « monologie » soviétique : idéologie unique, parti unique, peuple unique. L'application de cette « monologie » en Ukraine était une langue littéraire artificiellement créée, réduite et à peine utilisable pour une communication intégrale[184]. C'est contre toute cette pétrification que le peuple a réagi. L'intérêt envers le NS de la part de la population a motivé des lexicographes pour se pencher sur ce vocabulaire longtemps banni de l'écrit. Des recherches sérieuses existent désormais, menées par des linguistes compétents et respectueux de la langue NS. En dix ans, des dizaines de dictionnaires du NS ont été publiés en Russie[185], pas toujours rédigés par des professionnels mais adaptés à tous les goûts et tous les besoins.

En Ukraine, compte tenu de la situation linguistique du pays exposée plus haut, ce processus de démocratisation de la langue a pris beaucoup de retard : les Ukrainiens ont dû et doivent encore défendre le droit à leur identité et à leur propre langue. Une influence assez forte du russe dans la langue en général et dans le domaine du NS en particulier provoque chez la population un rejet non pas d'ordre linguistique mais politique. Le problème touche avant tout les régions de l'Est et du Centre de l'Ukraine où « la personne ukrainophone se sent en général dans un désert verbal et se retourne instinctivement comme un immigré sur les sons de sa propre

---

au nombre de lettres pour que le lecteur puisse déterminer facilement le mot, par exemple *ž… = žopa* (« cul ») (Flegon cité dans Kauffman, *ibid.*)

[181] On peut traduire le *mat* aussi par « invective(s) » ou « mot obscène(s) ». Le pluriel en français traduit le sens général du mot russe.

[182] Voir Section 4.2.

[183] Voir Section 5.3.4 : « Dictionnaires russes du non-standard ».

[184] « Le fait de parler ukrainien ne procure pas de joie et de satisfaction linguistique, mais souvent réduit à un devoir devant la langue, une gêne psychologique et le mécontentement de soi-même et … de la langue » (Andrusiv, 1995:151).

[185] Stavyc'ka (2003:9) cite le nombre de trente, de 1991 à 2003.

langue » (Stavyc'ka, 2005a:244). Aux désaccords ethniques se mêlent également des résidus de la politique linguistique soviétique et le caractère prescriptif de la lexicographie : le dictionnaire ne transmet pas l'image réelle de la langue mais sert de prescripteur de la norme linguistique, ce qui le prive automatiquement de tout le vocabulaire NS, qui est par définition « grossier », « bas », à éviter, à détruire. C'est la peur constante de perdre la langue nationale qui amène les locuteurs ukrainiens à l'autocensure, privant leur langage de toute spontanéité et de tout naturel. Or, lorsque la langue refuse l'innovation, la forme repoussée peut devenir le noyau d'une évolution parallèle, d'une sorte de dédoublement. Calvet cite l'exemple du français d'Afrique qui, aujourd'hui variante du français, pourrait à terme devenir une autre langue (1999:116). Le même problème attend l'ukrainien : si la norme refuse les formes hybrides ukrainien-russe, le *suržyk* peut donner naissance à une « nouvelle » langue à part.

Les chercheurs dans le domaine du NS sont très peu nombreux en Ukraine, car même si le problème du sous-développement de la lexicographie ukrainienne reste actuel, les ouvrages sur le NS ne sont pas prioritaires. L'un des premiers à travailler sur l'argot ukrainien fut Horbač dont la monographie *L'*Argo *en Ukraine* (1951)[186] a réactualisé la problématique du NS dans toute la slavistique. Horbač émigra en Allemagne en 1943 et y travailla comme slavisant toute sa vie. Il a toujours porté un grand intérêt aux dialectes territoriaux ou sociaux : il a initialement rassemblé des données à Lviv où il était étudiant ; il a poursuivi ensuite dans les camps de prisonniers durant la Seconde Guerre mondiale, et enfin en questionnant des émigrés, principalement en Allemagne. L'objectif de ses recherches était la constitution d'un inventaire le plus exhaustif possible des mots d'*argo*[187] et l'étude de leur étymologie. Mais l'éloignement de l'auteur est préjudiciable à ses études : les témoignages sont très peu nombreux et proviennent souvent de l'Ouest de l'Ukraine.

Une approche théorique et historique de l'*argo* est développée par une autre linguiste régulièrement citée dans ces pages, Lesja Stavyc'ka. Elle a presque entièrement repris les résultats des recherches théoriques de Horbač en les élargissant considérablement par ses propres observations. Son ouvrage *Argo, Jargon, Slang : The Social Differentiation of the Ukrainian Language*[188] (2005a), bien que d'une valeur incontournable sur les notions et la terminologie du NS en ukrainien, est en même temps difficile à lire, en raison d'un usage excessif de la citation,

[186] Soutenu comme thèse d'habilitation en 1951 à Munich, cet ouvrage a d'abord été publié par fragments, ensuite, en 1991, sous forme de recueil d'articles (Horbač, 1991), et seulement en 2006 en entier, tel qu'il a été conçu par l'auteur (Horbač, 2006).

[187] Il existe une différence importante, détaillée ci-dessous, entre la notion de l'argot en français et celle de l'*argo* en ukrainien, entre jargon et *žargon*. Afin de les distinguer dans mon texte, je les écris en français ou en ukrainien translittéré suivant le contexte.

[188] Les titres de ses ouvrages écrits en ukrainien sont souvent doublés en anglais.

d'exemples répétitifs et d'une présentation des données quelque peu en vrac, sans analyse synthétique. La « cacophonie » dans la présentation du NS en russe et en ukrainien, avec quelques exemples dans d'autres langues slaves (polonais, tchèque, etc.) reflète cependant parfaitement le désordre qui règne actuellement dans cette terminologie. Elistratov (1995:82), l'un des meilleurs linguistes russes travaillant actuellement dans le domaine du NS, mentionne le même problème :

> La terminologie élaborée [du NS] est tellement vaste et embrouillée qu'une personne qui s'y intéresse aura du mal à la comprendre. […] Les termes [NS] se croisent et se chevauchent, décrivent la même chose mais de points de vue différents, sont inclus les uns dans les autres, se transportent d'une façon métonymique les uns sur les autres.

Cet état de choses peut être partiellement expliqué par la provenance étrangère des termes utilisés – *sleng*, *argo* et *žargon* – ainsi que par la « langue de bois » des écrits scientifiques d'aujourd'hui reçue en héritage de l'époque soviétique[189].

L'intérêt réduit envers le NS en Ukraine résulte aussi d'une perception négative de la part des spécialistes de langue, des garants de la norme et même des lecteurs qui sont souvent impitoyables avec les linguistes travaillant sur le sujet. Jusqu'à présent, seul auteur contemporain de dictionnaires académiques[190] du NS, Stavyc'ka a été régulièrement attaquée par les défenseurs de la pureté de la langue ukrainienne. Dans la préface de son dictionnaire *Ukrainian Without Taboos* (2008:69), elle anticipe la réaction négative des critiques en expliquant que son dictionnaire « ne légitime absolument pas l'invective, mais fixe un moment de l'histoire de langue et de culture ». Elle est même obligée d'expliquer aux lecteurs que répertorier le vocabulaire obscène ne signifie pas l'incitation à son emploi[191], et précise que, en tant que linguiste, elle est intéressée par ce vocabulaire obscène, mais en tant que locutrice, elle est scandalisée par l'ampleur prise par le NS dans la société ukrainienne (*ibid.*).

En revanche, cette lexicographe est souvent sollicitée par les médias qui sont plus attirés par le côté « tabou » de ses ouvrages que par leur valeur scientifique[192]. Malgré une attitude

---

[189] La tradition soviétique a rendu le style scientifique en russe et en ukrainien lourd, compliqué, souvent ésotérique pour le lecteur qui ne fait pas partie du monde de la recherche. La complication et la lourdeur sont perçues comme un gage du sérieux et du caractère scientifique de l'écrit. Dans le cas contraire, le chercheur risque d'être critiqué par la communauté de ses confrères pour sa légèreté et accusé de faire de la vulgarisation.

Ainsi, Larysa Masenko dont les ouvrages sociolinguistiques ont toute mon admiration pour leur contenu riche, recherché, bien argumenté, et de plus accessible à la compréhension pour des non-spécialistes, m'a confié qu'elle était souvent critiquée pour l'accessibilité et la « légèreté » du style de ses livres.

[190] Il existe aussi un court dictionnaire du *sleng* ukrainien de Pyrkalo réédité deux fois (1998 et 2002) qui n'a pas d'ambitions scientifiques et le dictionnaire de Popovčenko (1996) qui ne comporte que le vocabulaire des criminels.

[191] Szabo (2004:9-11) constate le même problème par rapport au hongrois.

[192] Lors d'une discussion avec elle, Lesja Stavyc'ka m'a raconté qu'on lui demandait souvent dans les émissions télévisées de dire des grossièretés, afin de voir « une femme, Professeur, dire des gros mots à la télévision ».

ambiguë de la part des linguistes ukrainiens envers Stavyc'ka, je m'appuierai ici principalement sur ses multiples écrits sur le NS.

Il importe de mentionner que la culture de la critique en Ukraine est encore peu maîtrisée et reste parfois « sauvage » et non constructive, en particulier sur Internet. Ainsi, dans les commentaires d'une interview de Stavyc'ka (Desjateryk, 2008) sur son dernier dictionnaire des tabous, une grande partie des remarques des internautes ont un caractère personnel et portent non pas sur le contenu du dictionnaire, mais sur la personne l'ayant écrit dans son grade de Professeur, son physique, sa vie intime, etc. En outre, compte tenu du champ lexical du dictionnaire, certains interlocuteurs s'autorisent même à insulter l'auteur avec des mots et des expressions qui y sont répertoriés. Il est surprenant de trouver ces échanges sur un site modéré par des administrateurs et où l'auteur répond en ligne à ses lecteurs.

En France, ce problème a existé, mais il y a longtemps. Ainsi, Richelet (1680) et les auteurs du dictionnaire de l'Académie (1694) ont pu se voir accusés d'obscénité, selon Gadet (1992:107), pour avoir fait figurer dans leurs dictionnaires des expressions considérées comme adoptées des Halles de Paris (*opiner du bonnet, n'en avoir rien à cirer, conter fleurette*, etc.).

4.2. LES GROS MOTS, LES INJURES ET LA NOTION DE TABOU EN FRANÇAIS ET EN UKRAINIEN[193]

La notion de grossièreté est relative et dépend d'une autre notion qui n'est pas tant linguistique que sociale, celle de *tabou*. Pourtant, la définition qui nous intéresse ici est plutôt d'ordre linguistique :

> 1. Système d'interdictions de caractère religieux appliquées à ce qui est considéré comme sacré ou impur ; interdiction rituelle. 2. Ce sur quoi on fait silence, par crainte, pudeur (*PR*, 2001).

C'est à travers l'usage des mots interdits que se manifestent les tabous d'une société : « La notion de gros mot est […] fondamentalement sociale et de ce fait susceptible de variation, variation selon les sociétés, le groupe social, variation dans le temps » (Rouayrenc, 1996:5). Avec l'arrivée du christianisme, la plupart des anciens tabous ont disparu ou ont été remplacés par d'autres. Certains, particulièrement vivaces, ont subsisté même dans les sociétés modernes.

Yaguello (1979) attribue au tabou un rôle avant tout « régulateur » et « conservateur » : il fait exclure de l'usage certains mots stigmatisés par la société, des mots qui font honte ou qui font peur ; grâce à cette fonction d'exclusion,

[193] J'ai voulu construire cette section sur une comparaison constante. Celle-ci portera donc en parallèle sur le français et l'ukrainien.

> il valorise les individus qui n'y sont pas soumis ([...] les hommes par rapport aux femmes [...]), renforce le sentiment de solidarité des élus et confère un caractère exceptionnel aux circonstances où le tabou est levé (*op.cit.*:32).

Ces propos de Yaguello méritent d'être révisés car la société a changé depuis trente ans. De nos jours, les femmes ne sont plus tellement soumises aux tabous, en tout cas en France, si ce n'est par leur choix. En revanche, leurs homologues ukrainiennes ont souvent recours à l'euphémisme, au sous-entendu et à l'allusion afin d'exprimer leur crainte de tout ce qui touche à la sexualité et aux fonctions corporelles. Pourtant, les conclusions d'une enquête de Stavyc'ka (2008:61) sur l'emploi du lexique NS[194] ne me confortent pas dans ce jugement personnel. Selon ses résultats, le nombre de personnes qui n'emploient pas le vocabulaire injurieux dans la vie quotidienne ne change pas en fonction du sexe du locuteur : 7 sur 24 hommes et 7 sur 22 femmes interrogés. Il est connu que les femmes du même âge se servent de ce lexique plus librement entre elles que dans un milieu mixte ou en s'adressant à des hommes. Ce phénomène trahit l'envie des femmes de répondre aux stéréotypes sociaux, mais les stéréotypes changent.

À notre époque, les mots tabous s'appliquent à trois champs : la religion, le sexe et la fonction excrétoire, la défécation en particulier (Rey, 1983:560 ; Rouayrenc, 1996:9), ainsi qu'aux domaines de la mort et de la maladie (Yaguello, 1979:38), ce qui donne l'ensemble de « tout ce qui est connoté péjorativement et que la société polie ne veut pas entendre, et contre quoi elle se prémunit grâce à l'emploi de l'euphémisme » (*ibid.*). À travers ce lexique tabou, selon Artarit, « s'affichent les inquiétudes viriles, le machisme triomphant et les régressions scatologiques » (Bernet & Rézeau, 2008:8).

Ainsi, dans la culture ukrainienne, parler de la maladie et surtout de la mort reste tabou. Tout comme dans les tribus primitives, dans la tradition slave d'aujourd'hui on évite de prononcer le nom de la personne morte. On l'accompagne toujours du mot « défunt » (*покійний* /pokijnyj/) ou d'une des expressions : « qu'il se sente bien au ciel » (*царство йому небесне* /carstvo jomu nebesne/) ; « que la terre lui soit douce » (*нехай земля йому буде пухом* /nexaj zemlja jomu bude puxom/), etc. Il est aussi interdit de dire du mal des défunts. Quant aux états corporels, les menstruations sont rarement appelées par leurs noms, mais plutôt désignées par des euphémismes comme : *празники* /praznyky/ = « fêtes[195] », *викинути прапори* /vykynuty prapory/ = « lancer les drapeaux », *гості приїхали* /hosti pryjixaly/ = « avoir des invités[196] », *місячні* /misjačni/ = « avoir ses mois », *діла* /dila/ = « avoir ses affaires », *параша* /paraša/ =

[194] Enquête menée en 2007 sur 46 sujets dont 24 hommes et 22 Femmes (Stavyc'ka, 2008:21).

[195] Probablement, par analogie avec la couleur des jours fériés dans le calendrier.

[196] Je peux supposer que cette métaphore vient du fait qu'autrefois, les deux « événements » obligeaient la femme à rester à la maison.

« chiotte », etc. En français, ces tabous sont peu utilisés : *avoir ses ours, les Anglais ont débarqué, les gleurés*, etc. En revanche, les tabous raciaux (*nègre, arabe*, etc.) sont quasi-absents chez les Slaves. Certaines images métaphoriques sont les mêmes en français et en ukrainien : *téléphoner au pape* = « déféquer » *cf. подзвонити* /podzvonyty/ = « aller aux toilettes »[197], *pisseuse cf. пісюлєтка* /pisjuljetka/, *chier sur qqn ou qqch cf. насрати на когось, на щось* /nasraty na kogos', na ščos'/[198], etc.

Les mots et les expressions touchant la religion et l'appartenance raciale sont étiquetés dans les dictionnaires par FAM, PEJ ou RACISTE. Le vocabulaire touchant la mort et la maladie est souvent FAM ou restant sans étiquette particulière. En revanche, le lexique sexuel et scatologique est régulièrement marqué VULG ou TRIVIAL ou alors est absent des dictionnaires :

> […] le dictionnaire est un texte *culturel*, et […] il nous donne une *image de l'homme*, norme idéale qui exclut par le *tabou culturel* les mots marqués d'une indication infamante. C'est bien là […] ce qui produit cette répugnance de la majorité des gens lettrés et cultivés à l'égard de ce miroir indiscret, qu'ils s'empressent de diaboliser, pour ne pas avoir à y lire l'émergence de leurs fantasmes ineffables, de leurs profondeurs tues, de leurs dépravations inexprimées… Ou alors ils le consultent à la dérobée […] (Colin, 2007:98).

De ce sentiment de contrariété entre autres naît une convention sociale appelée la *norme*[199].

En parlant des tabous, les linguistes citent souvent l'ouvrage de Freud *Totem et tabou. Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés* (1913). Ainsi, Rouayrenc (1996:109) attire notre attention sur la description freudienne de l'attitude ambivalente déclenchée par le tabou : envie d'enfreindre une prohibition et crainte de le faire, précisément en raison de cette envie. Le gros mot est donc un soulagement, un moment de catharsis. En même temps, les gros mots culpabilisent, ce qui explique l'emploi de l'euphémisme qui peut être manifesté par un mot de substitution, l'abrègement du mot tabou par des points de suspension à l'écrit et par un « bip » à l'oral dans les médias.

Les mots vulgaires peuvent avoir un emploi interjectif (juron) ou appellatif (injure). Or, on ne peut pas les assimiler à des injures et/ou des jurons, puisque il existe des jurons qui ne sont pas des gros mots (ex. : *quelle punaise ! quel blaireau ! mince alors ! nom de Dieu !*[200], etc.) ; et inversement, certains des mots considérés comme grossiers ne sont ni des jurons, ni des injures (ex. : *bite*, *branlette*). Quant à leur forme, les jurons se rangent dans la classe grammaticale des

[197] Le verbe *подзвонити* est employé ici intransitivement et le sens NS est plus général qu'en français.

[198] Il existe aussi une autre expression, légèrement moins grossière, *начхати на когось, на щось* /načxaty na kohos', na ščos'/ = littéralement « éternuer sur qqn ou qqch ».

[199] Voir Chapitre 2.

[200] Les jurons blasphématoires sont aujourd'hui vidés de sens pour la plupart des individus. Pourtant, ils l'étaient moins quand l'Église exerçait son autorité sur toute la société.

interjections : si toutes les interjections ne sont pas des jurons, tous les jurons sont des interjections. Ils peuvent en conséquence jouir de la plus grande autonomie syntaxique ou au contraire, être soumis à la plus extrême contrainte dans les structures figées (Rouayerenc, 1996:125).

Le gros mot cumule plusieurs fonctions. La fonction des jurons et des injures est initialement « expressive ou émotive », c'est-à-dire qu'ils visent à « une expression directe de l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle » (*ibid*.:113). Une autre fonction est la transgression et/ou la provocation. Par ailleurs, tout gros mot, à condition qu'il soit perçu comme tel, est susceptible de provoquer des réactions.

> Ce qui est valable pour l'interjection, dit Rouayrenc, l'est encore plus pour l'apostrophe, qui est d'autant plus susceptible de blesser qu'elle a un signifié précis, susceptible d'être tenu pour vrai et adapté à la cible (*op.cit*.:116).

C'est justement le signifié précis, portant sur des défauts réels ou perçus comme tels du destinataire, qui différencie l'insulte de l'injure qui elle, est au-delà de la vérité (*ibid*.). L'insulte peut ainsi dégénérer en conflit, tandis que l'injure ou l'échange de « vannes »[201] dépersonnalisent la situation, même s'il y a toujours un risque que la vanne devienne injure personnelle ou soit interprétée comme telle (*ibid*.:121).

Il y a des injures en français qui, à force d'être employées régulièrement et par des personnes de différents niveaux d'éducation, ne blessent presque personne[202]. En ukrainien, la situation n'est pas aussi « évoluée », et leur emploi surtout en présence des femmes reste fortement stigmatisé, et est pris comme une insulte personnelle pour la femme tant par celui qui le dit que par ceux qui l'entendent dire[203]. Cette sélectivité vient de l'histoire des gros mots en ukrainien.

L'étymologie du mot *mat* ainsi que la provenance des injures en russe et en ukrainien est un point de discorde entre linguistes. Les premiers gros mots auraient été enregistrés au XII^{e} siècle. Trois hypothèses sur leur origine sont formulées (Istorija mata, 2004) : les tataro-mongols ; les traditions érotiques païennes ; le double sens de ces mots autrefois et leur fusion progressive en un sens unique négatif. La version la plus répétée et la plus tenace est celle de l'origine tatare, suite au joug des Tatars en Russie entre 1240 et 1480. Stavyc'ka (2008:21-22) explique la naissance de ce mythe par l'apparition en 1865 du tout premier dictionnaire du lexique obscène

[201] Vanne : « Remarque ou allusion désobligeante à l'adresse de qqn » (*PR*, 2001).

[202] Rouayrenc (*op.cit*.:70) cite le mot *connerie*, apparu en 1865 et dont le sens s'est affaibli du fait de la fréquence d'emploi.

[203] Anecdotiquement, mes étudiants français apprenant le russe ont été étonnés quand leurs homologues ukrainiens ont catégoriquement refusé de leur apprendre des injures en russe, en motivant le refus par la présence des femmes ukrainiennes dans la salle.

russe d'un auteur anonyme, intitulé *Dictionnaire emblématico-encyclopédique des mots et des phrases injurieux tatars*. Les unités du dictionnaire y sont définies comme « tatares » ce qui à l'époque signifiait « non chrétien », « étranger ». Le contenu du dictionnaire étant « mauvais », son titre le présente comme quelque chose d'obscène, d'étranger – « tatar ». On entretient d'ailleurs encore le mythe selon lequel les injures russes viendraient des Tataro-mongols. Et pourtant le lexique obscène est bien d'origine slave, ce qui a été démontré par plusieurs linguistes, dont Mokienko et Nikitina (2004:37). Ainsi, Kauffman (1980:271) prouve l'étymologie slave de certaines obscénités russes traditionnellement vues comme des emprunts au tatar. Plucer-Sarno (2005a, 2005b:172-174) le démontre aussi par un rappel de l'histoire des mots injurieux en russe. Reprenant ses conclusions, Stavyc'ka (2008:21) affirme que le mot *mat* est d'origine russe et signifiait initialement la « voix » : *кричать благим матом* /kričat' blagim matom/ = « crier très fort ». Par la suite, le mot a reçu un sens d'« injure » sous l'influence de sa consonance avec le mot *мать* /mat'/ = « mère » qui, lui, est largement employé dans l'invective russe[204].

En Ukraine, le mythe d'une origine étrangère persiste : tout ce qui est mauvais ne peut pas être ukrainien. Le *mat* ne serait pas propre à la culture linguistique ukrainienne et sa présence dans la langue d'aujourd'hui est une influence du russe. Il existe même une expression : « jurer à la moscovite ». Dans la mentalité ukrainienne, « jurer » est égal à « pécher », même si le degré de ce péché varie selon les régions. Stavyc'ka (*op.cit.*:*passim*) maintient l'idée que le vocabulaire injurieux existe en ukrainien depuis très longtemps, mais qu'il n'a jamais été aussi public qu'en Russie : les Ukrainiens ne l'emploient pas devant les femmes, les enfants et les personnes âgées, ni devant certains objets, comme l'eau ou le foyer de la maison (« Tais-toi, car il y a un foyer dans cette maison ! »[205]). En ukrainien, pour désigner le *mat*, on emploie aussi les mots *лихослів'я*, *лихослов* /lyxosliv"ja, lyxoslov/, littéralement, « malheur des mots », et l'expression *сороміцькі слова* /soromic'ki slova/ « mots honteux » dérivée de *сором* /sorom/ « la honte ». *Soromic'ki* peuvent être des mots, chansons, surnoms, images, gestes ; et une injure *soromyc'kyj* signifie une « injure sexuelle » (Stavyc'ka, *op.cit.*:30-31).

Dans les cultures européennes, comme le remarque Duličenko (2000), le bas du corps humain est tabouisé car accessible seulement à son propriétaire et reste ainsi caché de la société. Cette observation a amené Mokienko et Nikitina (2004:33) à classer les langues suivant le type d'invective dominante, c'est-à-dire le domaine qui provoque le plus d'irritation chez le locuteur

[204] Encore une affirmation très discutable : Makovskij (cité dans Mokienko & Nikitina, 2004:38) prouve que le mot *mat* n'a aucune relation avec « mère » mais que l'étymologie de la racine -*mat*- vient du « mot » et c'est avec le mot, la parole qu'on fabrique des injures.

[205] Le foyer a un sens sacré dans la culture et la mentalité ukrainiennes (Kostjučenko, 2008).

quand le tabou est transgressé. Ainsi, ces auteurs rangent les langues européennes dans trois catégories :

- anale et excrétoire (allemand, tchèque, anglais, français) ;
- sexuelle (russe, serbe, croate, bulgare) ;
- sacrale (certaines langues romanes, et partiellement, tchèque, slovaque et polonais).

C'est une idée que je trouve intéressante mais demandant tout de même une étude approfondie. La culture ukrainienne appartiendrait, selon Stavyc'ka (2008:34, 37), à la première catégorie : le noyau de ses injures présente une dominante scatologique, ce qui rapprocherait l'ukrainien du français et le distinguerait du russe. Elle cite, en guise de preuve, les nombres d'items illustrant les deux domaines obscènes – sexe et scatologie – dans son dernier dictionnaire : *baiser* = près de 20 unités, *conne* = 38, *bite* = 57, *chier* = 46, *cul* = 227 (151 de *сракa* /sraka/ + 76 de *жопа* /žopa/) (*ibid*.:34). On peut cependant contredire Stavyc'ka en émettant l'hypothèse qu'en ukrainien, les injures se basent plutôt sur les malédictions, les jurons et non pas sur des mots « sexuels ». Ce n'est pourtant qu'une impression personnelle qui est difficile à appuyer sans études statistiques sur le sujet.

La notion de lexique obscène est plus large que celle de *mat* : cette dernière est englobée dans la première. Le *mat* décrit surtout le vocabulaire sexuel, c'est le noyau le plus expressif du lexique obscène, selon Plucer-Sarno (2005b:169) : *їбати* /jibaty/ = *baiser*, *пизда* /pyzda/, *манда* /manda/ = *conne*, *хуй* /xuj/ = *bite*, *мудо* /mudo/ = *couille*, *блядь* /bljad'/ = *connasse*[206], etc. Il existe quelques milliers de dérivés de ces mots en russe, ce qui démontre une très grande fréquence de leur emploi et la richesse dérivative du *mat*. Les *obscénités*, elles, portent sur le domaine sexuel, et aussi sur tout ce qui touche le bas du corps humain et la défécation en particulier : *дрочити* /dročyty/ = *se branler*, *мінет* /minet/ = *pipe*, *менстра* /menstra/ = *ragnagnas*, *хер* /xer/ = *queue*, *сука* /suka/ = *pute* ; *срати* /sraty/ = *chier*, *пердіти* /perdity/, *бздіти* /bzdity/ = *péter*, *дристати* /drystaty/ = *avoir la chiasse*, *гівно* /hivno/ = *merde*, *сракa* /sraka/, *жопа* /žopa/ = *cul*, etc. Les dérivés de ce vocabulaire ne font que quelques centaines d'items. Les mots neutres comme *аборт* /abort/ = « avortement », *презерватив* /prezervatyv/ = « préservatif », *труси* /trusy/ = « culotte », *унітаз* /unitaz/ = « cuvette », etc. sont placés à la périphérie des champs d'obscénités (Stavyc'ka, 2008:21), parce que leurs signifiés sont tabouisés dans la société ukrainienne. Malgré cette distinction terminologique, le mot *mat* est souvent employé pour désigner tout le lexique obscène, dans son sens le plus large.

Aujourd'hui, plusieurs auteurs littéraires ukrainiens utilisent le lexique obscène dans leurs textes : Ju. Andruxovyč, Dereš, Dnistrovyj, Žadan, Purkalo, Vynnyčuk, Zabužko et beaucoup

[206] Ces exemples existent dans les deux langues mais sont cités ici en ukrainien.

d'autres. Un promoteur du *mat* artistique est aussi l'écrivain, peintre, comédien Les' Poderv"jans'kyj qui lit sur scène et distribue des enregistrements de textes remplis de mots obscènes. C'est là une nouvelle vision de la littérature, une nouvelle approche de la langue en général et de son lexique NS en particulier, une des formes de la renaissance de l'ukrainien.

4.3. L'*ARGO* UKRAINIEN

En parallèle au vocabulaire grossier, le vocabulaire argotique, autre type important de lexique NS, s'est développé en ukrainien comme dans beaucoup d'autres langues. Comme pour le lexique grossier, nous sommes obligés de passer par le russe car les deux langues ont toujours eu une histoire commune, choisie ou imposée.

Les premières sources argotiques en langues slaves datent du XVIII^{e} et du XIX^{e} siècle. L'*argo* est parlé en Russie et en Ukraine dans les milieux des mendiants professionnels, des marchands itinérants, des artisans et des ouvriers saisonniers (tailleurs, feutriers, producteurs d'argile, etc.). Les relevés d'*argo* les plus nombreux proviennent du langage des petits marchands – *ofenja* – de la province de Vladimir en Russie. *Ofenja*, mot aujourd'hui archaïque, signifie « marchand ambulant de vieilles affaires », c'est-à-dire colporteur ou brocanteur. Les *ofenja* de la province de Vladimir vendaient surtout des livres, des tableaux et des icônes. Leur *argo* a existé en Russie jusqu'à la deuxième moitié du XIX^{e} siècle et a disparu avec le développement du chemin de fer.

L'*argo* de la pègre a, quant à lui, pour première source en russe l'autobiographie datant de 1764 d'un voyou et ancien détective moscovite, Van'ka Kaïn, dont l'image littéraire était semblable à celle de Cartouche en France[207]. En ukrainien, l'ensemble des langages secrets est formé aux XIX^{e} et XX^{e} siècles par les *argos* des luthistes et des joueurs de lyre aveugles, des *drotar*[208], des tailleurs de fourrures et de touloupes[209], des feutriers, des mendiants aveugles, des quêteurs, etc. (Stavyc'ka, 2005a:25). S'y ajoutent également les *argos* des écoliers et des séminaristes. La particularité de ces langages est leur caractère masculin, découlant de l'époque et des conditions de travail dans les métiers concernés.

Dans sa monographie sur l'*argo*, Horbač (2006:41-107), sans faire la distinction entre les sources russes ou ukrainiennes, dresse un inventaire, loin d'être exhaustif[210], des ouvrages argotiques du XIX^{e} et de la première moitié du XX^{e} siècle. Comme en France, les premiers

[207] Voir l'article « Van'ka Kaïn » dans l'*Encyclopédie de littérature* (Friče, 1929).

[208] Le *drotar* est un artisan qui répare la poterie en l'entrelaçant avec des fils métalliques.

[209] Veste en peau de mouton, portée par les paysans ukrainiens.

[210] Le manque de références ou leur citation parfois de seconde main s'expliquent par l'éloignement de l'auteur.

ouvrages contenant de l'*argo* ukrainien furent écrits par des agents de police et pour les besoins de celle-ci. Les policiers ne prêtaient aucune attention à la phonétique des argotismes notés et même au contraire, l'ajustaient à la phonétique et à l'orthographe russe ou polonaise, en fonction de la région de leur mission. Horbač (*op.cit*.:50) cite le nom de Kurka, *urjadnyk*[211] de la police de Lviv, qui rassembla le vocabulaire des malfaiteurs de sa ville et édita le dictionnaire *Słownik mowy złodziejskij* (1896). Le dictionnaire fut réédité deux fois : en 1899 et en 1907 (Movna, 2008:304).

La première étude sérieuse sur l'*argo* slave, les *Langues secrètes des Slaves* (*Die Geheimsprachen bei den Slaven*), a été réalisée en 1896 par un linguiste viennois, Jagić, qui compare plusieurs langages argotiques : ceux des *ofenja*, des mendiants, des *lirnyk* (= joueur de lyre), des producteurs de laine et des feutriers, des *argos* professionnels et l'*argo* des malfaiteurs (Horbač, *op.cit*.:51).

Les références citées par Horbač sont de petits dictionnaires d'*argo* ou des listes de mots tirés des ouvrages littéraires. Il n'y a pas encore de marques stylistiques ou autres et il ne s'agit que de traduction. Le chercheur s'appuie souvent sur un travail de Rudnyc'kyj[212] sur le langage de la ville de Lviv, paru à Berlin en 1943, qui fut le premier s'intéressant au parler d'une ville ukrainienne, le *sleng* urbain. Quelques ouvrages lexicographiques reviennent constamment chez Horbač (*op.cit*.) car leurs nomenclatures ont été souvent reproduites et complétées par d'autres chercheurs[213] :

- Le dictionnaire de Bec (1903) qui comporte 95 items argotiques d'Odessa, connue pour la variété et la richesse de ses langages NS.
- Le dictionnaire de Kurka et ses rééditions sur l'*argo* de Lviv, dont la dernière édition élargie de 1907 comporte près de 500 expressions argotiques traduites en polonais et 205 expressions traduites en yiddish, toutes du monde criminel (Horbač, *op.cit*.:58). L'ouvrage était semble-t-il surtout utilisé par la police.
- L'étude *La Musique des malfaiteurs* (1908) de Traxtenberg qui a rassemblé l'*argo* de la prison, qu'il appelle d'ailleurs *žargon.*
- Un autre ouvrage au service de la police est le *Dictionnaire de la langue des voleurs et des détenus* de Popov (1912) qui comporte plus de 1000 expressions de l'*argo* de Kyiv.

Horbač cite également d'autres travaux (*ibid*.:56-93) :

[211] Terme historique pour nommer un gradé subalterne de la police rurale.

[212] *Lemberger Ukrainische Stadmundart (Znesinnja),* Znesinnja est une banlieue nord-est de Lviv.

[213] Tous ces ouvrages sont cités ici d'après le livre de Horbač (2006:*passim*).

- Le dictionnaire de Javors'kyj *Parler le dialecte de Lviv : Complément au dictionnaire du dialecte de Lviv* (1901).
- L'étude de Fridman (1931) sur les éléments juifs dans la musique des malfaiteurs.
- Un article de Ščepot'jev (1927) sur le langage des écoliers.
- Le travail de Seliščev, *La Langue de l'époque de la Révolution* (1928).
- L'article de Larin (1931) sur les éléments de l'Europe occidentale dans l'*argo* des voleurs russes.
- Le *Dictionnaire du žargon des criminels : Musique des malfaiteurs* de Potapov (1927).
- L'étude de Barannikov *Les Eléments tsiganes dans l'*argo *russe des voleurs* (1931).
- L'étude de Dmitrijev sur les emprunts turcs dans l'*argo* des *ofenja,* des mercantis et des criminels (1931).
- La recherche sur les *argos* professionnels, scolaires et celui des malfaiteurs en Russie et en Ukraine de Straten (1931). Ce linguiste introduit dans son dictionnaire deux étiquettes : une pour distinguer les argotismes d'Odessa (*od*.) par rapport à toutes les autres cités ; et l'autre pour marquer les mots du domaine des tricheurs (*шулер*.)[214].

Horbač (*op.cit*.:41-107) évoque aussi les noms des écrivains ukrainiens et russes de l'époque qui ont utilisé dans leurs œuvres des expressions argotiques retrouvées ensuite dans les dictionnaires cités.

Cet inventaire de Horbač des ouvrages un peu anciens et rassemblés avec le russe sera complété dans le chapitre suivant[215] par la liste de Kul'čyc'ka (1999) et les dictionnaires les plus récents sur le NS en ukrainien.

Horbač compose lui-même un petit dictionnaire d'argotismes urbains et scolaires (*id.*:94-107) de l'Est et du Centre de l'Ukraine (Odessa, Kharkiv, Dnipropetrovsk, Kyiv, Poltava, Tchernihiv)[216], à partir des témoignages sur le langage des années 1920-1930 de neuf personnes qu'il avait interrogées à Munich dans les années 1949-1950. On ne peut évidemment pas parler de la langue de toute une ville sur les attestations d'une ou de deux personnes. Cependant, ce dictionnaire donne une idée de ce langage NS du début du XX^{e} siècle en Ukraine, au moment où un rejaillissement des *argos* dans les grandes villes a été observé. Après la révolution de 1917 et la guerre civile qui l'a suivie, l'industrialisation du pays, en particulier dans sa partie Est, a favorisé l'expansion du langage NS dans la société soviétique : l'*argo* des criminels s'est progressivement transformé en URSS en *sleng* urbain, unifié par les prisons, les camps de

[214] Tricheur = *шулер* /šuler/ => *шулерське* /šulers'ke/ = « de tricheur » => *шулер* /šuler/.

[215] Voir Section 5.3.3 : « Dictionnaires ukrainiens du non-standard ».

[216] Les items du dictionnaire sont donc tous étiquetés en fonction de leur provenance géographique.

travail, les camps de concentration, les usines, le komsomol et le service militaire. Horbač a su extraire de cette masse des unités ukrainiennes en les rassemblant dans son dictionnaire.

Mais revenons aux origines de l'*argo* ukrainien.

4.3.1. L'*argo* des *lirnyk*, des *kobzar* et des mendiants

L'*argo* classique ukrainien est donc représenté en grande partie par le langage des joueurs de lyre, les *lirnyk*. Le *lirnyctvo* – l'art lyrique au sens propre – est un phénomène culturel et historique de la tradition folklorique ukrainienne dont l'épanouissement date du milieu du XIX^{e} siècle[217]. La mission du *lirnyctvo* est une diffusion du christianisme par la musique. Il s'agit d'un christianisme populaire : les *lirnyk*, servant d'intermédiaires entre l'Église et le peuple, étaient perçus par ce dernier comme des « hommes de Dieu » (Bogdanova, 2002). Ils étaient réunis dans des organisations corporatives, des fratries, avec un règlement intérieur, des rituels particuliers et un langage secret, la *lebijs'ka mova*. Il existait une certaine hiérarchie : *nevli* = chanteurs-musiciens aveugles ; *xarbetrusy* = faibles vieillards et vieilles femmes ; et simples mendiants. Suivant la catégorie, la langue secrète portait un nom différent : *lebijs'ka* pour les *nevli*, *staryc'ka* pour les vieillards et *kalipec'ka* pour les mendiants (Stavyc'ka, 2005a:63, *passim*).

Cette image du *lirnyctvo* est quelque peu idéalisée, selon Hrymyč (cité dans Stavyc'ka, *op.cit*.:58), car les *lirnyk* étaient avant tout des mendiants et ensuite des chanteurs, et non pas l'inverse. Les aveugles ou handicapés pouvaient gagner leur pain eux-mêmes en jouant de la musique, parfois dans les mariages. Religieux et superstitieux, ils gardaient les anciennes traditions païennes, étaient censés posséder des dons de guérisseur, et étaient utiles et dangereux[218] à la fois. Joueurs de lyre, de luth ou de cithare, ils étaient bien organisés et se distinguaient ainsi de simples mendiants.

Pour devenir *lirnyk* ou *kobzar* (joueur de luth), il fallait entrer dans cette corporation fermée. La procédure d'adhésion est décrite par quelques chercheurs qui ont étudié le *lirnyctvo* en Ukraine : Boržkovs'kyj (1889), Hnatjuk (1896), Horbač (1957), Bogdanova (2002), et d'autres. Ils mentionnent plusieurs conditions à remplir. Avant tout, il faut être dans l'incapacité physique de travailler, par handicap ou cécité. De faux *lirnyk*, ceux qui simuleraient un handicap, n'existent pas car ils ne pourraient pas survivre dans cette société bien contrôlée par ses membres. L'âge de l'élève ou du « garçon », comme on l'appelle, ne doit pas dépasser 30 ans. La durée et le coût de la formation en dépendent : un jeune garçon va servir le maître de lyre et

[217] Les premières mentions datent du début du XV^{e} siècle, et les dernières des années 1930 (Horbač, 1957:7).

[218] Ce milieu côtoyait celui des malfaiteurs quotidiennement, ce qui explique la présence dans leur *argo* du vocabulaire criminel.

l'école avant de commencer l'apprentissage qui sera, dans ce cas, couvert par ses années de service ; tandis qu'un élève de 20 ans, accepté pour un an, devra payer, lui ou celui qui l'envoie, entre 20 et 30 zlotys pour sa formation (Hnatjuk, 1896). À la fin des études, qui peuvent durer au plus six ans, le futur *lirnyk* acquiert les connaissances et les savoir-faire suivants : les prières et l'art de la mendicité ; les chants religieux, satyriques et lyriques ; le jeu d'un instrument de musique ; et finalement, un langage spécial. Il doit passer un examen d'*argo*[219] et de répertoire particulier des chants. Pour passer cet examen, il faut maîtriser le vocabulaire secret du milieu et connaître par cœur le répertoire à chanter. Ensuite, les anciens déterminent les villages dans lesquels le novice peut exercer son métier de mendicité. Ceux qui ne respectent pas ce code[220] sont punis par le « tribunal des sages », la justice des *lirnyk*. La punition suprême est la casse de l'instrument, les *lirnyk* n'ayant jamais recours à la violence physique (*ibid*.).

L'*argo*, particularité de ce métier, était gardé dans le plus grand secret et employé seulement au sein de la corporation, nul autre ne pouvait l'entendre. Cependant, les joueurs de lyre n'avaient ni prières, ni chants en *argo*. Ils ajoutaient seulement quelques phrases en *argo* avant chaque prière et parfois chantaient en remplaçant certains mots des chants par des termes argotiques[221] (Horbač, *op.cit*.:9). L'*argo* était un signe d'appartenance à un groupe, un repère identitaire vis-à-vis de l'extérieur, un langage secret d'hommes[222], caché même à leurs femmes, un langage qui protégeait ses locuteurs et permettait de reconnaître tout de suite les intrus au groupe. Ses fonctions principales étaient donc identitaire et protectrice.

4.3.2. L'*argo* des artisans itinérants et des quêteurs

L'*argo* des autres professions (tailleurs, feutriers, etc.) était beaucoup moins secret et parfois même employé publiquement pour souligner l'appartenance sociale du locuteur. Ainsi, il s'est infiltré dans l'*argo* criminel, ensuite dans le parler populaire, la langue des écoliers et finalement, il s'est retrouvé dans le discours des adultes en tant que procédé stylistique (Horbač, 1957:11-12). Les artisans itinérants sont parfois connus comme des escrocs et des voleurs. Néanmoins, certains d'entre eux – Dzendzelivs'kyj (cité par Stavyc'ka, 2005a:70) distingue les réparateurs de poterie – tiennent à leur bonne réputation auprès de leurs clients dans « leurs » villages et

[219] Il est notable qu'au moment de l'examen, il soit nécessaire d'offrir à boire (*mohoryč*) à toute la communauté. Sans cela, il est impossible de réussir à l'examen. La corruption en Ukraine a donc des racines assez anciennes.

[220] Les personnes extérieures à la corporation qui essayent de chanter dans les villages sans en faire partie ; ou bien ceux qui trahissent la communauté, en dévoilant son *argo*, etc.

[221] Je renvoie le lecteur vers les ouvrages cités ci-dessus qui donnent tous des exemples, souvent les mêmes, de cet *argo*.

[222] Ce qui signifie que ce langage était un moyen non seulement de distinction professionnelle mais aussi d'isolement masculin.

« leurs » rues. Le langage secret des artisans sert deux objectifs : ne pas être compris par leurs clients et ne pas être compris par leurs concurrents. Cependant, certains métiers ne se préoccupent pas de garder leur langage secret et l'emploient devant les autres quand ils veulent éviter qu'on les comprenne. Ainsi, le vocabulaire des feutriers se répand dans le langage familier de leur entourage. Nikolajčik (1890), un des premiers chercheurs à s'intéresser au sociolecte des artisans, compare le langage des feutriers du nord de l'Ukraine (région de Tchernihiv) avec celui des *lirnyk* du sud-ouest ukrainien (région de Podolie) et découvre leur grande ressemblance. Il n'est pas rare que les *argos* des artisans fassent écho à la *lebijs'ka mova*. L'*argo* de simples tailleurs et des tailleurs de touloupes, *šnajders'ka mova* (de *šnajder* = « tailleur »), est né au milieu du XIX^{e} siècle, quand ceux-ci ont commencé à partir travailler dans les villages voisins. Ils partaient entre septembre et février en petits groupes dans leur région, en Pologne, au Bélarus, etc. Le reste de l'année, ils vendaient leurs produits chez eux, dans les foires, les marchés. Pour ne pas dévoiler leurs secrets de fabrication aux étrangers et pour pouvoir tricher en présence des clients, les tailleurs ont créé leur propre langage. L'étude assez récente (1996) sur la *šnajders'ka mova* de la région de Volhynie de Dzendzelivs'kyj citée par Stavyc'ka (2005a:80) compte 1035 unités argotiques. Les *drotar* avaient aussi leur *argo* professionnel. Ce métier était surtout répandu dans la région des Carpates.

De toutes les professions itinérantes, les quêteurs étaient parmi les gens les plus aisés car tout ce qui leur était donné en plus de l'argent pour l'église restait à eux (nourriture, vêtements, tissus, outils, etc.). Les quêteurs étaient souvent des tricheurs car, étant orthodoxes, ils arrivaient à faire la quête aussi chez les catholiques en usant de mensonge et de falsification des registres d'offrandes (Stavyc'ka, *op.cit.*:72). Pour ce faire, ils ont inventé un langage secret – la *laburs'ka mova*. Cet *argo* aurait beaucoup de similitudes avec les *argos* des *lirnyk* de Volhynie, des artisans russes et avec l'argot polonais (*ibid.*:83).

4.3.3. Procédés formels de l'*argo* ukrainien

Dans l'*argo* classique ukrainien, le vocabulaire de la langue standard est à la base du vocabulaire argotique, avec des changements de sens, des changements de forme et des emprunts. Tous les milieux professionnels décrits ci-dessus se servaient des dialectes et des patois régionaux ainsi que d'emprunts aux langues étrangères pour rendre leurs communications cryptiques. Ainsi, parmi les tailleurs, il y avait beaucoup de Juifs, ce qui explique un grand nombre de lexèmes en yiddish dans leur *argo* (Stavyc'ka, 2005a:82). Dans la *lirnyc'ka mova* on trouve des emprunts au grec moderne, à la langue des Gitans du sud de l'Ukraine, au roumain, au hongrois, des emprunts à la langue turque ainsi qu'au yiddish, à l'allemand, au russe, au polonais, au suédois et à la langue ecclésiastique (*ibid.*). L'*argo* des *drotar* possède des emprunts à l'allemand, au polonais,

au tsigane et au serbo-croate. Stavyc'ka (*op.cit.*:84-107), à la suite de Horbač (1991), classe ces emprunts avec de nombreux exemples et des indications sur leurs domaines argotiques, leurs régions d'expansion, et les auteurs qui les citent.

La particularité de l'*argo* des *lirnyk* consiste en une riche dérivation. Par exemple, le mot standard *водити* /vodyty/ = « conduire » a été remplacé par *вандзорити* /vandzoryty/ (inexistant en ukrainien), ce qui a entraîné toute une série de dérivés argotiques[223] : *поводир* /povodyr/ = « guide, accompagnateur » => *повандзорник* /povandzornyk/ ; *перевести* /perevesty/ = « transporter, transférer » => *перевандзорити* /perevandzoryty/, etc. (Horbač, 1957:12). Ce procédé permet de garder les champs argotiques dans la limite de 200 à 300 racines. Le petit nombre d'unités s'explique également par l'exiguïté des champs notionnels en *argo*, que ce soit celui des *lirnyk*, des criminels ou des marchands : leur vocabulaire est réduit à quelques notions de leurs professions et de leur quotidien. La *lebijs'ka mova* possède en plus une dizaine de noms propres secrets pour désigner des lieux liés à l'activité de la corporation (*ibid.*:13).

Tout comme les procédés formels de l'argot français, les procédés ukrainiens peuvent être divisés en deux classes : les changements de forme et les changements de sens.

Changements de forme (d'après Stavyc'ka, 2005a:107-110) :

- Syllabes rajoutées (бі- /bi/ : *бі*ти /bity/ <= *ти* /ty/ = « toi », су- /su/ : *су*хечка /suxečka/ <= *гречка* /hrečka/ = « du sarrasin »).
- Suffixes secrets (-ус, -еус /-us, -eus/ : *матіралус* /matiralus/ <= *матеріял* /materijal/ = « matériau », *вітреус* /vitreus/ <= *вітер* /viter/ = « vent » ; -омка /-omka/ : *слухомка* /sluxomka/ <= *вухо* /vuxo/ = « oreille » ; -івний /-ivnyj/ : *босівний* /bosivnyj/ <= *босий* /bosyj/ = « pieds nus »).
- Infixe -н- /-n-/ (*вандзорити* /vandzoryty/ <= *водити* /vodyty/ = « conduire, accomagner », *купнарити* /kupnaryty/ <= *купити* /kupyty/ = « acheter »).
- Substitution des sons (*шім* /šim/, *шома* /šoma/ <= *домівка* /domivka/, *дім* /dim/ = « maison », *шарівник* /šarivnyk/ <= *чарівник* /čarivnyk/ = « magicien » ; *схотранка* /sxotranka/ <= *схованка* /sxovanka/ = « cachette »).
- Métathèse (*тапчок* /tapčok/ <= *початок* /počatok/ = « début », *наси* /nasy/ <= *сани* /sany/ = « traîneau »).
- Lecture à l'envers (*рабах* /rabax/ <= *хабар* /xabar/ = « pot-de-vin », *хун* /xun/ <= *нюх* /njux/ = « odorat »).

[223] Le premier mot dans la série d'exemples qui suit est standard, le second est argotique.

– Formation avec changement de la partie du discours (*весіти* /vesity/ (v) = « pendre » => *веслюко* /vesljuko/ (n) = *яблуко* /jabluko/ = « pomme », *ходити* /xodyty/ (v) = « marcher » => *ходуха* /xoduxa/ (n) = *нога* /noha/ = « pied »).

Changements de sens (Stavyc'ka, 2005a:110 ; Horbač, 2006:189-194, *passim*) :

– Métaphore : *макітра* /makitra/ « récipient en argile avec une grande ouverture » => « tête », *корабельня* /korabel'nja/ « navale » => « cuillère ».
– Métonymie : *купити* /kupyty/ « acheter » => « voler » ; бригідки /brygidky/ = « prison » (du nom d'une prison connue de Lviv).
– Emprunts aux dialectes locaux et aux langues étrangères : polonais, russe, tchèque, yiddish, tsigane, turc, arabe, persan, grec, roumain, hongrois, allemand, italien, français, néerlandais, anglais, etc.[224]. Je vais citer quelques exemples du français puisque c'est la seule langue qui nous intéresse particulièrement dans le cadre de l'analyse comparative des argots français et ukrainien. Les emprunts français provenaient de la partie orientale de l'Ukraine qui était liée à la France avant la Première Guerre mondiale : les aristocrates russes avaient l'habitude d'aller régulièrement à Paris ou à Nice. Parfois, ils se retrouvaient emprisonnés pour des dettes aux jeux de cartes. C'est ainsi, selon Horbač (*op.cit.*:492), que des mots français sont entrés dans le bas niveau d'ukrainien : *аржан* /aržan/ = « argent », *адья* /ad'ja/ = « alarme, évasion », etc. Certains emprunts viennent directement de l'argot français : *піжон* /pižon/ = « qqn d'élégant », *альфон*с /al'fons/ = « proxénète ».
– Emprunts au langage enfantin : *гамати* /hamaty/ = « manger », *нюня* /njunja/ = « pleurnicheur ».

4.4. LE *ŽARGON*

Stavyc'ka (2005a:22) établit un paradigme des *dialectes sociaux*[225] en distinguant *argo*, *žargon*, *žargon professionnel* et *sleng*. Elle définit le dialecte social comme une variété de langue servant de moyen de communication aux membres d'un groupe social ou professionnel. Les sociolectes sont inévitables dans toute société toujours hétérogène dans ses tranches d'âge, ses couches sociales ou ses groupes professionnels. Cette variété de langue – « système de signes et de règles syntaxiques », selon Dubois et al. (2002:144) – peut être réduite à des unités lexicales qui doublent les unités du vocabulaire général dans un domaine déterminé ; ou à un « ensemble de termes désignant des notions ou des objets pour lesquels la langue commune n'a pas de signes ou

[224] Voir de nombreux exemples dans Horbač (*op.cit.*).

[225] Qu'on appelle aussi *sociolectes* (Dubois & al., 2002:435).

de signes suffisamment précis » (*ibid*.). Dans ce cas, il s'agit des langues spéciales ou des jargons.

En ukrainien, les termes *argo* et *žargon* sont complètement confondus entre eux et parfois même avec celui de *sleng* : *argo/žargon professionnel*, *argo/žargon des malfaiteurs*, *argo/žargon secret*, *argo/žargon/sleng des étudiants*, etc. Certains spécialistes essayent tout de même de les distinguer en fonction du niveau d'ouverture des groupes les utilisant. Ainsi, la notion d'*argo*, le terme étant d'origine française, est comparée avec l'argot dans son sens traditionnel et désigne le langage d'un groupe hermétique. La fonction principale de l'*argo* ukrainien est la même qu'en français, c'est-à-dire cryptique. C'est une langue secrète, codée. Le terme d'*argo* est utilisé aujourd'hui surtout dans son sens historique. Il a un champ beaucoup plus restreint que le terme français qui, lui, s'applique aujourd'hui à tout langage NS incompréhensible ou/et ayant une fonction ludique ou/et identitaire.

Le terme *žargon* a, comme en français, un sens légèrement péjoratif et sert d'attribut à un groupe assez ouvert. C'est un sociolecte d'une catégorie d'âge, d'une communauté professionnelle ou encore, un langage qui a émergé lors d'événements politiques et sociaux importants (révolutions, guerres[226], etc.). Le principe de la création d'un *žargon* en ukrainien est le contraire du principe de caste : il s'agit d'ouverture, de démocratie, de place, de foule, de divertissement, d'amusement. C'est la « culture du carnaval », selon Elistratov (1995:88). Cette thèse du linguiste russe rejoint celle de Mathieu (2001) sur la « place publique ». Le carnaval dans le premier cas et la foire dans le deuxième amènent à un brassage de cultures et de langues et à la création de parlers particuliers propres à une époque, à un endroit, à un milieu donné.

L'un des premiers *žargons* ukrainiens fut le langage des séminaristes du XIX^{e} siècle. Le parler des jeunes d'aujourd'hui est aussi perçu comme un *žargon*. Les traits caractéristiques du *žargon* sont l'absence de la fonction cryptique, la stratification d'âge ainsi que les fonctions ludique et emblématique. Stavyc'ka (2005a:145) explique son apparition dans la langue standard par le biais d'un inter-*žargon* d'abord, et par les langages populaire et familier ensuite. En passant par l'inter-*žargon*, les sens particuliers propres au *žargon* initial disparaissent et la sémantique du mot s'élargit sous l'influence de la communauté de transfert.

Cette neutralisation sémantique est surtout fréquente entre le *žargon* criminel et le *žargon* des jeunes, mais elle est aussi possible dans d'autres interférences. Par exemples :

– *кумарний* /kumarnyj/ = « en état de manque » (ŽARG DES DROGUÉS) => « mou, flegmatique » (ŽARG DES JEUNES) ;

[226] Le *žargon* de la Deuxième Guerre mondiale, par exemple.

– *дембель* /dembel'/ = « fin du service militaire » (ŽARG MILITAIRE) => « fin de l'activité dans n'importe quel organisme » (ŽRM[227]) (*ibid*.:145-146).

Une des raisons de ce phénomène est l'homogénéisation de la société et le rythme accéléré de la vie. Le rythme plus rapide entraîne une économie linguistique qui se manifeste dans l'abréviation des mots, les siglaisons excessives, le développement de la polysémie, etc. La différence entre l'argot/*argo* classique et les argots/*žargons* modernes est donc leur degré d'ouverture, ces derniers étant plus ouverts (par exemple, l'argot/*žargon* des jeunes).

Le *žargon* ukrainien dans son sens le plus large est parfois confondu avec le *suržyk*. Nous étudierons les raisons de cette confusion dans la partie consacrée à ce phénomène. Le *žargon* est également assimilé aux injures : « médisance sociale ou corporative » (Stavyc'ka, *ibid*.:37). La différence entre les deux est que les mots du *žargon* changent souvent, tandis que les injures restent les mêmes depuis des siècles. Stavyc'ka cite des exemples de gros mots dont les synonymes sont traités comme du *žargon* :

– *їбатися* /jibatysja/ *baiser* = *пекти* /pekty/ littéralt « cuire », *засадити шаблю* /zasadyty šablju/ littéralt « enfoncer un sabre » ;
– *хуй* /xuj/ *bite* = *друг* /druh/ littéralt « ami », *ковбасина* /kovbasyna/ littéralt « gros morceau de saucisson », etc.

Ces euphémismes sont d'après moi des items grossiers ou familiers mais absolument pas jargonnesques.

Le *žargon* est une variété orale de la langue. Sa fonction principale est d'être un moyen de communication détendue, non-officielle, d'un groupe de personnes. Il ne peut donc pas être normalisé comme une langue littéraire. Il s'ensuit que toute son étude écrite est une infraction aux lois de la communication elle-même, selon Stavyc'ka (2005a:155). On retrouve une idée similaire chez Caradec, mais sur l'argot qui, lui, perd son essence cryptique en étant écrit. Afin de régulariser cette imprécision, Caradec (2001:X) propose d'utiliser le mot « argotique » dans les titres des dictionnaires dits « d'argot ».

Le *žargon* comme tout le lexique NS est très mal perçu par les Ukrainiens. L'emploi du lexique NS est un signe de bas niveau de culture des locuteurs, de leur grossièreté, de cynisme, de marginalité. Le lexique de bas niveau de formalité est « une sorte de sublimation culturelle de l'énergie destructive, négative » (Stavyc'ka, *op.cit*.:167). Les raisons d'une telle attitude envers

[227] ŽRM = /žargonizovana rozmovna mova/. Cette étiquette en ukrainien signifie *žargon commun* qu'on peut traduire en français comme « argot familier » ou « argot commun ».

le NS ont déjà été expliquées[228]. Néanmoins, tant en France qu'en Ukraine, nous observons réellement dans la communication d'aujourd'hui une hypertrophie du sous-code argotique qui témoigne d'un manque de culture linguistique, d'un appauvrissement du vocabulaire personnel et de la non-utilisation des champs profonds du lexique familier, dialectal et de la phraséologie.

Vu l'étendue de la notion de *žargon* en ukrainien, il existe une notion plus précise limitée au langage d'une profession ou d'un métier – le *žargon professionnel* (voir Section 4.4.5.). Les unités de ce parler ont des équivalents neutres dans la langue générale et dans les dictionnaires terminologiques. Le *žargon professionnel* ukrainien est donc comparable au jargon français d'aujourd'hui.

4.4.1. Le *žargon* des écoliers et des séminaristes du XIX^{e} siècle

Le *žargon* des écoliers et des séminaristes s'est formé à la fin du XVIII^{e} siècle et tout au long du XIX^{e} siècle dans des établissements fermés accueillant exclusivement des garçons. C'est un sociolecte peu étudié en Ukraine, comme d'ailleurs tout langage NS. Il a cependant été analysé par Svydnyc'kyj[229], Dzendzelivs'kyj[230], Šyrockyj[231], Horbač (1966, 1991, 2006) et Stavyc'ka (2005a).

Comme tous les autres *žargons*, celui-ci est le langage d'un groupe peu fermé. La rigidité de l'enseignement, un contrôle constant et ferme, l'absence de relations humaines normales et de communication vivante poussaient les élèves des séminaires vers des engouements amoraux : farces, alcool, orgies dans les maisons closes, etc. Un langage spécial était l'accompagnateur logique de ce genre de divertissements (Stavyc'ka, *op.cit.*:117). Les thèmes les plus élaborés dans leur vocabulaire sont ceux qui touchent la vie de tous les jours : le corps et la physiologie humaine, les maladies, les caractéristiques intellectuelles et sociales de la personne, les professeurs et les élèves, les études et les chants religieux, les jeux, les vêtements, la nourriture et surtout l'alcool, le tabac qui prend autant de place que le sexe, ainsi que les qualités morales de la personne (*ibid.*:406-414). Les champs les plus développés pour décrire ces valeurs sont ceux de « dénoncer », « dénonciateur » ; « frapper », « punition », « dispute », ce qui nous en dit beaucoup sur les mœurs de ces établissements.

[228] Voir Section 4.1.

[229] Il a écrit un roman *Luborac'ki* (1862) sur le *žargon* du séminaire ecclésiastique de Kamianets-Podilskyï où l'auteur a fait ses études entre 1851 et 1855.

[230] Il s'agit de son étude publiée en 1996 sur le *žargon* des écoliers et des séminaristes ukrainiens du milieu du XIX^{e} siècle.

[231] L'étude sur le *žargon* du séminaire ecclésiastique de Kamianets-Podilskyï entre 1901 et 1906.

Stavyc'ka suppose qu'a existé un *žargon* des étudiants de l'académie Petro Mohyla à Kyiv[232] entre 1701 (date à laquelle l'établissement a obtenu le statut d'académie, c'est-à-dire d'école supérieure) et 1817 (date de sa fermeture[233]). Faute de documentation, cela reste une hypothèse difficile à prouver.

Les sources du *žargon* des écoliers et des séminaristes sont :

- la langue ukrainienne de l'époque, populaire et littéraire ;
- les dialectes ;
- d'autres sociolectes, comme par exemple, le *žargon* criminel ou l'*argo* des colporteurs russes ;
- les emprunts à des langues étrangères, surtout au russe qui dominait dans le système d'éducation et de formation ;
- la lecture religieuse (Stavyc'ka, 2005a:127-130, 134).

Ce langage a eu une grande influence sur le lexique ukrainien et sur sa variété familière en particulier. On retrouve ses unités dans les différents niveaux de langue actuels :

- *бородач* /borodač/ = « prêtre » (ŽARG) => « un barbu » (FAM) ;
- *злупити* /zlupyty/ = « manger » (ŽARG) => « manger » FAM ;
- *шкура* /škura/ = « rude, grossier » (ŽARG) => « une personne capable d'une conduite inqualifiable, d'une trahison » (VULG) (*ibid*.:139).

Dans sa thèse d'habilitation, Horbač (2006:108-118) a cité des auteurs qui ont travaillé sur le langage des écoliers, des enfants des orphelinats et des sans-abri de la première moitié du XX^{e} siècle. Il a complété ces études par sa propre liste des mots du *žargon* scolaire des villes d'Oujgorod, de Khoust, de Tiatchiv, de Tchernihiv, de Lviv. Cet inventaire rassemble les témoignages de quatre personnes qui ont étudié dans les établissements de ces villes. Selon ce linguiste, le *žargon* est propre à une région, un endroit ou même à une école (*id*.:108). Je ne peux pas lui donner raison. Certes, il y a des mots qui ne franchissent pas le seuil de l'école mais d'une manière générale, le vocabulaire argotique sort de l'établissement dans les cours, les quartiers, dans les villes. En revanche, son expansion est limitée par l'âge des locuteurs : il est parlé seulement par les enfants ou les adolescents. On ne peut donc pas prétendre à une représentativité d'un langage des écoliers d'une région en se basant seulement sur un ou deux témoignages provenant en plus du même établissement scolaire. Ces restrictions dans l'étude de

[232] C'est l'établissement supérieur le plus ancien d'Ukraine et de toute l'Europe Orientale, à l'origine, l'école et le monastère de frères orthodoxes de Kyiv, fondés en 1615 dans le domaine d'une noble Kyivienne, Halška Hulevyčivna, qui l'a offert à la Confrérie de Kyiv (Xyžnjak, 2005).

[233] La renaissance de l'académie date de 1991 ; les premiers étudiants y ont été accueillis en 1992.

Horbač sont justifiables par le contexte de l'émigration mais ne permettent pas de généraliser les données et de parler du *žargon* scolaire de tel ou tel territoire ukrainien du début du siècle dernier.

4.4.2. Le langage secret des bergers

Horbač (*op.cit*.:126) mentionne l'apparition périodique d'un langage secret des bergers à l'Ouest de l'Ukraine. Les principes de création de ce langage ressemblent aux principes du *javanais* ou du *largonji* en français[234]. Dans le premier cas, on divise le mot en deux parties et on remplace ou bien le début du mot par *вол-* /vol-/, ou bien la fin du mot par *-ару, -ору, -еру, - іру, -иру, -уру* /-ary, -ory, -ery, -iry, -yry, -ury/ : *кукурудза* /kukurudza/ = « maïs » => *волудза* /voludza/, *кукурури* /kukurury/. Dans une autre variante de ce code, on ajoute un préfixe *кри-* /kry-/ ou *ку-* /ku-/ devant chaque syllabe : *я зараз пожену корови пасти* /ja zaraz poženu korovy pasty/ « je vais conduire les vaches paître » => *кри-я кри-за-кри-раз кри-по-кри-же-кри-ну кри-ко-кри-ро-кри-ви кри-па-кри-сти* /kry-ja kry-za-kry-raz kry-po-kry-že-kry-nu kry-ko-kry-ro-kry-vy kry-pa-kry-sty/. Dans le deuxième cas, la consonne initiale du mot est remplacé par un <Л> [l] avec la répétition de la première syllabe de chaque mot devant le mot suivant : *я зараз пожену корови пасти => ла – я лараз – за ложену – по лорови – ко ласти – па* /la – ja laraz – za loženu – po lorovy – ko lasty – pa/.

4.4.3. Le *žargon* criminel

Stavyc'ka remplace le terme *argo criminel*, employé par Horbač dans toutes ses études sur le langage NS, par *žargon criminel*. D'après elle, ce langage n'est ni artificiel, ni secret pour porter le nom d'*argo* : « Le langage habituel d'un truand est aussi naturel et pas plus conventionnel que le langage du représentant de tout autre groupe social » (Stavyc'ka, 2005a:174). Ce langage est la plupart du temps parlé entre truands et en l'absence d'étrangers. Je garde la terminologie de Stavyc'ka car son interprétation correspond à ma définition du jargon, langage qui facilite les échanges entre ses locuteurs avec des fonctions communicative et identitaire et dont l'opacité pour un étranger n'est pas obligatoirement intentionnelle.

Le *žargon* ukrainien a deux provenances géographiques : le *žargon* de la région de Lviv influencé par le polonais, le tchèque, l'allemand et le yiddish ; et le *žargon* des régions centrales et orientales du pays, influencé principalement par le russe. Cette distinction territoriale retrace la frontière administrative et politique existant depuis des siècles entre ces deux parties du pays. Ainsi, le langage NS de Lviv se rapproche lexicalement du *sleng* de Cracovie et de Varsovie,

[234] Voir Section 3.4.4.

tandis que le *sleng* des villes de l'Est est imprégné du *sleng* russe. Movna (2008:305) remarque la dominance des éléments du polonais au niveau lexical et de l'ukrainien au niveau grammatical dans le parler de Lviv. Le *žargon* criminel à l'Ouest évolue dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, au moment de l'extension de l'argot français traditionnel. Les années soviétiques, avec les camps de concentration, les prisons d'étapes[235] et les bagnes sibériens ayant effacé les différences géographiques, le *žargon* ukrainien d'aujourd'hui reflète plus des sociolectes centraux et orientaux. Un mouvement beaucoup moins important existe aussi dans l'autre sens : de l'ukrainien vers le russe. Ainsi, on constate la présence d'un grand nombre d'ukrainismes dans le *žargon* criminel russe – *blatnaja fenja*. Ce sont, par exemple, les formations courantes en *fenja* russe en *-lo* ou en *-jlo* : *хавало* /xavalo/ = « bouche », *мудило* /mudilo/ = « imbécile », *мотовило* /motovilo/ = « sexe masculin », etc. Cela peut s'expliquer entre autres par le fait que la moitié des prisonniers dans les prisons soviétiques auraient toujours été des Ukrainiens (Stavyc'ka, 2005a:335). En rentrant chez eux après la réclusion ou le bagne, les prisonniers propageaient le langage criminel dans leur milieu. Dans les années 1920, partout en URSS, existaient aussi des cellules du komsomol, autre source du *žargon.* Horbač (2006:127-164) a répertorié le vocabulaire des truands de Lviv, de Drohobytch, de Ternopil, de Zolotchev, de Stanislaviv et de Kolomyia à partir de ses propres données et des témoignages des émigrés ukrainiens de ces villes en Allemagne.

Le langage des criminels occupe une place centrale dans le *žargon* ukrainien. Dans la situation actuelle en Ukraine, le pouvoir lui-même peut être considéré comme étant sous la domination des criminels. Comme le mentionne Stavyc'ka (2005a:176), et il est difficile de ne pas lui donner raison, le crime organisé est devenu un État dans l'État avec tous les attributs étatiques : bureaucratie criminelle, politiciens, économistes et médias. Cela explique une présence excessive du lexique criminel dans les médias, dans les discours de politiciens, dans le langage des gens. Le plus grand problème n'est pas seulement d'ordre linguistique mais surtout moral : le personnage criminel n'est plus marginalisé mais devenu un modèle à suivre pour les jeunes, une image exemplaire entretenue par la littérature, le cinéma, la télévision. Cette situation rappelle l'époque romantique en France quand « l'argot a été mis à la mode […] par une aristocratie […] et par une littérature romanesque qui avait fait du forçat, de l'homme sorti des bas-fonds, un de ses héros favoris » (Matoré, 1968:215).

[235] Des prisons situées tout au long de la grande route de Sibérie (*Sibirskij Trakt*) qui servaient de gîtes pour les bagnards envoyés en Sibérie.

4.4.4. Le *žargon* des jeunes ou *sleng*

L'adolescence entraîne souvent la jeunesse vers une opposition à la société qui se traduit entre autres par le rejet du langage standard et l'emploi du vocabulaire NS. Le côté ludique joue aussi un rôle important. Les jeunes Ukrainiens ne se distinguent guère de leurs homologues français sur ce point. Le langage est un moyen d'expression, de protestation contre la réalité ennuyeuse, le quotidien monotone, l'envie et le besoin de créativité.

Pour nommer le langage des jeunes en ukrainien, trois termes sont employés : *argo*, *žargon* et *sleng*. Les deux premiers sont cités comme synonymes par Karavans'kyj (*PSS*, 2000:16) ; le dernier a un sens plus large et occupe une place particulière dans la lexicologie ukrainienne. L'*argo* et le *žargon*, surtout le *žargon* professionnel, sont limités par leurs champs sémantiques, car les groupes les parlant sont, sans être fermés, plus ou moins restreints ; mais ce n'est pas le cas du *sleng* : il emprunte des lexèmes partout, les transforme en élargissant leurs sens et est ainsi pratiqué par une large tranche d'âge de la population. Certains chercheurs établissent même des frontières à ce groupe sociodémographique – 12-30 ans (Čaplina, 2004:1). Extraire le *sleng* des jeunes de la langue générale en sous-système fermé est impossible : ses démarcations sont floues et l'interaction avec le standard et le NS se fait constamment. Parfois, il possède des lexèmes absents de la langue générale (ex. : *чмо* /čmo/ = « personne désagréable qui inspire un dégoût »). Cependant, la grammaire, la syntaxe, la plupart des mots grammaticaux (particules, pronoms, etc.) n'ont rien de particulier. Le *sleng* est donc avant tout un lexique et une phraséologie spécifiques avec des changements réguliers et fréquents. Il suit la mode et la dynamique sociopolitique du quotidien.

Čaplina (2004:3) distingue trois vagues de création du *sleng*. La première est datée des années 1920, après la révolution d'Octobre. À cette époque, la démolition de toute la structure sociale a produit une armée de sans-abri dont le langage a beaucoup influencé les jeunes. C'est ce langage qui est à la base du *sleng* d'aujourd'hui. La deuxième vague est liée aux événements des années 1950 et au phénomène des « styljahy », la jeunesse habillée dernier cri, passionnée par le jazz et par tout ce qui vient de l'Occident. La troisième vague est la réaction à la période de stagnation économique et politique des années 1970-1980 : des mouvements informels contestataires de jeunes et en particulier les hippies créent leur propre *sleng* en guise de protestation contre l'idéologie officielle. Ce *sleng* a beaucoup emprunté à l'anglais : *блек* /blek/ = « noir », *крейзі* /krejzi/ = « fou », *лейба* /lejba/ = « étiquette de marque », etc. L'anglais d'ailleurs reste une source constante du *sleng* : les anglicismes sont vite ukrainisés et entrent dans le système de déclinaison et de dérivation ukrainien. Ex. : *ґерла*, *ґерли* /gerla, gerly/ = « une fille, des filles » ; *ðрайв* /drajv/ = « sentiment d'une grande inspiration, une densité

émotionnelle » => (adj) *драйвовий* /drajvovyj/ = « celui qui fait une grande impression ». Stavyc'ka (2005a:195) ajoute une quatrième vague d'activation du *sleng* qui advient dans les premières années de la démocratisation de la société ukrainienne, après les événements de 1991. C'est alors surtout le vocabulaire des criminels qui est massivement entré dans le *sleng*. Elle chiffre à 200 les unités lexicales passées du *žargon* criminel au *sleng* des jeunes : *мент*, *мусор* /ment, musor/ = « ordure » = « policier » ; *чума* /čuma/ = « peste » = « une fille laide » ; *кінчений* /kinčenyj/ = « fini » = « personne qui ne vaut rien » ; *водяра* /vodjara/ = « vodka » ; *локатори* /lokatory/ = « radars » = « oreilles » (*ibid*.:215). Le procédé inverse existe aussi mais dans une proportion réduite. Ainsi, le *žargon* criminel a emprunté au *sleng* des mots d'anglais : *дринькати* /dryn'katy/ = « boire des boissons alcoolisées », *шузи* /šuzy/ = « chaussures » (*ibid*.:213).

Le *sleng* d'aujourd'hui prend son inspiration dans le standard littéraire, les médias, la publicité, la culture de masse, les dialectes, les régionalismes, dans les *žargons* criminel et professionnel, les emprunts. La vie d'une unité de *sleng* – un *slengism*[236] – dépend de facteurs extralinguistiques : événement, invention personnelle, histoire drôle, sketch télévisé, film, etc. C'est donc souvent le « mot du jour ». Il reflète le lexique de toute la réalité, avec une préférence pour les sujets qui touchent les jeunes, à savoir l'homme et la femme, les apparences, les vêtements et la mode, les distractions. Il existe beaucoup moins de mots pour parler des études, du travail des jeunes ou du service militaire.

Les champs sémantiques de l'alcool et du sexe sont les plus développés. Pour l'alcool, l'abondance lexicale ne traduit pas la caractéristique principale du milieu mais le fait que la personne en état d'ébriété est beaucoup plus exposée aux situations de rire et présente donc un terrain inépuisable d'humour pour les jeunes. Quant au domaine du sexe, on peut y observer un certain sexisme : les mots pour nommer les organes sexuels masculins sont trois fois plus nombreux que ceux qui désignent les organes féminins (Stavyc'ka, 2005a:197). En revanche, les notions abstraites ainsi que les noms des animaux, des plantes, etc. ne font pas l'objet du *sleng*. On décrit plus les émotions négatives que positives, l'état dépressif, l'échec, l'indifférence ou encore, une agressivité physique ou morale, tout comme dans l'argot des jeunes Français.

Les traits caractéristiques du *sleng* sont les suivants :

- la métaphorisation ;
- le codage : souvent par paresse de tout dire en entier, le langage des jeunes devient abrégé, codé à la façon des SMS ou des messages électroniques ;
- l'humour, les jeux de mots ;

[236] Terme employé dans la lexicologie ukrainienne et russe.

– une certaine grossièreté.

C'est un moyen d'identification au sein du groupe et par rapport à la société : l'une des raisons de l'utilisation du *sleng* par les jeunes est leur désir de faire partie du groupe, d'être comme les autres en se distinguant en même temps du reste de la société par le langage. Ses fonctions principales sont donc identitaire et ludique, tandis que les fonctions communicative ou cryptique sont moindres.

Les procédés formels du *sleng* sont les mêmes que pour l'*argo* et le *žargon* : affixation, répétition d'une syllabe, apocope, mots composés, téléscopie, univerbation, abréviation, désabréviation, imitation phonétique, métathèse, métaphore, métonymie, antonomase, dérivation synonymique ou antonymique (Stavyc'ka, *op.cit.*: 220-223). Le *sleng* urbain s'exprime aussi par des graffitis, qui ont un caractère souvent grossier et injurieux, ce qui témoigne d'une fracture avec la société et du problème de l'identité sociale des jeunes, ou encore d'une mode.

Stavyc'ka (*ibid.*:43-44) distingue un *sleng commun* et un *sleng spécial* : le premier terme étant un synonyme chez elle de ž*argonizovana rozmovna mova* « argot familier » ou « argot commun » ; et le deuxième de *žargon spécial* (voir Section 4.4.5.). *Žargonizovana rozmovna mova* est un langage argotique connu de tout le monde. Le *žargon spécial* est un langage propre à un groupe d'intérêts ou à un groupe professionnel : le *žargon*/*sleng* des jeunes, des adolescents, des footballeurs, des musiciens, etc. Cette systématisation méticuleuse de la terminologie NS chez Stavyc'ka me paraît absolument superflue et même contre-productive. La multitude des termes synonymes en se recoupant complique une terminologie déjà suffisamment floue et parfois même contradictoire. Un système allégé faciliterait les études postérieures sur le NS.

Par comparaison, le terme *sleng* n'est pas employé en français mais on retrouve la notion d'un langage NS commun, une sorte d'*argot commun* pour François-Geiger (1968:624-625) qui le détermine comme

> un registre particulier du langage qui n'est pas sans rapports avec les visées crypto-ludiques […] mais qui dépend davantage des conditions dans lesquelles le message est transmis, de données comme la personnalité, les intentions et la situation du locuteur qui l'emploie, que de l'appartenance à un groupe social déterminé. […]
>
> Un tel « argot commun » se développe dans bien des communautés linguistiques, partout où l'évolution sociolinguistique favorise l'unification, tant géographique que sociale, des comportements linguistiques.

On pourrait le comparer également avec le français branché et l'argot des jeunes, sauf que le français branché est limité par le milieu qui d'ailleurs n'est pas forcément celui des étudiants ou des écoliers ; et l'argot des jeunes est composé de plusieurs argots : argot des étudiants, argot des

écoliers, argot des cités. Il n'existe donc pas de terme unique en français englobant tous ces langages des jeunes.

Le *sleng* comme tout le lexique NS en Ukraine, notamment le *žargon* criminel, analysé dans la section précédente, est marqué par son caractère géographique. Une des particularités du langage urbain des grandes villes, surtout de Lviv et de Kyiv, est le *sleng des cafés*, propre au milieu de la « bohème des cafés » (*kavova bohema*). La culture des cafés est née à Lviv au XIX^{e} siècle et s'est répandue ensuite dans d'autres villes ukrainiennes avec un épanouissement dans les années 1970-1980 (Stavyc'ka, 2005a:251-252). Comment caractériser la *kavova bohema* ? Des scientifiques, des peintres, des écrivains, bref, les créateurs et les intellectuels qui passent beaucoup de temps dans des discussions autour d'un café.

Dans les années 1920-1930, l'inexistence du *sleng* a amené l'intelligentsia ukrainienne à parsemer son langage de mots et expressions russes employés avec ironie. On observe le même phénomène aujourd'hui partout en Ukraine mais surtout dans les régions russophones. L'ukrainien lui-même, selon Stavyc'ka (*op.cit.*:256-257), y était perçu à cette époque comme un *žargon* professionnel dans le milieu des écrivains et des scientifiques. Toutefois, un langage particulier s'est formé à Odessa : synthèse d'*argo* criminel, de yiddish, de folklore local et d'ukrainien standard. C'est un *sleng* plein d'humour, de l'« humour juif ». Il a beaucoup influencé le *žargon* criminel russe.

Certes, le russe et l'ukrainien ont des fonds lexicaux communs et le *sleng* a un caractère russifié. Cependant, il existe bien un vocabulaire NS purement ukrainien qui traduit les bases solides du code linguistique ukrainien. Ainsi, par exemple, les réalités locales telles les noms des hommes publics ou les noms de la monnaie nationale ont bien reçu des dénominations ukrainiennes : *ЛМ* /LM/ = Leonid Makarovych[237], *Шева* /Ševa/ = le foootballeur Andriy Shevchenko ; *володимир* /volodymyr/[238] = un hryvnia, *мазепка* /mazepka/ = dix hryvnias. La formation des nouvelles unités NS utilise les suffixes diminutifs ou grossiers ukrainiens : *пліз* /pliz/ => *плізоньки* /plizon'ky/ = « s'il vous plaît », *бомж* /bomž/ => *бомжик* /bomžyk/ = « sans abri » ; *чмо* /čmo/ => *чмошисько* /čmošys'ko/, *чморидло* /čmurydlo/ = « personne désagréable qui inspire le dégoût », *шмурдяк* /šmurdjak/ => *шмурдило* /šmurdylo/[239] = « mauvais vin ».

Une autre caractéristique de ce langage en ukrainien est son lien avec le milieu rural. La campagne est associée chez les citadins et particulièrement chez les jeunes à quelque chose de

[237] Kravčuk, le premier président de l'Ukraine indépendante.

[238] En fonction de la personnalité historique figurant sur le billet.

[239] Le signifié des suffixes *-lo, -d(y)lo, -jak(a)* en ukrainien est comparable avec celui de *-ard* ou *-asse* en français.

grossier, d'inculte, de péjoratif. D'où un très large champ synonymique pour dire « paysan », « provincial » : *бульо-мульо* /bul'o-mul'o/, *кирило* /kyrylo/, *кікос* /kikos/, *маланка* /malanka/, *плуг* /pluh/, *рагуль* /rahul'/ (*рогуль* /rohul'/), *рогатий* /rohatyj/, *рогопил* /rogopyl/, *шайтан* /šajtan/, qui s'ajoutent à des mots communs avec le russe pour le même signifié : *лох* /lox/, *бик* /byk/, *чорт* /čort/, *жлоб* /žlob/ (Stavyc'ka, 2005a:329).

Pour promouvoir le développement du vocabulaire NS ukrainien – une des sources de son évolution – il faut élargir les domaines de son emploi, ce qui est possible à condition qu'une politique linguistique appropriée soit menée par le gouvernement. Ce lien n'est évidemment pas direct car aucune politique n'aura jamais pour but d'accroître le NS d'une langue, mais un engagement gouvernemental est nécessaire pour agrandir le domaine d'une langue.

4.4.5. Les *žargons* professionnels

Le *žargon* professionnel est un langage familier expressif d'un groupe professionnel ou d'un groupe d'intérêts communs. Pratiquement tous les groupes professionnels produisent un *žargon* spécial, que ce soit les médecins, les mineurs, les cuisiniers, etc. Parmi les métiers, il y en a qui sont plus fermés que d'autres. Les groupes fermés produisent plutôt un *argo* – langue secrète – et ne veulent pas être compris des étrangers. Leur langage ne fait pas partie de la langue familière. On peut citer l'*argo* des marchands, des banquiers, des comptables, parfois des hommes politiques, des policiers, l'*argo* de l'Église, etc. Il y a d'autres métiers dont le *žargon* professionnel, au contraire, s'infiltre vite dans le NS commun – le *sleng* – et ensuite, dans le langage familier : ce sont des groupes ouverts de sportifs, chauffeurs, musiciens, coiffeurs, journalistes, informaticiens, hommes d'affaires, militaires, etc. La conséquence de l'ouverture du groupe est l'emploi des mots du *žargon* par des non-spécialistes et des amateurs.

A ce jour, il n'existe aucun dictionnaire de *žargon* en ukrainien mais seulement des recherches sur tel ou tel lexique professionnel, par exemple, l'étude de Dzendzelivs'kyj sur le langage des mineurs (1996).

Avant d'aborder dans cette analyse le dernier registre NS – le registre populaire – il me paraît nécessaire de décrire l'interférence langagière en Ukraine qui lui est étroitement liée.

4.5. LE PHENOMENE DU *SURŽYK*

Dans une des enquêtes menées à Kyiv en 2000 et citées dans Lepesant et al. (2005:70), environ 60 % des personnes questionnées qualifient de satisfaisante leur connaissance de l'ukrainien. Cette proportion très élevée témoigne d'une surestimation de la maîtrise de cette langue de la part des Ukrainiens. Aujourd'hui, l'emploi d'un ukrainien pur, souvent littéraire, reste l'apanage

des universitaires, de l'intelligentsia, des médias ou encore de la population de la partie occidentale de l'Ukraine[240] où la pratique de cette langue n'a jamais cessé. Partout ailleurs, le pays est envahi par un hybride des deux langues, appelé *suržyk*.

Le mot *suržyk* a deux sens, dont le second provient du premier par métaphore :

> 1. Mélange de grains de blé et de seigle, de seigle et d'orge, d'orge et d'avoine, etc. […].
>
> 2. Eléments de deux ou plusieurs langues assemblés d'une façon artificielle, sans respecter les normes littéraires ; langue impure (*VTS*, 2004:1217).

Dater l'apparition de ce deuxième sens est difficile. Pourtant, dans le dictionnaire de Hrinčenko (1907-1909), on trouve une signification proche – « homme de race mélangée » – qui a probablement engendré la signification linguistique – « mélange de deux langues ». Cependant, le phénomène du *suržyk* lui-même existait bien avant, ce que prouvent plusieurs œuvres littéraires des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, par exemple la fameuse pièce de Kotljarevs'kyj *Natalka-Poltavka* (1819) et le langage comique de ses personnages, ou encore des œuvres de Kvitka-Osnov'janenko (1778-1843). Des chercheurs supposent même l'existence de ce mélange linguistique depuis des siècles : « L'étymologie prouve que le *suržyk* a toujours existé » (Radčuk cité dans Ul'janov, 2004).

A l'origine, le *suržyk* est un mélange ukrainien-russe qui apparaît au moment de l'expansion du russe en Ukraine au XVIII^{e} siècle, suite à des décrets tsaristes interdisant l'ukrainien en Ukraine de l'Est. C'est ensuite le résultat de l'urbanisation du pays avec les centres urbains majoritairement russophones et les villages majoritairement ukrainophones. Ainsi, les paysans ukrainiens arrivant dans les villes étaient confrontés à l'usage omniprésent du russe. Le russe étant une langue de prestige et l'attribut obligatoire d'une éventuelle carrière en Ukraine, les paysans ont dû adopter leur ukrainien à l'usage citadin. Ils parlaient donc ukrainien en essayant d'imiter la prononciation russe et en introduisant dans leur langage un certain nombre de mots russes. Par la suite, ils se retrouvent avec des mots ukrainiens prononcés à la russe et des mots russes prononcés à l'ukrainienne, la proportion de ce mélange étant déterminée par la région, le niveau d'éducation du locuteur, le nombre d'habitants russes dans la région, etc. Initialement, ce phénomène destructeur pour l'ukrainien n'a touché que le milieu urbain. Mais à partir de la fin du XIX^{e} siècle, avec le développement industriel du pays et le contact plus étroit qu'auparavant entre la ville et le milieu rural, la pureté de la langue ukrainienne s'est estompée même à la campagne. Compte tenu du fait que 80 % des paysans à l'époque étaient illettrés, Strixa (cité dans Stavyc'ka, 2001:22) émet l'hypothèse de l'apprentissage du russe chez eux en

[240] Bien qu'on puisse y constater une abondance d'emprunts au polonais, ou encore à l'allemand ou au roumain.

passant par le *suržyk*. Cette hypothèse est contredite par la version de Shevelov (1998b)[241], selon laquelle le *suržyk* serait né à la campagne et se serait ensuite répandu en ville avec l'urbanisation des paysans. Il est également possible que ville et campagne aient subi conjointement ce processus de la *suržykisation*. Quoi qu'il en soit, le fait que le locuteur ukrainien a été influencé par le russe et non l'inverse est clair.

Il faut noter que les paysans de l'Ouest, maîtrisant parfaitement l'ukrainien et dont la langue n'a pas été touchée par la russification, apprenaient plus facilement le russe littéraire en arrivant en ville, sans passer par le *suržyk* (*Ukraijins'ka mova*, 2004:666). Ils parlaient alors le russe en ville et gardaient l'ukrainien ou leur dialecte pour la campagne. Aujourd'hui, leur ukrainien est parfois parsemé de mots russes mais cela se fait de manière consciente : le choix de langue dépend des moyens expressifs qui sont les plus exacts et les plus faciles à trouver rapidement en russe ou en ukrainien pendant la conversation. Cet usage macaronique est aussi fréquent d'une manière générale chez les émigrés partout dans le monde qui introduisent dans leur discours en langue maternelle des mots de leur deuxième langue parce qu'ils sont plus courts, plus expressifs, viennent plus vite à l'esprit, ou encore, parce qu'ils nomment des réalités propres à la culture adoptée et absentes dans leur culture d'origine.

Pourquoi l'ukrainien s'est-il donc montré davantage à ces changements que le russe ? Visiblement, la politique de l'État tsariste et le prestige prédisposé du russe dans la société de l'époque ont joué un rôle primordial. Il est curieux que certains chercheurs lient l'apparition du *suržyk* au caractère labile des Ukrainiens. Ainsi, Mirčuk (cité dans Stavyc'ka, 2001:22) énonce une hypothèse sur la « mobilité spirituelle de l'Ukrainien », selon laquelle ce dernier oublie tout ce qui lui est propre et s'adapte facilement à tout ce qui est étranger. Plus sérieusement, Trub (2000:55-56) explique cette « souplesse » nationale par le fait que l'Ukraine n'a jamais eu auparavant le statut d'État. Il en résulte un faible maintien de l'identité linguistique, tandis que les attributs culturels, au contraire, sont plutôt bien conservés par les Ukrainiens.

> Les observations sociologiques ont démontré que l'identification nationale chez les Ukrainiens passe plutôt par des attributs traditionnels ménagers et culturels, par la communauté territoriale, religieuse ou la symbolique nationale ; tandis que les Russes s'identifient à une nation à travers la communauté linguistique, littéraire, artistique ou encore via des traits du caractère national (Stavyc'ka, 2001:22).

Ainsi, un émigré ukrainien d'aujourd'hui apprendrait vite et sans aucune difficulté la langue de son pays d'accueil mais garderait dans sa maison des serviettes traditionnelles brodées et le portrait du poète national Taras Shevchenko. Tandis qu'un émigré russe, selon Stavyc'ka (*ibid*.), resterait plutôt un locuteur passif dans les contacts bilingues, sans se précipiter pour maîtriser la

[241] Chapitre : « La langue ukrainienne chez elle aujourd'hui et demain ».

langue de son nouveau pays. Les Ukrainiens céderaient donc devant les Russes dans leur stabilité ethnolinguistique, mais dépasseraient les Biélorusses dont l'assimilation linguistique est encore plus prononcée (*ibid*.). Évidemment, de telles observations sont plus anecdotiques que scientifiques.

Mais revenons à l'histoire du *suržyk* à l'époque de l'ukrainisation des années 1920. La question fut soulevée par Skrypnyk qui, en signalant le phénomène, espérait faire reconnaître par le gouvernement soviétique la nécessité de l'enseignement en ukrainien pour les Ukrainiens (Masenko, 2004b:106). Le sujet est ensuite devenu tabou afin d'éviter de parler de la russification de la population ukrainienne : « […] même la mention de la russification sans évoquer le mot lui-même n'était pas admissible » (Shevelov, 1998b)[242]. Néanmoins, l'existence du phénomène et son expansion convenaient à l'État soviétique dans sa politique linguistique. La question des russismes en ukrainien n'a donc pas été évitée. Une solution politiquement correcte a été trouvée consistant à remplacer le mot « russification » par des termes appropriés, difficiles à affronter pour un défenseur de l'ukrainien : « influence bienfaisante du russe » ou encore « enrichissement de l'ukrainien par le biais d'une langue-sœur » (*ibid*.). Cette politique dura jusqu'aux années 1990, ce qui a rendu impossible une quelconque étude scientifique du *suržyk*. Le problème du *suržyk* est réapparu sur le devant de la scène au moment de l'installation de l'État ukrainien et des discussions qui l'ont accompagnée sur le sujet du statut de l'ukrainien et de sa position dans l'avenir.

De ce fait, le phénomène reste à ce jour encore peu étudié en Ukraine malgré la multitude d'articles écrits sur ce sujet. Les auteurs de ces textes – linguistes, journalistes, écrivains – manifestent souvent une attitude négative envers le *suržyk*, en lui attribuant des noms peu flatteurs : « mutilation de la langue et impuissance linguistique » (Dzjuba, 2005:14) ; « handicapé malheureux », « langue pour pauvres d'esprit » (Okara, 2001:60) ; « estropié linguistique », « langue mutilée » (Stavyc'ka, 2001:20) ; ou encore, l'image la plus citée, trouvée par l'écrivain ukrainien Ju. Andruxovyč (2001:2) – « enfant incestueux du bilinguisme ». Stavyc'ka (*ibid*.), en analysant cette métaphore, lui trouve une nuance de plus, celle d'un « bâtard » : « Alors, [ce] nouveau-né – le *Suržyk* – est […] un enfant trois fois illégitime : par l'inceste de deux membres de sa famille, par l'inceste de deux nationalités proches et par un adultère ».

Malgré cette image d'illégalité, l'apparition du *suržyk* fut absolument légitime, voire inévitable. Selon Weinreich (1970:1), qui formula une analyse structuraliste du bilinguisme, le *bilinguisme collectif* est toujours accompagné d'un phénomène négatif qui est l'*interférence*,

[242] Chapitre : « La langue ukrainienne chez elle aujourd'hui et demain ».

déviation par rapport à la norme de chaque langue parlée par un locuteur bilingue, due au contact de ces langues. Le mélange de deux systèmes langagiers dans la conscience d'une personne bilingue amène à une *super-interférence* qui a pris le nom de *suržyk* dans la linguistique ukrainienne.

En dépit de l'abondance de la documentation sur ce phénomène, il n'existe pas d'analyse détaillée avec une éventuelle typologie du *suržyk*. Quelques tentatives de structuration ont cependant été entreprises (Flajer, 2000 ; Trub, 2000 ; Kuznjecova, 2001 ; Okara, 2001 ; Tovstenko[243], 2003 ; Žironkina, 2007). Le manque d'homogénéité remarquée dans ces études n'est pas un signe de désaccord entre les spécialistes, mais est lié à une absence de recherches de terrain. Ainsi, Flajer (2000) fait une synthèse des particularités du *suržyk* à partir des extraits littéraires rassemblés dans l'un des premiers ouvrages traitant de ce phénomène en Ukraine indépendante, *Antysuržyk* de Serbens'ka, Red'ko et Fedyk (1994). Dans ce manuel de bon usage, une liste de mots et d'expressions russifiés tirés de la littérature, et leurs équivalents en ukrainien standard a été dressée. À l'issue de son étude, Flajer (*op.cit*.:16, 17) conclut que le système lexical et la syntaxe de l'ukrainien sont plus exposés à la russification que la phonologie ou la morphologie. Cette conclusion coïncide partiellement avec les résultats des analyses d'Okara, de Trub et de Kuznjecova. Okara (*op.cit*.:59) estime le système phonologique ukrainien comme « le plus stable » et remarque aussi l'instabilité du lexique. Les deux autres auteurs, tout en confirmant les observations d'Okara[244], remarquent aussi l'influence grammaticale du russe (Trub, *op.cit*.:53-54 ; Kuznjecova, *op.cit*.:22-23). Cette influence reste tout de même très restreinte vu la similitude des deux systèmes grammaticaux (Trub, *ibid*.). Masenko (2004a:29, 32), au contraire, désigne la phonétique[245] comme le système le plus exposé à la *suržykisation*, compte tenu du caractère oral de cette influence linguistique. Néanmoins, elle souligne aussi la détérioration de la grammaire et la simplification de la syntaxe (*ibid*.:32).

La typologie, plus ou moins complète suivant les auteurs, de l'interférence entre l'ukrainien et le russe est présentée dans les travaux de Kuznjecova (*op.cit.*), de Flajer (*op.cit.*) et de Trub (*op.cit.*). Elle inclut quatre ou cinq types, chacun correspondant à un système de la langue :

[243] Cette linguiste considère le *suržyk* comme une des formes du registre populaire et propose donc une description détaillée des particularités phonétiques, grammaticales et lexicales du lexique populaire.

[244] Trub (2000:53-54) parle de la stabilité du système phonétique et non pas phonologique et explique d'éventuelles variantes dans la prononciation des locuteurs par des particularités dialectales propres à l'ukrainien.

[245] Apparemment, dans leurs études sur le *suržyk*, les chercheurs ukrainiens ne font pas la différence entre la phonétique et la phonologie. Cependant, c'est justement cette différence qui oppose leurs conclusions quant à l'« étude des sons » - trait commun dans les définitions de phonétique et phonologie (Dubois & al., 2002:361, 362). Le système phonologique ukrainien reste peu variable dans l'interférence ukrainien-russe, tandis que la phonétique est souvent influencée par le russe.

phonétique, lexique, sémantique, grammaire (morphologie et syntaxe). On trouve des exemples[246] de toutes ces interférences à des degrés différents, chez les locuteurs du *suržyk* :

4.5.1. Interférence phonétique[247]

Lors de cette interaction, les normes orthoépiques ukrainiennes sont violées et des mots communs aux deux langues sont prononcés à la russe :

Tableau 7 : Interférence phonétique

En russe	En ukrainien	En suržyk
система [sistʲɛma] = « système »	система [sɪstema]	сістєма[248] [sistʲɛma]
боль [bolʲ] = « douleur »	біль [bilʲ]	боль [bolʲ]
звонил [zvanʲil] = « il a appelé »	дзвонив [d͡zvonɪv]	звонив [zvonɪv]
зуб [zup] = « dent »	зуб [zub]	зуб [zup]

Le dernier exemple montre le dévoisement de la consonne sonore en fin de mot en *suržyk***,** propre au russe mais inexistante en ukrainien.

On peut aussi observer le phénomène inverse, c'est-à-dire l'influence de l'ukrainien sur le russe, mais seulement dans le langage des locuteurs russophones d'Ukraine. Ce russe ukrainien est critiqué par Okara (2001:59) dans son article, d'ailleurs écrit en ukrainien. Ainsi, l'occlusive vélaire sonore [g] en russe est souvent prononcée comme la fricative glottale voisée [ɦ] propre au système phonétique ukrainien :

Tableau 8 : Réduction des voyelles et fricativisation du [g]

En russe	En ukrainien	En suržyk
голова [galava] = « tête »	голова [ɦolova]	голова [ɦalava]

Une autre interférence phonétique est l'absence chez les russophones ukrainiens de réduction des voyelles non accentuées spécifique au russe (voir exemple ci-dessus).

[246] La majorité des exemples cités proviennent des trois études mentionnées.

[247] Dans cette partie consacrée à l'interférence phonétique, les mots entre crochets sont de la transcription phonétique (normes API). Les exemples des autres types d'interférence sont en translittération.

[248] La forme écrite de ces mots russifiés peut être aperçue dans des textes littéraires modernes (effet de style) mais jamais dans un dictionnaire.

4.5.2. Interférence lexicale

Cette interaction se base sur un emploi non justifié de mots russes dont les équivalents existent bel et bien en ukrainien :

Tableau 9 : Interférence lexicale

En russe	En ukrainien	En suržyk
У вас есть часы? /U vas est' časy ?/ = « Vous avez l'heure ? »	У вас є годинник? /U vas je hodynnyk ?/	У вас часи є? /U vas časy je ?/
смотреть /smotret'/ = « regarder »	дивитися /dyvytysja/	смотріти /smotrity/
селёдка /selëdka/ = « hareng »	оселедець /oseledec'/	сельодка /sel'odka/

4.5.3. Interférence sémantique

Ici, l'usage des mots ukrainiens dans un sens inexistant en ukrainien mais attesté en russe est provoqué par l'homonymie entre langues :

Tableau 10 : Interférence sémantique

En russe	En ukrainien	En suržyk
неделя /nedelja/ = « semaine »	тиждень /tyžden'/ = « semaine » неділя /nedilja/ = « dimanche »	неділя /nedilja/ = « semaine »
столовая /stolovaja/ = « salle à manger, cantine »	їдальня /jidal'nja/ = « salle à manger, cantine » столова /stolova/ = (adj) « alimentaire, de cuisine »	столова /stolova/ = « salle à manger, cantine »
блюдо /bljudo/ = « plat, mets, plateau »	страва /strava/ « plat, mets » піднос, таця /pidnos, tacja/ « plateau »	блюдо /bljudo/ = « plat, mets, plateau »

4.5.4. Interférence grammaticale

– **Morphologique**

La morphologie est le système le plus conservateur de l'ukrainien et résiste le plus à la russification. L'interférence se trouve surtout dans la formation des mots, mais aussi dans l'alternance des voyelles lors des déclinaisons, dans la création de participes présents quasi inexistants en ukrainien, etc. :

Tableau 11 : Interférence morphologique

En russe	En ukrainien	En suržyk
1. Formation des patronymes des noms ukrainiens à l'aide des suffixes russes :		
Ивановна /Ivanovna/ = patronyme, « fille d'Ivan »	Іванівна /Ivanivna/	Івановна /Ivanovna/
2. Déclinaison suivant le système russe :		
ремень /remen'/ – ремня /remnja/ = « ceinture »	ремінь /remin'/ –ременя /remenja/	ремень /remen'/ – ремня /remnja/
3. Emploi des participes présents qui sont rares en ukrainien :		
пересадочный узел /peresadočnyj uzel/ = « inter-connexion »	вузол пересадки /vusol peresadky/, перехід (на станцію) /perexid (na stanciju)/	пересадочний вузол /peresadočnyj vuzol/
все сидящие в этом зале /vse sidjaščie v ėtom zale/ = « tous ceux qui sont assis dans cette salle »	всі присутні в цьому залі /vsi prysutni v c'omu zali/, всі, хто знаходиться/сидить у цьому залі /vsi, xto znaxodyt'sja/sydyt' u c'omu zali/	всі сидячі в цьому залі /vsi sydjači v c'omu zali/

– **Syntaxique**

Ce type d'interférence se manifeste surtout dans l'emploi incorrect des cas :

Tableau 12 : Interférence syntaxique

En russe	En ukrainien	En suržyk
В Киеве восемь часов. /V Kieve vosem' časov./ (Génitif pluriel) = « Il est huit heures à Kyiv. »	У Києві восьма година. / U Kyjevi vos'ma hodyna./ (Nominatif singulier)	У Києві вісім годин. /U Kyjevi visim hodyn./ (Génitif pluriel)
совещание по проблемам /soveščanie po problemam/ (совещание /soveščanie/ + по /po/ + datif) = « réunion sur des questions de »	нарада з проблем /narada z problem/ (нарада /narada/ + з /z/ + Génitif)	нарада по проблемам /narada po problemam/ (нарада /narada/ + по /po/ + Datif)

Kuznjecova (2001:23), en examinant le phénomène de *suržyk* à partir d'observations sur le terrain et non pas de sources littéraires, arrive à la conclusion suivante :

> […] Le *suržyk* est un phénomène plus complexe qu'un langage imprégné d'interférences. […] [C'est] un sous-code particulier comprenant des éléments hétérogènes : unités linguistiques de l'ukrainien littéraire dans son usage familier quotidien, certains « fragments » de l'usage quotidien du lexique russe, différents phénomènes d'interférence en dehors de la norme littéraire, ainsi que dialectismes ukrainiens.

Masenko va plus loin dans sa réflexion et compare le *suržyk* à un *pidgin* (2004a:31-32). Elle remarque une similitude dans les mécanismes de leur formation. Une généralisation quelconque ici me paraît difficile vu le caractère varié des pidgins et le processus peu étudié de formation du *suržyk*. D'autant plus que leurs fonctions divergent considérablement.

Premièrement, les pidgins se créent entre deux langues incompréhensibles mutuellement, tandis que le *suržyk* mélange deux langues proches. La fonction de ce dernier n'est pas alors l'intercompréhension. Deuxièmement, les locuteurs de la langue du substrat (la langue locale) étaient en général illettrés, ce qui n'est pas le cas des Ukrainiens d'aujourd'hui. Troisièmement, le *suržyk* est beaucoup plus complexe et varié qu'un pidgin, dont le système est initialement assez simple.

Enfin, le mélange ukrainien-russe peut devenir la langue maternelle de certains locuteurs (Trub, 2000:52), ce qui n'est en principe pas le cas d'un pidgin mais plutôt d'un créole. Néanmoins, nous ne pouvons pas ranger le *suržyk* dans les créoles non plus, pour les mêmes raisons que celles qui le rendent distinct d'un pidgin, d'autant plus que sa transformation en langue maternelle pour des locuteurs ukrainiens demeure très marginale. Et enfin, le contexte historique des deux phénomènes est totalement différent. Cependant, les interférences phoniques, morphologiques et lexicales constatées sont régulières et peuvent en conséquence mener à la création d'une nouvelle langue différente du russe et de l'ukrainien. La question se pose de savoir à partir de quand la variante devient une langue nouvelle. D'après Weinreich (1968:673), il faut attendre qu'une nouvelle langue ait une « forme sensiblement différente de chacune des langues de même souche, et qu'elle ait atteint une stabilité de forme relative après les fluctuations initiales ». Et ensuite, pour qu'elle devienne une langue, il faut également que cette forme hybride soit ancrée dans des fonctions langagières de base, qu'elle obtienne un statut linguistique, qu'elle soit reconnue par les locuteurs, etc. Pour l'instant, c'est loin d'être le cas du *suržyk.*

Une autre vision, assez répandue parmi les linguistes ukrainiens, est une assimilation du *suržyk* à un *žargon,* tous les deux étant vus comme des parlers fautifs et incorrects. Ainsi, Karavans'kyj dans son *Dictionnaire pratique des synonymes ukrainiens* (*PSS*, 2000:109) les cite comme synonymes. Les auteurs de l'encyclopédie *Ukraïns'ka mova* (2004:183) attribuent l'interférence linguistique aux particularités du *žargon* : « Au sens large du terme, le *žargon* est souvent défini comme un langage des couches sociales peu instruites, déformé par l'interférence interlinguale ». Cependant, leurs objectifs sont différents : le *suržyk* n'a rien de conventionnel et ne double pas les items d'une langue, il peut être ludique mais jamais cryptique, ni technique. Shevelov (1998b)[249] détermine aussi le *suržyk* en tant que *žargon* et en distingue deux types : le mélange né à la campagne – le *suržyk* à proprement parler – et le mélange produit en ville, qu'il appelle *sleng urbain* ou *žargon urbain.* En conséquence, les éléments du *suržyk* glissés dans le langage de l'intelligentsia ukrainienne sont des *žargonismes*. Ce linguiste fait reposer sa théorie

[249] Chapitre : « La langue ukrainienne chez elle aujourd'hui et demain ».

sur l'histoire de l'évolution de ce mélange linguistique. Le *suržyk* du locuteur de la campagne s'est transformé en *langue familiale* depuis la première génération des nouveaux citadins ; il s'est ensuite stabilisé dans les générations suivantes, et s'est finalement vite vu attribuer le statut de *registre familier* de l'ukrainien citadin. Cet *ukrainien familier* est devenu la langue principale de communication dans les familles d'origine paysanne. Parallèlement, il est le langage de l'intelligentsia qui, elle, maîtrise souvent l'ukrainien littéraire, mais pratique des inclusions du *suržyk* dans les conversations décontractées pour un effet de style. Le recours au *suržyk* dans ce dernier cas est quelque peu obligé puisque ces locuteurs instruits n'ont pas le choix du niveau de formalité : le niveau *familier* exprimé par d'autres moyens que le *suržyk* n'a jamais existé en ukrainien urbain. C'est justement le lexique NS qui sert traditionnellement de source d'inspiration pour la langue littéraire. Sans cette couche lexicale, l'ukrainien, déjà classé par certains comme « objet de musée » ou « langue d'élite »[250], risque de s'éteindre très vite.

Stavyc'ka donne une définition de *žargon* totalement différente de celle proposée par Shevelov. Elle reconnaît tout de même que le sens de ce terme admet sur sa périphérie la signification de *langue incorrecte*, déformée d'une façon aléatoire et non pas régulière comme dans le cas du *suržyk* (Stavyc'ka, 2001:21). Certes, ce lexique bilingue a rempli la niche vide du niveau NS en ukrainien, notamment en ville, mais dans le système terminologique du NS, le *žargon* occupe une autre place et joue un rôle tout à fait différent.

Le *suržyk* remplit l'espace laissé vacant par l'absence d'un *sleng* proprement ukrainien, différent du russe. Mais si le *sleng* est un phénomène entièrement urbain, le *suržyk* est d'origine rurale ; si le *sleng* est utilisé quel que soit le milieu social dans le contexte d'une communication relâchée, entre amis ou entre collègues, le *suržyk* est naturellement parlé essentiellement par des personnes peu instruites et dans des contextes différents.

On peut associer le phénomène du *suržyk* au *langage populaire* dans le sens traditionnel du terme, que je n'applique d'ailleurs plus au français (N. Shevchenko, 2006:579, 580). J'analyserai ce rapprochement dans le paragraphe suivant.

Il existe même une théorie identifiant le *suržyk* à un *dialecte territorial* (Stavyc'ka, *op.cit*.:21). Cette théorie est établie sur le fait que dans certains villages et petites villes, le *suržyk* reste pour la plupart des personnes âgées ou d'âge moyen la seule langue parlée. Cependant, cette interprétation n'est pas crédible puisque le *suržyk* ne peut être déterminé ni par le facteur territorial, ni par le facteur social. Premièrement, son emploi n'étant pas limité par la région, des isoglosses déterminant naturellement tout dialecte ne peuvent absolument pas être tracées dans le

[250] Expressions qu'on rencontre chez plusieurs linguistes, en particulier chez Okara (2001), Zaliznjak et Masenko (2001:48).

cas du *suržyk* : « Le *suržyk* n'est plus [seulement] à l'Est mais [aussi] à l'Ouest » (Ju. Andruxovyč, 2001:2). Ensuite, le *suržyk* n'a aucun lien avec les dialectes sociaux : il est employé par toutes les couches sociales, même si l'usage qu'elles en font n'est pas toujours identique. Selon certains linguistes ukrainiens (Stavyc'ka, *op.cit*.:22 ; Dončyk, 2001:15), l'aire sociale du *suržyk* est très vaste : il demeure dans de petites communautés sociales fixes (famille bilingue, collectif de travail) ou spontanées (dans les transports, magasins, files d'attente chez le médecin, etc.) ; dans le milieu de la politique, des médias, des institutions officielles, dans l'enseignement, etc. On ne peut donc pas limiter son usage à un milieu social précis. De plus, un dialecte social se forme au sein d'une même langue, tandis que le *suržyk* est un mélange de deux langues (Masenko, 2004b:113, 114).

Il est ainsi difficile de classer le *suržyk* parmi les notions linguistiques déjà existantes. Certains chercheurs remarquent surtout son caractère spontané, chaotique, imprévisible et incontrôlable (Okara, 2001:60 ; Trub[251], 2000:54). D'autres, au contraire, parlent d'une *langue* spécifique (Matvijenko citée dans Ul'janov, 2004 ; Stavyc'ka, 2001), d'une *sous-langue* changeante, dont les traits sont difficiles à définir (Masenko, 2004a:32, 2004b:104-114), ou encore d'un *sous-code* rassemblant des éléments hétérogènes (Kuznjecova, 2001).

Des linguistes ont prédit la fin rapide de cet hybride langagier en mentionnant son caractère passager, mais ces remarques datent déjà de plus d'un siècle : Hrinčenko en parlait en 1900, Larin en 1928 (cités dans Stavickaja, 2007). Stavickaja (2007) assigne cette longévité au caractère figé et répétitif du *suržyk* et explique sa nature par la *peur* de son locuteur devant la société : peur de violer les normes du russe, langue de prestige, ou de l'ukrainien littéraire, selon la situation de communication, et d'être rejeté en conséquence. Ce serait donc la peur qui entraîne le figement du *suržyk* dans le temps.

D'autres linguistes prédisent une fin rapide non pas au *suržyk* mais à la langue elle-même, détériorée par ce phénomène (Dzjuba, 2005 ; Masenko, 2004b:114). Dans tous les cas, tous les auteurs qui se sont prononcés sur ce sujet et cités ci-dessus appellent à le combattre en l'étudiant et/ou par des mesures politiques. Il existe néanmoins des défenseurs du *suržyk*, comme par exemple, l'écrivain Alexandre Irvanec (cité dans Uljanov, 2004) qui y voit un phénomène « aussi naturel que le soleil ou le vent » et propose de le légaliser en constituant sa grammaire, et ensuite de le faire reconnaître en tant que deuxième langue nationale. Ce genre d'attitude est cependant minoritaire. Il est évident que pour lutter contre quelque chose de peu connu, il est nécessaire d'abord de l'étudier. Il faudrait donc élaborer des méthodes éducatives prenant en

[251] Cela n'empêche pas ce chercheur d'essayer de le systématiser.

compte le *suržyk* et basées sur des données réelles, relevées sur le terrain. La prise de conscience du problème et son analyse complète indiqueront par la suite d'éventuelles solutions.

En attendant, les écrivains ukrainiens contemporains (Ju. Andruxovyč, Poderv"jans'kyj, Zabužko, Žoldak et beaucoup d'autres) ont déjà trouvé un moyen de combattre le *suržyk* en l'utilisant dans leurs œuvres à des fins stylistiques, notamment comme une source d'humour. Leurs textes sont particulièrement appréciés par l'intelligentsia qui a vite surmonté la peur du *suržyk* et a pu en conséquence, résister à son influence. L'expressivité humoristique de ce procédé « littéraire » est garantie par la présence en ukrainien d'éléments du russe. Masenko (2004a:30) qualifie cette technique de « recherche créative d'une sortie de l'impasse de la situation linguistique de crise » en Ukraine. Une figure importante, l'incarnation même du *suržyk* dans la sphère culturelle d'aujourd'hui est l'artiste comique Andrij Danylko, connu sous le nom de son personnage Vjerka Serdjučka, personnage féminin qui représente une locutrice du *suržyk* dans toute sa splendeur : physique et surtout langagière. C'est une parodie qui ne fait rire que le locuteur ukrainien. En effet, ce langage mêlé ukrainien-russe de Vjerka paraît à un Russe ethnique être du vrai ukrainien, facile à comprendre. Un bon ukrainien littéraire, au contraire, aurait eu plus de chance de le faire rire (Stavyc'ka, 2001:24). Quant au locuteur ukrainien, le rire lui permet naturellement de contourner les barrières dressées par la culture (Stavickaja, 2007). Le rire aide ainsi à combattre la peur de ne pas être comme les autres.

Une autre mesure qui pourrait changer la situation et faire disparaître le *suržyk* serait un passage général à l'ukrainien littéraire (Koznars'kyj cité dans Stavickaja, 2007). Nous revenons alors au début de notre discussion sur la situation linguistique en Ukraine : il faudrait une participation de l'État, une politique linguistique suivie et déterminée. L'absence d'une telle politique est régulièrement critiquée par des linguistes, écrivains, enseignants, journalistes (Ju. Andruxovyč, 2005 ; Masenko, 2005, etc.). Čerednyčenko (1995:105, 2007:33) propose de renforcer les exigences professionnelles envers tous ceux qui sont censés donner l'exemple du bon usage de la langue et être les garants de la norme littéraire, en organisant pour eux un test de langue régulier. Mais une telle proposition nécessiterait de commencer par l'actuel représentant le plus haut placé du pays. En attendant, la question linguistique reste une préoccupation des seuls scientifiques et non pas des politiques.

Les Ukrainiens construisent souvent leur attitude envers la langue par rapport à la situation politique et économique dans le pays[252]. La vague patriotique qui a suivi la révolution de 2004 a

[252] En 2008, j'ai rencontré une enseignante d'ukrainien de mon ancienne école, qui m'a surprise en me parlant en russe. À ma question sur la raison de ce changement dans son comportement langagier, elle m'a répondu qu'elle n'avait plus aucune confiance dans le pouvoir « orange » et n'avait donc plus envie de parler « leur » langue. Cet exemple particulier illustre malheureusement certaines attitudes envers la question linguistique.

certainement augmenté le prestige de l'ukrainien aux yeux de la population. Par la suite, la corruption à tous les niveaux politiques et administratifs, l'enchaînement des problèmes économiques amenés en partie par la crise mondiale et aggravés par une mauvaise gestion de l'économie du pays ont déçu la population qui avait cru aux promesses « oranges ». Cette déception a poussé les Ukrainiens à voter en 2010 pour un candidat qui a beaucoup de mal à parler la langue nationale. Aujourd'hui, les Ukrainiens ont une attitude réservée envers tout ce qui touche à leur identité nationale. Comme le remarque bien Sériot (2005:42), « l'ukrainien est souvent associé à la récession et à l'instabilité du nouvel ordre des choses ». L'avenir de l'ukrainien est ainsi étroitement lié à la situation économique et politique du pays.

4.6. LE LANGAGE POPULAIRE UKRAINIEN : ENCORE DU *SURŽYK* ?!

Nous arrivons enfin à l'étude de la notion la plus discutable de tout le NS, le langage populaire. La notion de langage populaire ukrainien – *prostoriččja* – diffère fortement de la même notion appliquée au français. La compréhension de cette différence est à rechercher avant tout dans l'histoire de l'Ukraine et de sa langue. Le standard littéraire de l'ukrainien a à sa base la langue populaire (= langue du peuple), retranscrite d'abord par Ivan Kotljarevs'kyj et développée ensuite dans le patrimoine littéraire de Taras Shevchenko[253]. Avant la normalisation de l'ukrainien à la fin des années 1920 et au début des années 1930, il était difficile de distinguer le niveau de langue populaire – *prostoriččja* – du niveau familier ; et même aujourd'hui, cette distinction est parfois impossible. La marque POP est par conséquent absente de nos jours de la plupart des dictionnaires ukrainiens. Ainsi, sur huit dictionnaires consultés, à savoir le *Dictionnaire russe-ukrainien* de Jermolenko et Pustovit (réds.) (1999), le *FSUM* (1999), le *PSS* (2000), le *Dictionnaire français-ukrainien, ukrainien-français* de Busel (dir.) et al. (2002), le *Dictionnaire russe-ukrainien* de Fridrak (réd.) et al. (2004), le *VTS* (2004), le *Dictionnaire des synonymes ukrainiens* de Burjačok et al. (2006), le *Nouveau dictionnaire raisonné de l'ukrainien* de Jaremenko et Slipuško (2007), seulement trois dictionnaires bilingues disposent de cette marque. Cette vérification prouve que l'étiquette POP est distinguée dans d'autres langues, français et russe en l'occurrence, mais pas en ukrainien.

Cependant, des linguistes essaient d'extraire le registre populaire du flux lexical et de le classer dans le système linguistique. Ainsi, Taranenko (*Ukrajins'ka mova*, 2000b:498) le place à l'opposé de la langue littéraire et de son style familier, et l'assimile au langage oral familier des personnes qui, par manque d'éducation, ne maîtrisent pas suffisamment la norme littéraire. Pour Trub (2000:46), c'est la langue des personnes peu instruites.

[253] Voir Section 1.2.3.

L'absence de *prostoriččja* « purement ukrainien » en ville est due à la russification massive des villes, surtout dans les régions de l'Est et du Sud de l'Ukraine. Le parler urbain étant inexistant, la niche est occupée par le *suržyk.* Le *sleng urbain*, différent du *sleng* russe, n'existe pratiquement pas en ukrainien moderne (Shevelov, 1998b)[254]. Il est évident que ce *sleng* de la ville est un langage moderne en plein développement ; il a beaucoup de chance de survivre si on le considère en tant que phénomène de masse. Shevelov (*op.cit.*) compare ce *sleng* avec le latin vulgaire qui donna naissance aux langues romanes. Il est connu que pour la plupart des langues, cette couche lexicale joue un rôle important dans leur évolution ; mais Shevelov va au-delà de cette réflexion et affirme que l'absence de cette couche dans une langue moderne met en doute l'avenir même de celle-ci (*ibid*.). C'est justement pour compenser cette lacune, poursuit Shevelov, que l'ukrainien a créé le *suržyk*, dans lequel les éléments d'une autre langue jouent le rôle de catalyseur expressif. Mais si le *sleng* urbain vise l'avenir de la langue, le *suržyk* la prive plutôt de cet avenir (*ibid*.). Ce n'est donc qu'une solution temporaire et le *suržyk* doit un jour être remplacé par un ukrainien NS.

Comme cela a déjà été mentionné, certains linguistes (Trub, 2000 ; Masenko, 2004b:110-113) associent le langage populaire au *suržyk.* Ainsi, les auteurs de l'encyclopédie *Ukrajins'ka mova* (2000a)[255] donnent la définition suivante de la relation existant entre les deux notions : « On emploie le terme *suržyk* par rapport au langage populaire ukrainien, encombré d'emprunts injustifiés au russe dus à l'interférence ukrainien-russe ». Quoi qu'il en soit, ces deux langages ont au moins deux points en commun : une origine populaire et un caractère fautif. En effet, le langage populaire est initialement « propre au peuple », « répandu dans le peuple », et de même le *suržyk* est propre aux personnes qui viennent de la campagne. Le *suržyk* est incorrect par définition tant au niveau lexical qu'au niveau grammatical, puisque l'introduction *inconsciente* dans son langage d'éléments lexicaux, grammaticaux, etc. d'une autre langue est un signe d'une mauvaise maîtrise de ces langues et d'un manque d'éducation. Quant au langage populaire, il est incorrect seulement dans sa dimension grammaticale ; son lexique, bien que non-conforme à la norme littéraire, fait partie de la langue courante. Malgré les points de similitude, on ne peut pas considérer ces deux notions comme égales : d'un côté, le *suržyk* dépasse le champ des utilisateurs d'un éventuel langage populaire, et il est parlé par tout le monde en Ukraine dans une mesure très différente suivant la personne ; d'un autre côté, le vocabulaire populaire fait partie de la même langue, tandis que le *suržyk* rassemble deux langues proches mais distinctes. Ainsi, Trub (2000:54) le présente comme une « troisième » langue qui se réfère, au moins dans ses

[254] Chapitre : « La langue ukrainienne chez elle aujourd'hui et demain ».

[255] Chapitre : « *Suržyk* ».

fonctions, au langage populaire ukrainien, l'un des sous-systèmes de la langue. Mais cet hybride ne fait pas partie du système linguistique puisqu'il contient des interférences russe-ukrainien qui ne peuvent en aucun cas figurer dans un dictionnaire de l'ukrainien standard.

Les deux variétés – *suržyk* et *prostoriččja* – ont en commun leur côté « fautif » par rapport au standard littéraire. Toutefois, si la première est traitée par les auteurs de l'encyclopédie *Ukrajins'ka mova* (2004:665) comme un sociolecte, la deuxième ne l'est pas, même si elle est définie comme une variante fonctionnelle de la langue avec le *suržyk* parmi ses composantes (*ibid*.). Le *suržyk* ne peut pas être vu comme un sociolecte pour les raisons exposées plus haut. En revanche, le *prostoriččja* est un langage propre à un groupe très vaste caractérisé par un manque d'éducation et un certain niveau social. On peut donc le déterminer comme un sociolecte à condition de ne pas y mêler l'interférence langagière. Ainsi, les lexèmes *шо* /šo/ = « quoi », *хворма* /xvorma/ = « uniforme », *бухвет* /buxvet/ = « buffet », *тухлі* /tuxli/ = « chaussures », *до завтрього* /do zavtr'oho/ = « à demain », *на піаніні* /na pianini/ = « au piano », *луччий* /luччyj/ = « meilleur », *ружжо* /ružžo/ = « fusil », etc. seraient rangés dans le populaire ; tandis que *магазін* /mahazin/ = « magasin », *тілівізор* /tilivizor/ = « poste de télévision », *лєнта* /ljenta/ = « bande » témoigneraient exclusivement de l'influence du russe. Pour l'instant, ni les uns ni les autres ne figurent dans les dictionnaires. Pourtant, on peut trouver quelques rares exceptions dans le *VTS* (2004) où certains mots incorrects restent marqués par FAM ou par d'autres étiquettes peu appropriées : FAM *соше, соша* /soše, soša/ <= *шосе* /šose/ = « chaussée » ; FAM *здрастуватися* /zdrastuvatysja/ <= *здоровкатися, вітатися* /zdorovkatysja, vitatysja/ = « dire bonjour » ; DIAL *мо* /mo/ <= *може* /može/ = « peut-être » ; DIAL VIEILLI *послідній* /poslidnij/ <= *останній* /ostannij/ = « dernier ».

Compte tenu de leur caractère fautif, de leur absence de répertoires lexicographiques et de leur position périphérique par rapport à la norme littéraire, on peut finalement accepter la systématisation proposée par les auteurs de *Ukrajins'ka mova* (2004) en reconnaissant le *suržyk* comme faisant partie du *prostoriččja*. Cela ne signifie pas pour autant accepter la dénomination de « sociolecte » pour le *suržyk*. Le *suržyk* est un phénomène sociolinguistique à part. On peut espérer que la niche qu'il occupe aujourd'hui va être remplie au fur et au mesure par le *prostoriččja* purement ukrainien car certains locuteurs de *suržyk* sont potentiellement des locuteurs du langage populaire (Trub, 2000:57-58).

En russe, l'écart entre le populaire et le standard a toujours été plus visible. Le terme *prostorečie* apparaît dans la lexicographie russe à la fin du XVIII^{e} siècle pour marquer la langue du peuple par opposition à la langue de la littérature. D'où une autre vision du populaire comme « langage de bas niveau de formalité, souvent grossier et vulgaire, mais qui, néanmoins, fait

partie de la variante familière de la langue littéraire avec un fonctionnement stylistique limité » (*Ukrajins'ka mova*, 2000b:499). C'est un champ lexical qui reste difficile à déterminer, car aujourd'hui, le diapason fonctionnel de *prostorečie* s'est considérablement élargi et se chevauche même avec le *žargon* et le *žargon* des jeunes en particulier (Mokienko & Nikitina, 2004:52-53).

La situation de la notion et du terme *populaire* en ukrainien se distingue de l'évolution de cette notion en français ou même de sa vision en russe. Je ne vois aucune utilité à la présence d'unités incorrectes dans les dictionnaires généraux et par conséquent, de l'existence de l'étiquette POP. En revanche, dans un éventuel dictionnaire ukrainien du lexique populaire, les items pourraient être marqués POP ou SURŽ, à condition qu'on admette le *suržyk* dans le champ du populaire.

4.7. CONCLUSION

En guise de conclusion de ce chapitre et en prolongement du chapitre précédent, je comparerai les notions du NS en français et en ukrainien. On peut constater en ukrainien une certaine inversion terminologique par rapport au français (Tableau 13).

- La notion d'*argot* est beaucoup plus large en français qu'en ukrainien, où *argo* est surtout employé dans le sens historique, classique du terme : *argo* des joueurs de lyre, *argo* des marchands, *argo* des quêteurs. Entre l'argot classique français et les *argos* classiques ukrainiens on relève beaucoup de points communs :
  - Ce sont des langages de groupes sociaux fermés, correspondant à un métier ou à une profession ambulante : vendeurs, colporteurs, artisans itinérants, mendiants professionnels, etc.
  - Tous ces groupes sont mobiles, d'où un brassage des dialectes, des patois, des emprunts à des langues étrangères dans leurs parlers.
  - Les procédés formels des argots sont similaires, même si ceux de l'argot français sont plus élaborés.

Malgré tant de similitudes, les points de différence sont aussi nombreux :

- Le langage des artisans français d'autrefois est appelé *jargon*, le langage de leurs homologues ukrainiens – *argo.* En conséquence, l'*argo* ukrainien est moins technique et englobe plus les domaines du quotidien que les domaines particuliers des métiers. Le but des artisans ukrainiens était de ne pas dévoiler leurs secrets professionnels. Le but des artisans français était d'être précis dans les appellations techniques de leurs métiers et accessoirement de ne pas être compris par les clients. Ce dernier objectif est donc commun aux deux langages.

Tableau 13 : Comparaison terminologique du domaine du NS en français et en ukrainien

En français	En ukrainien
argot classique/traditionnel	argo (арго)
argot moderne	žargon (жаргон)
jargon (langue spéciale d'un groupe ou d'une profession)	- *žargon* spécial (*спеціальний жаргон* /special'nyj žargon/) - žargon professionnel (професійний жаргон /profesijnyj žargon/)
langage familier	- sleng (сленг) - *žargon* commun (*загальний жаргон* /zahalnyj žargon/, *жаргонізована розмовна мова* / žargonizovana rozmovna mova/) - langage familier (*розмовна мова* /rozmovna mova/)
langage populaire	- lexique dialectal (*діалектна лексика* /dialektna leksyka/) - sleng (сленг) - suržyk (суржик)
langage vulgaire, grossier	- langage vulgaire, grossier (*груба, вульгарна лексика* /hruba, vul'harna leksyka/) - lexique légèrement grossier, devenu grossier (*згрубіла лексика* /zhrubila leksyka/)

– Les mendiants ukrainiens avaient une tradition qui n'était pas propre aux mendiants français : chanter et faire de la musique en demandant l'aumône. Cette particularité renverse la fonction principale de leur *argo*, à savoir, cryptique : ils ne voulaient pas être compris non pas pour s'attaquer au monde extérieur, comme c'était le cas des malfrats en France, mais pour s'identifier et se protéger contre ce monde, « le monde des voyants ».

– Une autre différence importante demeure dans les thématiques de l'argot. L'argot classique français a ses sujets privilégiés, liés souvent à des tabous : « le vin, les femmes, le corps et, en particulier, les organes sexuels, le jeu, le vol, le crime, les bagnes et les prisons, les gavroches, les militaires, le Paris du milieu… » (François-Geiger, 1975:8). L'argo ukrainien cible d'autres champs : la nourriture, les vêtements, les chants pour les *lirnyk* ; les particularités professionnelles du métier pour les artisans ; la vie quotidienne pour les séminaristes.

– La notion de *jargon* concernant des groupes professionnels, sociaux ou des groupes d'intérêts limités est appliquée en ukrainien à l'ensemble des argots modernes : *žargon* professionnel, *žargon* des étudiants, *žargon* des écoliers, *žargon* des pêcheurs, des joueurs d'échecs, etc. ; alors qu'en français, elle est limitée aux milieux professionnels.

– La notion de *sleng* est absente en français, mais largement présente en ukrainien et couvre tout le vocabulaire jargonnesque et partiellement argotique. Le *sleng* est un argot commun, pratiqué par une grande partie de la population. Il inclut aussi le *lexique familier et grossier* ce

qui le rend équivalent au terme *non-standard* en français. Quant au *familier*, il comprend le même type de lexique dans les deux langues, mais en ukrainien, il fait également partie du *sleng* et du *žargon* commun

– La notion de *langage d'une profession*, incorporée dans la notion du jargon en français, est spécifiée en ukrainien en une notion particulière, celle de *žargon professionnel*. Il existe donc des *žargons* professionnels des médecins, des informaticiens, des mineurs, etc. Dans ce sens, l'extension de la notion de *« žargon »* en ukrainien et la notion de « jargon » en français se chevauchent.

– Le *langage populaire* en français s'identifie de plus en plus au niveau familier, tandis qu'en ukrainien, il englobe en général les fautes de langage et le *suržyk*. Le populaire n'est marqué que dans les dictionnaires ukrainiens bilingues.

– Quant à la notion de *vulgaire*, les deux cultures se ressemblent dans leurs terminologies et leurs domaines de tabou. Cependant, le grossier en ukrainien a plutôt une tonalité scatologique, tandis qu'en français, il a un caractère sexuel.

Globalement, on peut comparer la terminologie NS de ces deux langues avec l'image inversée donnée par une lentille convexe. Cela signifie qu'argot en français peut avoir un sens restreint (argot classique) et un autre plus large (des argots modernes), tandis que jargon n'a qu'un sens restreint aujourd'hui (langage professionnel). En ukrainien, c'est l'inverse : *žargon* peut avoir un sens restreint (langage professionnel) et un sens large (des *žargons* modernes), tandis que *argo* n'a qu'un sens restreint (*argo* traditionnel).

Il est curieux de consulter le nombre d'occurrences des termes NS dans les langues de la présente étude sur un moteur de recherche, par exemple Google (voir Tableau 14). En français, il apparaît que le mot *jargon* est largement plus employé qu'*argot*. Cela peut s'expliquer par le nombre de domaines qui peuvent avoir chacun leur propre jargon, c'est-à-dire, tout métier. En ukrainien, si l'on ne regarde que les pages ukrainophones, le terme *žargon* (les deux écritures confondues) domine légèrement par rapport à *argo* et dépasse fortement *sleng*, ce qui confirme la tendance générale observée par Mokienko et Nikitina (2000:7) en russe. La présence du <Ґ> dans *аргo* /argo/, *жаргон* /žargon/ et *сленґ* /sleng/ diminue considérablement le résultat de la recherche des mêmes mots écrits selon l'ancienne orthographe : *аргo* /arho/, *жаргон* /žarhon/ et *сленг* /slenh/. L'explication est simple : les Ukrainiens ne (re)connaissent pas tous la nouvelle orthographe et n'ont parfois même pas la lettre <Ґ> sur leur clavier. Cependant, ces chiffres peuvent être utilisés seulement à titre illustratif sans aucune conclusion fiable sur l'emploi réel de ces termes : les statistiques de Google doivent être prises avec beaucoup de précaution.

Tableau 14 : La fréquence des termes NS en français et en ukrainien sur Internet

Source : www.google.com (consulté le 10 octobre 2011)

Terme	Nombre d'occurrences	
	Sur le WEB	**Pages en langues étrangères traduites**
En français		
Argot	4 410 000	1 990 000
Jargon	32 300 000	2 930 000
En ukrainien		
Арго /argo/	7 850	7 630
Арго /arho/	3 930 000	167 000
Жаргон /žargon/	2 960	2 680
Жаргон /žarhon/	1 870 000	179 000
Сленг /sleng/	6 130	5 490
Сленг /slenh/	2 350 000	108 000

Les registres distingués en français et en ukrainien se chevauchent sans pour autant se recouvrir complètement. Le système d'étiquetage, copiant celui très complexe du russe, est plus détaillé en ukrainien. Cette abondance de nuances stylistiques me semble superflue dans un dictionnaire et ne peut qu'embrouiller le lecteur. Dans les chapitres suivants, je proposerai donc une organisation des niveaux simplifiée.

CHAPITRE 5
LE PROBLEME DE L'ETIQUETAGE : DIFFERENTES APPROCHES DANS LES DICTIONNAIRES FRANÇAIS, UKRAINIENS, RUSSES ET ANGLAIS. L'HISTOIRE DE LA LEXICOGRAPHIE UKRAINIENNE

5.1. HISTOIRE DES MARQUES DE NIVEAU DANS LES DICTIONNAIRES FRANÇAIS

La pratique des marques d'usage et des marques de niveau de langue en particulier remonte aux premiers ouvrages lexicographiques, à savoir au début du XVII^{e} siècle. Ce n'est pourtant qu'au XIX^{e} siècle que certaines marques seront codifiées et que la table des abréviations apparaîtra au début des ouvrages (Glatigny, 1990:7). Initialement, ces jugements de valeur figurent dans les dictionnaires sous forme de commentaires : « on dit avec indignation et dédain à quelqu'un », « terme odieux » ou « terme injurieux », etc. (Rey, 1990:20, 25). Les étiquettes apparaissent plus tard. Le problème de l'étiquetage attire l'attention au début du XX^{e} siècle seulement et ce n'est que depuis une trentaine d'années que lexicographes et utilisateurs s'y intéressent sérieusement. Selon Paquette (1983:367), la notion de niveau de langue proviendrait des « stylisticiens », héritiers, par le biais des grammairiens de l'Antiquité, de l'archétype ternaire des « styles » (*nobilis, mediocris, humilis*) ; et elle aurait toujours été diffuse dans toute la stylistique occidentale héritée de la rhétorique antique. Ainsi, par exemple, l'étiquette FAM proviendrait d'une étiquette BURLESQUE utilisée au XVII^{e} siècle. La marque FAM apparaît pour la première fois en 1690 dans le *Dictionnaire universel* de Furetière (Rey, 1990:22). L'auteur du *Dictionnaire françois* (1680), Richelet, ainsi que les créateurs du *Dictionnaire de l'Académie françoise* (1694) ont dû utiliser dans leurs ouvrages de nombreuses marques d'usage afin de trouver un compromis entre leur conception puriste et une description de la réalité linguistique (Gemmingen-Obstfelder, 1982:131). Des mots marqués comme BURLESQUE, DU STYLE FAMILIER, PEU BAS, BAS, BIEN ou FORT BAS, DE LA LIE DU PEUPLE, LE PEUPLE S'EN SERT ont été admis dans leurs nomenclatures malgré la conception lexicographique observant les règles du bon usage (*ibid.:passim*). C'est au XVIII^{e} siècle que l'abbé Féraud introduira dans son *Dictionnaire*

critique de la langue française (1787-1788) une rubrique de « Remarques », où l'étiquette FAM figura dans la table inaugurale des abréviations et aussi en tête, au milieu ou à la fin des articles concernés (Glatigny, 1990:11).

Il est à noter que toutes les marques ne créent pas de difficultés. Ainsi, les étiquettes VIEILLI, DIAL (dialectal), ANGL AMÉR (anglais américain), CUIS (terme de cuisine), etc. sont sans ambiguïté. En revanche, FAM (familier), POP (populaire), ARG (mot d'argot) et autres marques de niveau de langue sont parfois contradictoires d'un ouvrage à l'autre et ne reflètent pas forcément la réalité langagière.

En retraçant l'histoire de la terminologie des niveaux de langue dans son article sur l'origine des formes de la *variation linguistique*, Paquette (1983:371) pose la question de l'origine dans l'histoire et dans le fonctionnement anthropologique de toute *variation linguistique* sous forme de niveaux, de codes, d'aspects ou de registres. Il trouve la réponse dans l'étymologie latine de ces termes, tous employés pour « mesurer » : norme <= lat. *norma* = « équerre » ; niveau <= lat. *libella* = « petite balance » ; règle <= lat. *regula* = « règle droite ». Selon Paquette, le passage de ces termes du domaine des instruments de mesure dans le champ de la linguistique se fait par le domaine *juridique* : « […] de la nature même du *droit* qui doit être précisément *droit*, 'à l'équerre' (norme), 'nivelé' (niveau), 'régulier' (règle), 'codifié' (code) – toutes ces expressions renvoient à la terminologie du juridique » (*op.cit.*:371-373).

Les linguistes ne se sont intéressés que de façon sporadique et partielle à cette question des niveaux de langue. Ce sont les lexicographes qui ont été les premiers utilisateurs de toute une terminologie pour caractériser les niveaux d'usage de certaines unités lexicales. Déjà dans le *Thresor de la langue françoyse* de Nicot (1606), on peut distinguer, selon Rey (*op.cit.*:19), cinq types de marques, même si elles n'étaient pas encore systématisées :

- marques temporelles,
- marques spatiolinguistiques,
- marques socioprofessionnelles,
- marques stylistiques,
- marques quantitatives.

De 1606 à la fin du XVII^{e} siècle, la lexicographie française a construit un système plus codifié mais moins souple, où les abréviations se multiplient. Furetière, en 1690, dessine les axes typologiques de l'étiquetage en employant trois catégories de critères : diachronique, diatopique et diastratique (*ibid.*:27). Paradoxalement, avec le développement de la lexicographie aux XIX^{e} et XX^{e} siècles, la codification plus poussée a rendu les marques et leurs apparitions encore moins

explicites (*ibid*.:20). Aujourd'hui, les marques d'usage peuvent indiquer une restriction d'emploi du mot ou d'un de ses sens :

- à des niveaux de langue (familier, vulgaire, etc.), la seule restriction qui nous intéresse dans le cadre de cette recherche ;
- à des attitudes qu'il provoque (péjoratif, offensant, etc.), la restriction liée avec la précédente : c'est un sens connotatif qui s'ajoute souvent aux mots NS ;
- à un domaine particulier (informatique, chimie, etc.) ;
- à des régionalismes (Canada, Belgique, etc.) ;
- à des époques (moderne, vieux, archaïque, etc.) ;
- à des emplois techniques ou courants (courant, savant, etc.).

La question essentielle, que ce soit dans les dictionnaires anciens ou les plus récents, demeure le choix des critères d'attribution de ces marques. Corbin (1980, 1989) et Béjoint (1981a, 1981b) traitent de ce problème dans certains de leurs travaux des années 1980. Plus tard, Paulin (1997), dans son étude sur la notion de non-standard dans les dictionnaires bilingues français-anglais suggère quelques propositions pour améliorer la situation. Cependant, la question que posait Béjoint (1981b:7) sur la manière d'attribuer ces étiquettes, reste, 30 ans après, sans réponse précise : « [...] s'agit-il d'une décision individuelle ou collégiale, basée sur une étude quantitative ou non, utilisant l'avis de linguistes, d'experts, ou de simples informateurs, etc.? » Les critères d'attribution des marques d'usage ne sont toujours pas déterminés tant dans les dictionnaires français ou anglais que dans les ouvrages russes ou ukrainiens : « Aucune autorité ne peut suggérer l'idée de la marque. Le lexicographe recourt seulement à son intuition linguistique » (Rey, 1990:14).

Paquette (1983:368) cite l'exemple d'un sondage semblable à l'étude sur les désaccords entre dictionnaires effectuée dans le cadre de mon DEA. L'unanimité entre les six dictionnaires français analysés dans l'exemple de Paquette ne s'est réalisée que dans huit cas pour 70 mots répartis sur tout l'alphabet, soit dans 11 % des cas. Dans mon étude (N. Shevchenko, 2003:70-71, 108-119), cette unanimité a été constatée dans 28 cas pour 144 mots vérifiés dans quatre dictionnaires français, soit dans 19 % des cas[256]. Ces exemples prouvent que d'un côté,

> les différences entre niveaux de langue sont probablement moins subtiles aujourd'hui dans la conscience linguistique des usagers que ne paraissent l'indiquer les distinctions parfois trop poussées des lexicographes (Gilbert, 1969:47),

et d'un autre côté, ils témoignent

[256] Ainsi, *emmerder* est un exemple « prototypique », cette unité étant étiquetée de trois façons différentes selon les auteurs : FAM chez *Hachette* (2000) et le *PR* (2000), POP dans le *Lexis* de Larousse (1999) et TRIVIAL dans le *TLFi*.

> à quel point l'utilisation même de la notion de niveaux de langue fait problème. Et ce problème s'est aggravé d'autant plus que, dans un contexte socioculturel précis, la notion de niveaux de langue s'est trouvée marquée par une association inconsidérée avec une autre forme de niveaux : celle des « niveaux sociaux » (Paquette, 1983:368).

Traditionnellement, la lexicographie française marque les usages en faisant correspondre les registres à l'appartenance sociale du locuteur. Selon Rousseau (1996), les appellations des registres se réfèrent à une vision du passé. Ce terminologue se demande ce que signifient les marques LITTER (littéraire) et POP à une époque où « au clivage social ne correspond plus un clivage linguistique ». Il propose une grille de marques sociolinguistiques fondées sur les situations de communication : NEUTRE (pas marqué), FAM, TRES FAM et SOUTENU. On peut l'admettre, mais où alors pourra-t-on classer le jargon des métiers ou des groupes d'intérêt, les termes d'argot et les items nettement grossiers ? Est-ce que *thune* va devenir FAM en même temps que *enculer* sera marqué comme TRES FAM ?

L'absence ou la pénurie d'informations explicites au sujet de l'étiquetage dans les préfaces et les introductions des dictionnaires semble montrer le peu d'importance accordée à ces mentions par les lexicographes. Pourquoi les garder alors ? Certains lexicographes ont effectivement essayé sans succès de les enlever de leurs dictionnaires[257], d'autres ont proposé leurs propres systèmes d'étiquetage des unités NS. Nous en avons repéré quatre, originaux, avec des signes métalinguistiques différents.

Ainsi, le système d'astérisques du *Robert & Collins* (2003) va de un à trois en avertissant le lecteur étranger quant à l'usage réservé à telle ou telle unité. Ces indications, certes, remplacent les termes discutables, mais ne renseignent point le lecteur étranger sur le contexte d'emploi de ces items et ne l'aident donc pas à les *employer* d'une façon appropriée. Tandis que les vignettes (□■, ■□, ■■) dans le *Dictionnaire du français non conventionnel* de Rey et Cellard (1991:XVIII) « constituent indirectement, pour un lecteur mal familiarisé avec le français populaire, un 'mode d'emploi' du mot ». Il est évident que dans les deux cas, le public visé est celui des locuteurs étrangers. Ce choix lexicographique est certainement basé sur le fait qu'un locuteur natif n'ira pas chercher le registre du mot dans un dictionnaire sauf dans un but didactique. Néanmoins, ces deux systèmes ont une même faille : le caractère social de la langue y demeure totalement négligé et même le contexte d'emploi du mot n'est pas toujours cerné. Le passage des mots d'un registre à un autre est visualisé par des vignettes (□■, ■□) mais reste obscur avec les astérisques.

[257] Ainsi, Gove décida en 1961 d'enlever un grand nombre de marques d'usage du *Webster's Third New International Dictionary* en motivant cette mesure par le caractère suffisant des citations permettant de reconstituer le caractère sub-standard des mots. Ceci valut à cette édition du dictionnaire beaucoup de critiques, en particulier dans la presse populaire (Follett, cité dans Béjoint, 1981b:8).

Les lexicographes Bernet et Rézeau ont proposé deux autres systèmes d'étiquetage : l'un avec de petits ronds dans le *Dictionnaire du français parlé* (1989), l'autre avec des figures géométriques dans le *Dictionnaire des expressions quotidiennes* (2008). Dans le premier cas, les auteurs utilisent quatre signes : ○, ●, et ⌀, ⧄ barrés.

> Les deux premiers expriment des réserves (marquées pour ○, très marquées pour ●) quant à la diffusion dans l'espace (régionalismes), dans le temps (locutions vieillies) ou dans la société (locutions propres à certains âges ou à certains milieux).
>
> Les mêmes symboles barrés (⌀ et ⧄) indiquent que l'usage des locutions concernées enfreint un tabou (grossièreté ou allusion sexuelle) ou qu'il peut être perçu comme injure (notamment manifestation de xénophobie ou de racisme) (Bernet & Rézeau, 1989:13).

Comme on peut le constater, ce système est très vague : il ne signale que des réserves sans préciser leur nature (géographique, temporelle ou sociale). Néanmoins, des explications plus détaillées suivent parfois les locutions afin d'expliciter le sens qu'il convient de donner à ces symboles. Ainsi, par exemple, l'expression *crève salope !* marquée par ⧄ barré, est suivie d'une explication : « Injure grossière à l'adresse d'une personne, l'expression marque aussi le rejet de toute forme d'autorité et elle est particulièrement attestée en 1968 […] » (*ibid.*:116). Ces explications ne sont cependant pas régulières.

Dans le *Dictionnaires des expressions quotidiennes*, les lexicographes ont renoncé à « utiliser la nomenclature conventionnelle des dictionnaires généraux (*familier*, *populaire*, *trivial*, etc.) dans un recueil consacré à des données lexicales qui, pour la plupart, s'écartent d'un état de langue standard » (Bernet & Rézeau, 2008:17). Ils remplacent les étiquettes habituelles par trois symboles □, ■ et ▲ :

> La marque □ signale ce que l'on peut considérer comme du familier relâché, parfois limité à certains milieux ou certaines situations ; la marque ■ affecte ce que l'on peut considérer comme grossier ou trivial ; la marque ▲, qui n'entre pas dans la même gradation que les précédentes, est réservée à ce qui peut être perçu comme un outrage (à caractère raciste, xénophobe, sexiste ou stigmatisant l'apparence physique d'une personne).
>
> Ces marques ont été attribuées *hic et nunc*. Il peut donc arriver qu'elles soient en décalage par rapport aux exemples retenus, notamment les plus anciens, en raison de l'évolution de la société. Par ailleurs, dans les exemples, leur caractère familier ou grossier peut être gommé ou amplifié selon la situation d'énonciation et la qualité des locuteurs ou selon les types de discours (Bernet & Rézeau, *op.cit.*:17-18).

Ce système se base sur le sentiment linguistique et les appréciations subjectives de ses auteurs qui proposent au lecteur de prendre les marques du dictionnaire comme des mises en garde. Il y a une ressemblance entre ce système et le système d'astérisques du *Robert & Collins* : ils servent tous les deux à mettre leurs lecteurs, étrangers particulièrement, en garde, mais ne renseignent guère sur le côté social de la langue.

Ces solutions ne résolvent en aucun cas le problème de l'homogénéité et des critères d'attribution des étiquettes. Elles sont cependant plus avancées que toutes les précédentes puisque leurs auteurs expliquent leurs motivations, leurs procédés et les problèmes rencontrés, alors que dans la majorité des dictionnaires, ce genre d'explications, surtout nécessaires pour des spécialistes de langue, ne figure pas. L'existence des marques synonymiques (ex. : USUEL, COURANT et COURAMMENT ; VIEUX, ARCHAÏQUE et ARCHAÏSME ; etc.) ne facilite pas non plus leurs interprétations.

La plupart des marques sont binaires. La principale opposition est aujourd'hui « non marqué » *vs* « marqué », mais elle est rarement exprimée par les auteurs des dictionnaires. Les glossaires du vocabulaire NS font parfois exception à cette règle. Ainsi, dans le *Dictionnaire du français parlé* de Bernet et Rézeau (1989:13), « l'absence d'un symbole d'usage signifie que la locution considérée appartient au français familier et/ou quotidien sans restriction ». La plupart des expressions du *Dictionnaire des expressions quotidiennes* appartenant à la langue familière ne portent aucune marque : « celles [locutions] qui ne sont affectées d'aucune marque appartiennent à ce registre [FAM] » (Bernet & Rézeau, 2008:18). Cet usage est également respecté dans le marquage des expressions idiomatiques dans certains dictionnaires ukrainiens et russes. Par exemple, les auteurs du *Grand dictionnaire raisonné de l'ukrainien* mentionnent le caractère familier des expressions phraséologiques et donc l'inutilité de l'étiquette FAM devant elles (*VTS*, 2004:VIII). Les rédacteurs du *Dictionnaire phraséologique de l'ukrainien* ont suivi la même logique : « L'absence de marque après l'expression idiomatique ou après l'un de ses sens témoigne de sa neutralité stylistique ou bien de son appartenance au style familier de la langue littéraire » (*FSUM*, 1999:7). Les auteurs du *Dictionnaire raisonné moderne du russe* (Kuznecov, 2004:6) précisent aussi que les unités non marquées de leur dictionnaire sont neutres.

Une autre remarque concerne la subjectivité des lexicographes et le caractère prescriptif des étiquettes dans tous ces ouvrages : si l'orientation prescriptive ou descriptive du dictionnaire, et par conséquent de son métalangage, est un choix méthodologique, la subjectivité reste un problème à réduire au minimum. Gadet (1997:11) soulève aussi ce problème qui intervient dans les jugements lexicographiques et mène aux disparités entre dictionnaires. Nous le démontrerons tout au long de ce chapitre et proposerons une éventuelle solution dans le chapitre suivant.

Quant au caractère normatif des dictionnaires, dans la lexicographie française, les tendances descriptives transparaissent déjà au XIX^{e} siècle. C'est au lexicographe d'observer, de suivre attentivement les mouvements et d'offrir une image objective de la langue :

> Un dictionnaire ne doit pas […], en dépit des variations et des progrès d'une langue, faire violence à toutes les idées reçues en imposant des acceptions vieillies depuis longtemps. Il ne doit ni suivre de trop loin, ni ouvrir la marche : c'est un laquais qui porte les bagages de son maître en le suivant par derrière (Pierre Larousse cité dans Pruvost, 2002:66).

Cette vision de la langue et de son reflet lexicographique est maintenant devenue une règle en français, tandis qu'en ukrainien la description n'est pas toujours acceptée par les lexicographes d'aujourd'hui, l'aspect normatif étant fortement présent.

5.2. HISTOIRE DE LA LEXICOGRAPHIE UKRAINIENNE

La tradition des marques de niveau dans les dictionnaires des langues slaves prend ses racines au XVII[e] siècle, comme pour le français et l'anglais. Il n'existe aucune étude spécifique sur les marques d'usage dans les dictionnaires d'ukrainien anciens ou nouveaux, mais il est possible d'en avoir une idée en consultant les travaux sur l'histoire de la lexicographie et en parcourant les versions papier ou électroniques des dictionnaires en ligne[258].

La majeure partie des études sur l'histoire de la lexicographie ukrainienne datent du début du XX[e] siècle ou de l'époque soviétique[259]. Cependant, en vingt ans d'indépendance, plusieurs dizaines de dictionnaires ont été édités, une multitude de recherches lexicographiques et quelques travaux théoriques destinés à un public d'étudiants ont abouti à des publications. On peut citer les recherches de Krovyc'ka (2003, 2005[260], 2010) sur la lexicographie historique de l'ukrainien ; ou encore, le manuel universitaire *Prolégomènes à la lexicographie* de Dems'ka (2010) qui aborde les problèmes de lexicographie en général, mais sur l'exemple de la lexicographie ukrainienne. En 1999, Kul'čyc'ka dresse un inventaire des ouvrages lexicographiques du XIII[e] au XX[e] siècle[261]. En 2004, les linguistes et lexicologues de l'Institut linguistique de l'Académie des sciences de l'Ukraine, renouvellent l'édition annuelle du *Bulletin lexicographique*, diffusé régulièrement entre 1951 et 1963. Ce *Bulletin* traite beaucoup de questions lexicographiques, dont l'histoire de la lexicographie.

Malgré cette abondance de travaux, le seul ouvrage à peu près exhaustif qui explore la lexicographie ukrainienne de ses origines à nos jours[262] reste l'*Histoire de la lexicographie*

---

[258] Les versions électroniques des dictionnaires anciens sont particulièrement appéciables. Pour l'ukrainien, le projet *Litopys* (*Annales*) (*Izbornyk*, 2001) a pour objectif de rendre accessibles au public des sources littéraires, historiques, linguistiques de l'ukrainien ancien du IX[e] au XVIII[e] siècle ainsi que des articles actuels sur ces sources ou sur l'ukrainien en général.

[259] Hrinčenko, *Précis de lexicographie ukrainienne* (1905) ; Moskalenko, *Étude sur l'histoire de la lexicographie ukrainienne* (1961) ; Horec'kyj, *Histoire de la lexicographie ukrainienne* (1963) ; Palamarčuk, *Lexicographie ukrainienne soviétique* (1978) ; Nimčuk, *Lexicographie ancienne ukrainienne dans ses liens avec la lexicographie russe et biélorusse* (1980), etc.

[260] In Falovs'kyj (2005).

[261] Son livre *Lexicographie ukrainienne des XIII[e]-XX[e]siècles : inventaire bibliographique* est composé de trois parties : 1. Dictionnaires de l'ukrainien. 2. Dictionnaires manuscrits. 3. Ouvrages sur la théorie et l'histoire de la lexicographie. Cet inventaire compte 1386 dictionnaires imprimés et manuscrits et 564 études sur la théorie et l'histoire de lexicographie ukrainienne (Kulčuc'ka, 1999).

[262] L'étude s'arrête en 1957.

ukrainienne de Horec'kyj (1963). Vu la date de publication, son contenu ainsi que le regard sur certains phénomènes linguistiques, en particulier sur la dialectologie ukrainienne, ont sans nul doute été influencés par le régime. Nous pouvons néanmoins utiliser le contenu de l'ouvrage, que je compléterai par des recherches plus récentes.

Les débuts de la lexicographie ukrainienne sont traditionnellement attribués au dictionnaire d'un auteur inconnu *Leksis s tolkovaniem slovenskix mov*[263] *prosto* (*Lexis avec interprétation des anciennes langues slaves d'une façon simple*), vers 1550. Auparavant, les dictionnaires donnaient les définitions des mots du slave ecclésiastique dans la même langue. *Leksis s tolkovaniem…* est le premier dictionnaire bilingue slavon-ukrainien[264]. Il comprend 896 items exposés dans l'ordre alphabétique – de leur première lettre seulement – avec les noms au nominatif singulier et les verbes au présent de l'indicatif, à la 1re personne du singulier.

Le premier dictionnaire imprimé slavon-ukrainien paraît en 1596. Il s'agit de Leksis Syrič Rečenija, Vkratce sbrany. I iz slovenskaho jazyka, na prostyj Ruskij Dialekt Istolkovany[265] (Lexis ou une brève collection d'expressions traduites du slavon en simple dialecte ruskij[266]) de Lavrentij Zyzanija, linguiste, pédagogue, écrivain et ecclésiastique ukrainien de Galicie. La nomenclature comporte 1061 unités rangées dans l'ordre alphabétique de la première lettre seulement. Plusieurs sources ont été utilisées : la Bible, les Évangiles, le livre des Psaumes, des œuvres d'Aristote, etc. Les définitions ont souvent un caractère encyclopédique, surtout pour les mots d'origine étrangère. Pour la première fois dans l'histoire de la lexicographie, Zyzanij donne le contexte d'emploi du mot slavon et indique sa source. La traduction est en ukrainien littéraire du milieu du XVIe siècle. Tous les mots sont accentués. Le mot slavon et sa traduction sont séparés par une virgule. Lavrentij Zyzanij dessine ainsi les pratiques de la lexicographie future.

Le pionnier dans l'élaboration d'une structure de l'article dictionnairique est Pamvo Berynda avec son *Leksikon slavenorosskij i imen tlkovanije* (*Lexique du slavon et interprétation des noms*) (1627). Ce lexicographe est le premier à introduire les marques stylistiques – FIGURÉ, MÉTAPHORIQUE et AFFECTIF – dans un dictionnaire ; le premier dans toute la lexicographie slave à faire des renvois et des remarques grammaticales, à donner des exemples et citer les sources, à

[263] Nimčuk (*Ukraijins'ka mova*, 2000a : « Lexicographie ») propose de lire *slov* (« mots ») à la place de *mov* (« langues »), en expliquant qu'à l'époque, ces deux mots étaient des synonymes et qu'il est également possible que ce soit une faute de tirage.

[264] « Slave ecclésiastique », « vieux slave » et « slavon » sont des synonymes. L'ukrainien de l'époque portait le nom de *руська мова* /rus'ka mova/ et coexistait avec le slave ecclésiastique depuis le IXe siècle (Kul'čyc'ka, 1999:5). Par commodité, je l'appelle dans la suite « ukrainien ». Čerednyčenko (2007:136) le définit comme une « langue parlée » et l'oppose à la « langue écrite », le slavon.

[265] Désormais, *Leksis.*

[266] Il s'agit de *руська мова* /rus'ka mova/. Voir la note 264.

expliquer l'étymologie des noms bibliques (Horec'kyj, 1963:27). Cependant, tous ces procédés lexicographiques ne sont pas systématiques : le métalangage du dictionnaire est encore à mettre en place. La partie ukrainienne du dictionnaire représente le plus grand recueil de lexique ukrainien de la fin du XVI^{e} et du début du XVII^{e} siècle avec 7000 articles et 1400 noms propres.

Le plus grand dictionnaire de l'époque est *Leksikon latynskij* (*Lexique latin*) de Jepifanij Slavynec'kyj (1642), dictionnaire bilingue latin-slavon avec 27000 articles. Quelques années plus tard, l'auteur, en collaboration avec Arsenij Korec'kyj-Satanovs'kyj, écrit le *Leksikon sloveno-latinskij* (*Lexique slavon-latin*) (1650), l'un des plus grands inventaires du slave ecclésiastique du XVII^{e} siècle.

Le XVIII^{e} siècle apporte de grands changements dans la langue ukrainienne, et par la suite dans sa lexicographie. C'est, comme nous l'avons vu dans la Section 1.2.3, une époque de formation de l'ukrainien littéraire, basé sur la langue populaire. L'ukrainien se différencie de plus en plus de la langue d'Église et du russe, ce qui nécessite des études lexicales et des interprétations de cette nouvelle langue. Les œuvres littéraires en ukrainien sont donc souvent publiées avec un glossaire aidant à comprendre le vocabulaire utilisé. Par exemple, le poème *Enejida* (1798) de Kotljarevs'kyj est accompagné d'un dictionnaire ukrainien-russe avec une nomenclature en *ukrainien populaire* et non pas en *ukrainien ancien littéraire* (Kul'čyc'ka, 1999:*op.cit.*:8). Au début du XIX^{e} siècle, on observe un épanouissement de la lexicographie bilingue, en particulier, ukrainien-russe, ukrainien-polonais et allemand-ukrainien. Mais les dictionnaires n'ont pas été tous publiés : sur douze écrits dans la première moitié du XIX^{e} siècle et cités par Dzendzelivs'kyj (*Ukrajins'ka mova*, 2000a)[267], seuls quatre, dont trois ukrainiens monolingues et un trilingue polonais-slavon-ukrainien, ont fait l'objet d'une publication.

Dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, de nouveaux dictionnaires de plus grand format ont vu le jour. Voilà quelques-uns des plus remarquables, cités dans *Ukrajins'ka mova* (*ibid.*) :

- *Dictionnaire du petit-russien*[268] de Afanas'jev-Čužbyns'kyj (1855) ;
- *Dictionnaire des idiomes du petit-russien* de Zakrevs'kyj (1861). L'auteur y introduit quelques marques stylistiques (PEJORATIF, POUR RIRE), géographiques (DE VOLHYNIE, etc.) et temporelle (VIEILLI) ;
- Le premier dictionnaire russe-ukrainien *Expérience d'un dictionnaire russe-ukrainien* de Levčenko (1874) ;
- *Dictionnaire petit-russien-allemand* de Želexivs'kyj et Nedil's'kyj (1885-1886) – près de 64 000 mots du lexique littéraire et dialectal ;

[267] Article : « Lexicographie ».

[268] Ancien nom de l'ukrainien, usité avant la Révolution de 1917.

- *Dictionnaire russe-ukrainien* de Umanec' et Spilka (1893-1898) en quatre volumes : 37 000 unités sont traduites par un ou plusieurs synonymes, y compris les mots dialectaux, avec de nombreuses citations de sources littéraires et ethniques (chansons, légendes populaires à sujet historique, proverbes, etc.). Les synonymes ne sont pas distingués stylistiquement mais Horec'kyj (1963:121) constate que, pour certains mots russes, les auteurs ont donné des exemples ukrainiens du niveau de langue correspondant.
- *Dictionnaire russe-petit-russien* de Tymčenko (1897-1899) en deux volumes et 40 000 mots ;
- *Dictionnaire d'ukrainien*[269] de Hrinčenko (1907-1909) en quatre volumes, ouvrage qui se distingue de tous les précédents par la qualité du travail, et qui aujourd'hui est une source importante de lexique non défiguré par les réformes soviétiques. La conception du dictionnaire a duré 46 ans : le travail a été commencé en 1861 par Tymčenko et Naumenko, et continué par Hrinčenko jusqu'en 1904[270]. Cet ouvrage rassemble les sources de la littérature ukrainienne du XIX^{e} siècle jusqu'aux années 1870, complétées de documents folkloriques et de témoignages populaires collectés par Hrinčenko. La nomenclature inclut 68 000 mots, ainsi qu'un volume supplémentaire avec une liste des prénoms ukrainiens et leurs diminutifs. Le dictionnaire comporte de nombreuses expressions phraséologiques. Tous les mots d'entrée sont accentués. Les noms botaniques sont doublés en latin. Les marques d'usage telles que ENFANTIN, PEJORATIF, INJURE sont présentes dans le glossaire, même si leurs apparitions sont encore épisodiques. La sémantique des entrées en ukrainien est bien travaillée, notamment pour les unités polysémiques. Les citations ne sont pas obligatoires mais leurs références sont régulières, ce qui augmente la qualité scientifique de l'ouvrage. En dehors de ses nombreuses qualités, ce dictionnaire a, selon Horec'kyj (1963:136-138, 146), deux défauts considérables : les unités dialectales[271] y sont exposées sans aucune distinction par rapport aux unités standard ; les sources littéraires ne dépassent pas 1870, date imposée par les

[269] Cet ouvrage est traité par certains chercheurs comme un dictionnaire bilingue ukrainien-russe (Kul'čyc'ka, 1999:12) à cause de ses définitions en russe, les exemples et les citations étant en ukrainien.

[270] Il a commencé le travail en 1902 et en deux ans, des milliers d'entrées ont été refaites, créées ou complétées. Il faut noter qu'il a été aidé de son épouse, Marija Zahirnja (Kalenjuk, 2004).

[271] Ici, il faut faire attention à la vision soviétique de la notion de dialecte. Aujourd'hui, ce travail lexicographique n'a pas la même interprétation qu'en 1963. Je préfère laisser ce domaine aux dialectologues. Il faut tout de même noter que malgré l'utilisation des marques géographiques, Hrinčenko précise dans la préface du dictionnaire qu'elles mentionnent l'endroit où le mot a été collecté mais n'indiquent absolument pas l'extension territoriale du mot : « Pour déterminer cette dernière circonstance nous n'avions à notre disposition ni données, ni le temps pour les avoir et c'est pour cela que ce n'était pas notre objectif » (Hrinčenko, 1907-1909:24).

rédacteurs de la revue *Le Passé de Kyiv*[272], aussi la littérature de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle est absente du dictionnaire (*ibid*.). Le dictionnaire de Hrinčenko est par conséquent loin d'être exhaustif même pour son temps, mais malgré ces défauts, le travail a été très apprécié par ses contemporains (*RUS*, 2009).

La fin du XIX^e^ et le début du XX^e^ siècle sont caractérisés par un fort développement de la terminologie et de la lexicographie terminologique. Cet épanouissement touche en réalité tous les domaines lexicographiques : en plus des dictionnaires généraux, on voit apparaître des glossaires du lexique NS, du langage enfantin, du vocabulaire de tel ou tel écrivain ou d'une œuvre, des dictionnaires dialectaux, etc. Ainsi, Dzendzelivs'kyj (*Ukrajins'ka mova*, 2000a)[273] cite neuf études argotiques parues à cette époque.

- *Nevli*[274] (1883) d'Ivanov ;
- *Dedovska (žebracka) mova* (*La Langue des mendiants*) (1886) de Kost' Viktoryn ;
- *Des Lirnyk*[275] (1889) de Boržkovs'kyj ;
- *Dictionnaire du passé du petit-russien* (1808, publié en 1894) de Lomikovs'kyj ;
- *Des Lirnyk* (1896) de Hnatjuk ;
- *Otgolosok lirnickogo jazyka* (*Un Écho du langage des* lirnik[276]) (1896) de Nikolajčik ;
- *Černigovskie starcy* (*Des* Stariets[277] *de Tchernigov*) (1900) de Tixanov ;
- *Des* Kobzar[278] *et des* lirnyk (1901) de Malynka ;
- *Parler le dialecte de Lviv : Complément au dictionnaire du dialecte de Lviv* de Javors'kyj (1901).

Taranenko (*Ukrajins'ka mova*, 2000a)[279] distingue quatre étapes dans l'évolution de la lexicographie ukrainienne[280] du XX^e^ siècle, étroitement liées aux événements politiques décrits dans le Chapitre 1 :

[272] Compte tenu du fait que le dictionnaire se basait sur les matériaux rassemblés par cette revue, ses rédacteurs ont pu imposer la période souhaitée.

[273] Article : « Lexicographie ».

[274] *Nevli* = chanteurs-musiciens aveugles, voir Section 4.3.1.

[275] Voir Section 4.3.1.

[276] L'article est écrit en russe, ce qui explique le second <I>.

[277] *Stariets* = « Dans l'ancienne Russie, ermite ou pèlerin, considéré comme thaumaturge ou prophète, et souvent choisi comme maître spirituel » (*PR*, 2001).

[278] Voir Section 4.3.1.

[279] Article : « Lexicographie ».

[280] Sur le territoire faisant partie de l'URSS.

– 1917-1932 – Ukrainisation[281]. La plupart des dictionnaires parus lors de cette période ont été bilingues russe-ukrainien et plus rarement, ukrainien-russe, avec priorité à la terminologie. Les dictionnaires terminologiques introduisent des néologismes en favorisant les créations ukrainiennes par rapport aux emprunts aux autres langues. On peut citer :

- le *Dictionnaire d'ukrainien* (1920) de Javornyc'kyj, qui complétait le dictionnaire de Hrinčenko (1907-1909) ;
- la réédition du *Dictionnaire d'ukrainien* (1927-1928) de Hrinčenko, sous la rédaction et avec des compléments de Jefremov et Nikovs'kyj ;
- le *Dictionnaire russe-ukrainien* (1924-1933) conçu en quatre volumes et connu aussi sous le nom de *Dictionnaire académique*, sous la rédaction de Kryms'kyj et Jefremov ;
- le *Dictionnaire historique de l'ukrainien* (1930-1932), sous la rédaction de Tymčenko.

Tous ces dictionnaires sont restés inachevés en raison des événements politiques qui ont suivi.

– 1933-1953 – Stalinisme. On observe durant cette période la réduction du travail lexicographique, l'unification du lexique et la répression contre les linguistes ukrainiens. La majorité des dictionnaires de ces années sont bilingues russe-ukrainien. On peut en citer deux :

- le *Dictionnaire russe-ukrainien* (1937) de Vasylevs'kyj et Rudnyc'kyj, 45 000 entrées ;
- le *Dictionnaire russe-ukrainien* (1948) sous la rédaction de Kalynovyč, près de 80 000 entrées.

– Fin des années 1950 – fin des années 1980[282] – « Dégel ». C'est la renaissance de la lexicographie ukrainienne, en particulier bilingue : ukrainien-anglais, polonais-ukrainien, allemand-ukrainien, français-ukrainien[283], bulgare-ukrainien, tchèque-ukrainien, et surtout ukrainien-russe et russe-ukrainien. On publie à cette époque à Kyiv le plus grand *Dictionnaire d'ukrainien* en 11 volumes (1970-1980) avec plus de 134 000 entrées[284]. Entre 1959 et 1970 près de 30 dictionnaires terminologiques russe-ukrainien ont été publiés (Taranenko, *op.cit.*). Des dictionnaires phraséologiques, monolingues et bilingues, les glossaires des expressions idiomatiques, les inventaires des dialectes, les dictionnaires étymologiques, onomastiques, orthographiques et phonétiques, synonymiques, antonymiques, etc. sont parus tout au long de cette période.

[281] Voir Section 1.2.4.

[282] Voir Section 1.2.6. La période du « dégel » ne dure que de 1953 à 1964, la période porte donc ici un nom généralisant.

[283] Le *Dictionnaire français-ukrainien* (1955) et le *Dictionnaire ukrainien-français* (1963) de Andrijevs'ka et Javors'ka, avec près de 50 000 entrées dans chaque dictionnaire.

[284] Ce dictionnaire a été mis en ligne en 2006 avec 27 autres dictionnaires-sources (*Slovnyk.net*, 2006-2010).

– De 1991 jusqu'à nos jours – période moderne. On remarque à la fois une activation des travaux lexicographiques, et parallèlement un désordre dans les méthodes, une absence de critères communs d'élaboration des dictionnaires et des différences entre les orthographes appliquées[285]. D'un côté, on perpétue les traditions soviétiques, de l'autre, on retourne aux pratiques lexicographiques ukrainiennes de la fin du XIX^{e} et du début du XX^{e} siècle. Taranenko (*Ukrajins'ka mova*, 2000a)[286] compare la période d'aujourd'hui à celle de 1917-1933 : on évite les mots étrangers ou d'origine étrangère en « forgeant » un lexique purement ukrainien même lorsque cette mission devient impossible et même ridicule. Par exemple, dans le *Dictionnaire médical russe-ukrainien* de Musij, Nečajev, Sokoljuk et Havryljuk (1991, avec plusieurs rééditions), lorsqu'il y a plusieurs équivalents en ukrainien, le synonyme le plus proche ou identique au russe est mis en dernière position : (ru) акушер /akušer/ « obstétricien » – (ukr) пологовець /polohovec'/, бабич /babyč/, акушер /akušer/ (Taranenko, *op.cit.*). Plusieurs dictionnaires des années 1920 sont réédités, les dictionnaires des auteurs de la diaspora sont publiés pour la première fois en Ukraine, comme par exemple le *Dictionnaire pratique des synonymes* de Karavans'kyj (1993/1995[287], *PSS*, 2000) ou son *Dictionnaire russe-ukrainien des difficultés* (1998, 2004, 2006)[288].

Aujourd'hui, plusieurs groupes de lexicographes travaillent à la conception de nouveaux dictionnaires, construits à partir de petits corpus, le corpus national étant en voie d'élaboration (Dems'ka-Kul'čyc'ka, 2003, 2008). Le plus grand projet lexicographique, soutenu et financé par l'État ukrainien, est celui du Fonds linguistique et informatique ukrainien, dirigé par Volodymyr Širokov au sein de l'Académie des sciences. Ce projet lexicographique est né du décret présidentiel du 15.12.2006, № 1088/2006, approuvant le programme de développement d'une base lexicographique nationale d'Ukraine. Le programme s'étend sur sept ans (de 2008 à 2015) et implique :

- la normalisation du système linguistique de l'ukrainien ;
- le perfectionnement de la description lexicographique ;
- la conception de dictionnaires fondamentaux qui décrivent le système linguistique dans son intégralité. Il s'agit particulièrement de la création du *Dictionnaire ukrainien* en 20 volumes et du *Dictionnaire étymologique* en 7 volumes qui sont en voie de réalisation ;

[285] Voir Section 1.2.7 : « Les problèmes de l'unification de l'orthographe ».

[286] Article : « Lexicographie ».

[287] Dans les Références, je cite seulement l'édition consultée, celle de 2000.

[288] Ils ne sont pas cités dans les Références.

- la continuité du projet lexicographique et la mise en place d'une lexicographie interactive sur Internet ;
- la création d'un corpus de 200 millions d'occurrences ;
- l'accessibilité des sources lexicographiques (UMIF, Sections : « Sur nous » et « Projets »).

Près de cent spécialistes des instituts linguistiques, des universités, des maisons d'éditions sont impliqués dans ce projet. Entre 1994 et 2007, l'équipe du Fonds linguistique a produit dans la série *Slovnyky Ukrajiny* (*Dictionnaires d'Ukraine*) plus de 60 dictionnaires dont le premier dictionnaire électronique sur CD-ROM, et a créé le premier corpus linguistique en Ukraine avec plus de 43 millions d'occurrences (*ibid*.)

5.3. LES MARQUES DE NIVEAU DANS LES DICTIONNAIRES FRANÇAIS, UKRAINIENS, RUSSES ET ANGLAIS D'AUJOURD'HUI : VISION SYNCHRONIQUE

Il ne s'agit pas ici de passer en revue tous les dictionnaires actuels, mission quasi impossible, mais de nous limiter aux dictionnaires de référence, ceux qui reflètent la langue d'aujourd'hui, que ce soit en français, en ukrainien, en russe ou en anglais. Ce sont les ouvrages auxquels nous pensons *a priori* dès que nous évoquons telle ou telle langue, son acquisition ou son approfondissement. La prise en compte du russe et de l'anglais dans cette étude me paraît incontournable : la lexicographie anglaise est en avance par rapport à celle de toutes les autres langues et les dictionnaires britanniques en particulier servent toujours de modèle pour les lexicographes du monde entier. Quant au russe, sa tradition lexicographique reste aujourd'hui la plus forte de toutes les langues slaves, et sans nul doute les Ukrainiens y puisent des connaissances et des savoir-faire dans la création de leurs propres dictionnaires.

J'illustrerai mon analyse théorique en prenant des mots NS de registres différents présents dans les dictionnaires sélectionnés et en vérifiant leur marquage. Pour ce faire, j'utiliserai les résultats d'une de mes études antérieures (N. Shevchenko, 2003). Dans ce travail, j'avais vérifié les étiquettes de 144 unités, proposées par des locuteurs français, dans six dictionnaires dont quatre étaient français monolingues et deux bilingues français-russe. Je prendrai donc trois mots, un pour chaque niveau, sur ces 144, étiquetés de la même façon par les quatre dictionnaires français analysés[289], et j'y ajouterai deux mots à mon sens grossiers, mais étiquetés de façon différente selon les dictionnaires. Je comparerai ensuite les dictionnaires français, ukrainiens, russes et anglais entre eux au sujet de la présence de ces unités et leurs éventuelles marques. Les unités choisies avec l'indication de leur registre en français et leurs équivalents dans les autres langues figurent dans le Tableau 15.

[289] Voir la note 133.

Tableau 15 : Équivalents de cinq unités NS contrôlées dans les dictionnaires français, ukrainiens, russes et anglais

FR	Marque en FR	UKR	RU	EN
embêter	FAM	доставати /dostavaty/	доставать /dostavat'/	to bug sb
thune	ARG	бабки /babky/	бабки /babki/	dosh
pinté	POP	буховий /buxovyj/, бухий /buxyj/	буховый, забуханый /buxovyj/, /zabuxanyj/	smashed, plastered
chier	VULG/POP/TRIVIAL[290]	срати /sraty/	срать /srat'/	to shit
bite	VULG/POP/ARG[291]	хуй /xuj/	хуй /xuj/	prick, cock, dick

Avant de passer à l'analyse des dictionnaires par langue, il faut préciser le type des dictionnaires mis en œuvre dans cette étude.

5.3.1. Typologie des dictionnaires

De nombreuses études tentent de catégoriser les dictionnaires (Quemada, 1967 ; Matoré, 1968 ; Béjoint, 2000 ; Rey, 2002). Mais les résultats de ces recherches ne sont pas satisfaisants, car le concept même de *dictionnaire* n'est pas très précis (Béjoint, *op.cit*.:32). Ce sujet n'étant pas l'objet de la présente étude, je me limiterai à la typologie didactique de Gezundhajt (1998-2004), professeur adjoint au Département d'études françaises de l'université de Toronto. Elle classe les dictionnaires selon cinq critères :

1. Type de description :
   - dictionnaires encyclopédiques ;
   - dictionnaires de langue ;
   - dictionnaires visuels.

2. Nombres de langues décrites :
   - dictionnaires monolingues ;
   - dictionnaires bilingues ;
   - dictionnaires multilingues.

3. Richesse quantitative et qualitative de la nomenclature :
   - glossaires = « lexique différentiel spécifique (région, spécialité – ex. technique, informatique, aviation). Complémentaire d'un dictionnaire général […]. La notion de glossaire est corrélée à un domaine ». Je classerais les dictionnaires du NS dans cette catégorie, comme les dictionnaires de déviances ;

[290] VULG dans le *PR* et le *Hachette*, POP dans le *Lexis* et TRIVIAL dans le *TLFi*.

[291] VULG dans le *PR* et le *Hachette*, POP dans le *TLFi* et ARG dans le *Lexis*.

- dictionnaires portatifs ;
- dictionnaires généraux ;
- thésaurus ou trésors.

4. Mode d'appréhension du corpus :
   - dictionnaires basés sur l'intuition linguistique de leurs auteurs ;
   - dictionnaires philologiques = basés sur des textes plutôt anciens et classiques ;
   - dictionnaires à corpus élargi = toutes les sources y sont utilisées.

5. Statut synchronique et diachronique :
   - dictionnaires étymologiques ;
   - dictionnaires contemporains ;
   - dictionnaires synchroniques savants = description d'un état de langue ancienne.

Dans la présente recherche, nous nous intéresserons uniquement aux dictionnaires de langue et aux glossaires de déviances lexicales.

5.3.2. Dictionnaires français

Dans la lexicographie française, trois dictionnaires généraux ont été choisis : le *Petit Robert* dans ses versions papier (2000) et électronique (2001), le *Lexis* de Larousse (2002) et le *Trésor de la Langue Française informatisé* (2004[292]). Nous verrons par la suite comment chacun de ces dictionnaires résout le problème de l'étiquetage.

- **Le *Petit Robert* (2000, 2001)**

Le *PR* est le dictionnaire qui, malgré toutes les critiques (Matoré, 1968:155 ; Corbin & Corbin, 1980), reflète le mieux, par rapport à d'autres dictionnaires français, l'évolution de la langue et les changements de niveau (N. Shevchenko, 2003:72). C'est le dictionnaire que j'ai également choisi comme base pour mes enquêtes de terrain[293].

Les auteurs du *PR* se donnent comme objectif de décrire un français général, coloré par des usages particuliers. Ils prêtent beaucoup d'attention au problème de la définition du lexique NS ainsi qu'à la répartition de ce dernier selon les registres de langue. L'innovation de cet ouvrage est, entre autres, dans sa transparence qui vient du fait que les auteurs précisent de quelle manière ils ont travaillé leurs informations et expliquent au lecteur leur méthode. Ceci est clair

[292] La dernière mise à jour.

[293] Voir Chapitre 6.

dès les premières lignes de l'introduction où ils mentionnent leur prise en compte de la langue courante familière :

> Il n'était plus possible de l'ignorer, depuis que les écrivains s'étaient mis à l'employer librement, et qu'une grande partie de l'argot s'était banalisée dans l'expression orale. L'introduction de ce vocabulaire imposait que l'on signale des niveaux de langue en adoptant un point de vue sociolinguistique. Il fallut développer, dans le *Petit Robert*, un système de marques qui n'était pas nécessaire du temps où les dictionnaires, tous normatifs, rejetaient les mots que la bonne société n'acceptait pas (*PR*, 2000:X).

Ce qui distingue nettement le *PR* d'autres dictionnaires français est l'existence d'une liste des abréviations avec de brèves définitions de toutes les étiquettes employées dans le texte du dictionnaire. Déjà dans l'introduction, une échelle de différents usages est esquissée, qui va de l'emploi réservé à la langue écrite et au discours soutenu, à l'insulte et à l'injure raciste en passant par les emplois argotiques, populaires, vulgaires, péjoratifs et familiers (*ibid.*:XIV). L'existence des niveaux de langue est donc mentionnée dans l'introduction et les registres sont définis dans la liste des abréviations : ARG, ARG SCOL, ARG FAM, FAM, POP et VULG.

Je ne détaillerai pas ici toutes les définitions, mais noterai quelques solutions intéressantes proposées par les auteurs du dictionnaire. Ainsi, l'étiquette ARG inclut, à côté de sa notion traditionnelle – langage de la pègre ou d'un milieu particulier – celle du jargon professionnel inconnu du grand public, tandis que pour un mot d'argot passé dans le langage familier il existe une autre marque : ARG FAM. Cela répond à la perplexité du lecteur, surtout étranger, devant un mot, largement employé dans le langage courant et marqué dans les dictionnaires comme ARG. L'étiquette SCOL est également munie d'une précision : elle est souvent accompagnée d'ARG et désigne ainsi l'*argot scolaire*. Cette petite remarque est souvent absente des autres dictionnaires. On notera enfin la distinction faite, entre autres, entre FAM et POP : tandis que *familier* concerne une situation de communication, *populaire* concerne l'appartenance sociale. Par contre, *vulgaire*, mot, sens ou emploi, est choquant par définition, quelle que soit l'origine sociale du locuteur.

Cependant, comme tout ouvrage lexicographique, le *PR* a ses limites. Lors de l'analyse des dictionnaires français au sujet du NS, j'ai pu faire l'observation suivante sur l'étiquette TRES FAM : elle est absente du tableau des abréviations utilisées dans le dictionnaire mais présente dans le corps de plusieurs articles, par exemple : *attrape-couillon*, *chieur*, *viser*, etc. (*PR*, 2001). De même, autre défaut, l'étiquette devant le renvoi ne correspond pas toujours à l'étiquette devant l'article du renvoi. Ainsi, l'étiquette TRES FAM devant les mots *bordel*, *boxon*, *foutoir*, *merdier* – renvois dans l'article « désordre » – amène le lecteur aux sens de ces mots étiquetés comme FIG et FAM pour *bordel* ; FAM et VULG pour *boxon* ; FAM pour *foutoir* ; et VULG FIG pour *merdier*. Beaucoup d'autres imprécisions de ce genre sont mentionnées par Corbin et Corbin (1980) dans leur analyse de détail du *Micro Robert* (1971) et du *Petit Robert* (1967). Les auteurs

y font deux critiques principales. D'abord, ils notent les incompatibilités des critères définitionnels des marques ARG, FAM, POP et VULG et la relation peu claire entre ARG et POP. Ensuite, ils constatent de grandes incohérences dans les renvois dont les marques, contrairement à l'attente, ne sont pas les mêmes que pour les entrées. Les marques FAM et POP, sont au cœur de ces incohérences, étant couramment utilisées l'une à la place de l'autre dans les entrées (Corbin & Corbin, *op.cit*.:272, 282).

– **Le *Lexis* de Larousse (2002)**

Les dictionnaires *Larousse* sont une histoire vivante du français, les premiers ouvrages à la fois dictionnaires et encyclopédies s'adressant au grand public[294] : « Ce travail d'éditeur-titan a servi de base, de support, de modèle, à une production incessante de dictionnaires qui appartiennent au mobilier intellectuel de tout Français lettré ou illettré » (Monzie cité dans Matoré, 1968:125). C'est donc l'histoire et le prestige de ce dictionnaire qui nous pousse à l'analyser ici. Nous ne traiterons que la dernière édition revue et corrigée du dictionnaire de langue, le *Lexis* (2002).

Dans l'introduction du *Lexis*, on ne trouve qu'une petite remarque sur le lexique courant traité dans le dictionnaire. Les auteurs mentionnent le nombre de termes décrits et précisent leur origine : ce sont « ceux qui entrent dans l'usage écrit et parlé du français le plus habituel, ceux qui font partie du stock disponible du locuteur moyennement cultivé » (*Lexis*, 2002:VII). Ces items sont « éventuellement pourvus d'une indication de niveau de langue précisant la situation de communication où ils sont employés (langue familière, populaire ou, au contraire, langue soutenue, littéraire) » (*ibid*.). Par le terme de « français marginal », désignant d'habitude la langue de bas niveau de formalité, les auteurs entendent les mots dialectaux employés dans certaines régions de France, et les termes du français du Canada, de Belgique ou de Suisse (*ibid*.:VIII).

Dans la liste des abréviations, les étiquettes attribuées aux bas niveaux de langue sont placées sans aucune explication ni définition. C'est au lecteur de deviner l'acception qui est donnée à chacune d'elles. Ainsi, on y trouve ARG : argot, argotique ; FAM : familier, familièrement ; POP : populaire ; TRIV : trivial ; TRIVIALEM : trivialement ; et VULG : vulgaire, vulgairement (*ibid*.:XIII-XV).

Il est à noter que c'est le seul dictionnaire parmi ceux consultés qui distingue la marque N : neutre. Dans tous les autres, des mots qui ont « perdu » leur infériorité et sont entrés dans la langue standard, n'ont plus de marque stylistique. Parfois les auteurs des dictionnaires, comme

[294] Je pense surtout au *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* (1866-1876) en 17 volumes, au *Grand Larousse de la langue française* (1971-1978) et au *Lexis* (2002, 1re éd. 1977).

par exemple, ceux du *Nouveau dictionnaire français-russe* (Gak & Ganchina, 2000:XII), précisent dans l'introduction que s'il y a un mot dont la marque *familier* a été éliminée, il est présenté comme stylistiquement neutre sans être marqué comme tel. Par rapport à la solution proposée par les auteurs du *Lexis* (2002), cette résolution du problème du marquage des mots ou des sens devenus standard me semble plus raisonnable et plus économique pour un ouvrage lexicographique où chaque signe ajouté augmente le volume et peut accentuer le problème de place.

À l'exception de ces informations minimes, les auteurs n'ont pas jugé nécessaire de définir les étiquettes attribuées dans leur ouvrage. L'analyse de ce dictionnaire (N. Shevchenko, 2003:72-73) a démontré qu'il ne parvenait pas à suivre l'évolution du langage familier et le passage des vocables d'un niveau à un autre. Ce n'est donc pas le meilleur dictionnaire de français pour étudier le vocabulaire NS, même si l'ouvrage mérite par ailleurs tous les hommages qui lui sont rendus (Béjoint, 2000:105-106).

– **Le *Trésor de la Langue Française informatisé* (2004)**

Le *TLFi* est la version électronique du *Trésor de la langue française, Dictionnaire de la langue du XIX^e^ et XX^e^ siècle*, publié par le CNRS en 16 volumes entre 1971 et 1994. Il a été conçu pour remplacer le *Littré* : « être ce qu'avait été le *Littré* pour son temps : un exemple-type de lexicographie scientifique moderne » (Pierrel, 2004). C'est un excellent dictionnaire de langue et en même temps, un dictionnaire historique très solide, ce qui explique son approche par rapport à l'étiquetage du vocabulaire NS.

Sur la page de présentation du *TLFi* en ligne, nous trouvons trois textes : la préface originale du *TLF* de Paul Imbs (1971), la préface du *TLFi* de Pierrel (2004) et les grandes étapes du *TLF* et du *TLFi* de 1957 à 2004. La version Internet de la préface explique la façon de travailler de l'équipe du laboratoire ATILF[295] et quelques moments techniques d'élaboration du *TLFi*, mais ne contient aucun renseignement sur la structure du dictionnaire et les informations y figurant. C'est d'ailleurs inutile car la structure est restée celle proposée par Imbs.

Dans la première ligne de l'introduction du *TLF*, édition de 1971[296], les auteurs annoncent qu'ils se borneront « à paraphraser, […] à expliciter et à faire comprendre les informations de l'article *dictionnaire* » (*TLF*, 1971:XI), en récapitulant l'essentiel de ce qu'ils entendent ou entendaient sous chacune des étiquettes définitoires. Néanmoins, dans cette large introduction très détaillée on ne trouve que peu d'explications précises sur les niveaux de langue. La source

[295] Analyse et Traitement Informatique de la Langue Française (ATILF, 2001).

[296] Je cite ici sa version papier.

principale de la nomenclature de ce dictionnaire est la littérature. Les auteurs se rendent parfaitement compte des inconvénients de cette situation : « La langue des écrivains est grevée ou d'un excès de mémoire culturelle et donc d'archaïsmes […], ou d'un excès d'innovations individuelles et donc de néologismes (parfois de pure fantaisie ou involontairement ignorants du 'génie' de la langue) » (*ibid.*:XXIX). Mais, selon les auteurs, l'enquête *in vivo* sur la langue parlée spontanée se révélait pratiquement impossible pour des raisons de temps et de moyens.

Les créateurs du *TLF* se donnent comme objectif d'obtenir une langue plus proche de la norme. Ils y aboutissent non seulement avec des sources littéraires mais aussi avec le témoignage de textes non-littéraires, de textes de tous niveaux de langue et de toutes spécialités provenant de journaux, de périodiques, etc. Ils mentionnent avec regret que la langue parlée n'est pas plus facile à saisir que la langue écrite : « Au stade où elle est une donnée observable, elle est une somme limitée d'énoncés particuliers, individualisés, le plus souvent transcrits avant d'être étudiés, elle n'est pas la langue 'parlée' » (*ibid.*:XXX). D'un autre côté, ils soulignent qu'il est de la nature d'un dictionnaire de langue qu'il soit « un dictionnaire de 'production langagière' et qu'il fournisse au lecteur des *énoncés finis*, *qualitativement clos*, après critique, par leurs auteurs mêmes, et donc, […] proposables à l'imitation en vue de nouveaux énoncés » (*ibid.*).

Les auteurs voient le rôle du lexicographe dans le repérage des collocations, inscrites dans la langue, qu'ils nomment les « adjuvants contextuels ». Ces adjuvants sont soulignés par les lexicographes « dans la mesure où ils sont commandés par l'usage, c'est-à-dire dans la mesure où ils sont habituels, répétitifs, spontanés, dépouillés de toute autre fonction que celle de la levée d'ambiguïté » (*ibid.*:XXXII). Plusieurs types d'adjuvants contextuels sont distingués. Parmi eux, les auteurs soulignent les adjuvants *stylistiques* qui concernent :

> […] les situations réciproques de l'auteur et du destinataire de la communication (*niveau de langue*), ou l'intensité expressive ou affective (*registres de langue*) qui caractérisent l'emploi d'un mot. Ces connotations distinguent certains mots de certains de leurs synonymes sémantiques ; elles peuvent aussi intervenir dans les distinctions de sens qui s'opèrent dans l'aire de signification d'un mot polysémique (*ibid.*:XXXIII).

Ainsi, « raconter une bonne histoire », où « bonne » est dans le sens de « amusante », relève du style familier ; « mon homme » dans le sens de « mon mari », appartient à la langue populaire ; le mot « abîme » employé dans un contexte religieux, signifie « enfer » et appartient au style soutenu (*ibid.*).

Malgré cette approche académique du problème du NS, les marques qui ont été choisies pour étiqueter les bas niveaux de langue sont les mêmes que dans les autres dictionnaires : ARG, FAM, POP et VULG. Il est à noter toutefois l'existence d'une étiquette qu'on ne trouve nulle part ailleurs : ARGOT DES MÉTIERS, qui correspond habituellement au jargon professionnel, toujours

étiqueté dans les dictionnaires par la marque ARG parfois précisée par le nom du domaine, par exemple ARG MILIT.

Ce dictionnaire a certaines particularités par rapport aux autres dictionnaires consultés. Les créateurs du *TLF* prêtent beaucoup d'attention aux mots polysémiques, dont les différents sens peuvent appartenir aux différents niveaux de langue. Aucune nuance NS d'un mot ne leur échappe. Le plus grand avantage de cet ouvrage est le fait que même pour des mots/sens passés dans un autre registre, les auteurs gardent leurs marques précédentes et spécifient le changement de registre. C'est le seul[297] dictionnaire parmi les dictionnaires analysés qui donne ainsi souvent une double étiquette : celle d'avant et celle d'aujourd'hui. Cela permet au lecteur de la littérature du début du XX^{e} siècle ainsi qu'à celui de la littérature contemporaine de bien situer le même mot au niveau de langue correspondant aux époques différentes.

Ainsi, par exemple, le mot *pompe*, marqué dans tous les dictionnaires comme POP, a la marque ARG, POP dans le *TLFi* signifiant que ce mot est d'origine argotique mais qu'il a changé de niveau et est devenu *populaire*. Les autres dictionnaires mentionnent seulement le registre actuel du mot en question. Un autre exemple, *bosser*, est marqué comme POP dans le *Lexis* (2002) et FAM dans le *PR* (2001). Dans le *TLFi*, il est étiqueté à la fois comme POP ET FAM ce qui montre son passage d'un niveau à un autre. Cependant, ces indications ne sont pas homogènes, les marques y sont en effet exposées de quatre façons différentes : sans rien, avec une virgule, avec la conjonction « et » ou avec le mot « puis » (ex. : ARG(,) FAM, ARG et FAM, ARG puis FAM, etc.). Compte tenu de l'absence d'explication à ce propos dans la préface du dictionnaire, le lecteur ne peut pas savoir si les auteurs ont essayé de transmettre différentes nuances, ou bien s'il s'agit d'une simple inadvertance de leur part.

En résumé, la problématique du NS est appréhendée par les auteurs du *TLF(i)*, plutôt du côté philosophique que pratique. Pour eux, la notion générale désignant les niveaux de langue est la « langue parlée » opposée à la « langue écrite ». Ils examinent le lexique de bas niveau de formalité très scrupuleusement mais sans aucune explication sur leur manière de procéder quant à tout ce qui a trait au NS.

– **Dictionnaires français du non-standard**

Concernant les dictionnaires de déviances, deux inventaires parus à un siècle d'intervalle dressent un tableau assez complet de ce genre d'ouvrages en français. D'abord, la *Bibliographie raisonnée de l'Argot et de la Langue verte en France du XV^{e} au XX^{e} Siècle* de Yve-Plessis

[297] On trouve des items étiquetés par deux étiquettes dans le *PR* (2001) aussi. Cependant, la présence de doubles étiquettes n'y est pas claire. Les auteurs du *TLFi*, eux, expliquent le phénomène par le glissement entre les registres.

(1901) est la plus complète à ce jour. Dans ce « dictionnaire des argotiers », « catalogue des archives des Malfaiteurs » (Yve-Plessis, *op.cit.*:V, VI), l'auteur donne sur 164 pages de brèves notices sur 365 ouvrages argotiques. Colin (2007:9) prend le relais et rédige une bibliographie qui donne « l'idée la plus complète de l'état des lieux, en ce début du XXI^{e} siècle » des écrits sur le NS français publiés en France, en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, en Espagne, aux États-Unis, en Hollande, en Hongrie, en Italie, au Québec et en Suisse. Les dates de publication de ces ouvrages sont très variées : pour l'étranger, la majorité d'entre eux sont édités[298] ou réédités durant le XX^{e} siècle, et pour la France, les dates mentionnées vont de 1530 à 2004, sans respecter le critère de chronologie[299], ni d'exhaustivité. Ces deux inventaires nous renseignent sur la quantité et la nature des études existantes sur le sujet. Nous analyserons ici quelques dictionnaires récents qui ne sont pourtant pas tous répertoriés dans ces bibliographies.

Les dictionnaires du NS peuvent être classés en quatre catégories, suivant la nature du contenu, la méthodologie, l'approche choisie, le public ciblé, et la présence ou l'absence d'étiquetage.

Le contenu

Selon la nature du contenu, on peut distinguer dictionnaires « généraux » (mais pas dans le sens commun du terme), dictionnaires spécifiques et dictionnaires des expressions imagées.

Les *dictionnaires « généraux »* répertorient le vocabulaire NS de tous les bas niveaux de langue ou de quelques registres particuliers : *Le Dico de l'argot fin de siècle* (Merle, 1996), *Le Guide du français familier* (Duneton, 1998), *Dictionnaire du français argotique et populaire* (Caradec, 2001), *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines* (Colin & al., 2002), *Le français que l'on parle* (Cortez, 2002), *Dictionnaire du français en liberté* (Dontchev, 2007), *On va le dire comme ça* (Bernet & Rézeau, 2008), etc. Les auteurs de ces ouvrages expliquent tant bien que mal le choix de la nomenclature et les registres répertoriés. Ils proposent leur propre système d'étiquetage ou utilisent les étiquettes habituelles, en les interprétant parfois d'une façon inhabituelle :

- FAM « regroupe tous les mots de la langue parlée qu'il est convenu, par un usage courant, de ne pas écrire » (Cortez, 2002:208) ;
- PÉJ « tous les termes à connotations racistes ou ayant un caractère nettement désobligeant » (*ibid.*:209) ;

[298] Il y a également des thèses inédites.

[299] Les références y sont classées par ordre alphabétique.

– le *français en liberté* est un langage « recouvrant les formes familières, populaires et jargonnesques de notre langue » (Dontchev, 2007:5) ;
– l'*argot fin de siècle* est un « collectage scrupuleux de tout ce qui se dit vraiment aujourd'hui, dans presque tous les milieux » (Merle, 1996:6).

Les dictionnaires spécifiques portent sur un domaine ou un parler spécifique : *L'Argot des voleurs* (Colombey, 1995), *L'Argot de la Série Noire* (Guiraud & Ditalia, 1996), *Le Parler des métiers* (Perret, 2002), *Dictionnaire de l'argot de la prostitution* (Merle, 2005), *Dictionnaire des mots du sexe* (Pierron, 2010).

Les dictionnaires des expressions imagées recueillent des locutions populaires, argotiques ou autres : *Dictionnaire des expressions populaires* de Pierron (1999), *La Fin des haricots et autres mystères des expressions françaises* de Guillemard (2002), *La Puce à l'oreille* de Duneton (2001).

La méthodologie

Les entrées dans un dictionnaire du NS peuvent soit être regroupées par thème, on parle alors des *dictionnaires onomasiologiques*[300], soit, dans le cas des *dictionnaires sémasiologiques*, partir du signifiant vers le signifié et suivre l'ordre alphabétique. Une minorité de dictionnaires appartient à la première catégorie, j'en citerai quelques-uns : Calvet (1993), Duneton (1998), Cortez (2002), Perret (2002), Pierron (2010). Dans ces ouvrages, un index des mots et expressions classés par ordre alphabétique à la fin du volume est indispensable. L'organisation du dictionnaire de Pierron (2010) est particulière et mérite notre attention : les mots-vedettes y sont rangés dans 17 sections thématiques (artisanat et métiers, corps, maison, voyages et moyens de transport, etc.), suivant leur sens standard, tandis que leur sens NS n'a souvent aucune relation avec le thème, mais correspond au sujet général du dictionnaire qui est le sexe.

Une approche choisie

La plupart des dictionnaires dans le domaine du NS ont un *caractère ludique*. Ils sont d'ailleurs souvent rédigés par des auteurs qui ne se positionnent ni comme argotologues, ni comme lexicographes : « Nous ne sommes ni des linguistes, ni des sociologues, mais des collectionneuses de mots […] » (Girard & Kernel, 1996:12) ; c'est un « travail de journalistes » (Pierre-Adolphe & al., 1995:3) ; une expérience vécue par deux professeurs de collège de quartiers dit « sensibles » avec leurs élèves, dont l'aboutissement fut un petit dictionnaire de leur langage (Seguin & Teillard, 1996). Ces dictionnaires ludiques sont parfois en forme de leçons

[300] Qu'on appelle aussi « dictionnaires notionnels » ou encore, maladroitement selon Tournier et Tournier (2009:260-261), « dictionnaires analogiques ».

destinées aux parents ou aux étrangers : Calvet (1993), ou encore, en forme de dialogues avec leurs commentaires : Roland (1977), Pierre-Adolphe et al. (1995), Girard et Kernel (1996), Cortez (2002).

Les dictionnaires ayant une *approche scientifique* sont des dictionnaires au système d'étiquetage complexe, avec un champ d'étude défini et une microstructure bien réfléchie : Bernet et Rézeau (1989, 2008), Rey et Cellard (1991), Goudaillier (2001), Colin et Mével (2006), Dontchev (2007). Ces auteurs proposent souvent leur propre système d'analyse et un traitement particulier du vocabulaire NS.

L'étiquetage

Dans les dictionnaires du NS, les mots sont rarement marqués. Pour certains, cela relève de la logique : comme le remarque bien Plucer-Sarno (2005b:185) pour le russe, « définir quelque chose comme injure dans un dictionnaire consacré aux injures est aussi absurde que de marquer chaque mot russe comme tel ». Néanmoins, l'étiquetage peut être utile et même doit être obligatoire dans les ouvrages NS qui comportent des unités de niveaux de formalité différents. On peut donc diviser les dictionnaires du NS en deux groupes, ceux qui marquent leurs mots et ceux qui ne les marquent pas ou ne le font pas systématiquement. Ainsi, les dictionnaires de Roland (1977), de Rey et Cellard (1991), de Pierre-Adolphe et al. (1995), de Bernet et Rézeau (1989, 2008), de Cotez (2002) marquent leurs items dans le corps du dictionnaire. D'autres auteurs fournissent des définitions étendues sur l'usage du mot sans toujours passer par des marques habituelles : « terme assez grossier », « il [le mot] est d'un usage féminin très courant », « usuel et sans vulgarité » (Duneton, 1998:169, 178, 300), « semble être la forme populaire et laïque », « j'ai parfaitement conscience de l'extrême vulgarité de cette expression [*avoir le cul bordé de nouilles*] », « l'expression s'est largement étendue dans l'usage familier » (Duneton 2001:106, 173, 257), « désigne de façon plus ou moins méprisante… », « locution dénigrante pour… », « expression grossière », « juron » (Gordienne, 2002:passim).

Parmi ceux qui se passent d'étiquettes se trouvent les dictionnaires de Calvet (1993), Colombey (1995), Girard et Kernel (1996), Guiraud et Ditalia (1996), Pierron (1999), Guillemard (2002), Perret (2002). De même, Colin et al. (2002:XIII) ne marquent pas les items de leur dictionnaire, mais décident tout de même de souligner avec quelques remarques « la coappartenance du mot à plusieurs registres : populaire et argotique ou familier et argotique », en précisant que le glissement entre les registres est « intuitivement perceptible » mais « malaisé à repérer de façon précise ».

En conclusion, on peut noter que, dans la lexicographie du NS, l'approche scientifique est moins courante que la démarche ludique, ce qui ne rend pas ces ouvrages moins attractifs pour le lecteur non linguiste.

5.3.3. Dictionnaires ukrainiens

> La plupart des dictionnaires […] ont un caractère normatif : leur but véritable n'est pas de présenter un tableau fidèle et authentique [de la langue] […] à une certaine époque, mais de constituer un recueil de mots acceptés, « fixés », l'omission d'un mot étant, dans la pensée de beaucoup de lexicographes, une condamnation implicite (Matoré, 1968:200).

Cette remarque de Matoré sur les dictionnaires français, il y a plus de 40 ans, est valable aujourd'hui pour les dictionnaires ukrainiens : ils ont majoritairement un caractère prescriptif, même s'il y a de rares exceptions à cette règle[301].

Les dictionnaires normatifs ou prescriptifs se basent sur l'usage et le jugement de leurs auteurs sur la « qualité » de cet usage : « bon » ou « mauvais » usage. Le problème majeur de cette méthode lexicographique est la subjectivité : qui peut juger ce qui est accepté par la norme et ce qui ne l'est pas, qui détermine la norme ? Dans les cas discutables des dictionnaires du XVIII^{e} siècle, comme nous l'apprend Béjoint (2000:100), les lexicographes de cette époque s'appuyaient sur l'usage toléré par le latin ou par le grec pour répondre à cette question. Leurs homologues modernes n'ont au contraire aucune référence, hormis leur jugement personnel. La tendance dans la lexicographie en général et en Ukraine en particulier est néanmoins au rapprochement des dictionnaires de langue vers la description de celle-ci et non pas vers la prescription normative.

– *Slovnyk.net* (2006-2010)

Slovnyk.net est le dictionnaire de langue en ligne dont la nomenclature est la plus grande, avec plus de 220 000 mots et 20 000 expressions figées. Il compte le lexique de tous les niveaux de langue et est régulièrement mis à jour par les auteurs du projet et par les utilisateurs. Sa base de données compte 28 ouvrages lexicographiques ukrainiens et russes généraux et terminologiques, dont le *Dictionnaire d'ukrainien* en 11 volumes (1970–1980), le *Nouveau dictionnaire d'ukrainien* en 4 volumes (1998), et le *Grand dictionnaire d'ukrainien moderne* (2005). L'un des défauts de ce projet est l'absence de toute explication sur la microstructure du dictionnaire, il ne présente en effet aucune liste d'abréviations, ni aucun indice de la source du mot recherché. Quant aux unités NS de ma liste (voir *supra* Tableau 15), elles (ou leurs dérivées) se trouvent toutes dans ce dictionnaire en ligne, mais il est impossible de connaître leur source exacte.

[301] Voir ci-dessous *Slovnyk.net.*

– **Le *Grand dictionnaire raisonné de l'ukrainien moderne* de Busel (*VTL*, 2004)**

Ce dictionnaire fait partie de la base de *Slovnyk.net*. Il compte 170 000 mots et expressions et reproduit l'usage du XX^{e} siècle, y compris le vocabulaire de bas niveau de formalité. Tous les styles de langue *littéraire* y sont représentés : FAM, ROZM /famil'jarne, rozmovne/[302] = « familier », ŽARG /žargonne/ = *žargon*, VULH /vulharne/ = « vulgaire », LAJL /lajlyve/ = « injurieux », ZNEVAŽL /znevažlyve/ = « péjoratif » (*VTS*, 2004:IX). Ce dictionnaire comprend donc le vocabulaire qui entre dans la norme linguistique de l'ukrainien. La plupart des unités NS de ma liste n'y figurent pas, même si, curieusement, on y retrouve un mot grossier (Tableau 16 ci-dessous).

Les registres sont définis dans la préface du dictionnaire. Ces définitions manquent pourtant de clarté. Ainsi, les étiquettes sont toutes attribuées au langage familier dans ses différentes nuances (*ibid.*:VI), ce qui *a priori* est contradictoire, car les mots étiquetés comme VULG ou INJURIEUX sont bien au niveau inférieur. Les expressions idiomatiques sont dans leur majorité, selon les auteurs de ce dictionnaire (*ibid.*:VIII), du niveau familier. L'étiquette FAM s'avère ainsi superflue et en conséquence est absente devant les locutions. La préface est suivie comme dans la plupart des ouvrages lexicographiques d'une liste des abréviations avec les étiquettes de niveau, entre autres.

– **Dictionnaires ukrainiens du non-standard**

Dans son inventaire lexicographique, Kul'čyc'ka (1999:138-140) cite 13 dictionnaires d'*argo* et deux études sur le *suržyk*[303]. Je me suis appuyée sur cette liste pour en construire une autre, complétée de références bibliographiques de Stavyc'ka et d'autres ouvrages du NS plus récents. Les dictionnaires ci-dessous, tous sur l'ukrainien[304], sont classés par ordre chronologique et cités avec leurs titres traduits en français. Les références complètes des ouvrages consultés[305] sont indiquées dans les Références bibliographiques à la fin du volume.

- Ivanov, V. V. (1883)*. *Nevli*.
- Studyns'kyj, K. (1886)*. *La Langue des mendiants et leur dictionnaire*.
- Nikolajčik, F. (1890)**. *Un Écho du langage des* lirnyk.

[302] Ces deux termes se distinguent en ukrainien : *famil'jarne* définit, souvent péjorativement, une conduite langagière familière avec quelqu'un, des privautés de langage ; tandis que *rozmovne* correspond à l'étiquette FAM en français et à l'usage parlé et même écrit de la langue quotidienne. On peut tout de même traduire les deux en français par « familier ».

[303] Ces ouvrages sont signalés par un astérisque dans la liste ci-dessous.

[304] Il faut le préciser car il existe des dictionnaires portant sur le langage NS russe d'une ville ou d'une région ukrainienne : Kudrjavceva, L. A., Prixod'ko, S. G. (2006). *Dictionnaire du* sleng *des jeunes de Kyiv* ; Smirnov, V. (2002). *Dictionnaire à moitié raisonné du langage d'Odessa*.

[305] Les ouvrages consultés sont signalés par deux astérisques.

- *Dictionnaire du «* žargon *bosnien » des malfaiteurs de Lviv* (1894)*.
- Studyns'kyj, K. (1894)*. *Dictionnaire des* lirnyk *de Galicie et d'Ukraine*.
- Hnatjuk, V. *Dictionnaire du parler de* lirnyk, faisant partie de son étude sur des *lirnyk* (Hnatjuk, 1896)**.
- Haasmann, S. Th. (1915)*. *Guide linguistique allemand-ukrainien (ruthène) pour les soldats.*
- Horbač, O. (1957)**. *L'*Argo *des* lirnyk *ukrainiens*.
- Horbač, O. (1960, 2002**). *Le Vocabulaire de nos joueurs de cartes et d'échecs.*
- Horbač, O. (1963)**. *L'*Argo *des militaires ukrainiens.*
- Horbač, O. (1966)**. *L'*Argo *des écoliers et étudiants ukrainiens.*
- Dzendzelivs'kyj, J. O. (1977)*. *L'*Argo *des tailleurs de touloupes de Volhynie.*
- Dzendzelivs'kyj, J. O. (1977)*. *L'*Argo *des* lirnyk *de Volhynie*.
- Žyrna, L. A. , Kuličov, B. L. (1993)*. *Dictionnaire* suržyk-*ukrainien : Manuel pratique de la culture linguistique.*
- Serbens'ka et al. (1994)**. *Antysuržyk.*
- Popovčenko, O. I. (1996)**. *Dictionnaire du* žargon *des criminels*.
- Pyrkalo, S., Mosenkis, Ju. (réd.) (1998). *Premier dictionnaire du* sleng *des jeunes ukrainiens*.
- Ceacura, O. (1999). *Dictionnaire du* sleng *musical*.
- Pyrkalo, S. *Dictionnaire du* sleng *des jeunes ukrainiens*, faisant partie de son roman (Pyrkalo, 2002)**.
- Stavyc'ka, L. (2003)**. *Bref dictionnaire du* žargon *ukrainien*[306].
- Havryliv, O. (2005). *Dictionnaire allemand-ukrainien des injures*.
- Stavyc'ka, L. (2005b)**. *Dictionnaire du* žargon *ukrainien*[307].
- Stavyc'ka, L. (2008)**. *Dictionnaire du lexique obscène et de ses analogues*[308].

Excepté les deux analyses du *suržyk*, les livres les plus récents de l'inventaire de Kul'čyc'ka datent des années 1970 et ne peuvent par conséquent pas servir à notre analyse. Ce sont les dictionnaires de Stavyc'ka (2003, 2005b, 2008), les ouvrages de référence sur l'ukrainien NS d'aujourd'hui, que nous passerons en revue. Lesja Stavyc'ka, dont la contribution à l'étude du NS est remarquable, s'appuie dans ses recherches essentiellement sur les travaux russes. Elle explique ses principes de classement du NS dans sa monographie : *Argo, Jargon,*

[306] *A Short Dictionary of Ukrainian Slang.*

[307] *A Dictionary of Ukrainian Slang.*

[308] *Ukrainian Without Taboos. A Dictionary of Obscenities, Euphemismes and Sexual Slang.*

Slang. The Social Differentiation of the Ukrainian Language (2005a). Son dictionnaire du *žargon* ukrainien est paru en 2005 dans sa deuxième édition, qui est la version revue et complétée de son *Bref dictionnaire du* žargon (2003). Ces dictionnaires ont une longue préface qui introduit la notion de bas niveau de langue et la terminologie spécifique en ukrainien. Le système de Stavyc'ka, comme cela a déjà été mentionné, est tellement complexe qu'un simple lecteur pourra difficilement s'en servir, et même pour un linguiste, il n'est pas évident, après l'avoir étudié, d'avoir une vision globale du vocabulaire NS en ukrainien.

Dans le *Dictionnaire du* žargon (2005b), l'auteur distingue huit registres : ARG = *argo*, ŽARG = *žargon*[309], ŽRM = /žargonizovana rozmovna mova/ « argot familier » = « argot commun[310] », ZHRUB = /zhrubile/ « grossier », LAJL = /lajlyve/ « injurieux », MOL = /zahalnomolodižnyj žargon/ « argot commun des jeunes », ROZM = /rozmovne/ « familier », VULG = /vulgarne/ « vulgaire ». 39 étiquettes déterminent le domaine d'emploi : langage des militaires, des hommes d'affaires, des homosexuels, des intellectuels, des prostitués, des étudiants, etc. 18 étiquettes sont d'ordre étymologique et indiquent la provenance linguistique du mot : de l'arabe, de l'anglais, du roumain, etc. Outre les marques d'usage et sans parler des indices grammaticaux, on remarque dans la liste des abréviations 12 modalisateurs[311] ou marques d'aspect émotionnel : *ironique*, *péjoratif*, *euphémisme*, *par plaisanterie*, etc. Les unités du dictionnaire sont souvent accompagnées de plusieurs étiquettes : une, deux ou trois pour le registre, et une ou deux pour la connotation expressive. L'auteur explique que dans le cas de multiples étiquettes, le mot appartient aux différents registres ou est en usage dans plusieurs milieux (Stavyc'ka, 2005b:23). Par exemple, /ambal/ « un homme grand et fort » appartient à l'argot criminel et à l'argot commun ; /nakvecjanyj/ « avec beaucoup de maquillage » fait partie de l'argot commun des jeunes et de l'argot commun. Il me semble que cela marque plutôt le passage du mot d'un registre à un autre, d'un milieu à un autre. Dans les exemples cités, le mot /ambal/ provient du milieu criminel mais il est désormais passé dans l'argot commun, connu de tout le monde ; le mot /nakvecjanyj/ est apparu d'abord chez les jeunes et est passé ensuite dans l'argot commun.

Le dernier dictionnaire de Stavyc'ka *Ukrainian Without Taboos*, en plus des explications sur les étiquettes dans la préface et leur liste (2008:75-76), contient un article de 60 pages sur le langage obscène et érotique ukrainien. Ces recherches approfondies représentent un grand intérêt lexicographique et lexicologique. Quant au système d'étiquetage, il est aussi élaboré que dans

[309] La signification de ces deux termes a déjà été développée dans le Chapitre 4.

[310] Cette traduction dérive d'explications théoriques de Stavyc'ka (2005a:*passim*, 2008:75).

[311] Terme utilisé par Corbin et Corbin (1980:249).

ses dictionnaires du *žargon* et inclut en plus une liste de dialectes, une liste élargie de langues et quelques étiquettes de registre ou d'usage : ZHRUB-VULG = /zhrubilo-vulgarne/ « grossier et vulgaire », VULG-PROSTOROZM = /vulgarno-prostorozmovne/ « populaire et vulgaire », ZHRUB-PROSTOROZM = /zhrubilo-prostorozmovne/ « populaire et grossier », DYT = /dytjače/ « enfantin », ZNYŽ = /znyžene/ « bas », OBSC = /obscenne/ « obscène », PROSTOROZM = /prostorozmovne/ « populaire », FAM = /famil'jarne/ « privauté de langage », SEKS = /seksualnyj/ « sexuel, se rapportant au sexe ». La différence entre les marques POPULAIRE VULGAIRE et POPULAIRE GROSSIER n'est pas expliquée et demeure inconnue pour le lecteur. L'explication se trouve chez les lexicographes russes Mokienko et Nikitina dont les ouvrages ont été consultés par Stavyc'ka. Dans leurs multiples dictionnaires[312], ils font aussi cette distinction en précisant que la marque POPULAIRE ET VULGAIRE s'emploie par rapport au langage oral un peu grossier ; tandis que la marque POPULAIRE ET GROSSIER est attribuée à des unités du langage grossier qui dépassent les limites normatives de la langue littéraire (Mokienko et Nikitina, 2004:57). Le niveau « grossier » en russe est donc plus bas que le niveau « vulgaire ». Je ne partage pas l'utilité d'une telle distinction que je trouve superflue, surtout dans un domaine qui a toujours été un peu confus.

D'autres incohérences se trouvent dans le corps du dictionnaire analysé de Stavyc'ka. Ainsi, les trois marques de *pinté* (Tableau 16) sont contradictoires : le mot ne peut pas être du monde criminel et en même temps appartenir au milieu des jeunes, et en plus, être connu de tous. En résumé, nous constatons que Stavyc'ka a choisi dans ses dictionnaires l'exhaustivité des explications et des marquages, mais parfois au détriment de la clarté des premières et de la lisibilité des seconds.

5.3.4. Dictionnaires russes

Les deux dictionnaires fondamentaux du russe sont le *Dictionnaire du russe courant* de Dal' (1863-1866) et le *Dictionnaire de russe* d'Ožegov (1949, réédité 22 fois jusqu'à 1990[313]). Le dictionnaire de Dal' est aussi une encyclopédie. Il est aujourd'hui dépassé et inactuel du point de vue lexical car reflétant certes le langage courant, mais celui du XIX^{e} siècle. Nous analyserons donc le dictionnaire d'Ožegov et le *Grand dictionnaire raisonné du russe* de Kuznecov (2009), accessibles en ligne.

[312] Voir Section 5.3.4 : « Dictionnaires russes du non-standard ».

[313] Depuis 1992, il a connu plusieurs éditions sous le nom de *Dictionnaire raisonné du russe* avec Švedova en co-auteur (Ožegov & Švedova, 2007-2010). Une autre version consultée est celle de la 25^{e} édition, corrigée et complétée, sous la rédaction de Skvorcov (Ožegov & Skvorcov, 2007).

Tableau 16 : Cinq unités NS dans les dictionnaires ukrainiens

UKR	Dictionnaire de Busel (2004)	Slovnyk.net (2006-2010)	Dictionnaires de Stavyc'ka (2005b, 2008)
доставати (embêter)	ROZM = FAM	ROZM = FAM	-
бабки (thune)	ŽARG	ŽARG	ŽARGON CRIMINEL, ARGOT COMMUN (2005b)
буховий, бухий (pinté)	-	- L'adjectif est absent mais le verbe avec le même sens NS est présent (бухати /buxaty/), il est étiqueté comme ROZM ŽARG	ŽARGON DES JEUNES, ŽARGON CRIMINEL, ARGOT COMMUN (2005b)
срати (chier)	- Le verbe est absent mais le dérivé substantif (сракa /sraka/ = « cul ») est présent et étiqueté comme VULG	- Le verbe est absent mais le dérivé substantif (сракa /sraka/ = « cul ») est présent et étiqueté comme VULG	POP ET VULG (2008)
хуй (bite)	-	VULG	OBSCENE, POP ET GROS (2008)

– **Le *Dictionnaire de russe* d'Ožegov (2007, 2007-2010)**

Le dictionnaire d'Ožegov est un dictionnaire normatif. Il compte 60 000 items dans sa version papier et 80 000 dans sa version électronique en ligne (Ožegov & Švedova, 2007-2010). Sa nomenclature inclut des vocables NS mais exclut les mots grossiers : même l'étiquette GRUBOE « grossier » est absente du dictionnaire. Les étiquettes ARG et ŽARG sont également absentes car le vocabulaire de ces registres se trouve en dehors de la norme littéraire russe et par conséquent n'est pas admis dans un dictionnaire normatif. Les autres étiquettes stylistiques sont expliquées dans la préface et figurent aussi dans la liste des abréviations : КНИЖН /knižn/ « littéraire », ВЫСОК /vysok/ « soutenu », ОФИЦ /ofic/ « officiel », РАЗГ /razg/ « familier », ПРОСТ /prost/ « populaire », ПРЕЗР /prezr/ « méprisant », НЕОДОБР /neodobr/ « réprobateur », ПРЕНЕБР /prenebr/ « péjoratif », ШУТЛ /šutl/ « facétieux », ИРОН /iron/ « ironique », БРАН /bran/ « injurieux » (Ožegov & Skvorcov, 2007:11, 16).

L'étiquette ПРОСТ /prost/ « populaire » marque les unités du langage familier des citadins qui contient des mots d'origine dialectale ou en provenance du *žargon* (*ibid*.:11). Cette définition correspond à celle du *sleng* et partiellement à celle du *žargon* en ukrainien[314]. Quant aux mots du registre FAM, ils sont caractérisés par un contexte d'emploi et une certaine aisance que leur usage donne à l'oral (*ibid*.).

[314] Voir Section 4.4.

Les auteurs de ce dictionnaire sont très minutieux dans la présentation formelle des étiquettes. Ils précisent que l'étiquette est mise entre parenthèses *devant* le mot s'il s'agit d'un mot monosémique, ou si elle correspond à tous les sens d'un mot polysémique. Si l'étiquette correspond à un ou plusieurs sens d'un mot polysémique, elle est mise *derrière* la définition de ce(s) sens. Dans le cas de deux étiquettes, par exemple FAM IRON ou POP VIEILLI, elles introduisent une expression familière avec une nuance ironique dans le premier cas, et un mot populaire vieilli dans le second cas. Si les deux étiquettes sont liées par la conjonction « et », par exemple ARCHAÏQUE ET IRON, cela signifie que dans certains contextes le mot est archaïque et dans d'autres il est employé avec un sens ironique (*ibid*.:10). Ce genre d'explications, qui est totalement absent des dictionnaires français, est précieux pour le lexicographe.

– **Le *Grand dictionnaire raisonné du russe* sous la rédaction de Kuznecov (2004[315], 2009)**

Le choix de ce dictionnaire est motivé par l'étendue de sa nomenclature (130 000 mots) qui, selon la préface (Kuznecov, 2009), comporte le lexique de tous les niveaux stylistiques et de tous les genres littéraires du XX^{e} siècle. Le dictionnaire inclut le lexique qui se trouvait dans la lexicographie soviétique à l'opposé de la langue littéraire : les mots de bas niveau de formalité, ceux du *žargon* et les injures. La deuxième raison importante de ce choix est l'accessibilité de ce dictionnaire en ligne et sa facilité de consultation. Plusieurs articles du dictionnaire de Kuznecov sont accompagnés d'informations encylopédiques afin d'éviter au lecteur de devoir aller les chercher ailleurs (*ibid*.). Le site qui héberge le dictionnaire[316] est avant tout un site de renseignement sur l'orthographe du russe. Il permet de faire des recherches d'informations dans plusieurs dictionnaires : le dictionnaire d'orthographe, le dictionnaire d'accentuation, celui des noms propres, le dictionnaire de synonymes et d'antonymes, celui des termes linguistiques et des prénoms russes.

Aucune information sur les registres de langue, ni sur les étiquettes attribuées aux unités NS du dictionnaire ne figure dans sa version électronique. On peut seulement consulter les mots et savoir de quelle source lexicographique ils proviennent. Dans la version papier de ce même dictionnaire (Kuznecov, 2004:6), les auteurs renvoient le lecteur vers la liste des abréviations qui pour autant ne fournit aucune définition ni explication supplémentaire sur les marques stylistiques utilisées. Sur les cinq unités NS contrôlées, quatre se trouvent dans le dictionnaire de Kuznecov (voir le Tableau 17).

[315] L'édition de 2004 a un autre titre.

[316] <http://gramota.ru/> [page consultée le 8 septembre 2010].

– **Dictionnaires russes du non-standard**

Comme cela a déjà été mentionné, les dictionnaires russes parus avant 1991 ne contenaient pas de vocabulaire NS. Presque tous les travaux faisant exception à cette règle ont été édités à l'étranger. Kauffman (1980:268-270) passe en revue la plupart d'entre eux ainsi que quelques rares dictionnaires soviétiques contenant des mots obscènes :

- Baudoin de Courtenay (réd.[317]). (1903-1909). *Tolkovyj slovar' živogo velikorusskogo jazyka Dalja*. (*Dictionnaire raisonné du russe courant de Dal'*). 4 vol. Saint-Pétersbourg, Moscou : Compagnie de M. O. Volf.
- Preobraženskij, A. G. (1949). *Etymological Dictionary of the Russian Language*. New York : Columbia University Press.
- Golovinskij, M. (1919). *A New Russian Dictionary*. Philadelphia : McKay Co.
- Vasmer, M. (1953-1957). *Russisches Etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg : C. Winter.
- Ožegov, S. I. (1968). *Slovar' russkogo jazyka.* (*Dictionnaire de russe*). Moscou : Soveckaja enciklopedija.
- *Slovar' sovremennogo literaturnogo jazyka*. (*Dictionnaire de la langue littéraire d'aujourd'hui*). (1950-1965). Moscou-Leningrad : Académie des sciences.
- *Russian-English Dictionary*. [s.d.][318] Oxford : Oxford University Press.
- *A Dictionary of Russian Obscenities, or Everything You Have Wanted to Know About Russian But Were Afraid to Ask*. (1971). Cambridge (Mass.) : texte dactylographié.
- Drummond, D. A., Perkins, G. (1971, 1979, 1980). (*A Short*) *Dictionary of Russian Obscenities.* Berkeley : Berkeley Slavic Specialities.
- Galler, M., Marquess, H. (1972, 1978[319]). *Soviet Prison Camp Speech : A Survivor's Glossary.* Madison (Wisconsin) : The University of Wisconsin Press.
- Flegon, A. (1973). *Za predelami russkix slovarej*. (*Au-delà des dictionnaires russes*). London : Flegon Press.
- *The Russian-Americanese « Blue-Word » Dictionary.* (1975). Garmisch : U. S. Army Institute of Advanced Russian and East European Studies.

À partir de 1991, avec la levée des interdits, la situation a changé et cette liste est devenue beaucoup plus longue : Mokienko et Nikitina (2000:6) comptent plus de 100 ouvrages publiés entre la fin des années 1980 et l'année 2000. Il existe certainement plusieurs inventaires des

[317] Il a corrigé et complété le dictionnaire de Dal' d'au moins 20 000 nouveaux mots dont une partie sont des injures et des mots grossiers (Boduen de Kurtene, 1903-1909).

[318] Kauffman n'indique pas la date d'édition. Il s'agit probablement de la 1re édition de ce dictionnaire, celle de 1972, la 2e édition datant de 1992.

[319] Un *Supplément* de ce dictionnaire fait par Galler seul est sorti en 1978 (Kauffman, *op.cit.*:270).

dictionnaires russes du NS. Trois d'entre eux ont particulièrement attiré mon attention : *Bibliographie des dictionnaires contenant des obscénités*, *Bibliographie des dictionnaires contenant du lexique des prisons ainsi que celui des voleurs, des malfaiteurs et des criminels* de Plucer-Sarno (2005a) ; et *Notice bibliographique* de Bessmertnyx (2005:572-640). Les deux premières bibliographies contiennent respectivement 39 et 132 ouvrages, publiés en URSS, en Russie ou à l'étranger. Certaines entrées sont communes aux deux. Quant à la troisième, il s'agit d'un inventaire des dictionnaires NS ainsi que des ouvrages de référence contenant du lexique NS. L'auteur cite non seulement les données bibliographiques de chaque source mais donne également une brève description du contenu avec la pagination et quelques commentaires sur les erreurs typographiques, les différentes éditions, la nature des réimpressions (autorisées ou piratées), etc. Cet inventaire compte 228 ouvrages[320] publiés en URSS ou en Russie et 48 ouvrages publiés à l'étranger.

Même s'ils sont nombreux, la plupart des dictionnaires du NS sont, selon Plucer-Sarno (2005a, 2005b:172), loin d'être des ouvrages professionnels : ils sont souvent écrits par des amateurs avec pour objectif de « publier ce qui n'est pas 'publiable', employer ce qui n'est pas 'employable' ». En outre, comme le prouve ce même auteur, « le plagiat est le moyen principal aujourd'hui de composition des dictionnaires de *žargon*, de *sleng* et de langage populaire en Russie » (2005b:190)[321].

Les dictionnaires russes peuvent être également classés selon les mêmes critères que les dictionnaires français. Ainsi, on trouve des ouvrages plus généraux : *Grand dictionnaire du* žargon *russe* (Mokienko & Nikitina, 2000), ou plus spécialisés : *Fenja*[322] *russe* (Bykov, 1994), *Le* žargon *russe du monde criminel d'aujourd'hui* (Dubjagina & Smirnov, 2001)[323], *Dictionnaire des gros mots russes* (Le Guevellou, 2002), *Dictionnaire des injures russes* (Mokienko & Nikitina, 2004) ; les dictionnaires qui marquent leurs unités (ex. : Mokienko & Nikitina, 2000, 2004) et ceux qui ne le font pas, du moins pas régulièrement (ex. : Bykov, 1994 ; Dubjagina & Smirnov, 2001).

L'abondance d'étiquettes de niveau de langue chez les auteurs ukrainiens traduit entre autres l'état des choses chez leurs homologues russes. Or, dans les dictionnaires russes, selon

[320] Les ouvrages de la liste n'étant pas numérotés, je les ai comptés un par un sans prendre en compte les rééditions du même ouvrage sans modifications, ni les réimpressions.

[321] Voir aussi son chapitre sur le plagiat à la russe et un autre sur un dictionnaire raisonné du *mat* russe d'un professeur inexistant (Plucer-Sarno, 2005a).

[322] *Fenja* = langage des criminels.

[323] Les auteurs de ce dictionnaire, une psychologue et un colonel de la milice, visent comme public des employés de la milice, des juristes, des étudiants et des enseignants des établissements juridiques (Dubjagina & Smirnov, 2001:3-4). D'ailleurs, ce type de dictionnaire était publié avant 1991 pour une utilisation restreinte, professionnelle (*ibid*.:6).

Mokienko et Nikitina (2000:8), le désaccord dans l'étiquetage s'explique par l'usage principalement oral du lexique NS et sa grande expressivité. Plusieurs lexicographes refusent même de marquer ce vocabulaire dans leurs ouvrages afin d'éviter les contradictions terminologiques (Mokienko & Nikitina, 2004:51). Certains auteurs au contraire construisent dans leurs dictionnaires tout un système d'étiquetage en expliquant leur choix.

C'est le cas de Tatiana Nikitina[324], auteur de 25 dictionnaires dont la majorité porte sur le NS. Cette linguiste, en collaboration avec ses collègues, a rassemblé pendant des années des centaines de ressources lexicographiques et autres contenant du vocabulaire NS, en les enregistrant au fur et à mesure dans un fichier commun. La disparité de ces données a amené les chercheurs à des enquêtes de terrain, afin de vérifier le registre des mots de leur base lexicale (Mokienko & Nikitina, 2000:7). Suite à ce travail, plusieurs dictionnaires du NS ont été publiés, tous cités dans Mokienko, Nikitina (*op.cit.*) : *Dictionnaire du* žargon *des jeunes d'aujourd'hui* (Mitrofanov & Nikitina, 1993), *Dictionnaire des injures russes* (Mokienko, 1995), *Dictionnaire raisonné de* Sovdepija[325] (Mokienko & Nikitina, 1998), *Grand dictionnaire du* žargon *russe* (Mokienko & Nikitina, 2000), *Dictionnaire du* sleng *des jeunes des années 1980-2000* (Nikitina, 2003), etc.

Dans le *Grand dictionnaire du* žargon *russe* (Mokienko & Nikitina, 2000), les auteurs marquent systématiquement chaque item par deux étiquettes : la première caractérise le domaine d'emploi du mot, et la deuxième porte sur son aspect expressif. Le système d'étiquetage est très élaboré : 13 étiquettes sur le niveau de langue, 14 sur l'aspect émotionnel et près de 100 étiquettes déterminant le domaine d'emploi (langage des professeurs, des banquiers, des nouveaux russes, des joueurs, des sportifs, des étudiants, etc.) (*ibid.*:15-17). Le *Dictionnaire des injures russes* (Mokienko & Nikitina, 2004) se distingue également par un système d'étiquetage très élaboré, dont les explications sont détaillées dans la préface (*id.*:52-59). Cependant, ces exemples sont plutôt exceptionnels : dans la majorité des ouvrages consultés, les informations stylistiques sont en général absentes, ou bien les auteurs ne donnent que de brèves définitions et illustrent rarement le mot par des exemples ou des citations ; dans les dictionnaires des injures ou du *mat*, le mot grossier est souvent traduit en langue standard sans aucune information supplémentaire.

[324] Je n'ai pas pu consulter les dictionnaires de deux autres coryphées russes du NS, Vladimir Elistratov et Michel Gračëv.

[325] Terme de *žargon* pour dire « l'URSS ».

Tableau 17 : Cinq unités NS dans les dictionnaires russes

RU	Ožegov (2007, 2007-2010)	Kuznecov (2009)
доставать (embêter)	PROST = POP	RAZG = FAM
бабки (thune)	PROST	ŽARG
буховый, забуханый (pinté)	-	- L'adjectif est absent mais le verbe avec le même sens NS est présent, il est étiqueté comme BAS FAM
срать (chier)	-	GRUBO = GROS
хуй (bite)	-	-

5.3.5. Dictionnaires anglais

Le système d'étiquetage des dictionnaires anglais a tendance à généraliser les différences de niveau et à simplifier la présentation des registres de langue. Il existe aussi plus d'homogénéité dans l'appréhension de ce problème que dans les ouvrages français, russes ou ukrainiens. Habituellement, deux niveaux de formalité sont distingués : *formal* ou *conventional*, et *informal* ou *unconventional*. Ils peuvent être détaillés par *neutral*, *literary* d'un côté, et par *colloquial*, *slang*, *vulgar*, *taboo* de l'autre. Tout ce qui est en dehors du standard littéraire – les mots d'argot, les termes des métiers ou de groupes d'intérêt (argot ou *žargon* en français et en ukrainien respectivement) ou bien leurs mots familiers spécifiques – est *informal* en anglais. Le *slang* parfois fait partie de l'*informal* ou bien se définit comme un langage de n'importe quelle classe, profession ou groupe. Le *colloquial* est comparable à *familier* en français et *rozmovne* en ukrainien. Les termes appartenant au registre du tabou sexuel sont *vulgar* ou *vulgar slang*, s'ils sont connus de tout le monde.

– Le *Collins Dictionary* (2007)

Collins est la maison d'édition de dictionnaires la plus ancienne de Grande Bretagne. Le dictionnaire consulté en est à sa 9^{e} édition. Le corpus actuel de ce dictionnaire compte 2,5 milliards de mots et est le plus vaste corpus du monde qui inclut livres, périodiques, sites Internet, enregistrements d'émissions de radio et de télévision. Chaque mois, le corpus s'élargit de 35 millions de mots. Toutes les définitions, les marques d'usage et tous les exemples du dictionnaire proviennent de ce corpus (*Collins*, 2007:VII).

Les marques de bas niveau de formalité distinguées par les auteurs du *Collins* sont les suivantes : SLANG, INFORMAL, TABOO, OFFENSIVE, DEROGATORY, NOT STANDARD. Leurs définitions données dans le guide de l'usager au début du dictionnaire ne figurent pas par conséquent dans la liste des abréviations. Le SLANG y est défini ainsi : « [it] refers to words or

senses that are informal and restricted in context, for example, to members of a particular social or cultural group. […] inappropriate in formal speech or writing » (*ibid*.:X). La définition de TABOO paraît très vague : « [it] indicates words that are not acceptable in polite use ». La marque INFORMAL s'applique de la façon suivante: « words or senses that are not common in formal writing. Such words are subject to fewer contextual restrictions than slang words » (*ibid*.). Deux étiquettes marquent le côté offensant d'un item lexical : OFFENSIVE et DEROGATORY. Mais si l'étiquette OFFENSIVE est attribuée à des mots qui peuvent vexer la personne sans intention de la part du locuteur, la marque DEROGATORY, elle, implique la même connotation mais intentionnelle. NON STANDARD indique des items incorrects, ce qui le rapproche de POP en français, de PROST en russe et du *suržyk* en ukrainien.

– **Le *Concise Oxford English Dictionary* (2008)**

Le *COD* est probablement le plus connu des « petits » dictionnaires Oxford. La 11e édition de ce dictionnaire est une version entièrement revue et complétée avec une nomenclature de plus de 240 000 mots, phrases et significations. Les auteurs du dictionnaire expliquent sur une page de l'introduction (*COD*, 2008:X) la signification et le rôle des marques d'usage, *register labels* : « Register labels refer to the particular level of use in the language – indicating whether a term is formal or informal, historical or archaic, and so on ». Plusieurs marques d'usage sont définies dans l'introduction même (*ibid*.) : FORMAL, INFORMAL (« normally used only in spoken contexts or informal written contexts »), LITERARY, OFFENSIVE, VULGAR SLANG (« very informal language, especially that relating to sexual activity or other bodily functions, which is widely regarded as taboo and may cause offence »), etc. D'autres figurent seulement dans la liste des abréviations, et pour les comprendre, il faut chercher dans le corps même du dictionnaire. C'est le cas de COLLOQUIAL (« used in ordinary or familiar conversation ; not formal or literary » [*ibid*.:282]). Curieusement, la definition de *slang* dans l'article correspondant est moins restrictive que celle de l'introduction : « informal language that is more common is speech than in writing and in typically restricted to a particular context or group » [*ibid*.:1354]). La marque VULGAR SLANG ne figure pas dans la liste des abréviations, elle est seulement définie dans l'introduction. Pourtant, il y a bien des items marqués comme tels (ex.: VULGAR SLANG *fuck*), et elle devrait être mentionnée dans la liste.

L'analyse de l'étiquetage de cinq items NS dans les deux dictionnaires britanniques (Tableau 18) confirme ce qui a été mentionné plus haut : les items marqués par des étiquettes différentes dans les trois autres langues passent en anglais sous l'étiquette INFORMAL ou SLANG ; et les mots tabous sont étiquetés comme VULGAR SLANG ou TABOO. Le registre *informal* semble ainsi être très large et englobe tout le NS, sauf les tabous.

Tableau 18 : Cinq unités NS dans les dictionnaires anglais

EN	*Collins* (2007)	*COD* (2008)
to bug sb (embêter)	INFORMAL	INFORMAL
dosh (thune)	SLANG	INFORMAL
smashed, plastered (pinté)	SLANG	INFORMAL
to shit (chier)	TABOO	VULGAR SLANG
prick, cock, dick (bite)	SLANG[326], TABOO SLANG	VULGAR SLANG

5.4. CONCLUSION

Nous avons constaté dans ce chapitre que les lexicographes des principaux dictionnaires du français, de l'ukrainien, du russe et de l'anglais appréhendent le problème des bas niveaux de formalité de façon différente, non seulement par rapport aux autres langues mais aussi au sein de la même langue.

À une époque d'innovations techniques et lexicographiques, les anciens systèmes coexistent avec les nouveaux qui se cherchent encore, mais qui n'acceptent plus la vision précédente du problème. Ainsi, on voit apparaître de plus en plus de systèmes d'étiquetage particuliers – celui de Rey et Cellard (1991), deux autres proposés par Bernet et Rézeau (1989, 2008), et encore un autre proposé par les auteurs du *Robert & Collins* (2003) – qui essaient d'éviter les défauts du système traditionnel mais s'attirent de nouvelles critiques.

Afin de résoudre le problème de l'étiquetage au moins dans la lexicographie française, il faudrait parvenir à la création d'une grille unique des marques de niveau. Cependant, cette idée paraît difficilement réalisable, puisque chaque projet lexicographique a ses propres caractéristiques, ses propres objectifs en fonction d'un public ciblé et de ses besoins spécifiques. Cela ne doit néanmoins pas empêcher les lexicographes d'avoir quelques principes généraux communs :

- Définir les marques, préciser leur usage et homogénéiser ces informations.
- Simplifier le système de marquage : le critère de lisibilité doit prédominer sur celui d'exhaustivité.

La première étape de cette « unification » lexicographique peut passer par l'organisation de tables rondes rassemblant des lexicographes, des linguistes, des éditeurs lors de colloques portant sur la problématique de l'étiquetage, comme cela était le cas de la *VI^e^ Rencontre internationale de la lexicographie* à Tunis (2009), qui avait pour thème « Lexicographie et Niveaux de Langue ». Ou encore, il peut s'agir de l'édition de numéros spéciaux de revues linguistiques ou

[326] Pour *dick*, une explication d'usage est jointe à l'article du dictionnaire : le mot étant passé du domaine de tabou au langage courant, désormais fait partie du *slang* (Collins, 2007:460).

lexicographiques, comme par exemple le numéro de *Lexique* (1990), *Les marques d'usage dans les dictionnaires (XVII^{e}-XVIII^{e} siècles)*. Ces initiatives ponctuelles méritent d'être renouvelées tant que le problème persiste. L'objectif serait de trouver des compromis sur l'étiquetage des unités NS dans les dictionnaires français. Certes, l'Académie française ne sera jamais d'accord avec les marques appliquées dans le *PR* mais les auteurs des dictionnaires peuvent, en deuxième lieu, adopter le même nombre d'étiquettes pour les bas niveaux de formalité et les mêmes définitions, même si ensuite leurs critères d'attribution ne coïncident pas nécessairement. Il serait d'ailleurs souhaitable de déterminer systématiquement ces derniers dans tous les ouvrages lexicographiques.

À l'issue des considérations de cette première partie, il est maintenant possible de passer à une application lexicographique.

DEUXIEME PARTIE

VERS UN DICTIONNAIRE FRANÇAIS-UKRAINIEN DU NON-STANDARD

CHAPITRE 6
ENQUETES DE TERRAIN

6.1. METHODOLOGIE

Les difficultés constatées dans le chapitre précédent – la subjectivité lexicographique, l'absence de critères d'attribution des marques de niveau et la disparité entre dictionnaires de la même langue qui en découle – peuvent être réduites en ayant recours à la linguistique de corpus et aux enquêtes de terrain.

La subjectivité lexicographique, appelée parfois « sentiment de la langue », est aussi impossible à prouver qu'à nier. Son efficacité pour un linguiste ou un lexicographe n'est pas négligeable puisqu'elle est, selon Cellard (1983:666), la « résultante d'un grand nombre d'observations partielles et de l'attention particulière, obsessive, qu'il [le lexicographe] porte aux réalisations de tous genres des locuteurs, de leurs performances […] ». Ce sentiment linguistique du lexicographe est certes important mais reste un jugement personnel. Gasiglia (2005:220) remarque qu'un « bon » lexicographe doit se fier à son expérience langagière et à son intuition de locuteur particulièrement attentif, mais qu'on ne peut pas attendre de lui que « pour tous les items traités dans tout type d'ouvrage, il connaisse tous les usages effectifs, c'est-à-dire tous les emplois régulièrement observés, que cette régularité soit générale ou plus locale (régionale, sociale, domaniale, situationnelle, etc.) ». Il est donc nécessaire de remplacer le jugement personnel du lexicographe par un schéma collectif ou une approche commune respectée par la majorité des spécialistes du domaine, en l'occurrence de la lexicographie du NS. L'une des solutions, d'ailleurs proposée par Gasiglia (*op.cit.*), est l'utilisation régulière du corpus en lexicographie.

6.1.1. La linguistique de corpus

La linguistique de corpus apparaît comme l'un des moyens d'atteindre la diversité des phénomènes linguistiques. Du fait qu'elle se confronte aux usages authentiques de la langue, elle permet, selon Jacques (2005:25-26), de mettre en lumière des fonctionnements linguistiques qui échappent à l'intuition, de corriger les appréhensions sur le fonctionnement de la langue, d'avoir des indications en terme de fréquences et d'établir des relations statistiques entre ensembles de faits, d'atteindre et de rendre compte de la variation lexicale ou autre. La représentativité des

données est une question primordiale pour la linguistique de corpus. Elle est étroitement liée à celle de la généralisation : jusqu'où doit-on extrapoler les observations et étendre les hypothèses et les explications ? « À la langue entière ? », s'interroge Jacques (*op.cit.*:27).

À ces questions d'ordre général s'ajoutent d'autres questions d'ordre pratique qui nous intéressent davantage dans le cadre d'une étude sur le NS. La linguistique de corpus, avec ses corpus de textes riches en vocabulaire NS et avec des corpus du langage oral, peut nous aider à résoudre le problème de la subjectivité dans l'étiquetage. Pour cela, on peut utiliser des corpus déjà existants, créer de nouveaux corpus de textes littéraires ou autres contenant du lexique NS, construire des corpus parallèles de textes traduits dans les deux langues ou même dans plusieurs, ou bien, élargir et diversifier des corpus d'enregistrements oraux.

Ce n'est que tout récemment que le stockage informatisé a permis les recherches sur de très grands corpus de langue orale. Cependant, ce domaine pose encore beaucoup de problèmes : d'un côté, la production orale est souvent analysée avec des outils conçus pour l'écrit ; de l'autre, la plupart des dictionnaires qui se veulent du français parlé s'appuient avant tout sur des corpus exclusivement écrits, voire littéraires. Le premier problème est décrit par Blanche-Benveniste (2005:61) :

> « Nettoyer » les productions orales permet de leur appliquer des analyses en étiquettes morpho-syntaxiques, utiles pour extraire des contenus, […] pour toutes les tâches dans lesquelles la langue est considérée comme un simple moyen de communication, dont on peut transférer le contenu dans des formes diverses. Mais ces opérations de « nettoyage » impliquent presque toujours qu'on a projeté sur la langue parlée les modèles d'organisation des productions de langue écrite.

Blanche-Benveniste nous appelle donc à bien distinguer les deux tâches : « celle d'une simple utilisation de la langue parlée, qui laisse de côté les soucis de description et celle de la description, qui n'est pas achevée et que les linguistes doivent mener » (*ibid.*).

La deuxième difficulté est mentionnée par Colin (2007:103) qui suggère de « reprendre les choses à leur point de départ, c'est-à-dire en considérant la production vocale, quitte à la distinguer de l'exploitation écrite et littéraire qui souvent la suit ou l'accompagne ».

Des chercheurs français voient l'avenir des dictionnaires traitant de la déviance lexicale dans l'utilisation de corpus oraux. Ainsi Colin (*op.cit.*:73) incite les chercheurs à assembler des corpus oraux basés sur des enregistrements du langage vivant, c'est-à-dire à reproduire pour l'oral et à grande échelle les travaux de l'équipe du *TLFi* pour l'écrit. Gadet (2009) parvient aux mêmes conclusions dans le domaine de la dialinguistique et suggère de multiplier les enregistrements des locuteurs en diversifiant au maximum les situations d'enregistrement. Gasiglia (2005:230) souligne l'importance pour le lexicographe d'avoir une connaissance de la

partie la plus vive de la pratique lexicale, ce qui nous amène également à l'utilisation des corpus oraux, construits à partir de bandes sonores, en particulier de documents radiodiffusés. Elle les distingue parmi d'autres sources orales possibles comme facilement accessibles, maniables, avec une certaine garantie de qualité énonciative, une certaine spontanéité de l'expression et un coût réduit.

Cependant, cette nécessité d'enregistrements se heurte à un problème juridique de protection de la parole :

> […] beaucoup de chercheurs refusent de faire circuler leurs corpus parce qu'ils ne sont pas sûrs d'avoir « les bonnes autorisations ». Beaucoup hésitent à en lancer de nouveaux, parce que la demande d'autorisations leur paraît fondamentale mais difficile à accomplir. C'est pourquoi une réflexion collective sur cette question est maintenant indispensable (Baude, 2006:35).

En cas de résolution de ce problème entre autres, les étiquettes pourraient être supprimées des dictionnaires bilingues puisque les corpus du lexique NS permettraient de trouver des équivalents très précis, pour lesquels les étiquettes de niveau seraient superflues. En revanche, dans les dictionnaires monolingues, ce genre de métasignes ne sert qu'au locuteur étranger. On pourrait donc remplacer les étiquettes par des astérisques, à l'exemple du *Robert & Collins* (2003), ou proposer encore un autre système d'alerte. Ainsi que le remarque Maniez (2005:287), la disponibilité des « ressources multilingues en ligne fait des corpus bilingues alignés un outil de recherche particulièrement utile à l'extraction automatique des équivalents de traduction ». Pour le NS, cela pourrait être, selon une suggestion de François Maniez faite à l'auteur de cette thèse, les corpus alignés composés de scripts de films originaux et de leurs traductions ou sous-titrages dans d'autres langues, en l'occurrence, des films français traduits en ukrainien.

Pour le français, Gadet (2009) souligne la nécessité de corpus « réfléchis », c'est-à-dire des corpus qui ne représentent pas une collecte aveugle des données, mais des bases de données bâties sur des recherches préalables et par conséquent, avec de solides hypothèses de départ. Il n'est pas utile d'avoir des corpus dont le choix des documents est aléatoire ou peu étudié et « qui pourraient un jour servir à quelque chose » (*ibid.*). J'ai pu constater cette tendance « à la mode » lors du congrès EURALEX en 2008 : beaucoup d'exposés portaient sur la création d'un corpus de tel ou tel type qui pourrait être exploité un jour ou l'autre pour un objectif rarement explicite au moment de la collecte textuelle.

Un autre impératif mentionné par plusieurs chercheurs (Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987:3, 58, 178 ; Gadet, 2009) réside dans l'unification des corpus les plus importants et bien transcrits, ce qui soulève avant tout le problème de la standardisation de la transcription phonétique et orthographique. Une difficulté similaire est la normalisation du balisage de ces corpus qui sont dans leur majorité incompatibles les uns avec les autres : « La question de

compatibilité et d'interopérabilité des formats est centrale pour les opérations successivement effectuées sur les corpus. Ces opérations nécessitent l'utilisation de différents logiciels qui souvent ont leur propre format, ce qui rend les conversions indispensables », explique CORINTE[327] (2006), site dédié à la recherche sur les corpus de langue parlée en interaction. Cet état des lieux peut être complété par la non-accessibilité et/ou la non-communicabilité de certains corpus (Blanche-Benveniste & Jeanjean, *op.cit.*:50), due entre autres aux complications juridiques évoquées plus haut.

Paradoxalement, c'est à l'étranger que le français parlé a été le plus étudié, et les corpus les plus importants y ont été rassemblés et exploités avant tout en vue de l'enseignement du français comme langue étrangère. Les auteurs du *Français parlé*[328] ont ainsi dressé une liste des corpus de français parlé qui ont été recueillis en France et à l'étranger[329] jusqu'en 1984. Sur une centaine de corpus recensés, aucun ne vise le vocabulaire NS ; cinq seulement portent sur le langage des adolescents et pourraient éventuellement contenir du lexique NS :

- Deshaies, D., Ouellet, J. et Mephan, M. (1981). *Le français parlé dans la ville de Québec.* 250 heures d'entrevues avec 54 adolescents et 42 adultes. Département de langues et linguistique, université de Laval.
- Lefèbvre, C. et al. (1982). *Montréal, Centre-Sud.* Conversations, jeux et sketches, adolescents et préadolescents de 10 à 16 ans. Département de linguistique, université du Québec à Montréal.
- Laks, B. (1980). *Adolescents de la région parisienne*. Université Paris 8.
- Sankoff, G. et D., Cedergren, H. (1971). *Enquête sociolinguistique sur le français parlé en milieu urbain, dans la ville de Montréal.* 120 entrevues d'environ 45 à 60 minutes. Laboratoire d'anthropologie, université de Montréal.
- Thibault, P. (1984). *La communauté linguistique des francophones de Montréal : une étude en temps réel.* 60 entrevues à Montréal, 13 ans après le corpus de 1971, Sankoff-Cedergren, sur une partie des mêmes locuteurs. Laboratoire d'anthropologie, université de Montréal.

[327] Corpus d'Interactions.

[328] L'étude de Blanche-Benveniste et Jeanjean (1987) reste partiale puisqu'elle ne traite le français parlé que du point de vue grammatical. Les études sur la prononciation, l'intonation, le lexique, etc. ont été sciemment écartées par les auteurs. C'est d'ailleurs le cas de la majorité des recherches dans ce domaine : elles portent plutôt sur la syntaxe, la phonétique, les particularités régionales de la langue et rarement sur ses spécificités lexicales.

[329] Les auteurs ont délibérément écarté les corpus des Atlas Linguistiques des différentes régions de France, les ethnotextes et les corpus réservés aux études strictement phonétiques. Les travaux pour lesquels il manquait les références, n'ont pas été mentionnés non plus dans l'inventaire (Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987:199).

Dans ces études, on remarque une fois de plus un intérêt plus important envers le français parlé en dehors de l'Hexagone et particulièrement au Canada.

Le plus grand corpus recueilli sur le territoire français est le Corpus d'Orléans. L'initiative de sa création appartient à des professeurs de français en Grande-Bretagne qui ont voulu constituer un grand corpus du français parlé pouvant servir à la recherche et à l'enseignement du français dans le deuxième cycle des études universitaires. L'équipe avait eu l'idée de créer des « magnétothèques », qui seraient en quelque sorte des « bibliothèques de la parole » (Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987:83). Le travail a pris quatre ans, de 1966 à 1970. Le corpus a ensuite été acheté par plusieurs universités étrangères pour contribuer à d'autres recherches, comme par exemple la création d'un dictionnaire franco-néerlandais dont les auteurs ont utilisé le lexique du Corpus d'Orléans (*ibid*.:84). Il est curieux que ce corpus n'ait pas vraiment été exploité en France. La France, selon Baude (2006:26), « qui était en avance pour la mise au point des corpus de langue écrite (en particulier pour FRANTEXT qui est à la source du *TLFi*), a pris un grand retard dans la constitution des corpus de langue parlée ». Les données collectées en France avant l'arrivée de l'informatique dans le domaine de la linguistique, ne peuvent pas être comparées à ce qu'on appelle aujourd'hui « corpus de langue parlée » : les enregistrements du *Français Fondamental*[330] ont été effacés, ceux du *Corpus d'Orléans* doivent être retranscrits (Baude, *op.cit*.:25-26).

Les corpus actuels de français parlé sont de l'ordre d'un million de mots (en comparaison, pour l'anglais, américain ou britannique, ce nombre est à multiplier par dix). « Avec une taille aussi limitée, il n'est guère possible, selon Baude (*op.cit*.:29), de faire des recherches lexicales, ni d'établir des statistiques fiables sur les usages ». En 2011, la situation a considérablement évolué mais la remarque de Baude est toujours valable. Aujourd'hui, ce domaine est en plein développement : des équipes nationales et étrangères se penchent sur de nouvelles collectes de données et sur les problèmes des corpus oraux énumérés ci-dessus.

On peut citer comme exemple la collection ELICOP[331] (1997-2002) rassemblant des corpus français sur plus de 30 ans (Mertens, 2002). Ces corpus proviennent d'enregistrements sonores et vidéo réalisés entre 1968 et 2001. Les différentes étapes dans la préparation et l'exploitation des corpus ont été effectuées aux universités de Louvain et d'Amsterdam.

[330] « Le *français fondamental* est une liste de mots et d'indications grammaticales élaborée au début des années 1950 en vue de l'enseignement du français aux étrangers et aux populations de l'Union française alors que la France souhaitait améliorer la diffusion de sa langue dans le monde. Une série d'enquêtes menées dans les années 1950 et 1960 montra qu'un nombre restreint de mots est employé de façon usuelle, à l'oral et à l'écrit et en toutes circonstances » (WIKI).

[331] Étude Linguistique de la Communication Parlée.

Mentionnons aussi la banque de données CLAPI[332], constituée par des chercheurs du laboratoire ICAR[333] à Lyon. Elle se compose de 46 corpus, 325 enregistrements (148 heures) de parole en interaction les plus diversifiés possibles, dans des situations non provoquées par des chercheurs : conversations à table, concertations entre notaires, appels à des centres d'aide sociale d'urgence et à des consultations thérapeutiques ; ainsi que de transcriptions et de métadonnées décrivant les caractéristiques des locuteurs.

La linguistique de corpus n'est toutefois pas un domaine suffisamment exploré, tant en français qu'en ukrainien, pour être appliquée aux études sur le NS. Son niveau embryonnaire en ukrainien ne permet même pour l'instant aucune étude contextuelle de la littérature. Par *étude contextuelle*, j'entends une analyse quantitative des collocations et des contextes d'emploi des unités NS dans les sources écrites, ce qui, avec le temps, pourrait rendre l'étiquetage plus objectif et plus proche de l'état réel de la langue. En attendant, d'autres solutions existent.

6.1.2. Enquêtes de terrain

Une éventuelle alternative à la linguistique de corpus est constituée par les enquêtes de terrain : on réduit la subjectivité du lexicographe en faisant appel à des locuteurs natifs. Plusieurs chercheurs français suggèrent cette méthode de travail. Colin (2007) décrit le problème du lexique NS dans sa globalité et, ce qui est utile dans le cadre de la présente recherche, propose des solutions méthodologiques d'amélioration des dictionnaires français d'argot, en incitant la communauté scientifique à un travail collectif sur ce sujet complexe. Il constate qu'à de rares exceptions près, les équipes de recherche en lexicographie ont été trop homogènes, « que ce soit dans la spécialisation technique ou dans l'amateurisme » (*op.cit.*:80), et propose d'associer linguistes et praticiens dans une recherche convergente, de travailler en mixité et sur le terrain, en reliant plus étroitement l'écrit, l'imprimé et le parler :

> Je rêve […] d'un *Grand dictionnaire des argots francophones* [...], utopie nécessaire d'un vrai travail collectif regroupant des chercheurs de toute catégorie, des praticiens du langage appartenant à de multiples couches sociales et des lexicographes expérimentés, qui se pencheraient sur l'extraordinaire trésor de ce qu'Albert Doillon a appelé *Le français en liberté.* […]
>
> Un apport indispensable à ce type d'ouvrage serait l'introduction systématique des productions orales, la mention exacte des prononciations, la description au moins approximative des intonations, etc. […] (Colin, *op.cit.*:102-103).

Mes propres réflexions sur l'avenir de la lexicographie du NS vont dans la même direction que les idées de Colin qui s'inscrivent dans un cadre d'interdisciplinarité de la recherche. Son

[332] Corpus de Langue Parlée en Interaction.

[333] Interactions, Corpus, Apprentissages, Représentations.

rêve d'un travail collectif n'est pas utopique. Il est pourtant difficilement réalisable au sein d'un laboratoire ou d'un centre de recherche. Ainsi, par exemple pour la présente étude, j'ai pu obtenir les conseils d'un sociolinguiste, d'informaticiens et de statisticiens afin de mieux cibler mes lectures et diriger ma recherche. Cependant, je perçois difficilement une collaboration à long terme avec ces chercheurs sur *mon* projet, chacun dans son domaine.

Quant au français parlé, je pense que les spécialistes de la langue sont bien conscients de l'imperfection des dictionnaires de ce type mais que les solutions telles que celles proposées notamment par Colin sont très ambitieuses sur les plans financier et humain. Néanmoins, un tel projet serait utile dans l'avenir.

Colin (2007:87) propose également une solution possible au problème du classement des unités argotiques. D'abord, il démontre, exemples à l'appui, l'extrême fragilité des frontières entre les divers parlers d'une langue. Ensuite, il lance l'idée d'un codage qui pourrait fixer une place pour chaque unité lexicale :

> […] le repérage surcodé de chaque entrée devrait théoriquement permettre de *tout* enregistrer de manière claire, non ambiguë et de constituer une sorte de *Codex* intégral des déviances pratiques de la langue par rapport à toute norme académique ou institutionnelle (*ibid*.).

Ce système aboutirait certes à un étiquetage homogène dans les dictionnaires français, mais pour être efficace, il devrait être appliqué par tous les lexicographes, ce qui est difficile à envisager. On en revient ici aux conclusions du chapitre précédent, c'est-à-dire à la nécessité de réunir les spécialistes autour de tables rondes consacrées à l'étiquetage et à la normalisation du métalangage lexicographique pour débattre de ce problème.

Pour pouvoir coder les items NS, Colin imagine une enquête systématique sur la base d'un échantillon de locuteurs qui « donneraient, pour chaque unité candidate à l'entrée dans le dictionnaire, leur évaluation d''argocité', à partir d'une échelle numérique » (*ibid*.). Il semble que ce type d'enquête ait déjà été réalisé pour l'oral par Warnant en 1968 dans le *Dictionnaire de la prononciation française* et par Martinet et Walter en 1973, dans leur *Dictionnaire de la prononciation du français dans son usage réel*. La seule difficulté, selon Colin, est de « parvenir à neutraliser de façon satisfaisante les critères subjectifs de qualification des unités argotiques » (*ibid*.). De même, le problème de la subjectivité n'a pu être complètement évité lors des enquêtes menées dans le cadre de la présente recherche : le descriptif des registres proposés reste subjectif, même s'il résume plusieurs définitions existantes[334]. Colin n'a pas pu réaliser ses idées au sein du Centre d'argotologie fondée en 1986 par Denise François-Geiger qui n'a vraiment fonctionné que quelques années, en raison de la disparition de sa fondatrice en 1993. Le projet de

[334] Voir Sections 6.4. et 6.5.

dictionnaire informatisé de l'argot dont parle Colin a donc été abandonné, même si le centre continue d'exister sous le nom de PAVI[335] à l'université de Paris 5 au sein du laboratoire DINALANG[336] dirigé aujourd'hui par Jean-Pierre Goudaillier.

Parallèlement à des enquêtes sur l'« argocité », il est nécessaire de procéder à des enregistrements oraux, en particulier dans le milieu des jeunes, compte tenu du fait qu'ils sont les plus inventifs et les plus actifs dans l'emploi du lexique NS. Il est essentiel de mener ce projet à l'échelle nationale avec une équipe composée de linguistes, lexicographes, sociologues et sociolinguistes, statisticiens, informaticiens, notamment programmeurs, étudiants et éditeurs.

En France, les études les plus systématiques, reposant sur de vastes enquêtes, concernent, selon Gadet (1997:39, 41), des phénomènes phonologiques. Une problématique sociolinguistique offre un cadre satisfaisant pour traiter de la variation en phonologie, mais elle est à la fois insuffisante et inadéquate pour saisir le jeu syntaxique[337] ou lexical. Je rejoins la critique de Colin (*op.cit.*:73) adressée aux linguistes français dont la réticence devant l'étude du NS « paraît relever d'une certaine paresse devant l'enquête sur le terrain, l'enregistrement patient et systématique de phénomènes langagiers dans des lieux et des cadres qui rompent peu ou prou avec la légitimité normative ». Blanche-Benveniste et Jeanjean (1987:5) évoquent aussi cette attitude de réserve. Mais elles l'expliquent non pas par une paresse des chercheurs mais par une certaine négligence des Français par rapport à leur *langue parlée*, surtout en comparaison avec d'autres langues européennes – espagnol, portugais, allemand, anglais – qui elles, ont été étudiées en tant que langues parlées par des enquêtes de grande envergure avec l'appui des institutions de l'État.

Malgré une masse imposante d'ouvrages traitant du français parlé (parus entre 1961 et 1984[338]), on ne peut pas dire que ce pan de la linguistique soit aujourd'hui bien étudié. Blanche-Benveniste et Jeanjean (*op.cit.*:38-60) en expliquent les causes, dont la principale est l'intérêt pour « la communication sociale » qui cible les différentes fonctions du langage, les clivages sociaux, sans s'arrêter sur les questions purement linguistiques.

En sciences humaines, les chiffres seuls ne suffisent cependant pas pour tirer des conclusions : « Comme pour toutes les sciences humaines, la statistique ne fournit qu'un indice

[335] Productions Argotiques et Variations Interculturelles.

[336] Théorie Linguistique et Analyse de la Dynamique des Langages Humains.

[337] Lors de sa conférence à l'ENS de Lyon sur la variation, Gadet (2009) a souligné le caractère plus complexe de la variation en syntaxe que de celle en phonétique. La conférencière a également démontré l'inadéquation du terme « variation » par rapport à la syntaxe et au combat « perdu d'avance » pour le changer, vu la tradition qui s'était créée dans la phonétique d'appeler tout changement une « variation ».

[338] Période analysée dans l'étude citée de Benveniste et Jeanjean (1987).

d'interprétation de la réalité mais elle ne peut se substituer à l'interprétation et au choix » (Guilbert, 1972:39). On peut néanmoins faire des hypothèses pour expliquer des variations syntaxiques, lexicales ou autres, mettre en évidence des tendances, décrire les comportements sociolinguistiques des répondants, etc.

Durant cette dernière décennie, plusieurs recherches comparatives ont été effectuées, visant une analyse des similitudes et des disparités liées à une situation sociolinguistique des jeunes en France et dans d'autres pays d'Europe de l'Est. Les auteurs de ces études se sont fixé plusieurs objectifs dont la collecte des mots et des expressions argotiques dans les pays concernés. Pour n'en citer que quelques-unes, facilement accessibles sur Internet, on peut se référer à Sokolija (2002), Szabo (2004), Podhorna-Policka (2007). Elles traitent respectivement de l'argot en serbo-croate, en hongrois et en tchèque dans les milieux des jeunes, en le comparant à l'argot des jeunes Français. Les techniques utilisées pour ces trois recherches sont différentes – observation participante, questionnaire et entretien – et aboutissent chacune à la création d'un petit dictionnaire bilingue d'argot. La combinaison de plusieurs méthodes de recherche peut assurer, comme le remarque Podhorna-Policka (*op.cit.*:18), une approche complexe et permet de « proposer des hypothèses à un niveau psycho-social de la vie en collectif des jeunes et du choix lexical aussi bien qu'à un niveau purement statistico-lexical ». Cependant, dans le cas de la présente recherche, essentiellement lexicale, la méthodologie combinatoire est superflue puisque le côté psycho-social n'est pas concerné. La méthode d'enquête écrite, en revanche, correspond le mieux aux objectifs de ce travail : elle permet en effet d'interroger un grand nombre d'informateurs en peu de temps. C'est aussi la seule méthode qui permet un traitement statistique même entre deux langues puisque tous les informateurs répondent aux mêmes questions.

Dans la suite, j'adopterai les cinq critères de Goudaillier (2002a), indispensables pour toute description d'une étude argotique, afin de mener au mieux les enquêtes (personnes concernées, situations constatées, fonctions exercées, thématiques abordées et procédés utilisés), et j'expliquerai les applications que peuvent avoir les résultats d'une telle étude.

6.2. ELABORATION D'UN CORPUS

Selon les observations enregistrées au cours de l'analyse de quatre dictionnaires français unilingues[339] effectuée dans le cadre de mon DEA, les dictionnaires qui enregistrent le plus d'unités NS sont le *PR* et le *TLFi* (N. Shevchenko, 2003:72-73). Ce dernier, ayant plutôt un caractère diachronique dans son étiquetage des unités NS, ne sera pas retenu ici. En revanche, le *PR* se distingue par sa forte tendance à la « familiarisation » des unités populaires et argotiques,

[339] Voir la note 127.

à la lexicalisation des unités NS et à leur introduction dans sa nomenclature avant les autres[340]. C'est aussi l'un des rares dictionnaires qui osent traiter des tabous sexuels (*nichon, pucelage, putassier*) et des termes péjoratifs dénotant un groupe ethnique, national ou social (*amerloque, bicot, négro, curaillon*). Les mots tabous, bien que leur effectif soit assez faible, appartiennent pour la plupart au noyau commun des mots de haute fréquence, et donc, des éléments linguistiquement essentiels (Rey-Debove, 1971:108). D'autres dictionnaires font néanmoins souvent silence sur eux. C'est par conséquent le *PR*, qui a été sélectionné comme point de départ pour la présente étude. La version électronique du dictionnaire a facilité et accéléré le travail.

6.2.1. Analyse du *PR* sur CD-ROM (2001) et les deux premières extractions

Pour aboutir à un échantillon d'items maniable dans le cadre d'une thèse, trois extractions consécutives ont été effectuées. Lors de la première extraction, la *recherche par critères* sur le texte intégral du *PR* dans sa 2e version électronique (2001) a donné 7429 unités NS. Toutes ces unités contiendraient dans leurs articles des étiquettes de niveaux de langue : FAM, POP, ARG, VULG ou TRES FAM. Cependant, ce nombre ne correspond pas à l'effectif global des items NS figurant dans ce dictionnaire (Tableau 19). Souvent, des étiquettes utilisées comme critère de sélection ne reflètent pas les niveaux de langue attribués aux entrées mais plutôt les renvois analogiques ou les étymologies. Suite à une deuxième extraction faite après vérification manuelle de chaque unité sortie par le logiciel comme NS, il n'est resté que 5236 items, soit 70 % du nombre initial. Ainsi, l'apparition de 30 % de mots en plus dans l'extraction automatique est due aux limitations du logiciel.

Tableau 19 : Répartition des entrées NS dans le *PR* (2001) selon les étiquettes

Étiquette	Nombre d'unités sorties par le logiciel	Nombre réel d'unités marquées comme NS	Taux du registre[341]	Taux de bruit
POP	1239	247	4,72 %	80 %
ARG	527	294	5,61 %	44 %
TRES FAM	32	22	0,42 %	31 %
FAM	5509	4571	87,28 %	17 %
VULG	122	102	1,95 %	16 %

Comme on le voit dans le Tableau 19, le registre le plus répandu dans le *PR* est le registre familier. En revanche, le plus grand taux de bruit se trouve dans les étiquettes POP et ARG. La

[340] Rey-Debove (1971:80) note aussi la préférence que ce dictionnaire accorde aux mots familiers sur les mots thématiques.

[341] Le taux du registre correspond au pourcentage des mots d'un registre par rapport à tous les mots étiquetés comme NS dans le dictionnaire.

première correspond dans la plupart des cas aux indices étymologiques et marque les mots en provenance du latin populaire. La seconde marque des renvois et reflète parfois l'origine argotique de certaines unités familières ou standard. Les exemples cités illustrent ces observations.

– **Populaire**

Le résultat d'une recherche ayant comme critère de sélection l'étiquette POP est un nombre d'entrées contenant cette étiquette qui correspond à des indices différents :

- Etymologie populaire en provenance du latin vulgaire : « abattre » <= LAT POP *abattere* ; « nouvelle » <= LAT POP *novella*.
- Renvois à des unités du registre populaire : « gronder » => POP *crier après qqn*, *disputer* ; « peau » => POP *peau de balle*. Il est à signaler que souvent ces indications ne sont pas exactes car elles renvoient à des mots étiquetés FAM et non pas POP : « parents » => *cf.* POP *les vieux* (étiqueté FAM) ; « pauvreté » => FAM et POP *débine*, *dèche*, *mouise*, *panade* (dans leurs articles ils sont étiquetés, tous les quatre, FAM)[342].
- Syntaxe populaire, c'est-à-dire certaines fautes de français attribuées au langage populaire : VX ou POP *aller au notaire*, *au coiffeur* ; « bien » = POP *bien des choses à votre mari* ; « combien » = POP (FAUTIF) *combien qu'ils sont ?*
- Trait populaire d'une unité : *Jacquet* = diminutif populaire de « Jacques » ; *guette/guète* = peut-être prononciation populaire de « guêtre » ; *guigne* = variante populaire de *guignon*.
- Morphème « pop » faisant partie de certaines vedettes : « pop-corn », « pop-star », etc.
- Registre de langue, le seul qui nous intéresse ici : *arpion*, *paturon* = POP « pied » ; *flouze* = POP « argent ».

– **Argot**

Le taux assez élevé de bruit dans la recherche sur l'argot s'explique principalement par deux phénomènes :

- Etymologies argotiques des unités familières ou standard : « abasourdir »[343] <= de l'ARG *basourdir* 1628 « tuer » ; *amerloque* <= FAM, déform. ARG de « Américain » ; *as* <= FAM, déb. XX^{e} siècle ARG MILIT ; *baron* <= ARG puis FAM « protecteur », « complice ».
- Grand nombre de renvois à partir des unités standard vers des unités argotiques : « attaque » => ARG *braquage* ; « bataille » => ARG *baston*.

[342] Sur les problèmes de marques d'usage dans le *PR*, voir l'article de Corbin et Corbin (1980).

[343] L'absence d'étiquette de registre atteste le niveau standard de langue, le mot est par conséquent entre guillemets.

– **Très familier**

La situation de cette étiquette est la suivante :

- Elle est attribuée à des unités de bas niveau de langue : *bectance* = TRES FAM « nourriture » ; *viser* = TRES FAM « regarder ».
- Parfois elle sert à des renvois qui ne sont pas toujours exacts : *attrape-nigaud* => TRES FAM *attrape-couillon* ; « paresseux, euse » => TRES FAM *branleur*, *glandeur*, *tire-au-cul* (dans leurs articles ils sont marqués, tous les trois, comme FAM).

– **Familier**

Dans les données FAM, ce ne sont que des renvois vers des unités familières qui ont amplifié l'extraction. Les abréviations toujours étiquetées comme FAM ainsi que certains anglicismes s'y sont retrouvés aussi.

– **Vulgaire**

Le taux de bruit correspond tantôt aux origines du latin vulgaire tantôt aux renvois analogiques : « amoureux » <= LAT VULG *amorosus* ; « enfant » => VULG *engrosser* ; « enceinte » => VULG *engrosser*.

6.2.2. Troisième extraction et création d'une base de données

Pour la troisième et dernière extraction, une sélection d'environ 1000 unités, nombre jugé maniable dans le cadre d'une thèse, a été effectuée. Pour ce faire, un mot sur cinq a été retiré de la deuxième liste de 5236 unités, et 1047 unités ont ainsi composé un corpus de travail. Ces unités ont été classées dans une base de données ACCESS de Microsoft. Chaque article sélectionné a été détaillé en dix catégories : *mot-vedette, catégorie grammaticale, définition standard, étiquette de la définition NS* ou *étiquette générale, définition NS, étiquette de l'exemple* (si différente de l'étiquette générale), *exemple* (parfois, il correspond à une *locution figée*), *signification de l'exemple, extension de l'exemple* (ce sont d'autres exemples ou des exemples illustrant des locutions figées) et *citation*. L'utilisation d'une base de données facilite la navigation à l'intérieur du corpus, permet de faire ressortir toute information et d'effectuer toutes sortes de croisements de données. Cette organisation des éléments m'a particulièrement aidée à établir la microstructure de mon dictionnaire expliquée dans le Chapitre 7.

L'étape suivante fut la traduction en ukrainien NS de toutes ces unités. Pour presque 300 des premières entrées, j'ai donné des équivalents NS avec l'indication de leurs sources lexicographiques. Cette vérification a été utile pour établir l'état des lieux de la lexicographie du

NS en ukrainien et pour justifier la nécessité de la recherche sur le terrain. S'il était possible de trouver tous les équivalents NS dans les dictionnaires ukrainiens, l'enquête ukrainienne aurait pour seul objectif la vérification de l'exactitude de l'étiquetage d'un ou de plusieurs dictionnaires par rapport aux témoignages du terrain. Or, les objectifs de l'enquête ukrainienne sont plus vastes :

- trouver des équivalents ukrainiens des mots et expressions français sans passer par le jugement subjectif du lexicographe sur le registre de chaque unité, c'est-à-dire avoir le témoignage des locuteurs natifs sur les registres des unités NS ;
- compléter le vocabulaire NS puisé dans les dictionnaires ukrainiens généraux et spécialisés sur le NS par des témoignages de terrain ;
- comparer ces témoignages avec le vocabulaire NS des dictionnaires généraux et spécialisés.

Dans cette nouvelle liste de 1047 articles du *PR*, certaines unités signalées comme *vieillies* par des locuteurs natifs pendant les entretiens semi-directifs[344] ont été supprimées. Les homonymes qui n'ont pas été retenus par la sélection aléatoire ont été rajoutés. Il en résulte une liste finale comportant 1040 entrées et 2175 items. Ce sont ces mots et expressions qui ont constitué le questionnaire français et qui ont servi de base pour le questionnaire ukrainien et par la suite, pour un échantillon du dictionnaire bilingue du lexique NS français-ukrainien.

6.3. FORME DE L'ENQUETE

Pour une analyse statistique, les questions fermées sont plus faciles à traiter et à interpréter, car les questions ouvertes produisent des réponses variées et entraînent par la suite des difficultés de traitement et de classification. Cependant, les questions ouvertes peuvent être utilisées par des sociolinguistes lorsque l'analyse statistique des données ne fait pas partie des objectifs, dans des enquêtes d'observation ou dans des études lexicales ce qui est le cas de la présente enquête. Ainsi, le questionnaire français ne comporte que des questions fermées, et le questionnaire ukrainien est composé principalement de questions ouvertes, sauf pour la section identitaire : âge, sexe, niveau d'études et profession du sujet.

La forme de l'enquête influence beaucoup les réponses : questionnaire, interview ou observation participante ne vont pas aboutir aux mêmes résultats.

[344] « Ce type d'entretien permet de compléter les résultats obtenus par un sondage quantitatif en apportant une richesse et une précision plus grandes dans les informations recueillies, grâce notamment à la puissance évocatrice des citations et aux possibilités de relance et d'interaction dans la communication entre interviewé et intervieweur » (WIKI).

– *L'interview* a été rejetée dès le départ pour deux raisons principales. D'abord, c'est une forme d'enquête absolument intenable pour un tel volume de données. Ensuite, à cause de la nature même de l'interview : la présence de l'intervieweur, perçu par des sujets comme détenteur de la légitimité, comporte un enjeu social et modifie les conditions de l'observation en rapprochant la production de la norme. Toutes mes enquêtes ont donc été réalisées sans la présence de l'intervieweur afin d'éviter le sentiment d'*insécurité linguistique* parfaitement décrit par Labov (1976) et l'*hypercorrection* qui en découle. Gadet (1997:15) parle de deux traditions, française et américaine, qui recouvrent deux sens d'*hypercorrection*. Dans la tradition française, la notion d'hypercorrection recouvre « une réalisation grammaticale fautive due à l'application excessive d'une règle imparfaitement maîtrisée » (*si vous laissez r un message, je vous rappellerai dès mon retour*). Dans la tradition américaine, l'hypercorrection résulte d'une « attitude sociale liée à la connaissance des jugements sociaux sur les formes, et spécialement sur les formes de prestige » (*ibid*.). Or, un locuteur manifeste un état d'« insécurité linguistique » en portant un jugement dépréciatif sur sa propre production familière. Dans l'exemple cité, le locuteur connaît l'effet valorisant de la liaison, mais ne la maîtrise pas dans le discours.
– *L'observation participante*[345], impossible à réaliser individuellement dans la durée d'un doctorat, a été également exclue. D'autant plus que les objectifs de cette étude ne portent pas sur les attitudes et les comportements des personnes questionnées mais sur leur jugement des unités NS pour le français et la collecte des unités NS pour l'ukrainien.
– *Les enquêtes écrites* permettent de rassembler un grand nombre de données (par rapport au nombre de termes NS et au nombre d'enquêtés) en peu de temps. Elles sont quantifiables et permettent d'établir les covariations. *L'enquête par questionnaire* s'est donc avérée la seule méthode accessible et réalisable dans ces conditions. Il est connu que l'autoévaluation des connaissances du répondant est souvent surestimée (Altynbekova, 2006:325), mais c'est un des rares inconvénients des enquêtes par questionnaire. Les avantages sont en revanche beaucoup plus nombreux : autonomie du répondant ; gain de temps pour le chercheur tant au moment de l'enquête que lors du traitement, surtout dans le cas des questionnaires électroniques ; absence d'intervieweur et par conséquent de l'insécurité linguistique mentionnée plus haut.

[345] Cette méthode consiste à « étudier une société en partageant son mode de vie, en se faisant accepter par ses membres et en participant aux activités des groupes et à leurs enjeux » (WIKI).

6.4. QUESTIONNAIRE FRANÇAIS

L'objectif de l'enquête française étant le rassemblement des témoignages de Français sur l'étiquetage des unités NS de l'échantillon, il fallait choisir une ou plusieurs étiquettes pour chaque item du questionnaire. Afin d'éviter toute ambiguïté dans la compréhension des termes par les enquêtés, la terminologie des niveaux de langue a été expliquée au début dans la *notice sur le questionnaire* (voir Annexe 3). Les définitions des registres ont été rédigées à partir des lectures et des réflexions théoriques exposées dans les chapitres précédents. Pour étiqueter les unités du questionnaire, les marques suivantes ont été utilisées :

> NTR – neutre, le mot appartient à la norme de la langue, peut être employé devant tout auditoire, dans tout contexte, même au travail, avec des personnes âgées et/ou des personnes du sexe opposé.
>
> FAM – familier, le mot peut être employé en tous milieux dans la conversation courante, et même à l'écrit, mais on l'évite dans les relations avec les supérieurs, les relations officielles et les ouvrages qui se veulent sérieux.
>
> GR/VULG – grossier/vulgaire, mot que vous employez peut-être avec des amis très proches mais que vous percevez comme grossier ; vous ne l'emploieriez pas devant des inconnus, des personnes plus âgées ou des personnes du sexe opposé.
>
> ARG – argot, mot employé pour s'identifier à un groupe social, parfois pour ne pas être compris par des non-initiés, ex. : argot des banlieues, argot des prisonniers. Peut être employé par effet de style ou pour créer une complicité.
>
> AUTRE – le mot n'entre dans aucune des catégories ci-dessus. Vous pourriez lui attribuer une étiquette différente de celles qui ont été proposées. Si vous avez une meilleure étiquette à proposer, veuillez l'inscrire.
>
> INC – mot inconnu de vous ou dont le sens non-standard en question vous est inconnu.

L'étiquette POP n'y figure pas, étant devenue inadaptée en français d'aujourd'hui (N. Shevchenko, 2006:580).

En revanche, il y a une case AUTRE qui permet au locuteur de proposer sa propre étiquette pour une phrase, un mot ou un sens d'un mot. Dans cette case ou parfois à côté du mot directement, des répondants ont mis leurs marques ou leurs commentaires :

- « Péjoratif » : *avocaillon* ; *baragouiner le français.*
- « Connotation négative » : *gaulois*[346] ; *bicot*[347].
- « Injurieux » : *pedzouille* ; *vieille sorcière.*

[346] Un répondant a souligné le caractère « extrême-droite » de ce mot.

[347] Ce mot figure dans le *PR* avec deux sens : « petit chevreau » (FAM VIEILLI) et « indigène d'Afrique du Nord » (FAM VIEILLI et PEJ, INJURE RACISTE). Afin d'éviter des injures racistes dans mon questionnaire, je n'y ai gardé que le premier sens. Plusieurs sujets m'ont tout de même signalé le deuxième sens en ignorant le premier.

- « Insulte » : *un bronzé* ; *pauvre con* ; *sale con* ; *un trou du cul* ; *fils de garce, de pute* ; *va te faire foutre*.
- « Juron » : *bordel de merde* ; *bordel de Dieu*.
- « Incorrect/faute grossière de français/très familier/barbarisme » signalent souvent des unités marquées POP ou FAM dans le *PR* : *elles sont partisantes d'accepter* ; *aller au pain* ; *alors, qu'il me dit* ; *donne-moi-z-en, fais-y-moi penser* ; *fermer l'eau, l'électricité* ; le même type de commentaire : « impression que la personne qui l'utilise est illettrée » pour *dégoûtation*.
- « Pléonasme » : *regardez voir* ; *c'est la vérité vraie*.
- « Dépassé ou vieilli/vieux » : *faire la bamboula* ; *être bique et bouc* ; *il a bougrement de la chance*.
- « Archaïque » : *couchailler.*
- « Mot d'enfants/langage enfantin/bébé » : *un gros patapouf* ; *quéquette* ; *zizi* ; *néné* ; *tonton.* L'utilité de cette marque est justifiable même si aucun mot de mon échantillon n'a majoritairement été étiqueté ainsi. En revanche, ce sont toujours des mots du registre familier avec un emploi réservé aux jeunes enfants ou usités par les parents envers les enfants. Cette marque est donc régulièrement accompagnée de FAM dans le *PR* et dans les réponses du questionnaire.
- « Vocabulaire/argot étudiant » : *amphi* ; *antisèche* ; *caïman* ; *capésien* ; *poser une colle*.
- « Argot militaire » : *aspi* ; *bleusaille* ; *il est passé cabot.*
- Variantes d'orthographe : *coquetier => cocotier.*
- Synonymes : *barbifiant => barbant* ; *bouchonner* dans le sens « être aux petits soins avec qqn » *=> bichonner* ; *faire du mur => faire le mur*[348] ; *quel enflé => quelle enflure*.
- « Abréviation » : *accro* ; *il fait de la provoc* ; *petit-déj'* ; *ophtalmo.*
- « Créole de la Réunion/français blanc » : *zoreille.*

Cependant, sur 2175 items, il n'y a aucun mot qui soit majoritairement marqué par une des ces étiquettes ou avec les mêmes commentaires. La taille du questionnaire a probablement découragé certains de donner plus de détails. Quelques personnes ont tout de même pris le temps d'expliquer leur propre vision des registres de langue – ce qui prouve une fois de plus le

[348] Les deux expressions existent dans le *PR* mais elles n'ont pas la même signification : *faire du mur* (FAM) = « s'entraîner au tennis en jouant contre un mur » ; alors que *faire le mur* = « sortir sans permission de la caserne ou d'un lieu où l'on est enfermé » ; « former une défense compacte lors d'un coup franc, aux jeux de ballon » ou encore « passer par-dessus pour sortir », les trois significations ne sont pas étiquetées dans le *PR* et sont donc neutres.

caractère très subjectif de l'étiquetage et la nécessité d'une homogénéisation terminologique – ou de compléter le questionnaire par d'autres expressions qui leur sont venues spontanément à l'esprit. Souvent ces expressions figurent aussi dans le *PR* mais la sélection initiale d'un item sur cinq les a éliminées de mon échantillon.

Il a été demandé dans la notice du questionnaire de ne pas solliciter d'autres locuteurs ainsi que de ne pas consulter les dictionnaires. Ce sont surtout les connaissances et une évaluation personnelles qui comptaient pour les deux enquêtes.

Lors de la distribution des questionnaires en France, j'ai pu constater un curieux phénomène. Pour décrire brièvement l'objet de ma recherche, je présentais mon questionnaire comme portant sur l'argot. Mon étonnement était très fort quand les sujets me répondaient qu'ils n'utilisaient pas ce genre de vocabulaire. Les exemples comme *boulot*, *déconner*, *mec*, etc. les faisaient changer d'avis et ils reconnaissaient aussitôt utiliser ou entendre dans leur entourage ce vocabulaire quotidiennement. On trouve une des explications de cette conduite chez François-Geiger (1968:625) : parler argot équivaut pour beaucoup à « adopter le parler des basses classes, se déclasser. Il s'ensuit que la notion d'argot commun, en dépit des faits, a peine à se dégager, en France, des stratifications sociales ». Une autre explication réside dans les différentes définitions données au terme « argot » : pour certains cela reste toujours le langage d'un milieu fermé, le langage des voyous.

6.4.1. Population et déroulement de l'enquête française

L'objectif de mes enquêtes n'étant pas l'étude sociodémographique de la population en France ni en Ukraine, les critères sociaux n'ont donc pas été pris en compte et les enquêtes ont été majoritairement menées dans le milieu universitaire. Le critère de faisabilité a également joué un rôle, ainsi que les particularités du milieu étudiant souvent mentionnées par les linguistes (Zaliznjak & Masenko, 2001 ; Altynbekova, 2006 ; Colin, 2007). Il serait néanmoins nécessaire d'introduire d'autres milieux professionnels pour une éventuelle enquête identique à celle-ci au niveau national.

Il est impératif de choisir le milieu des jeunes pour les études sur le NS. En effet, nous ciblons avec cette catégorie la population de demain, anticipant par conséquent le développement de la langue et de son vocabulaire en particulier. Ensuite, le cadre universitaire nous permet d'inclure presque tous les milieux sociaux : tant en France où l'enseignement supérieur est accessible à tous, qu'en Ukraine, où il est devenu presque indispensable d'avoir un diplôme universitaire pour commencer sa vie professionnelle ou/et avancer dans sa carrière. Enfin, c'est

un public relativement accessible et facile à encadrer, et le retour des questionnaires est plus élevé que dans un milieu professionnel.

Tableau 20 : Variables sociales (âge, sexe et niveau d'études) des répondants français

Sujet Homme	Âge	Niveau d'étude	Profession actuelle
1	68	BAC+5	retraité
2	63	BAC+5	retraité
3	60	BAC+6	chirurgien dentiste
4	57,5	BAC+2	ingénieur service client
5	39	BEP	employé administratif
6	36	BAC+8	kinésithérapeute
7	35	BAC+2	électricien
8	32	BAC+8	enseignant
9	31	BAC+5	traducteur
10	25	BAC+2	infographiste
11	21	BAC+3	étudiant
12	20	BAC+4	étudiant
Moyenne d'âge = 40,65 ans			

Sujet Femme	Âge	Niveau d'étude	Profession actuelle
1	84	CEP[349]	retraitée
2	78	BAC	retraitée
3	72	BAC+5	retraitée
4	59	BAC+5	enseignante
5	58	BAC+3	enseignante
6	57	BAC+5	bibliothécaire
7	56	BAC+6	sans profession
8	48	DEUG	professeur de mathématiques et arts plastiques au collège
9	30	BAC	technicienne hotline
10	28	BAC+8	enseignante
11	23	BAC+4	étudiante
12	23	BAC+4	étudiante
13	23	BAC+3	étudiante
14	22	BAC+3	étudiante
15	21	BAC+4	étudiante
16	21	BAC+3	étudiante
17	21	BAC+3	étudiante
18	20	BAC+3	étudiante
19	20	BAC+3	étudiante
Moyenne d'âge = 40,21 ans			

L'enquête française a été menée principalement à Lyon et son agglomération. Elle a duré environ un an depuis la distribution du premier questionnaire en juillet 2005 jusqu'à la récupération du dernier en mai 2006. Durant cette année, tout en distribuant les nouveaux questionnaires, j'ai effectué le dépouillement de ceux qui avaient déjà été rendus. Au final, 31 personnes dont 12 Hommes de 20 à 68 ans et 19 Femmes de 20 à 84 ans ont rempli le questionnaire (Tableau 20).

Dans une étude lexicale, on peut distinguer trois tranches d'âge déterminant l'emploi du lexique NS entre autres :

- 17-34 ans : étudiants. Dans les tableaux de l'INSEE, l'âge d'étudiant est plafonné à 30 ans. Mes enquêtes ont eu lieu principalement dans un milieu universitaire ce qui

[349] CEP = Certificat d'études professionnelles = diplôme d'État de niveau 5.

m’entraîne à repousser cette limite à 34 ans pour les doctorants et les jeunes chercheurs ;

- 35-59 ans : salariés ;
- au delà de 60 ans : retraités.

La moyenne d’âge de mes répondants est de 40 ans. Cependant, 5 personnes sur 12 chez les Hommes et 11 personnes sur 19 chez les Femmes, c’est-à-dire 52 % au total sont dans la première tranche d’âge (20-34 ans), à ne pas écarter dans une étude lexicale sur le NS.

Je n’ai pas eu de perte car les répondants étaient tous des amis, des amis d’amis, des connaissances. Il est pourtant arrivé aux répondants d’avoir parfois manqué des cases par inadvertance : cela n’a pas beaucoup influencé les résultats puisque c’était la majorité des réponses qui déterminait l’étiquette finale pour chaque unité du questionnaire français.

6.4.2. Traitements des données et résultats

L’analyse des résultats de l’enquête française porte sur trois axes :

- la comparaison des témoignages du terrain avec l’étiquetage du *PR* ;
- les observations sur l’usage du lexique NS par différentes catégories de la population française ;
- la construction du questionnaire ukrainien à partir de ces résultats.

Les données du questionnaire français ont été traitées avec un tableur de la suite bureautique *Open Office*. Suivant l’axe de l’analyse, les façons de traiter les données n’étaient pas les mêmes.

- **Comparaison avec l’étiquetage du *PR***

Il fallait d’une part comparer les catégorisations des locuteurs natifs avec celles proposées par le *PR*. Pour ce faire, une seule étiquette commune à la majorité des répondants fut prise en compte. Les mots pour lesquels les voix se sont divisées entre deux ou plus rarement trois étiquettes ont gardé toutes ces étiquettes qui ensuite ont été comparées avec les étiquettes du *PR*. Les répartitions selon les registres sont exposées dans le Tableau 21.

D’autre part, il y avait la conception du questionnaire ukrainien dans lequel je voulais garder le maximum des mots et expressions du *PR* pour qu’ils reçoivent tous par la suite les équivalents NS en ukrainien. Les règles appliquées ont été alors moins restrictives et seront exposées plus bas.

Les niveaux de langue sont souvent étiquetés de plusieurs façons différentes dans le *PR* : FAM et POP ; FAM ou POP ; FAM, POP, etc. Une homogénéisation de ces données a été nécessaire,

de même pour la présentation des étiquettes multiples : FAM/POP/VULG (une barre oblique dans mes tableaux). Cela m'a permis de faire la comparaison avec les étiquettes attribuées par les locuteurs qui, eux, n'ont jamais fait ce type de distinction entre les étiquettes, laquelle distinction n'est d'ailleurs nullement expliquée par les auteurs du *PR*.

Tableau 21 : Comparaison des étiquettes du *PR* (2001) avec celles attribuées par les locuteurs français

PR	**Locuteurs natifs**	**Nombre de mots**
ARG	ARG	23
ARG	ARG/INCONNU	1
ARG	FAM	18
ARG	INCONNU	20
ARG	NEUTRE	3
ARG	NEUTRE/FAM	1
ARG	VULG	3
ARG VIEILLI	INCONNU	1
FAM	ARG	26
FAM	ARG/VULG	1
FAM	FAM	1172
FAM	FAM/ARG	8
FAM	FAM/INCONNU	5
FAM	FAM/VULG	4
FAM	INCONNU	165
FAM	NEUTRE	372
FAM	NEUTRE/FAM	36
FAM	NEUTRE/FAM/ARG	1
FAM	NEUTRE/INCONNU	4
FAM	VULG	120
FAM	VULG/INCONNU	1
FAM VIEILLI	ARG	1
FAM VIEILLI	FAM	9
FAM VIEILLI	FAM/INCONNU	1
FAM VIEILLI	INCONNU	11
FAM VIEILLI	NEUTRE	3
FAM/ARG	ARG	3
FAM/ARG	ARG/INCONNU	1
FAM/ARG	ARG/VULG	1
FAM/ARG	FAM	10
FAM/ARG	FAM/ARG	2

PR	**Locuteurs natifs**	**Nombre de mots**
FAM/ARG	INCONNU	2
FAM/ARG	VULG	1
FAM/POP	FAM	4
FAM/POP	INCONNU	2
FAM/POP	NEUTRE	2
FAM/POP	VULG	1
FAM/POP/VULG	VULG	1
FAM/VULG	FAM	3
FAM/VULG	VULG	31
JURON	VULG	1
NEUTRE/FAM	FAM	1
NEUTRE/FAM	NEUTRE	1
POP	ARG	2
POP	FAM	24
POP	FAM/ARG	1
POP	FAM/INCONNU	1
POP	INCONNU	11
POP	NEUTRE	10
POP	NEUTRE/FAM	1
POP	VULG	2
POP VX	INCONNU	2
POP VX	VULG	1
TRES FAM	VULG	2
TRIVIAL	VULG	3
TRIVIAL VIEILLI	VULG	1
VULG	FAM	2
VULG	VULG	34
VULG VIEILLI	VULG	1
Total des étiquettes communes aux deux sources : 1231 items soit 56,6 % Total des étiquettes non communes aux deux sources : 944 items soit 43,4 %		

L'ordre des lignes dans le tableau est alphabétique.

Comme le montre le Tableau 21, sur 2175 mots et expressions du questionnaire, l'étiquetage du *PR* est conforme aux témoignages des sujets seulement dans la moitié des cas (56,6 %)[350], le reste des étiquettes (43,4 %) étant en désaccord avec les attestations du terrain.

[350] En grisé dans le Tableau 21.

Ainsi, le décalage entre le dictionnaire et les réponses des sujets manifeste tantôt le retard du *PR* par rapport à l'évolution de la langue, tantôt son anticipation.

– RETARD. Ainsi, 372 items signalés comme NEUTRE par des locuteurs sont encore étiquetés FAM dans le dictionnaire : *accuser*[351] *le coup ; il adore la musique ; soyez sage.* 36 autres unités familières étiquetées par les sujets comme NEUTRE/FAM[352] illustrent justement ce passage : *un vieux soixante-huitard ; un tas de gens.* Les 18 items argotiques devenus familiers restent toujours marqués ARG dans le dictionnaire : *braquer une banque ; avoir une bulle en maths.*

– ANTICIPATION. En revanche, 120 et 31 items toujours vulgaires pour la plupart des sujets sont déjà étiquetés dans le *PR* comme FAM (*tas de salauds ; toutes les salopes*) ou FAM/VULG (*dégueule ; tantouze*) respectivement.

– ETIQUETTE POP. Les items POP dans le dictionnaire sont régulièrement perçus comme familiers ou neutres par les sujets, ou bien ils leur sont inconnus. Ainsi, sur 64 mots POP, plus d'un tiers sont FAM (*il est rincé* [au jeu] ; *c'est la totale*) ; un mot sur six est NEUTRE (*petit salé ; je vous la souhaite bonne et heureuse*) ou INCONNU (*paturon* [« pied »] *; être dans la mistoufle* [« misère »]).

– JURONS et INJURES. Deux expressions de la même entrée dans le *PR* sont étiquetées JURON : *bordel de merde ; bordel de Dieu.* Elles sont perçues toutes les deux comme grossières par des sujets. Il y a eu aussi quelques mots marqués comme INJURE par le *PR* et accompagnés toujours d'autres étiquettes[353] : FAM, POP ou VULG : *espèce d'abruti ; va te faire voir (chez les Grecs) ; un trou du cul ; quel cul ; ce qu'il est cul ; un peu cul ; va donc, eh, pouffiasse ; une grosse pouffiasse ; va te faire cuire un œuf.* Ces expressions sont quasiment toutes grossières pour les locuteurs, sauf la dernière marquée comme FAM.

– MOTS TRIVIAUX. Les unités étiquetées comme TRIVIAL ou TRES FAM sont VULG dans le questionnaire : *va te faire foutre ; enculage de mouches.* On pourrait donc se passer de ces étiquettes, synonymes de VULG, dans le dictionnaire.

– MOTS VIEILLIS. Les états de langue sur l'axe du temps ne sont pas le sujet de cette thèse. Cependant, nous ne pouvons pas laisser sans commentaires les étiquettes VIEILLI ou VX qui

[351] Ici et partout dans les exemples, les mots soulignés dans les expressions et les phrases sont des mots-vedettes dans le *PR* et dans mon dictionnaire français-ukrainien. Les signes de ponctuation de la fin des phrases ainsi que les majuscules en début des phrases sont supprimés afin d'homogénéiser la présentation des exemples.

[352] Cet ordre correspond à l'ordre appliqué dans le questionnaire, alors que dans l'exemple, il s'agit du passage du niveau familier vers le standard, neutre.

[353] Ces unités sont répertoriées dans mon tableau sous ces étiquettes.

accompagnent parfois les marques de niveau : FAM VIEILLI, POP VX, etc. Les mots inconnus des locuteurs de mon échantillon, étant des mots étiquetés FAM ou POP dans le *PR*, sont probablement vieillis, disparus de l'usage, ou bien des mots d'argot que les sujets ne connaissent pas. Il est curieux qu'aucun mot vulgaire du dictionnaire ne soit inconnu des locuteurs. Josette Rey-Debove, en décrivant une coupe synchronique dans une langue, l'appelle une « synchronie pratique » et la lie aux relations de l'individu et de sa langue dans le cours d'une vie humaine :

> Si l'on admet l'âge de 15 ans pour l'usage maîtrisé de la langue et qu'on fixe à 75 ans environ la limite de cet usage, toute période qui n'excède pas 60 ans sera une *synchronie pratique*. Cette période maximum correspond au volume minimum d'*échanges réels* des locuteurs contemporains dont les âges se situent entre ces deux limites. Au-delà de 60 ans apparaissent des mots qui ne sont plus les instruments d'échanges réels, et qui au mieux, s'ils sont connus des plus jeunes, ne le sont que par voie livresque (Rey-Debove, 1971:95).

Une synchronie pure correspond ainsi à 60 ans d'histoire de la langue. Or, un « mot vieilli » est un mot appartenant au vocabulaire passif, un mot toujours compris qui n'est plus guère employé. Ce sont ces mots et non les néologismes qui sont traditionnellement étiquetés par les lexicographes, puisque leur propos est de décrire le dernier état de la langue. Ainsi, les mots qui sont déjà marqués VIEILLI ou VX dans le *PR* et qui en plus sont inconnus des locuteurs doivent être enlevés du dictionnaire général : *barbifiant* ; *bancroche* ; *être bique et bouc* ; *se monter la bobuche* ; *boulot* (« nourriture ») ; *bourre* (« policier »), etc. Ils sont 14 dans mon échantillon. D'autres mots inconnus sont principalement démodés et devraient aussi être exclus du dictionnaire. Ils ne sont d'ailleurs pas passés dans le questionnaire ukrainien.

– **Usage du lexique NS par différentes catégories des informants**

Pour cette analyse, les règles de déduction d'une ou des étiquettes dominantes ont été les mêmes que pour la comparaison avec le *PR*. Compte tenu des objectifs de l'enquête et de la petite taille de l'échantillon (31 personnes), le seul critère possible de comparaison reste la catégorie du sexe, le niveau d'études étant très homogène – presque tous les sujets ont fait des études supérieures – et l'âge des répondants étant au contraire très éparpillé (voir le Tableau 20).

Sur 2175 items NS selon le *PR*, les Hommes et les Femmes sont presque unanimes sur le nombre des unités FAM et celui des unités qu'ils jugent standard ou neutres : 1156 items FAM (53 % des mots) pour les Hommes et 1173 items FAM (54 % des mots) pour les Femmes ; 430 mots sont neutres pour les Hommes et 372 le sont pour les Femmes (Tableau 22).

Tableau 22 : Répartition des étiquettes du questionnaire entre Hommes et Femmes

Étiquette	Nombre d'unités du registre chez les Hommes	Nombre d'unités du registre chez les Femmes
FAM	1156 = 53 %	1173 = 54 %
NEUTRE	430 = 20 %	372 = 17 %
INCONNU	137 = 6 %	238 = 11 %
ARG	131 = 6 %	47 = 2 %
VULG	130 = 6 %	250 = 12 %
AUTRES (2 ou 3 étiquettes)	191 = 9 %	95 = 4 %

Il est à noter que les mots étiquetés d'une façon donnée par les Femmes ne sont pas toujours les mêmes pour les Hommes. Deux tiers des mots (1454 unités) du questionnaire sont pourtant étiquetés de la même façon par les deux sexes. Le Tableau 23 chiffre ces similitudes.

Tableau 23 : Nombre d'items étiquetés identiquement par les deux sexes

Étiquette(s)	Nombre d'items
FAM	898
NEUTRE	278
INCONNU	126
VULG	117
ARG	27
FAM/NEUTRE	7
FAM/INCONNU	1
Total	1454

Une double étiquette témoigne d'une division de la majorité des voix entre deux ou trois étiquettes pour le même item, c'est-à-dire une prédominance égale de deux ou rarement trois étiquettes par rapport aux autres (ex. : NEUTRE = 13, FAM = 13, ARGOT = 3, INCONNU = 2). Ainsi, dans le Tableau 23, la majorité des voix, Femmes et Hommes confondus, se sont partagées entre FAM et NEUTRE pour sept unités, et entre FAM et INCONNU pour une unité.

Les résultats de cette enquête confirment l'image générale que nous avons du langage des hommes, habituellement plus riche en vocabulaire grossier. Ainsi, les Femmes ont majoritairement marqué comme VULG deux fois plus d'items que les Hommes : 12 % contre 6 % (Tableau 22). Cette observation a été vérifiée par un test statistique de comparaison des fréquences de deux groupes (ici Hommes et Femmes) dans le cas de données « appariées » (ces deux groupes jouent le rôle d'une « paire d'individus » qui qualifient chacun les mêmes mots en FAM ou NON FAM, par exemple).

Selon ce test, la différence Hommes – Femmes est significative (au seuil de 5 %) pour les fréquences de mots étiquetés NEUTRE, INCONNU, VULG et ARG, mais elle ne l'est pas pour les fréquences de FAM (voir le détail des calculs statistiques dans l'Annexe 5).

Tableau 24 : Unités du questionnaire ayant reçu deux étiquettes chez les deux sexes

Unités[354] NS à étiquetter	Étiquettes des Hommes	Étiquettes des Femmes
Des enfants brise-fer.	NEUTRE/FAM	NEUTRE/INCONNU
Donner la pièce au guide.	NEUTRE/FAM	NEUTRE/FAM
Cette pièce est un étouffoir.	NEUTRE/FAM	FAM/INCONNU
Nez en pied de marmite.	FAM/INCONNU	FAM/INCONNU
Ça va coûter un maximum.	NEUTRE/FAM	NEUTRE/FAM
J'y comprends que nib, nib de nib. Bon à nib.	ARG/INCONNU	FAM/INCONNU
Elles sont partisantes d'accepter.	NEUTRE/FAM	NEUTRE/FAM
Poêle à frire (appareil de détection d'objets métalliques, de mines).	FAM/ARG	NEUTRE/FAM
Cela m'a coûté deux cents francs et des poussières.	NEUTRE/FAM	NEUTRE/FAM
Faire les quatre volontés de qqn. Faire ses quatre (cents) volontés.	NEUTRE/FAM	NEUTRE/FAM
On prend les mêmes et on recommence !	NEUTRE/FAM	NEUTRE/FAM
Renquiller.	FAM/ARG	FAM/INCONNU
Resucée (reprise, répétition d'un sujet déjà traité).	NEUTRE/FAM	FAM/INCONNU
Un tas de gens.	NEUTRE/FAM	NEUTRE/FAM

Quand la majorité les Hommes sont partagés entre FAM et VULG, les Femmes sont majoritairement pour VULG. Ex. : *mettre, foutre le bordel quelque part* ; *bouffer du curé* ; *avoir le feu au cul* ; *il ne se prend pas pour de la merde* ; *se taper qqn*, etc. Et inversement, quand les Femmes se partagent entre FAM et VULG, les Hommes sont majoritairement pour FAM. Ex. : *je m'assois dessus* ; *tout foutre en l'air* ; *bande de pourris !* Il est curieux que les Femmes marquent comme GROS/VULG non seulement les mots et expressions relatifs aux tabous sexuels mais aussi aux tabous religieux : *sacré nom de Dieu* ; *sacré bon Dieu* ; *sacré nom.* Les Femmes paraissent plus unanimes que les Hommes dans leur jugement du NS : seulement 4 % des items ont reçu une double ou une triple étiquette chez les Femmes contre 9 % chez les Hommes[355]. Les avis partagés concernent rarement les mêmes mots chez les deux sexes et aboutissent encore moins aux mêmes étiquettes : sur 2175 unités, seulement 14 ont reçu une double étiquette de la part des Hommes et de la part des Femmes en même temps ; 7 étiquettes (en grisé dans le Tableau 24) sur ces 14 sont identiques, toutes reflétant un doute entre le standard et le familier.

[354] Les phrases sont placées dans l'ordre alphabétique des mots soulignés qui sont, rappelons-le, des mots-vedettes dans le *PR* et dans ma nomenclature.

[355] Les avis des Hommes se sont même divisés en quatre entre NEUTRE, FAM, ARG et INCONNU pour le mot *métallo*.

On peut déduire également de ces données que les Hommes connaissent trois fois plus de mots d'argot que les Femmes. Les unités argotiques pour les Hommes sont souvent marquées comme FAM, VULG ou INCONNU par les Femmes : *laisse béton* (FAM) ; *des ripous* (FAM) ; *tapiner* « racoler » (VULG) ; *cogner* « sentir mauvais » (VULG/INCONNU) ; *surin* (INCONNU) ; *rousse* « police » (INCONNU). Il y a ainsi presque deux fois plus de mots du questionnaire qui sont inconnus des Femmes : 11 % contre 6 % chez les Hommes (Tableau 22 et Annexe 5).

6.5. QUESTIONNAIRES UKRAINIENS

À l'issue de l'enquête française, chaque unité de l'échantillon s'est vu attribuer une étiquette ou deux, voire trois, selon que les opinions des sujets étaient divisées ou non.

Les règles appliquées pour la composition du questionnaire ukrainien ont été moins restrictives que celles appliquées dans la comparaison avec le *PR* exposée plus haut. Ainsi, les mots marqués comme NEUTRE ou INCONNU et en même temps comme FAM dans le questionnaire français, avec le même score ou avec une différence d'un ou deux points ont été inclus dans le questionnaire ukrainien. Par exemple, le mot *moukère* étiqueté comme FAM (9 voix) et INCONNU (9 voix), fut retenu pour la suite ; la phrase *de cette fenêtre, on <u>plonge</u> chez les voisins* étiquetée NEUTRE (14 voix) et FAM (15 voix), fut également gardée dans le questionnaire ukrainien. Une unité du questionnaire qui avait reçu deux étiquettes de la part des locuteurs français sans écart ou avec un écart de deux points maximum entre elles, gardait aussi ces deux étiquettes qui apparaissaient en conséquence toutes les deux dans le questionnaire ukrainien. Exemples :

- *quéquette* = FAM (13 voix) et VULG (12 voix) en français => en ukrainien, ГРУБЕ РОЗМОВНЕ /hrube rozmovne/ (dans la comparaison avec le *PR*, seule l'étiquette FAM a été prise en compte) ;
- *il <u>se came</u> à l'héroïne* = FAM (11 voix) et ARG (12 voix) en français => en ukrainien, ЖАРҐОНІЗОВАНА РОЗМОВНА МОВА /žargonizovana rozmovna mova/ (dans la comparaison avec le *PR*, seule l'étiquette ARG a été prise en compte) ;
- *se faire <u>canarder</u>* = FAM (13 voix) et ARG (11 voix) en français => en ukrainien, ЖАРҐОНІЗОВАНА РОЗМОВНА МОВА /žargonizovana rozmovna mova/ (dans la comparaison avec le *PR*, seule l'étiquette FAM a été prise en compte).

Les unités jugées neutres par les locuteurs français ou inconnues d'eux (au-delà des écarts de deux points) ne sont pas passées dans l'analyse ultérieure. La base pour l'enquête ukrainienne est donc partie de 1658 unités (Tableau 25).

Tableau 25 : Étiquettes prises en compte pour le questionnaire ukrainien

Étiquette(s)	Nombre d'étiquettes
ARG	50
ARG/VULG	7
FAM	1319
FAM/ARG	61
FAM/VULG	44
VULG	177
Total	1658

Tous ces mots et expressions ont été traduits en ukrainien standard, c'est-à-dire chaque unité du questionnaire français a reçu un équivalent neutre en ukrainien. Le Tableau 31 à la fin de ce chapitre montre le passage d'une unité française NS à l'unité ukrainienne NS via les témoignages des locuteurs natifs de deux côtés.

Les mots et les expressions synonymiques NS du même registre en français ont reçu un seul équivalent standard en ukrainien, ce qui a réduit le nombre d'unités dans le questionnaire. Exemples :

- il a une masse d'amis ; il y en a des tas et des tas => безліч /bezlič/ « beaucoup » ;
- *friter (se)* ; *qu'est-ce qu'ils se mettent* => *битися один з одним* /bytysja odyn z odnym/ « se frapper l'un l'autre » ;
- *se taper tout le travail* ; *s'envoyer tout le travail, tout le chemin à pied* => *брати на себе (щось важке чи неприємне)* /braty na sebe (ščos' važke čy nepryjemne)/ « se charger de qqch de difficile ou de désagréable » ;
- avoir des oursins dans les poches, dans le porte-monnaie ; pleurer le pain qu'on mange = бути скупим /buty skupym/ « être avare ».

Pour ces unités, plusieurs synonymes ont été demandés dans le questionnaire ukrainien : *подайте кілька варіантів* /podajte kil'ka variantiv/. Cependant, les expressions synonymiques avec des nuances différentes ont été toutes gardées :

- *se rincer la dalle* => *випити (алкоголю)* /vypyty (alkoholju)/ « boire un peu (d'alcool) » ;
- s'en jeter un (verre), s'en jeter un derrière la cravate => випити по чарці (алкоголю) /vypyty po čarci (alkoholju)/ « boire un verre (d'alcool) » ;
- *en écluser un* => *випити чарочку (про алкоголь)* /vypyty čaročku (pro alkohol)/ « prendre un verre ».

Finalement, le questionnaire ukrainien comporte 1313 items, les 345 autres ayant été ventilés dans plusieurs rangs synonymiques.

La surcharge du questionnaire entraîne déconcentration et fatigue chez le répondant, ce qui peut amener à une neutralité de ses réponses et remettre en question la fiabilité de l'enquête. Dans le cas présent, cela conduisit à des non-réponses ou à des questionnaires mal remplis. Afin de réduire les non-réponses, le questionnaire ukrainien fut divisé en trois parties : 539 unités FAM de <A> à <H> (en alphabet cyrillique), 506 unités FAM de <H> à <Я> et 268 unités autres que FAM. Le questionnaire ukrainien se présente ainsi en sept blocs : les deux premiers contiennent le vocabulaire familier – ROZMOVNA LEKSYKA ; le troisième est composé des items jugés familiers et grossiers par les locuteurs français – HRUBA ROZMOVNA LEKSYKA ; le quatrième contient de l'argot – ŽARGON ; le cinquième, de l'argot familier – ŽARGONIZOVANA ROZMOVNA LEKSYKA ; le sixième bloc répertorie de l'argot grossier – HRUBA ŽARGONNA LEKSYKA ; et le septième représente le vocabulaire grossier – GRUBO-VULHARNA LEKSYKA. Malgré cette mesure, seulement la moitié des questionnaires distribués a été rendue. Au total, 74 questionnaires[356] correctement remplis ont été traités. Les enquêtes partiellement remplies n'ont pas été prises en compte. En revanche, les enquêtes dans lesquelles il manquait quelques réponses ont été gardées : l'absence de quelques réponses pour un item n'était pas pénalisante pour l'ensemble du questionnaire et son objectif.

L'objectif de l'enquête ukrainienne, rappelons-le, était de trouver des équivalents[357] des items NS en français, tous extraits du *PR*, leurs registres étant prédéterminés par les locuteurs français. Les sujets pouvaient donner plusieurs synonymes NS aux mots et expressions neutres proposés dans le questionnaire. La terminologie a été expliquée dans la notice de chacun des trois questionnaires (voir Annexe 4). Les définitions des registres ont été rédigées à partir des registres proposés pour le français et en tenant compte des spécificités linguistiques et culturelles ukrainiennes. Voici leur traduction en français :

> I. ROZMOVNA LEKSYKA « lexique familier » : mot ou expression qui peut être employé en tous milieux dans la conversation courante, et même à l'écrit, mais on l'évite dans les relations avec les supérieurs, les relations officielles et les ouvrages qui se veulent sérieux.
>
> II. HRUBA ROZMOVNA LEKSYKA « lexique familier grossier » : mot ou expression que vous percevez comme grossier mais qui est néanmoins courant et employé à l'égal du vocabulaire familier, en particulier dans un cercle d'amis, souvent par ironie ou pour rire.
>
> III. ŽARGONNYJ REHISTR « argot » : mot ou expression employé pour s'identifier à un groupe social, parfois pour ne pas être compris par des non-initiés, ex. : argot des étudiants, argot des joueurs de cartes, des malfaiteurs, etc. Peut être employé par effet de style ou pour créer une complicité.

[356] 17 questionnaires n° 1 (FAM), 33 questionnaires n° 2 (FAM) et 24 questionnaires n° 3 (autre vocabulaire NS).

[357] Le mot « équivalent » dans cette étude de terrain est régulièrement employé du point de vue du lexicographe qui est à la recherche d'équivalents pour son dictionnaire bilingue. Du point de vue de l'informant, il s'agit des synonymes NS des unités neutres présentées dans le questionnaire.

IV. ŽARGONIZOVANA ROZMOVNA LEKSYKA « argot familier » : mot d'argot qui est depuis longtemps entré dans l'usage courant, et est employé par des locuteurs natifs dans le langage quotidien.

V. HRUBA ŽARGONNA LEKSYKA « argot grossier » : mot d'argot qui appartient au vocabulaire grossier, souvent de caractère sexuel ou/et faisant partie des tabous.

VI. HRUBO-VULHARNYJ REHISTR « grossier/vulgaire » : mot que vous employez peut être avec des amis très proches mais que vous percevez comme grossier ; vous ne l'emploieriez pas devant des inconnus, des personnes plus âgées ou des personnes du sexe opposé.

Dans la case principale, en face des mots et expressions neutres, il fallait écrire des synonymes NS. Deux autres cases – *НЗ* /NZ/ « inconnu » et *НП* /NP/ « je ne m'en souviens pas » pouvaient être cochées pour attester d'une méconnaissance ou d'un oubli. Cependant, comme nous le verrons plus loin, certains sujets ont coché ces cases également dans d'autres situations.

Le corpus du questionnaire inclut des mots, des expressions et des phrases entières neutres, sans aucune tonalité stylistique. Cependant, cette règle a quelques fois été enfreinte et l'emploi des mots familiers dans le corpus même du questionnaire est intentionnel : ces mots permettent de mieux orienter les sujets afin d'obtenir les équivalents NS les plus appropriés ou bien d'inciter indirectement les sujets à donner des équivalents grossiers, vulgaires, etc. plutôt que des mots familiers qui viennent souvent les premiers à l'esprit. La même méthode fut utilisée par Sokolija (2001:150) dans ses enquêtes sur l'argot parisien et l'argot de Sarajevo. Elle donne à cette méthode le nom d'« interview guidée » : le synonyme argotique libère la mémoire de l'interviewé.

Voici la liste des mots familiers employés dans le corpus même du questionnaire :

- *Балакати* /balakaty/, *базікати* /bazikaty/ (pour *tailler une bavette*) = le second mot rajoute au concept de « parler » un trait de « parler beaucoup » et/ou « de choses et d'autres ». Son emploi est nécessaire pour pouvoir obtenir des expressions FAM ukrainiennes ayant le même trait distinctif par rapport au verbe « parler » (*балакати* /balakaty/, *розмовляти* /rozmovljaty/). Le mot *базікати* /bazikaty/ est légèrement familier et son absence par la suite dans les réponses des enquêtés ne diminue pas l'efficacité de l'enquête. En revanche, des périphrases neutres mais longues auraient surchargé ce questionnaire déjà très volumineux et risqué de réduire le nombre des questionnaires bien remplis. Ici, comme par la suite, il s'agit donc d'un choix délibéré.
- *Боєць* /bojec'/, *вояка* /vojaka/ = étant neutre, le second mot a une petite nuance d'ironie propre également à son équivalent familier en français *baroudeur*. J'ai donc voulu retrouver cette nuance dans les réponses des sujets.
- *Гівно* /hivno/ « excrément » = le mot n'est pas étiqueté dans le *VTS*, ce qui le qualifie comme neutre. Cependant, il est étiqueté comme VULG dans toutes les autres sources et

peut également s'employer comme injure. Je l'ai utilisé sciemment à la place de *екскременти* /ekskrementy/ ou *кал* /kal/ afin de diriger les réponses vers d'autres synonymes NS que le mot lui-même.

- *Гулящий* /huljaščyj/ « coureur de jupons » = le registre familier de ce mot évite la surcharge du questionnaire et n'enlève rien de son efficacité. Ici aussi, j'ai voulu faire ressortir d'autres synonymes FAM.
- *Клятий* /kljatyj/ = peut être neutre ou injurieux. Son emploi m'a paru nécessaire afin d'obtenir des synonymes familiers en ukrainien correspondant à *sacré farceur*, *sacré menteur*.

Quelques mots standard mais employés au sens figuré ont aussi été introduits dans le questionnaire :

- *Витівка* /vytivka/ « incartade », FIG *вибрик* /vybryk/ « gaminerie » ;
- *Відступати перед чимось* /vidstupaty pered čymos'/ « reculer devant qqch », FIG *пасувати* « abdiquer » ;
- FIG *Збиватися (про мову, думки, лічбу тощо)* /zbyvatysja, pro movu, dumky, ličbu/ « s'écarter » (par rapport au langage, à des pensées, au calcul, etc.) ;
- *Зникати* /znykatu/ « disparaître », FIG *випаровуватися* /vyparovuvatysja/ *s'évaporer* ;
- *Ламати* /lamaty/ « casser », FIG *розтрощувати* /roztroščuvaty/ *démancher*.

Deux cas sont à part et méritent une attention particulière :

- *Божа кара* /boža kara/ (se dit d'une personne insupportable ou d'une chose difficile) « le châtiment de Dieu » ;
- *Про людське око* /pro luds'ke oko/ « pour les apparences ».

Les deux sont des expressions figées probablement neutres. « Probablement » puisque le *Dictionnaire phraséologique de l'ukrainien* ne précise pas le registre familier de ses unités. Elles demeurent donc sans étiquette, étant neutres ou appartenant au style familier de la langue littéraire (*FSUM*, 1999:7). Leur emploi dans le questionnaire est motivé par l'intérêt d'obtenir des collocations ou bien des synonymes imagés en ukrainien correspondant aux expressions françaises : *quelle <u>plaie</u>* ; *pour la <u>frime</u>*.

– ERRATA. Quelques entrées du questionnaire ukrainien sont marqués FAM dans les dictionnaires consultés. Elles sont à la limite du standard mais auraient pu être remplacées par d'autres items absolument neutres. Ci-dessous, les mots du questionnaire ukrainien sont d'abord suivis de leurs équivalents NS du questionnaire français, et ensuite, de leurs éventuels

équivalents neutres en ukrainien introduits par une flèche et traduits également en français standard[358] :

- *Байдикувати* /bajdykuvaty/ pour *peigner la girafe* => « нічого не робити » /ničoho ne robyty/ « ne rien faire ».
- *Ганятися за чимось* /hanjatysja za čymos'/ pour *courir après qqch* => « прагнути чогось » /pragnuty čohos'/, « намагатися заволодіти чимось » /namahatysja zavolodity čymos'/ « rechercher avec assiduité ».
- *Завалити іспит* /zavalyty ispyt/ pour *se faire étaler à un examen ; se faire bouler* => « не скласти іспит » /ne sklasty ispyt/ « échouer à un examen ».
- *Затівати щось* /zativaty ščos'/ pour *qu'est-ce qu'il est encore en train de goupiller ?* => « надумувати, намічати щось » /vlaštovuvaty ščo-nebud'/ « arranger, préparer qqch ».
- *Кумедний* /kumednyj/ pour *histoire marrante* => « смішний » /smišnyj/ « amusant ».

Je présente ces mots et expressions ici comme une liste des erreurs qui auraient pu être évitées. Ces items ne figurent par conséquent pas dans les réponses des répondants. Cependant, il faudrait effectuer un sondage identique à celui réalisé en France pour avoir les témoignages des locuteurs sur ces items et confirmer leur éventuel passage vers le standard.

6.5.1. Population et déroulement de l'enquête ukrainienne

L'enquête fut menée à l'Université nationale Ivan Franko à Lviv entre fin mai 2006 et début novembre 2006. Les questionnaires ont été distribués deux fois : en mai-juin et en septembre-octobre en raison d'un nombre insuffisant de questionnaires rendus en juin-juillet. Il faut signaler qu'en Ukraine les cours à l'université se terminent fin mai et sont suivis d'examens et de stages en juin-juillet. Les étudiants, pris par leurs partiels, n'ont pas eu le temps de remplir mon questionnaire très volumineux, puis, en vacances d'été, l'ont souvent oublié. Après quelques retours en septembre, l'effectif n'étant pas suffisant, j'ai dû relancer l'enquête. Tout au long de ce projet, j'ai bénéficié de l'aide inestimable de collègues de l'Université de Lviv, en particulier de Taras Shmiher, enseignant d'anglais, qui a fait de nouvelles impressions, distribué et ensuite ramassé les questionnaires en insistant entre-temps auprès de ses étudiants.

Tous les répondants avaient achevé des études supérieures ou bien, pour la plupart, étaient étudiants à la Faculté des langues au Département de traduction anglais-ukrainien et de linguistique contrastive. La première distribution des questionnaires a été essentiellement effectuée dans les groupes de première, de deuxième et de troisième année. Les étudiants

[358] Rappel : les unités NS dans les deux langues sont régulièrement mises en italique et les traductions neutres sont entre guillements.

Tableau 26 : Variables sociales (âge, sexe et niveau d'études) des répondants ukrainiens

Homme/ Femme	Âge	Niveau d'études	Profession actuelle
Enquête n° 1 = lexique familier de <A> à <H> = 17 sujets			
F	22	bac+5	étudiant
H	20	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	enseignant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
H	18	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	étudiant
F	17	bac+1-2-3	étudiant
Enquête n° 2 = lexique familier de <H> à <Я> = 33 sujets			
F	31	bac+5	enseignant
F	26	bac+5	enseignant
F	26	bac+5	enseignant
H	26	bac+5	enseignant
F	25	bac+5	bibliothécaire
H	25	bac+5	économiste
H	25	bac+5	traducteur
H	25	bac+5	philologue[359]
F	24	bac+5	enseignant
F	23	bac+5	enseignant
F	22	bac+4	laborantin
F	21	bac+4	étudiant
F	21	bac+4	étudiant
F	21	bac+4	directeur d'une association
F	21	bac+4	étudiant
F	21	bac+4	étudiant
F	21	bac+4	étudiant
F	21	bac+4	étudiant
F	21	bac+4	étudiant
F	21	bac+4	étudiant
F	21	bac+4	étudiant
F	21	bac+3	étudiant
F	21	bac+1-2-3	étudiant
F	21	bac+4	étudiant
F	20	bac+1-2-3	étudiant
F	20	bac+1-2-3	étudiant
F	20	bac+1-2-3	étudiant
F	20	bac+1-2-3	étudiant
F	20	bac+1-2-3	étudiant

[359] En Ukraine, un *philologue* est une personne qui a reçu une formation en sciences humaines et sociales, particulièrement en langues et en lettres.

F	20	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	17	bac+1-2-3	étudiant
F	17	bac+1-2-3	étudiant
Enquête n^{o} 3 = autre vocabulaire NS = 24 sujets			
F	21	bac+1-2-3	étudiant
F	20	bac+1-2-3	étudiant
F	20	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
H	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
H	19	bac+1-2-3	étudiant
F	19	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	traducteur
H	18	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	étudiant
H	18	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	traducteur
F	18	bac+1-2-3	étudiant
F	18	bac+1-2-3	étudiant

devaient indiquer leur année d'études, mais ils mettaient souvent dans la case correspondante « неповна вища освіта » /nepovna vyšča osvita/, ce qui signifie « cursus universitaire non accompli » et peut définir toute année d'études. Dans le Tableau 26 présentant les répartitions entre les différentes variables (âge, sexe, niveau d'études et profession), « bac+1-2-3 » désigne donc les trois premières années universitaires.

Dans la seconde vague, il y eut plus d'étudiants de quatrième ou de cinquième année, ainsi que des amis et des connaissances des enseignants qui m'ont aidé à mener cette enquête. Au final, 74 personnes, majoritairement des femmes (64), ont rempli le questionnaire : 61 étudiants, 7 enseignants et 6 personnes exerçant d'autres professions. Les deux traductrices dans l'enquête n^{o} 3 sont en réalité des étudiantes de première année qui faisaient probablement des traductions de temps en temps pour gagner de l'argent de poche. Elles sont prises en compte dans l'analyse comme étudiantes vu leur âge, leur présence à l'université et la spécificité du métier de

traducteur en Ukraine[360]. Les étudiants représentent 82 % des répondants, ce qui amène la moyenne d'âge pour toute l'enquête ukrainienne à 20 ans.

6.5.2. Traitement des données

La saisie des données a été effectuée avec le logiciel statistique *Le Sphinx*, version 4.5 (2003)[361]. Le problème majeur du logiciel est la non-reconnaissance des caractères cyrilliques lors de la saisie. Au moment du transfert vers un document de type texte, ils sont pourtant reconnus. Cette déficience informatique a évidemment ralenti et compliqué la saisie.

Lors du dépouillement, les résultats ont été saisis en minuscules et sans signes de ponctuation afin d'éviter les doublons comptés séparément par le logiciel. Les exceptions sont les signes de ponctuation suivants : « , », « ? », « ?! », « ( ) ». Ce minimum m'a paru nécessaire pour noter certains rapports syntaxiques ou des nuances notionnelles importantes pour la compréhension des phrases.

La difficulté essentielle pour les sujets était la taille du questionnaire et le besoin d'écrire et non pas de cocher les réponses : beaucoup de questionnaires ont été pour cette raison mal remplis, remplis à moitié ou même rendus vierges. La deuxième moitié du questionnaire est souvent restée non remplie ou remplie moins scrupuleusement. En revanche, une mesure adoptée pour l'enquête ukrainienne et décrite ci-dessus, à savoir la division du questionnaire initial en trois parties indépendantes, a probablement augmenté le nombre de questionnaires remplis correctement.

Pendant la saisie des résultats, certaines fautes d'orthographe et les fautes de frappe ont été régulièrement corrigées, à l'exception des mots NS dont l'orthographe n'est pas encore normalisée. Ex. : *ðo фіга* /do fiha/ et *ðoфіга* /dofiha/ « beaucoup » ; *на фіг* /na fih/, *нафіг* /nafih/, *на фіга* /na fiha/ et *нафіга* /nafiha/ « pour en faire quoi ? ». En cas de doute, c'est le dictionnaire de Stavyc'ka (2005b) qui a servi de référence : *внатурі* /vnaturi/ => *в натурі* /v naturi/[362] ; *на фіг/нафіг* /na fih, nafih/, *на фіга/нафіга* /na fiha, nafiha/[363], etc.

Cependant, pour le <Г> ou <Ґ> j'ai reproduit l'écriture originale sans la modifier, même si Stavyc'ka (2005b:234-235) propose l'orthographe de ces mots avec un <Ґ> [g]. D'abord, cette lettre reste discutable dans certaines positions et son emploi est souvent un choix de la maison

[360] A la faculté des langues, beaucoup d'étudiants font occasionnellement de la traduction pendant leurs études. Rares sont ceux qui font de la traduction leur métier par la suite.

[361] Logiciel de statistique pour lequel ses promoteurs ont organisé des formations pour les doctorants de Lyon 2, avec la distribution d'une licence gratuite d'utilisation pendant six mois.

[362] C'est donc le mot après la flèche qui apparaît dans les données ukrainiennes.

[363] Les deux orthographes sont acceptées.

d'édition. C'est le cas de la maison d'édition *Krytyka* qui a édité tous les dictionnaires de Stavyc'ka (2003, 2005b, 2008), et l'auteur m'a confié que cela n'était pas son choix personnel. Ensuite, cette lettre fut supprimée de l'alphabet ukrainien en 1933 et restaurée seulement en 1990 (voir Section 1.2.7 : « Les problèmes d'unification de l'orthographe »). Mon but étant de décrire le lexique NS et non pas de le prescrire, j'ai donc gardé la graphie utilisée par les sujets.

On rencontre aussi le type de variation suivant : *100 відсотків* /vidsotkiv/, *сто відсотків*, 100 % « cent pour cent (vrai) » ; вставити (свої) 5 копійок /vstavyty (svoji) 5 kopijok/, вставити (свої) п'ять /p"jat'/ копійок « exprimer son point de vue dans une conversation ». Évidemment, on peut expliquer l'écriture de ces expressions avec des chiffres pour des raisons de facilité et de rapidité pour les répondants et non par respect de l'orthographe. J'ai gardé la présentation originale.

Dans le cas d'emploi d'une forme déclinée ou du pluriel d'un substantif, d'un adjectif ou d'un participe, je l'ai régulièrement remplacée par sa forme initiale. Exemples :

особа, що вишукує подробиці чужого життя /osoba, ščo vyšukuje podrobyci čužoho žuttja/ « personne qui fouine dans les détails de la vie des autres » = *плітарки* /plitkarky/ (pluriel) => *плітарка* /plitkarka/ pour *fouille-merde* ;

бути бісексуалом /buty biseksualom/ « être bisexuel » = *полупідаром* /polupidarom/ (instrumental) => *полупідар* /polupidar/ (nominatif) pour *être de la jaquette (qui flotte)* ou encore, *être, marcher à voile et à vapeur* ;

побитися /pobytysja/ « se battre » = *погризлися* /pohruzlusja/ (le passé de la 3e personne du pluriel) => *погризтися* /pogruztusja/ (infinitif) pour *se foutre sur la gueule* ;

створювати затор на дорозі /stvorjuvaty zator na dorozi/ « faire un embouteillage sur la route » = *пробку* /probku/ (accusatif) => *пробка* /probka/ (nominatif) « bouchon ».

En revanche, les mots et les expressions des parties du discours, différentes de celles du questionnaire ont été gardées sans modification. Exemples :

важко працювати /važko pracuvaty/ (v) « travailler dur » = *трудоголік* /trudoholik/ (n) *accro du boulot* ;

пияцтво /pujactvo/ (n) « ivrognerie » = *бухати* /buxaty/ (v) *se bourrer la gueule* ;

ударити долонею по обличчю /udaryty doloneju po oblyčču/ (v) « gifler » = *ляпас* /ljapas/ (n) *une baffe*.

L'adjectif féminin a été gardé dans le cas où l'expression neutre proposée dans le questionnaire était également au féminin :

погана оцінка /pohana ocinka/ « mauvaise note » = *незадовільна /nezadovil'na/* (adj) « insatisfaisante » ;

товста, повна людина /tovsta, povna ljudyna/ « une personne forte, grosse » = *жирна /žyrna/* (adj) « grosse ».

En général, j'ai essayé de conserver au maximum les réponses originales afin de pouvoir analyser par la suite les particularités du langage NS ainsi que ses côtés déviants. Hormis les fautes d'orthographe, trois autres traits « fautifs » peuvent être distingués.

– **Russismes**

Les russismes représentent un grand pourcentage des réponses. Le côté « russifié » se manifeste tantôt dans la sémantique, tantôt dans l'orthographe. Ainsi, les mots russes qui suivent n'existent pas en ukrainien, et on ne peut leur attribuer un rôle stylistique simplement parce qu'ils viennent d'une autre langue :

- *рухлять* /ruxljat'/ pour une « vieille automobile » = (ru) *рухлядь* /ruxljad'/, (ukr) *непотріб* /nepotrib/ ;
- *шкаф* /škaf/ « armoire » = (ru) *шкаф* /škaf/, (ukr) *шафа* /šafa/ ;
- *уборщиця* /uborščycja/ « femme de ménage » = (ru) *уборщица* /uborščica/, (ukr) *прибиральниця* /prybyral'nycja/ ;
- *іменно так* /imenno tak/ « exactement » = (ru) *именно так* /imenno tak/, (ukr) саме так /same tak/.

Les réponses comportent aussi beaucoup de mots russes écrits « à l'ukrainienne » :

- *зєлєнь* /zjeljen'/ « verdure » pour « les dollars », (ukr) *зелень* /zelen'/ ;
- *псіх* /psix/ « un fou », (ukr) *псих* /psyx/ ;
- *прікольний* /prikol'nyj/ *cool*, (ukr) *прикольний* /prykolnyj/.

Tous ces mots du *suržyk* ont été conservés afin de démontrer la tendance générale à une « suržykization » de la langue. Cette tendance se manifeste avant tout par l'emploi à l'écrit d'un <A> à la place d'un <O> dans la position inaccentuée : en russe le <O> dans une position inaccentuée se prononce comme un [a], ce qui n'est pas le cas en ukrainien. Ex. : *г<u>а</u>ляк* /haljak/, *<u>а</u>фігіти* /afihity/, *ст<u>а</u>парік* /staparik/. La fréquence d'emploi d'un <A> dans la racine -*<u>о</u>фіг-* /ofih/ (*<u>а</u>фігіти* /afihity/, *<u>а</u>фігєнний* /afihjennyj/, *<u>а</u>фігітєльний* /afihitjel'nyj/, etc.) est très élevée et m'a incitée à présenter ces mots dans mon dictionnaire comme des variantes. Ex. : *<u>о</u>фігіти* /ofihity/ ou *<u>а</u>фігіти* /afihity/. Le problème de la variation orthographique est également connu de la lexicographie NS en français. Seguin et Teillard (1996:219), Rey et Cellard (1991:XVIII), Colin et al. (2002:XII) le soulignent dans leurs dictionnaires.

Un autre signe d'influence du russe est l'assourdissement des consonnes sonores à l'écrit. Selon la règle de prononciation russe, toute consonne sonore à la fin du mot s'assourdit. De ce

fait, certains sujets ont cité des mots comme *рухля<u>т</u>ь* /ruxljat'/ = incorrect ou *рухля<u>д</u>ь* /ruxljad'/ = existant en russe mais inexistant en ukrainien ; *пофі<u>к</u>* /pofik/ = incorrect, à la place de *пофі<u>г</u>* /pofih/, mot existant dans les deux langues, etc.

Il y a aussi des cas extrêmes où des réponses sont même écrites en russe : *носо<u>пы</u>рка* /nosopyrka/ *pif*, *<u>б</u>ыть козлом отпущ<u>ения</u>* /byt' kozlom otpuščenija/ *être bouc émissaire*, ou présentent parfois un mélange des deux langues dans une phrase : *зараз получ<u>и</u><u>шь</u>* /zaraz polučiš'/ « tu veux une baffe ? » (le premier mot dans cette phrase étant un mot ukrainien, le deuxième est russe).

La lexicographie ukrainienne d'aujourd'hui fonctionne souvent par prescription[364]. Il est pourtant difficile de prescrire une norme pour quelque chose qui est en dehors de cette norme par définition. Le lexique NS en ukrainien est en plein développement et, qu'on le veuille ou non, reste fortement influencé par le russe. Il me paraît en conséquence utile de garder tous ces mots russifiés ou soit disant « fautifs » afin de *décrire* au mieux cette « nouvelle » langue.

– **Ignorance des registres**

Une autre tendance relevée dans les réponses des sujets est un emploi de synonymes neutres à la place des items familiers. Exemples :

просити милостиню /prosyty mylostynju/ « faire la quête » = *жебракувати* /žebrakuvaty/ « mendier » ;

перешкода, *труднощі* /pereškoda, trudnošči/ « obstacle, difficultés » = *проблеми* /problemy/ « problèmes » ;

розпочинати /rozpočynaty/ « commencer » = *починати* /počynaty/ « commencer » ;

перемогти, *побороти* /peremohty, poboroty/ « remporter la victoire, battre » = *виграти* /vyhraty/ « gagner », etc.

Dans les exemples ci-dessous, le sujet a produit une périphrase ou a donné une définition neutre d'un mot, sans se soucier des registres demandés :

дерматолог /dermatoloh/ « dermatologue » = *шкірний лікар* /škirnyj likar/ « médecin du derme » ;

дерматологія /dermatolohija/ « dermatologie » = *наука про шкіру* /nauka pro škiru/ « science du derme » ;

остерігатися /osterihatysja/ « prendre garde » = *бути обережним* /buty oberežnym/ « être prudent » ;

рік /rik/ « une année » = *365 днів* /365 dniv/ « 365 jours ».

[364] Voir Section 5.3.3.

La question qui se pose pour ces cas est de savoir si ce remplacement a été intentionnel pour faciliter le remplissage d'un questionnaire long et difficile, ou bien s'il démontre une mauvaise maîtrise des registres de langue par le sujet. Je crois que les deux hypothèses sont plausibles vu que pour la plupart des unités, les répondants ont bien trouvé des équivalents NS. Cependant, il est plus fréquent d'avoir dans les réponses des Ukrainiens des mots du niveau plus bas ou du registre soutenu que des mots neutres que l'informant a fait passer pour des expressions familières. Ce mélange des niveaux s'explique par le fait que certains sujets ne font pas ou ne font plus la distinction entre les bas niveaux de langue, le standard et le soutenu. Rey-Debove (1971:93) décrit ce renversement des niveaux de langue ainsi pour le français : « des emplois argotiques franchement marqués finissent par s'intégrer dans la norme, alors que le 'beau langage' devient lui-même marqué ». Cette remarque peut également être appliquée à l'ukrainien.

– **Mauvaise interprétation**

Certains sujets ont mal interprété le mot neutre du questionnaire et lui ont fourni des équivalents inappropriés :

- *содомія* /sodomija/ « sodomie » = *лезбіянство, гомосексуалізм* /lezbijanstvo, homoseksualizm/ « lesbianisme, homosexualité » ;
- *куннілінктус* /kunnilinktus/ « cunnilingus » = *їбати в сраку* /jibaty v sraku/ « enculer » ;
- *якому випадає щастя, талан* /jakomu vypadaje ščastja, talan/ « qui a de la chance » = *талановитий* /talanovytyj/ « qui a du talent » ;
- *першокласний* /peršoklasnyj/ « de première classe » = *малявка, сопляк* /maljavka, sopljak/ « petit, morveux ».

Les deux derniers exemples témoignent plus de l'inattention et de la hâte à remplir le questionnaire que de l'ignorance de la part du répondant. D'abord, le sujet s'est probablement trompé sur le sens du mot *талан* /talan/ en ukrainien qui, contrairement au russe, ne signifie pas « talent », mais « chance » ; et dans le deuxième cas, il a fait une confusion entre *першокласний* /peršoklasnyj/ « de première classe » et *першокласник* /peršoklasnyk/ « élève de la première classe ».

La présence dans les réponses d'anglicismes comme крейзі /krejzi/ « crazy », лейбл /lejbl/ « label », кеш нал /keš nal/ de « cash », *realy* /rili/[365], трабл /trabl/ « treble », хелло /xello/ « hello », кульний /kulnyj/ de « cool », etc. démontre d'un côté une tendance à l'américanisation lexicale en ukrainien propre surtout au langage des jeunes, et d'un autre côté, que le champ

[365] Certains mots sont même écrits en anglais.

d'études des répondants (la traduction anglais-ukrainien) a certainement influencé leur choix lexical.

Une curieuse constatation : les enseignantes ont plus souvent coché *HII* /NP/ « je ne m'en souviens pas » que *H3* /NZ/ « inconnu » ; peut-être avaient-elles peur de paraître ignorantes. En revanche, elles ont rempli le questionnaire plus soigneusement que les autres. Autre remarque sur le comportement féminin : les sujets sont en majorité des jeunes filles, et l'absence périodique d'indication du sexe dans leurs réponses résulte probablement de la gêne éprouvée par rapport à l'emploi du lexique NS. Elles auraient trouvé honteux d'avouer même la connaissance de ce lexique, ce qui n'entraîne pas forcément son emploi en discours. Il ne faut pas non plus ignorer leur âge – la moyenne étant de 20 ans – ainsi que les conditions du déroulement de cette enquête : les étudiants des trois premières années, ayant probablement peur que leurs enseignants lisent leurs enquêtes et repèrent les personnes d'après leur écriture. Ces conclusions sont basées sur des commentaires entendus pendant la distribution des questionnaires. Comme par exemple : « Ah oui, nous remplissons ces questionnaires en donnant tout de nous-mêmes et ensuite, Madame Z. (responsable du département) va savoir combien d'injures on connaît ! » Un autre exemple est aussi significatif : le questionnaire d'une étudiante dans lequel tous les mots sexuels, qui demeurent toujours des mots tabous en ukrainien, ont été cochés *HII* /NP/ « je ne m'en souviens pas ». Un phénomène identique est décrit par Podhorna-Policka (2007:222) mais dans un milieu scolaire purement masculin, à savoir un lycée professionnel à Brno avec des classes de ferronniers et de serruriers :

> Certains élèves ont même voulu être assurés que le professeur n'allait pas lire les réponses, que les questionnaires seraient anonymes. Peur de faire des fautes à l'écrit, peur de se « lâcher » verbalement en employant des mots vulgaires ou obscènes, méfiance envers la censure potentielle de la part d'une génération adulte – tous ces facteurs pertinents ont dû être respectés […].

Cette attitude des jeunes Tchèques envers la censure des adultes est liée non seulement à leur âge et au cadre scolaire de l'enquête, mais aussi au passé communiste du pays et aux retentissements de ce passé sur le système éducatif d'aujourd'hui. C'est aussi le cas de l'Ukraine : les échos de la censure sévère, de la « pudeur » de façade à l'époque soviétique, ainsi que de la rigueur des enseignants ne peuvent pas disparaître des mœurs en 20 ans.

Il est évident que les tabous linguistiques sont plus une caractéristique des femmes que des hommes, tant dans la société ukrainienne qu'en France. Beaucoup ont travaillé sur ce sujet, par exemple Yaguello (1978), Gadet (1992), Armstrong, Bauvois et Beeching (2001), pour n'en citer que quelques-uns. La variable sexe est néanmoins inséparable d'autres variables telles que âge, niveau d'études et catégorie d'activité professionnelle, qui ne peuvent pas être prises en compte dans cette enquête en raison de l'homogénéité de la population interrogée.

Une autre observation est que dans certaines sections du questionnaire, on note beaucoup de mots grossiers et d'insultes lorsque le lexique demandé était celui de tous les jours (argot familier). Les sections ont été remplies essentiellement par les étudiantes de première année, c'est-à-dire des jeunes filles de 17-18 ans. Pourquoi alors cette intensité, et surtout là où elle était plutôt inattendue ? J'ai trouvé l'explication plus tard, d'abord dans la description d'une expérience pédagogique de Seguin et Teillard (1996) avec le dictionnaire écrit par leurs élèves des classes de sixième du collège Jean-Jaurès dans la banlieue parisienne. Lors de la première récolte des mots chez les enfants de 12 ans, 75 % à 80 % d'entre eux étaient des insultes (*ibid.*:20). Ensuite, dans une définition proposée par Colin (2007:12), on note que l'argot est une « déviance langagière installée au plus profond de nous, et plus ou moins refoulée/libérée ». Dans le cas de mon enquête, les injures ont pris la place de l'argot et l'anonymat a libéré la déviance.

Certes, ces résultats assez peu nombreux ainsi que l'homogénéité de l'échantillon des sujets ne permettent pas de tirer des conclusions statistiquement fiables, mais ils nous dessinent une image du lexique NS en ukrainien, du langage des jeunes en particulier ; et ils illustrent les problèmes qu'on rencontre dans ce type d'enquête. Le milieu des jeunes et surtout cette génération des jeunes Ukrainiens, premiers de l'ère postsoviétique à parler leur langue maternelle dès la naissance, se prêtent bien à une étude sur le langage NS.

6.5.3. Résultats

L'intégralité des données rassemblées est reproduite, même si seulement un échantillon d'un dictionnaire bilingue français-ukrainien sera analysé dans le chapitre suivant. Plusieurs pages de tableaux avec les items NS en français et leurs équivalents NS en ukrainiens figurent en Annexe 7. Ces tableaux contiennent également des calculs effectués à l'aide du logiciel *Le Sphinx*. Les statistiques permettent de voir le *taux de réponse* pour chaque unité du questionnaire et font ressortir les domaines particulièrement riches en unités NS.

Chaque petit tableau porte sur une notion exprimée par un mot/une phrase ou plusieurs mots/plusieurs phrases (Tableau 27). L'équivalent ukrainien neutre est suivi d'un ou des équivalents NS synonymiques en français (en grisé). Le *taux de réponse* indique le nombre de personnes qui ont répondu sur cet item et non pas la quantité des réponses qui, elle, peut dépasser le nombre total des répondants car un informant pouvait fournir plusieurs équivalents pour chaque item du questionnaire. Ainsi, pour la première unité, *il y a un bail*, 11[366] personnes sur les 17 ont répondu, soit 64,7 %.

[366] Ce nombre est présent dans la base de données mais n'a pas été reporté dans les tableaux.

Tableau 27 : Exemple d'une unité résultant du questionnaire ukrainien

1. (Дуже) давно. /Duže davno/. - Trente ans qu'ils sont mariés, c'est un bail ! Il y a, cela fait un bail.	
Taux de réponse : 64,7%	
11 *valeurs différentes*	
бог зна коли /boh zna koly/	2
НЗ /NZ/	2
сто років тому /sto rokiv tomu/	2
бог знає коли /boh znaje koly/	1
в давні часи /v davni časy/	1
давним давно /davnym davno/	1
дофіга /dofiha/	1
за царя гороха /za carja horoxa/	1
за часів гороха /za časiv horoxa/	1
сто років назад /sto rokiv nazad/	1
чорт зна коли /čort zna koly/	1
Total	14

Le *taux de réponse* nous renseigne sur le remplissage général du questionnaire, ainsi que sur l'homogénéité des réponses. Tout d'abord, pour avoir l'information sur l'intégralité des données, la moyenne des taux de réponse a été calculée. Ainsi, pour les questionnaires n^{o} 1 et n^{o} 2, le taux de réponse est de 60 %, tandis que pour le troisième questionnaire, il est de 55 % (Tableau 28). Cela veut dire que chaque unité du questionnaire a été étiquetée, en moyenne, par 60 % ou 55 % de répondants respectivement. Le questionnaire n^{o} 3 était le plus difficile à remplir car il demandait les synonymes de cinq registres différents. Par sa taille deux fois moins importante que celle des deux autres questionnaires, il avait pour objectif de diminuer l'effort de la part du sujet. Néanmoins, ce questionnaire est le moins bien rempli. La répartition des taux de réponse par mot familier (les questionnaires n^{o} 1 et n^{o} 2 confondus) diffère significativement de celle des répondants du questionnaire n^{o} 3 sur tout autre vocabulaire NS : le remplissage des deux premiers questionnaires est plus homogène que celui du troisième questionnaire (voir tests statistiques et Graphiques 1 et 2 dans l'Annexe 5).

Tableau 28 : Moyenne des taux de réponse dans les questionnaires ukrainiens

Questionnaire	**Moyenne des taux de réponse**
n^{o} 1 = FAM I	61 %
n^{o} 2 = FAM II	59 %
n^{o} 3 = autre lexique NS	55 %

Ensuite, pour vérifier si le taux de réponse dépendait du rang du mot dans le questionnaire, trois moyennes ont été comparées : taux de réponse pour le premier tiers des unités, taux de réponse pour le second tiers et taux de réponse pour le dernier tiers des unités de chaque

questionnaire. Les résultats de cette comparaison sont exposés dans le Tableau 29. Selon ces résultats, nous constatons une diminution de réponses en fonction de l'avancée dans le questionnaire, ce qui confirme l'hypothèse de départ émise plus haut sur la particularité de ce questionnaire, à savoir que, s'agissant d'écrire les réponses et non de cocher des cases, et étant donné la fatigue du sujet vers la fin, le remplissage a été en conséquence moins complet dans les dernières pages du questionnaire. Cette diminution du nombre de répondants selon le rang du mot dans le questionnaire est statistiquement significative, d'après le test de l'existence d'une pente (voir dans l'Annexe 5, Graphiques 3, 4 et 5 et calculs).

Tableau 29 : Évolution du taux de réponse dans les questionnaires ukrainiens

Questionnaire	Taux moyen de réponses		
	Début	**Milieu**	**Fin**
n° 1 = FAM I	69 %	60 %	51 %
n° 2 = FAM II	67 %	58 %	54 %
n° 3 = autre lexique NS	66 %	51 %	47 %

D'un mot à l'autre, le nombre d'équivalents NS en ukrainien change. Ils sont suivis d'un *total* qui résume le nombre de réponses (et non pas de répondants) : 14 dans l'exemple cité. Un total élevé indique souvent la richesse du champ synonymique : plus la liste est longue, plus riche est le champ synonymique du NS pour cette notion. Ceci permet donc de déterminer les notions les plus riches en lexique NS en ukrainien. Le Tableau 30 contient pour chaque partie une dizaine d'items les plus développés de l'échantillon. Pour la meilleure lisibilité du tableau, je n'ai pas utilisé l'italique pour le NS.

Comme nous le remarquons dans ce tableau, les sujets traditionnellement argotiques en français, tels que « argent », « bagarre », « sexe », « femmes », « tromperie », « alcool » sont aussi présents dans le langage NS des locuteurs ukrainiens[367]. Les mots avec une connotation quasi toujours négative sur le caractère, la façon d'être, l'état ou l'apparence d'une personne du NS français trouvent leur reflet dans l'ukrainien NS d'aujourd'hui[368].

[367] Ces unités sont marquées par un astérisque * dans le Tableau 30.

[368] Ces unités sont marquées par deux astérisques ** dans le Tableau 30.

Tableau 30 : Unités de l'échantillon avec la synonymie NS la plus développée

Nombre de valeurs[369] différentes	**n° 1 = FAM I**
27	Божевільний**. /Boževil'nyj/. - Il n'est pas bien, lui. Sinoque ou cinoque (« fou, folle »).
27	Дайте мені спокій! /Dajte meni spokij !/ - Foutez-moi la paix ! Décoller qqn.
25	Балакати, базікати. /Balakaty, bazikaty/. - Tailler une bavette.
22	Геть звідси! /Het' zvidsy !/ - Va te faire cuire un oeuf !
21	Багатий**. /Bahatyj/. - Friqué, ée (« riche »).
20	Вгодована людина чи дитина**. /Vhodovana ljudyna čy dytyna/. - Un gros patapouf.
20	Голова**. /Holova/. - Carafon (« tête »). Recevoir un coup sur le citron. Il a reçu un coup sur la tirelire.
19	Бити*. /Byty/. - Il commence à me cogner dessus. Il cogne dur, comme une brute.
19	Битися один з одним*. /Bytysja odyn z odnym/. - Se friter. Qu'est-ce qu'ils se mettent !
19	Бути божевільним**. /Buty boževil'nym/. - Travailler du chapeau. Avoir le cerveau malade, dérangé, fêlé.
Nombre de valeurs différentes	**n° 2 = FAM II**
36	Ненормальний**. /Nenormal'nyj/. - Il est bien atteint. Timbré.
34	Напиватися (алкоголю)*. /Napyvatysja alkoholju/. - Il a trop pompé.
33	Нехай забирається звідси! /Nexaj zabyrajet'sja zvidsy !/ - Qu'il aille se faire pendre ailleurs.
31	Не при собі, психічно ненормальний**. /Ne pry sobi, psyxično nenormal'nyj/. - Il est grave, ce mec.
28	Обманювати, ошукувати*. /Obmanjuvaty, ošukuvaty/. - C'est de l'arnaque ! Faire de l'arnaque. Il nous a bien eus/possédés ! Se faire avoir/posséder.
28	Побити когось*. /Pobyty kohos'/. - Mettre des coups, des gnons à qqn. Tomber sur le paletot à qqn.
26	Не наполягай, облиш! /Ne napoljahaj, oblyš !/ - Écrase !
25	Невже?! /Nevže ?!/ - Vous m'en direz tant !
25	Підла, зла людина**. /Pidla, zla ljudyna/. - Cette vache de propriétaire.
25	Товста, повна людина**. /Tovsta, povna ljudyna/. - Bibendum.
25	Наполегливо залицятися до жінки, тиснути*. /Napolehlyvo zalycjatysja do žinky, tysnuty/. - Serrer une femme de près.
25	Тупа людина, дурень**. /Tupa ljudyna, duren'/. - Il est un peu ganache.
25	Худий, сухенький (про людину)**. /Xudyj, suxen'kyj (pro ljudynu)/. - Être sec, maigre comme un hareng saur.
Nombre de valeurs différentes	**n° 3 = autre lexique NS**
35	Геть звідси! /Het' zvidsy!/ - Allez vous faire foutre! Vas te faire foutre!
32	Відчепися (від мене) ! /Vidčepysja (vid mene)!/ - Va te faire mettre !
24	Негідник**. /Nehidnyk/. - Ladre, gredin.
24	Дурень**. /Duren'/. - Espèce d'abruti ! Pauvre con ! Sale con ! Gros con ! Petit con ! Petite conne ! Vieux con ! Bande de cons ! Quel cul ! Ce qu'il est cul ! Un peu cul. Trou de balle.
22	Робити куннілінктус*. /Robyty kunnilinktus/. - Faire minette à une femme (pratiquer le cunnilingus).
21	Гроші*. /Groši/. - Pèze (argent).

[369] « Valeur » = terme du logiciel utilisé = réponse.

19	Жінка легкої поведінки*. /Žinka lehkoji povedinky/. - Fille de mauvaise vie.
19	Мати сексуальні стосунки, кохатися*. /Maty seksual'ni stosunky, kохatysja/. - Se faire mettre par qqn. J'ai foutu trois femmes. Se taper qqn. S'envoyer qqn. Culbuter une femme.
19	Залицяння*. /Zalucjannja/. - Dragage.

Quel est le résultat obtenu ?

Crotte de bique, étiqueté par les locuteurs français comme une expression familière et en même temps vulgaire, a reçu une double étiquette en ukrainien – HRUBE ROZMOVNE. Les deux sens de l'expression ont été traduits en ukrainien comme *і треба ж такому (трапитись)* /i treba ž takomu (trapytys')/ pour « interjection par laquelle on manifeste son impatience, son dépit » et *малоцінна річ, пусте* /malocinna rič, puste/ pour « une chose sans valeur ». Ils ont reçu les équivalents NS suivants en ukrainien : *ні хрена собі, ні фіга собі* /ni xrena sobi, ni fiha sobi/ pour le premier sens, et *фігня, хуйня* /fihnja, xujnja/ pour le second sens. Les étiquettes FAM/VULG et HRUBE ROZMOVNE peuvent être enlevées d'un éventuel dictionnaire bilingue français-ukrainien, dans le cas d'une version papier, ou conservées, dans le cas d'une version électronique et donc plus complète du dictionnaire. Et ainsi de suite. D'autres exemples sont présentés dans le Tableau 31, tandis que l'intégralité des résultats se trouve à l'Annexe 7. Cette expérience peut servir pour la mise au point de l'étiquetage dans les dictionnaires monolingues ou celle d'un système d'équivalence directe – sans étiquettes – du NS dans les dictionnaires bilingues, pour toute langue ou paire de langues.

Pour aboutir à des changements dans les dictionnaires généraux comme *PR*, *TLFi* ou *Larousse*, il serait nécessaire d'effectuer des enquêtes identiques à celles décrites dans ces pages mais au niveau national, avec un échantillon représentatif de toute la population française. Pour ce faire, le lexicographe peut avoir recours à des sociétés de panel qui effectuent des études en ligne[370]. Ce type de sondage s'est beaucoup développé ces derniers temps et prend une part de plus en plus importante sur le marché des études : 13 % en 2005, 20 % en 2006, 25 % en 2008 et 31 % en 2009 (Tripier, 2011). Plusieurs avantages distinguent cette méthode par rapport à d'autres : celle par téléphone, par envoi postal ou en face à face par la méthode de la route au hasard :

[370] « Les sondages *online* font souvent appel à des *access panels online* c'est-à-dire des réservoirs de répondants potentiels qui se sont inscrits pour répondre de manière répétée à des enquêtes en ligne » (Tripier, 2011).

Tableau 31 : Attribution d'une étiquette en français et recherche des équivalents NS en ukrainien[371]

Unité NS en FR	Étiquette attribuée par des locuteurs FR	Registre recherché en UKR	Equivalent/définition neutre en FR (tiré(e) du *PR*)	Equivalent neutre en UKR	Equivalent NS en UKR trouvé par des locuteurs ukrainiens
crotte de bique	FAM/VULG	HRUBE ROZMOVNE[372]	interjection par laquelle on manifeste son impatience, son dépit	/i treba ž takomu (trapytys')/	/ni xrena sobi, ni fiha sobi/
	FAM/VULG	HRUBE ROZMOVNE	une chose sans valeur	/malocinna rič, puste/	/fihnja, xujnja/
(doubler) un gros-cul	FAM/VULG	HRUBE ROZMOVNE	poids lourd	/velyka vantaživka/	/fura, tir/
être, marcher à voile et à vapeur	ARG/FAM	ŽARGONIZOVANE ROZMOVNE	être bisexuel	/buty biseksualom/	/bi, hej, hraty na dva fronty/
il a trop pompé	FAM	ROZMOVNE	il a trop bu (de l'alcool)	/napuvatysja (alkoholju)/	/nabratysja, nabuxatys'/
thune	ARG	ŽARGON	argent	/hroši/	/filky, bablo, babky/
tire	ARG	ŽARGON	automobile	/avtomobil'/	/tačka/
volaille	VULG	HRUBE VULHARNE	groupe de femmes, de jeunes filles	/hrupa žinok čy molodyx divčat/	/šabaš, stado/
	ARG/VULG	HRUBE ŽARGONNE	fille de mauvaise vie	/žinka lehkoji povedinky/	/kurva, povija, šl'ondra/
	VULG	HRUBE VULHARNE	femme, fille	/žinka, divčyna/	/t'olka, divaxa, kobita/

[371] Afin d'éviter la surcharge de ce tableau, les items ukrainiens sont écrits seulement en translittération. L'italique et les guillemets sont également superflus ici.

[372] Sous-entendu *слово* /slovo/ « mot ».

- l'accessibilité à des cibles nombreuses et variées ;

- le recrutement possible de profils rares à faibles taux d'incidence ;

- la rapidité de la collecte ;

- les informations préalables et la pré-qualification des répondants ;

- un coût plus intéressant. […]

> Avec ce mode de recueil auto-administré sans interaction avec un enquêteur, il y a […] moins d'auto-valorisation et d'alignement sur le politiquement correct, pas de biais enquêteur (*ibid*.:15, 17).

La dernière particularité est très importante pour une étude linguistique, et pour une étude sur le NS en particulier.

De plus, les reproches qu'on adresse aux sondages en ligne ne sont pas tous applicables à l'étude lexicale : le fait d'appartenir à plusieurs panels et le risque de « professionnalisation » des répondants, ainsi que la question de la sincérité des réponses ne concernent pas l'enquête lexicale. La variation des résultats selon le système de rémunération et du mode de recrutement des répondants, et la possibilté pour un internaute de représenter un non-internaute peuvent être au contraire opposables à ce mode de collecte. Ces défauts ne sont pas pour autant exclus dans le cas d'une enquête par envoi postal ou même dans celui d'une distribution personnelle des questionnaires.

6.6. CONCLUSION

L'approche sociolinguistique utilisée dans cette étude permet d'éviter ou au moins de réduire la dimension subjective lors de l'étiquetage des unités NS dans un dictionnaire unilingue ou bilingue. Ce n'est plus le lexicographe qui se charge de marquer chaque item NS de son ouvrage, en s'appuyant sur sa propre expérience linguistique, sur des textes littéraires ou autres, sur des témoignages directs, etc., mais les locuteurs eux-mêmes qui marquent le lexique qu'ils emploient ou qu'ils n'emploient d'ailleurs pas. Le seul aspect subjectif de cette approche reste la définition terminologique proposée au début du questionnaire. Cependant, un moyen décrit ci-dessous permet d'améliorer aussi cet aspect.

Le résultat final de mon étude est un échantillon d'un dictionnaire bilingue français-ukrainien du lexique NS, dont les étiquettes de niveau sont donc attribuées par les locuteurs eux-mêmes et non pas par l'auteur du dictionnaire. C'est la partie novatrice de la présente recherche. L'autre innovation, surtout appréciable pour une langue en pleine évolution lexicale comme l'ukrainien, est la participation active des sujets dans la constitution de la partie ukrainienne du dictionnaire : les équivalents NS ont tous été fournis par des locuteurs natifs. La comparaison de

ces témoignages avec le vocabulaire NS des dictionnaires généraux ukrainiens m'a permis de constater le caractère prescriptif de ces derniers et l'état misérable du lexique NS les composant : les équivalents des mots étiquetés VULG, TRES FAM ou ARG dans le *PR* sont quasi absents des dictionnaires ukrainiens consultés.

Les enquêtes de terrain peuvent corriger l'absence de l'aspect social dans l'étiquetage actuel, tandis que les descriptions détaillées des contextes d'emploi à la place des marques de niveau peuvent régler le problème de l'usage. Par exemple :

- ce mot/expression peut être employé(e) avec des amis, des inconnus de votre âge ;
- ce mot/expression peut être employé(e) avec des amis, des inconnus de votre âge, des inconnus plus âgés ;
- ce mot/expression peut être employé(e) avec des amis, des inconnus de votre âge, des inconnus plus âgés, les professeurs ou les supérieurs (directeur, chef de service…) ;
- ce mot/expression peut être rencontré(e) dans des ouvrages écrits sur l'argot mais ne s'emploie plus dans le langage courant d'aujourd'hui ; etc.

L'avantage d'une telle présentation, d'ailleurs partiellement utilisée dans une enquête de mon DEA (N. Shevchenko, 2003:76-77), est qu'elle peut être utilisée sur d'autres langues sans risque de divergences terminologiques. Il suffira simplement de l'ajuster en fonction des cultures concernées. Il est curieux que des marques contextuelles aient déjà existé bien avant, à l'aube des dictionnaires. Les étiquettes de niveau n'étaient alors pas des métasignes mais des descriptions des contextes et des consignes d'emploi (Glatigny, 1990). Comme quoi, la nouveauté est souvent le reflet de choses anciennes oubliées.

Les enquêtes doivent être effectuées sous forme électronique ou bien directement en ligne. Compte tenu du public ciblé, celui des jeunes, cela ne posera aucun problème. Le côté informatisé faciliterait également le dépouillement, l'analyse, l'usage et la mise à jour des données par la suite, au prix cependant d'une préparation et d'une exploitation lourdes.

En conclusion, pour rendre l'étiquetage dans les dictionnaires monolingues ou bilingues moins subjectif et élaborer des critères d'attribution des étiquettes appliquables dans tous les ouvrages lexicographiques sur une langue, je suggère un travail collectif et sur le terrain :

- Effectuer des enquêtes sur l'emploi des unités NS et leur niveau d'« argocité » pour pouvoir les encoder ensuite dans les dictionnaires du NS ou même dans des dictionnaires généraux. Le système avec la description détaillée des contextes est universel et peut être appliqué à d'autres langues. Tant pour la lexicographie monolingue que pour la lexicographie bilingue, les sondages sur l'étiquetage des unités lexicales doivent être réguliers et se faire au niveau national.

– Les enregistrements de l’oral doivent être réguliers, bien ciblés, avec des objectifs de départ bien déterminés afin de compléter constamment le vocabulaire NS dans les dictionnaires.

CHAPITRE 7
CONCEPTION D'UN DICTIONNAIRE BILINGUE FRANÇAIS-UKRAINIEN DU LEXIQUE NON-STANDARD

La recherche sur le problème de l'étiquetage du NS dans la lexicographie bilingue présentée dans les chapitres précédents trouve son application dans la réalisation d'un échantillon de dictionnaire bilingue français-ukrainien du lexique de bas niveau de formalité.

La question du recensement, très importante dans la conception d'un dictionnaire, ne se pose pas ici car la nomenclature provient du *PR* (2001). Le corpus de tous les articles soumis aux enquêtes est si riche et si volumineux qu'il mériterait une étude séparée. L'ampleur de ce travail et surtout son objectif centré sur l'étiquetage, ainsi que sur le vocabulaire NS ukrainien fourni par des locuteurs natifs, ne permettent pas de traiter entièrement tous ces items dans des délais réalistes. Je présente donc ci-dessous une analyse détaillée d'un échantillon de 30 entrées réparties sur tout l'alphabet. Pour ce faire, un mot sur 36 a été tiré de la liste initiale de 1040 items. Ces données ont ensuite été analysées et mises en forme avec le logiciel *XMLmind XML Editor Personal Edition* de création de fichiers au format *xml*.

Il s'agit d'un dictionnaire unidirectionnel français-ukrainien. Un tel dictionnaire n'existe pas à ce jour et serait utile pour le traducteur ou toute autre personne ukrainophone intéressée par la langue française d'aujourd'hui et par le langage NS en particulier.

7.1. MICROSTRUCTURE DU DICTIONNAIRE

Chaque article du dictionnaire fournit les informations suivantes sur l'unité lexicale traitée :

– Bloc grammatical : partie du discours ; genre ; catégorie grammaticale du pluriel en cas d'emploi du mot ou d'un de ses sens au pluriel ; transitivité pour les verbes (transitif – intransitif) ; aspect du verbe (perfectif – imperfectif). La plupart du temps, les verbes sont indiqués à l'imperfectif. Cependant, pour le vocabulaire NS, l'aspect mentionné est celui qui est

le plus employé dans chaque expression. Il est précisé seulement lorsque les deux aspects du même verbe sont mentionnés côte à côte, ex. : *tapiner*[373].

– La marque de niveau de langue attribuée par les locuteurs français. Les marques apparaissent en vert dans le dictionnaire afin de faciliter la lecture. Un sens ou un mot marqué comme neutre ainsi que les mots inconnus des locuteurs français sont absents du questionnaire ukrainien. Ils sont tout de même répertoriés dans l'échantillon de 30 articles avec leur traduction, mais sans la recherche des sources lexicographiques, ni celles du terrain. L'emplacement de la marque de niveau est très important. Pour des unités monosémiques, une marque en début d'article correspond à toutes ses composantes : significations, locutions, collocations, exemples. Les témoignages des locuteurs ukrainiens sont du même niveau. Si l'une de ces composantes appartient à un autre niveau, elle a sa propre étiquette, ex. : *épate, sacrifier*. L'étiquette initiale est doublée seulement lors d'un changement de partie du discours, ex. : *fumiste, nullard*. Dans le cas d'un mot polysémique, la marque de niveau se place au début de l'article, avant même le chiffre indiquant la première signification, comme pour *déglingue, fumiste, masse, pot*. Si l'un des sens du mot polysémique n'est pas du même niveau, il est précédé d'une étiquette particulière qui ne concerne qu'une seule signification de cette unité. Les étiquettes ne sont pas doublées par la suite : toutes les significations non marquées sont par défaut du niveau indiqué au début de l'article polysémique. Lorsque les significations appartiennent à des niveaux différents, les étiquettes distinctes précèdent chacune d'elles, ex. : *branlée, loin*.

– La traduction obligatoire du mot-vedette en ukrainien standard, neutre. Cette traduction ne répète pas automatiquement la définition neutre donnée dans le questionnaire ukrainien car leur fonction n'est pas la même. La définition avait pour objectif de diriger le sujet vers les mots NS correspondant à cette définition. Elle devait donc être précise, laconique et absolument neutre. L'équivalent ne décrit pas mais traduit l'unité de la langue source. Il peut avoir un caractère descriptif si l'équivalent n'existe pas dans la langue cible. Afin de retrouver facilement les réponses des locuteurs natifs pour chaque unité des 30 articles analysés ci-dessous, les tableaux sont présentés dans l'ordre des articles qui eux, sont classés par ordre alphabétique[374].

– L'équivalent NS en ukrainien, s'il existe. Cette case peut donc être vide comme dans les articles suivants : *pays(e), repartir, valser*. Ces équivalents sont proposés par l'auteur du dictionnaire ou bien proviennent des dictionnaires ukrainiens dont la liste est jointe ci-après. Dans un dictionnaire du NS, une liste des synonymes est obligatoire ainsi que la description des champs sémantiques, comme c'est le cas dans le dictionnaire d'argot de Stavyc'ka (2005b). Cela

[373] Voir Section 7.6.

[374] Voir Annexe 6 pour le détail des 30 articles de l'échantillon présenté dans la Section 7.6.

aide considérablement la recherche dans le dictionnaire en la rendant rapide et efficace. Ces dispositifs m'ont permis, entre autres, de trouver facilement, à partir de Stavyc'ka, des équivalents NS pour mon propre dictionnaire. Les mots NS qui n'ont pas de source indiquée sont connus de l'auteur et peuvent éventuellement se trouver dans la littérature. Leur présence dans le dictionnaire reste sans appui documentaire et donc subjective. J'ai tout de même préféré les citer car ils existent bel et bien dans la langue : /obrubky/ dans *abattis*, /zastrelytysja/ dans *carabiné*, /synyk/ dans *fiston*, /kukuvaty/ dans *moisir*, ce qui est parfois confirmé par les réponses des locuteurs : /jak baran/ dans *pioche*.

– La source indiquée régulièrement entre parenthèses de l'équivalent NS ou, plus rarement, de l'exemple, si ceux-ci ont été notés dans les dictionnaires ukrainiens. La littérature, la presse ou les médias peuvent également servir de source, ex. : *criser*.

– L'équivalent donné par les locuteurs ukrainiens, précédé d'un astérisque. J'ai souvent pris les équivalents les plus cités par les locuteurs ou dont l'image se trouve la plus proche de celle du français, dans le cas de synonymie et d'égalité quantitative des réponses (*bedaine, chiée, le faire à l'épate*, etc.). Dans l'échantillon ci-dessous[375], les unités du terrain doublent parfois les unités en provenance des sources lexicographiques. Ceci est nécessaire seulement dans le cadre d'une étude, mais dans tout autre contexte, les équivalents doivent se suivre sans répétition, sans séparation entre les sources, mais avec tout de même leur citation. D'ailleurs, les sources peuvent être citées à la fin du dictionnaire, dans une bibliographie, pour éviter d'alourdir le corps de l'article. Les pages des sources, dans ce cas, ne seraient donc pas indiquées.

– Les expressions figées et les collocations introduites par un losange foncé. Les expressions sont toujours traduites mais n'ont pas obligatoirement d'équivalents NS : *de loin, plein pot*. Les expressions figées et les collocations peuvent être du même niveau que le mot-vedette ou bien d'un autre niveau. Dans le premier cas, qui est majoritaire, l'étiquette n'est pas répétée. Dans le second, il y a une étiquette distincte juste devant l'expression idiomatique.

– Les exemples en français tirés du *PR* avec leur traduction en ukrainien[376]. Ils sont précédés d'un losange vide. Les exemples permettent à l'utilisateur de placer le mot dans une phrase, de le voir dans un contexte d'emploi. Leur traduction est par conséquent capitale et s'appuie sur les équivalents NS puisés dans les dictionnaires ou sur le terrain.

[375] Voir Section 7.6.

[376] Ceci est provisoire : il faudra procéder différemment dans un dictionnaire définitif et reformuler les exemples.

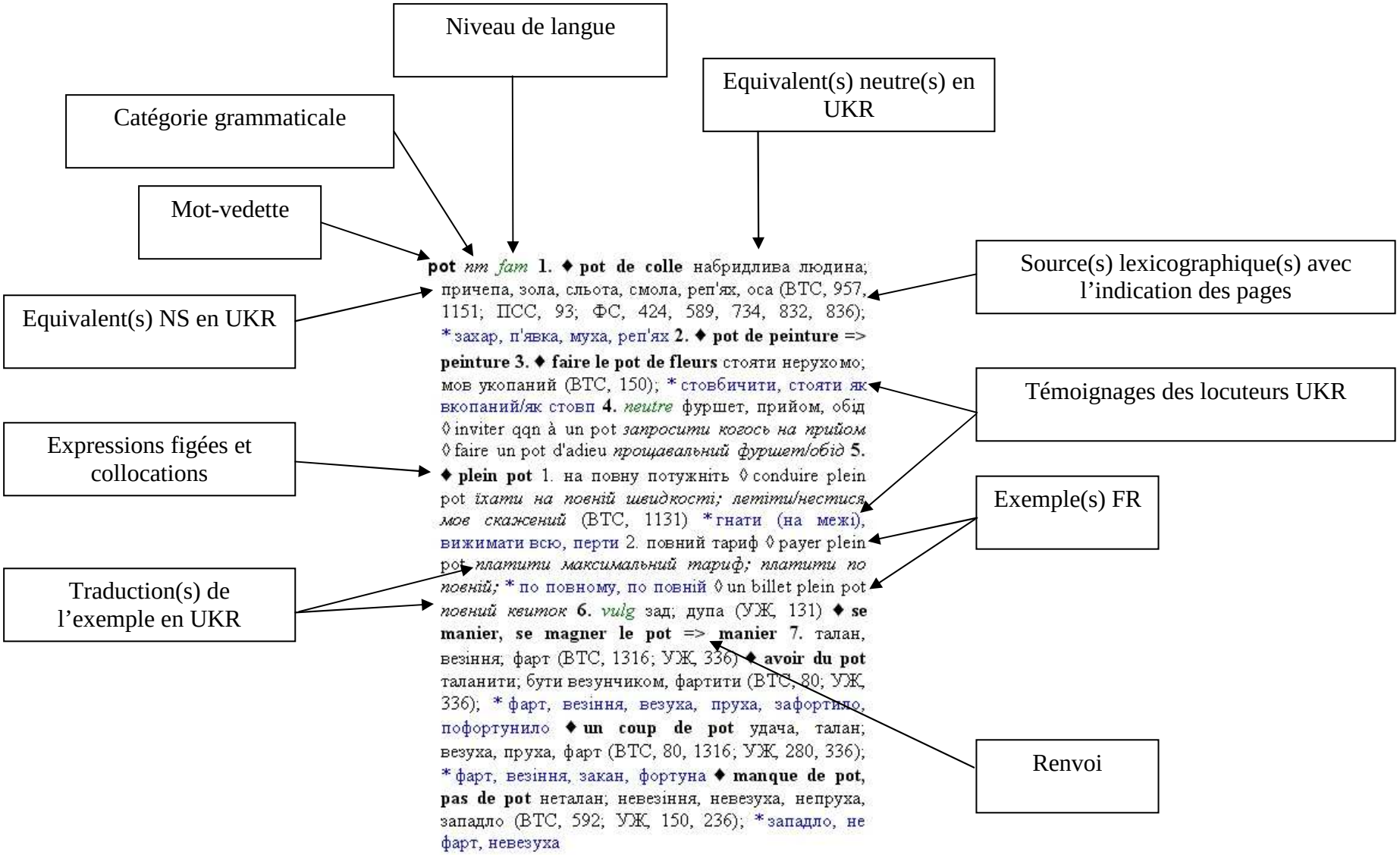

Figure 5 : Article du dictionnaire français-ukrainien du lexique non-standard

Ces explications peuvent être complétées par un schéma découpant un article du dictionnaire en catégories (Figure 5). Pour cela, un extrait d'un article particulièrement diversifié de l'échantillon a été choisi.

7.2. SIGNES CONVENTIONNELS

Chaque dictionnaire doit expliquer tous les signes conventionnels utilisés dans son texte, même les signes de ponctuation, s'ils jouent un rôle métalinguistique. Deux bons exemples d'une telle précision sont les dictionnaires de Bernet et Rézeau (1989:14; 2008). Le Tableau 26 décrit le métalangage du dictionnaire français-ukrainien.

7.3. ABREVIATIONS DU DICTIONNAIRE

Les abréviations sont presque les mêmes que celles utilisées par les auteurs du *PR* (2001), mais en quantité moindre. Voici la liste des termes utilisés pour l'échantillon analysé :

- adj = adjectif ;
- adv = adverbe ;
- arg = mot d'argot ;
- fam = familier ;
- généralt = généralement, le plus souvent ;
- inconnu = unité inconnue des locuteurs français ;
- inf = infinitif ;
- n = nom (nm = nom masculin ; nf = nom féminin ; n = nom épicène (ex. : *fumiste, pays*) ou nom avec accord morphologique (ex. : *nullard, arde*) ; neutre = unité étiquetée NEUTRE par des locuteurs français ;
- pl = pluriel (au pl = au pluriel) ;
- v = verbe ;
- vi = verbe intransitif, qui n'a jamais de complément d'objet dans le sens envisagé ;
- vt = verbe transitif, qui a un complément d'objet (exprimé ou non) ;
- vulg = vulgaire.

Tableau 26 : Métasignes du dictionnaire français-ukrainien

Signes conventionnels employés dans le dictionnaire	Leurs significations
1., 2., 3., ... en gras	Un numéro en gras correspond à un sens. Avant une entrée, il signale qu'il s'agit d'une forme homographe d'une autre (ex. : **1. masse**, **2. masse**) ; ce numéro est rappelé dans les renvois[377].
1., 2., 3., …en maigre	Un numéro en maigre introduit un emploi ou un type d'emploi à l'intérieur d'un sens, d'une locution ou d'une collocation. La distinction des sens et des emplois vient du *PR*, tandis que la numérotation a été modifiée.
♦	Introduit les expressions figées et les collocations.
◊	Introduit les exemples.
*	Généralement placé après la section des sources, sert à introduire des unités fournies par les locuteurs natifs.
;	Sert à séparer plusieurs informations : - les équivalents neutres des équivalents NS dans la traduction du mot-vedette et dans la traduction des collocations, des expressions figées ou des exemples ; - les différents dictionnaires dans la citation des sources ; - les sources lexicographiques ou autres par rapport aux témoignages des locuteurs natifs.
( )	Encadre les sources écrites, majoritairement lexicographiques.
/	Sert à distinguer les variantes de la même expression ou encore, les traductions synonymiques.
■ —	Annonce le changement de la partie du discours au sein d'un même article.
=>	Suivi d'un mot en gras, présente des renvois vers d'autres articles du dictionnaire. Ces renvois sont tels qu'ils se présentent dans le *PR*. Les renvois de l'échantillon sont faits seulement vers les unités de la nomenclature du dictionnaire, c'est-à-dire vers l'un des 1040 articles traités.

7.4. LISTE DES SOURCES LEXICOGRAPHIQUES EN UKRAINIEN

Les équivalents NS en ukrainien proviennent de quelques dictionnaires :

- *Grand dictionnaire raisonné de l'ukrainien* de Busel (*VTS*, 2004, cité comme /VTS/) ;
- *Dictionnaire des synonymes* de Karavans'kyj (*PSS*, 2000, cité comme /PSS/) ;
- *Dictionnaire du* žargon *ukrainien* de Stavyc'ka (2005b, cité comme /UŽ/) ;
- *Dictionnaire du lexique obscène et de ses analogues* de Stavyc'ka (2008, cité comme /SNL/) ;
- *Dictionnaire phraséologique de l'ukrainien* (*FSUM*, 1999, cité comme /FS/) ;
- *Dictionnaires d'Ukraine* sur CD-ROM (*SU*, 2001-2004, cité comme /SU/). Pour cette source électronique, les pages ne sont évidemment pas indiquées.

[377] Une liste alphabétique des collocations et des locutions répertoriées dans le dictionnaire est absolument nécessaire à la fin de l'ouvrage afin de faciliter sa consultation. Ici, elle n'a pas été dressée vu la taille réduite de l'échantillon analysé.

Pour le vocabulaire familier, les mots et les expressions ont été principalement tirés du *VTS*, du *PSS*, du *FSUM* et du *SU*. Pour le reste des mots, ce sont les deux dictionnaires spécialisés de Stavyc'ka (2005b, 2008) qui ont servi. Chacun de ces six dictionnaires a sa spécificité. Le *VTS* reste un dictionnaire de tradition soviétique : il s'appuie sur les sources écrites, majoritairement littéraires, et est donc plutôt dans la prescription. L'auteur du *PSS*, avait vécu plusieurs années aux États-Unis, ce qui a certainement influencé son dictionnaire publié en Ukraine pour la première fois en 1993. Son approche de la langue et du lexique NS en particulier est très différente de celle des autres linguistes ukrainiens. Son dictionnaire est sans ambiguïté descriptif et fournit des synonymes familiers, des mots du *žargon*, des injures et parfois aussi des mots grossiers. Le *FSUM*, comme je l'ai déjà mentionné[378], ne marque pas les locutions familières et reste assez réticent par rapport au vocabulaire de bas niveau de formalité. Le *SU*, englobant plusieurs dictionnaires, est le plus grand dictionnaire d'ukrainien d'aujourd'hui. Il prend cependant ses racines dans la même école soviétique et évite par conséquent le vocabulaire ouvertement grossier ou vulgaire. Pour ce registre de langue, il n'y a que les dictionnaires spécialisés de Stavyc'ka.

Une seule source littéraire citée dans l'échantillon est le roman de S. Andruxovyč (2005) *Les Vieilles Personnes*.

7.5. VOCABULAIRE COLLECTE SUR LE TERRAIN

Les données fournies par les locuteurs ukrainiens ne figurent pas toutes dans le corps du dictionnaire mais sont sélectionnées en fonction de leur nombre d'occurrences dans les réponses. La plupart du temps, ce nombre est supérieur à un. Néanmoins, certains items ont des équivalents ne comprenant chacun qu'une seule occurrence : *carabinée*, *déglingue*, *grade*, etc. Pour ces mots, le critère d'exactitude du sens et du registre a été appliqué. Ainsi, les équivalents NS ont été régulièrement préférés aux équivalents neutres, même si ces derniers ont plus d'occurrences. Par exemple, pour *numéroter ses abattis*, ni *оберігатись* /oberihatys'/, ni *бути обережним* /buty oberežnum/ ne figurent dans l'article, étant donné leur caractère neutre. Les unités *вважай* /vvažaj/, *вважати* /vvažaty/, *вважати на щось* /vvažaty na ščos'/ sont des variantes du même verbe : la première étant son impératif à la 2e personne du singulier, la deuxième est sa forme à l'infinitif et la troisième correspond au même verbe employé avec un complément indirect. Ils sont tous comptés comme les occurrences d'un seul mot et se retrouvent par conséquent en tête de la liste. Par contre, le

[378] Voir Section 5.1.

verbe en question est absolument neutre et ne peut donc pas être choisi pour le dictionnaire. Un outil de calculs statistiques plus performant que *Le Sphinx* aurait permis de lemmatiser et de ne pas compter toutes les formes du même mot comme plusieurs occurrences d'un item. Dans mon échantillon, ce travail a été effectué manuellement, au moins pour les 30 entrées examinées. Sur trois équivalents restants de l'exemple cité, un ne correspond pas à la définition neutre : *тримати хвіст пістолетом* /trumaty xvist pistoletom/ = « souhaiter un bon courage à qqn ». Nous avons finalement deux expressions familières qui correspondent plus ou moins à l'item du questionnaire : *бути начеку* /buty na čeku/ et *чекати північного вітру* /čekaty pivničnoho vitru/.

Pour certains mots, les locuteurs n'ont pas proposé d'équivalents exacts du point de vue de la signification ou du registre, souvent neutre. Dans ce cas, j'ai laissé le champ correspondant dans l'article vide (ex. : *de loin ; c'est pas le tout de rigoler ; je me suis tout écorché la main*). Dans un dictionnaire définitif, il faudra mélanger les sources sans obligatoirement les distinguer dans le texte même de l'article. L'absence de correspondances dans les réponses des locuteurs ou des dictionnaires sera complétée mutuellement ainsi que par d'autres sources.

L'ordre des mots dans les réponses des locuteurs suit avant tout le nombre d'occurrences et il est ensuite essentiellement alphabétique[379]. Dans les équivalents lexicographiques, les mots sont classés par rapport à leurs sources, et au niveau de chaque source, par ordre alphabétique. Les sources sont dans l'ordre alphabétique.

La synonymie est très répandue dans le domaine du NS. De nombreuses unités synonymiques en français ont été réduites à un seul équivalent neutre dans le questionnaire ukrainien et par la suite une seule série de réponses ukrainiennes correspond à deux voire à plusieurs synonymes en français : *coup de pot* et *coup de bol* ; *il a une masse d'amis* et *il y en a des tas et des tas*, etc. L'inverse existe aussi, quand à chaque item synonymique en français correspond une série particulière d'équivalents en ukrainien : *elle est nullarde en anglais, c'est un vrai nullard, quel ringard* ; *manque de pot* et *pas de pot.*

Toutes les données de l'échantion sont exposées dans l'Annexe 6. Les données brutes des 1313 unités ukrainiennes et 1658 unités françaises, la différence de 345 items, rappelons-le, a été ventilée dans des rangs synonymiques, sont répertoriées dans l'Annexe 7.

[379] Parfois, sur deux synonymes, le premier est celui qui est plus précis ou dont le niveau correspond le mieux du point de vue subjectif de l'auteur du dictionnaire, ou celui qui s'intègre le mieux dans la rangée des synonymes.

7.6. ÉCHANTILLON D'UN DICTIONNAIRE FRANÇAIS-UKRAINIEN DU LEXIQUE NON-STANDARD (30 ENTRÉES)

abattis *nmpl fam* руки та ноги; обрубки ♦ **numéroter ses abattis** стерегтися (загроза); заробити, дістати по зубах (ВТС, 324; СУ; ФС, 249); * бути начєку, чекати північного вітру ◊ Tu peux numéroter tes abattis! *Ти зараз заробиш у мене!/Ти зараз дістанеш по зубах!*

avocaillon *nm inconnu* адвокат; адвокатішка

bedaine *nf fam* великий живіт; пузо, черево, курдюк (ВТС, 1004, 1375; УЖ, 195); * пузо ◊ Il a une grosse bedaine, de la bedaine. *У нього таке пузо! У нього є пузико.*

bocal *nm fam* ♦ **être agité du bocal, un agité du bocal** божевільний, ненормальний; (із-за рогу мішком) прибитий, псих, психопат, довбонутий, крезанутий (ВТС, 1001, 1002; ПСС, 242; УЖ, 125, 188); * на голках, дьорганий, психований

branlée *nf* **1.** *vulg* мастурбація; стегноблудіє (СНЛ, 359); * дрочіння, кишеньковий більярд **2.** *vulg et fam* бійка; коцалка, махач, мочилово (УЖ, 187, 215, 222); * двіжн, двіжняк, мордобой, розборка, махаловка ◊ Ils ont pris une branlée. *Вони отримали звізди./Вони отримали пизди.* (УЖ, 155; СНЛ, 284)

carabiné, ée *adj fam* дуже сильний; страшний, застрелитися (можна) (ВТС, 1203); * (мало не) смертельний, убойний ◊ Il a eu une grippe carabinée. *У нього був страшний грип.*

chiée *nf vulg* купа; задохріна/до хріна, дохуя/до хуя (СНЛ, 388, 396); * дофіга, дохуя ◊ Il a une chiée d'amis. *У нього до хріна друзів.*

conjungo *nm inconnu* шлюб

criser *vi fam* утратити самовладання від гніву, злості тощо; істерикувати (С. Андрухович); * зірватися, впасти в нерви/втратити нерви, вийти з себе/з берегів, розійтися

déglingue *nf fam* **1.** становище запустіння, розладу чогось, розвал; бедлам, гармидер, кавардак, розгардіяш (ВТС, 40, 174, 1045; ПСС, 24); * бардак, розруха, хаос **2.** божевілля, дивна витівка; *pl* фіглі-міглі (ВТЛ, 1320); * бзик, дебілізм, викрутас, маразм

dresser *vt fam* підкоряти, приборкувати когось; дресирувати, школити когось (ВТС, 248, 1399); * взяти/підбити під каблук, нагинати, строїти, тримати в шорах ◊ Je vais te dresser. *Я тебе вишколю.* ◊ Ça le dressera. *Це його провчить.*

épate *nf fam* бажання вразити публіку, *pl* хвастощі; випендрон, понт, *généralt au pl* понти (УЖ, 82, 267); * випендрювання, вимахування, викаблучування, понти ♦ *arg et fam* **le faire à l'épate** вимахуватися, випендрюватися, понт наводити, робити щось задля понтів, понтуватися (УЖ, 81, 82, 267, 268); * вимахуватися, вийобуватися

fiston *nm fam* син; синик; * малий ◊ Ecoute-moi fiston! *Послухай мене, синику!*

fumiste *n fam* **1.** блазень; клоун, дурило, дурко (ПСС, 29, 101); * баламут, дурачок, клоун **2.** людина, на яку не можна розраховувати; баклан, пройда, пройдисвіт, пройдоха (ВТС, 972; ПСС, 336; УЖ, 43); * балабол, дармограй, триндюх, шалапут ◊ Il n'a rien fait de ce qu'il a promis, quel fumiste ! *Він нічого не зробив з того, що пообіцяв, от балабол!* ■ — *adj fam* ненадійний, несерйозний; шалапут (ВТС, 1388) ◊ un élève fumiste *шалапут*

grade *nm fam* ♦ **en prendre pour son grade** отримати догану; мати нагінку, отримати

прочухан/прочуханку (ВТС, 998, ПСС, 342); * дістати по повній програмі, получити втик, дістати піздюлєй

ivrognesse *nf fam* алкоголічка; алкашниця, бухарочка (УЖ, 34, 73); * алкашка, пиячка

loin *adv* **1.** *neutre* ♦ **ne pas voir plus loin que le bout de son nez** не бачити далі свого носа **2.** *fam* ♦ **de loin** здалеку ◊ Elle est mieux de loin que de près. *Вона краще здалеку, ніж зблизька.*

1. masse *nf fam* **1.** безліч, море; купа, маса, до фіга (ВТС, 473, 512); * до фіга/дофіга, купа, море ◊ Il a une masse d'amis. *У нього маса друзів.* **2.** ♦ **pas des masses** небагато; небагацько, не гурт (ВТС, 591; СУ) * децл, як кіт наплакав, мізер ◊ Il n'y en a pas des masses. *Їх там не гурт.* **3.** не дуже; не фонтан (УЖ, 342); * так собі, не пре, 50/50, галімо ◊ Ça t'a plu ? - Pas des masses. *Тобі сподобалося? - Не фонтан.* **4.** ♦ **en masse** багато; до фіга, маса, повна торба (ВТС, 512, 1257; ПСС, 19); * до фіга/дофіга, купа, маса, море ◊ J'ai encore des courses en masse. *У мене ще покупок до фіга.* **5.** ♦ **être à la masse** втратити почуття реальності; вбитий, криша/дах поїхала/поїхав (УЖ, 77, 117); * витати у хмарах

2. masse *nf* ♦ **coup de masse** 1. *neutre* емоційний шок, удар, потрясіння ◊ Il a reçu un coup de masse. *Він отримав страшний удар.* 2. *fam* завелика, непомірна ціна; охрінезна ціна (УЖ, 267-268); * обдиралівка, шкала Ріхтера ◊ N'allez pas dans ce restaurant, c'est le coup de masse! *Не ходіть до цього ресторану – обдиралівка!*

moisir *vi fam* чекати, перебувати десь більше, ніж треба; ку(ку)вати, стирчати, прогнивати (ВТС, 1195); * зависнути, зав'язнути десь ◊ Nous n'allons pas moisir ici toute la journée, toute notre vie. *Ми не будемо тут стирчати цілий день, прогнивати усе життя.*

nullard, arde *adj fam* бездарний, який нічого не знає; ніякий, нульовий, нулячий (УЖ, 238); * тупий, тупорилий ◊ Elle est nullarde en anglais. *Вона нульова в англійській мові.* ■ — *n fam* слаба у чомусь людина; нуль; * маслянка, нездара, тлумок, дуб, сіромаха, тупак ◊ C'est un vrai nullard. *Він справжній нуль.*

pays, payse *n fam* земляк, краянин; * братан, зьома, зємєля, корєш, свояк

pioche *nf fam* ♦ **une tête de pioche** вперта людина; впертий як баран, клятий, упертюх, йо (ВТС, 436, 1298; ПСС, 60; СУ; УЖ, 161); * (впертий) (як) баран, впертюх, осел, як танк

pot *nm fam* **1.** ♦ **pot de colle** набридлива людина; причепа, зола, сльота, смола, реп'ях, оса (ВТС, 957, 1151; ПСС, 93; ФС, 424, 589, 734, 832, 836); * захар, п'явка, муха, реп'ях **2.** ♦ **pot de peinture** => **peinture 3.** ♦ **faire le pot de fleurs** стояти нерухомо; мов укопаний (ВТС, 150); * стовбичити, стояти як вкопаний/як стовп **4.** *neutre* фуршет, прийом, обід ◊ inviter qqn à un pot *запросити когось на прийом* ◊ faire un pot d'adieu *прощавальний фуршет/обід* **5.** ♦ **plein pot** 1. на повну потужність ◊ conduire plein pot *їхати на повній швидкості; летіти/нестися мов скажений* (ВТС, 1131) * гнати (на межі), вижимати всю, перти 2. повний тариф ◊ payer plein pot *платити максимальний тариф; платити по повній;* * по повному, по повній ◊ un billet plein pot *повний квиток* **6.** *vulg* зад; дупа (УЖ, 131) ♦ **se manier, se magner le pot** => **manier 7.** талан, везіння; фарт (ВТС, 1316; УЖ, 336) ♦ **avoir du pot** таланити; бути везунчиком, фартити (ВТС, 80; УЖ, 336); * фарт, везіння, везуха, пруха, зафортило, пофортунило ♦ **un coup**

de pot удача, талан; везуха, пруха, фарт (ВТС, 80, 1316; УЖ, 280, 336); * фарт, везіння, закан, фортуна ♦ **manque de pot, pas de pot** неталан; невезіння, невезуха, непруха, западло (ВТС, 592; УЖ, 150, 236); * западло, не фарт, невезуха

racler *vt fam* ♦ **racler les tiroirs, les fonds de tiroirs** брати останні гроші; вигортати кишені, вишкрібати шухляди (ФС, 81); * брати заначку/останню копійку, знімати останню сорочку

repartir *vi fam* розпочинати знову ◊ Allez, c'est reparti ! *Поїхали!* * давай(те), гайда, погнали ♦ **c'est reparti comme en quatorze (ou 14)** => **quatorze**

sacrifier *vt neutre* пожертвувати чимось ◊ Allez, je vais sacrifier une de mes bonnes bouteilles. *Гаразд, пожертвую однією з моїх найкращих пляшок.* ◊ sacrifier un article *продати товар зі знижкою; fam спустити* (ВТС, 1183)

soixante-huitard, arde *adj neutre* шестивосьмидесятий ◊ l'esprit soixante-huitard *дух шістдесят восьмого (1968)* ■ — *n neutre* шестивосьмидесятник ◊ les soixante-huitards *шестивосьмидесятники, люди, які відповідають духу 1968 року* ◊ un vieux soixante-huitard *старий революціонер, хіпі*

tapiner *vi vulg et arg* заманювати, приваблювати клієнтів, працювати (про повію); зніматися, *imperf* чіпляти, *perf* підчепити (клієнта) (УЖ, 364) * їбалом торгувати, кадрити, клеїти, зніматися

tout *adj* **1.** *neutre* най-, самий ◊ Tout ce qu'il y a de plus sérieux! *Це найсерйозніше, що може бути.* **2.** *neutre* ♦ **en tout bien tout honneur** => **bien 3.** *fam avec n au pl* усі однакові: з однаковим характером, однаковими ознаками; * як на підбір, (що) інкубатор, під лінієчку ◊ C'est tout de bons garçons. *Усі, як на підбір, гарні хлопці.* ■ — *pron fam* **1.** ♦ **ce n'est pas tout de...** цього недостатньо, це не все ◊ C'est pas tout de s'amuser, c'est pas tout ça. *Є інші справи.* * є інший ряд занять **2.** ♦ **et tout** і все інше, і таке інше ◊ et tout et tout *і таке інше*; * і т. д. і т. п. **3.** *neutre* ♦ **avoir tout de...** мати все для, (повністю) відповідати чомусь ◊ Elle avait tout d'une mère. *У неї було все, чим повинна володіти мати.* ■ — *nm fam* ♦ **le tout est de** *(et l'inf.)* найголовніше ◊ C'est pas le tout de rigoler. *(Уміти) шуткувати - це ще не все.* ■ — *adv fam* **1.** зовсім ◊ tout gosse *зовсім (ще) дитина;* * малеча, куцепердик, курдуплик **2.** повністю, дуже; геть, геть-чисто (ВТС, 179; СУ) ◊ Je me suis tout écorché la main. *Я геть-чисто роздер руку.*

valser *vi fam* **1.** бути відштовхнутим ◊ Il est allé valser sur le trottoir. *Він опинився на тротуарі.* * розпластатися, перекинутись, розщепіритись ♦ **faire valser l'argent** витрачати гроші, не рахуючи; розбазарювати, розкидати, тринькати, кидати на вітер, сипати грішми (ВТС, 1039, 1054, 1268; ФС, 371, 806); * тринькати, сипати/смітити/розкидатися грошима, викидати на вітер, просирати **2.** ♦ **faire valser des fonctionnaires** переміщати, переводити держслужбовців; перекидати; * освіжити (персонал) ♦ **faire valser les prix, les étiquettes** постійно змінювати ціни, цінники; * модернувати, міняти курс ♦ **envoyer valser qqn, qqch** відправляти когось, відкидати щось кудись; * пхати, буцати, стусати, швиряти

CONCLUSION GENERALE

Cette étude avait pour but la conception d'un dictionnaire français-ukrainien du lexique NS, inexistant à ce jour, en évitant la subjectivité lexicographique dans l'étiquetage du niveau de formalité. Elle s'inscrit donc dans une perspective d'aide à la lexicographie et à l'étude du NS.

La recherche a initialement porté sur la terminologie du NS en français et en ukrainien, sur l'évolution de l'argot dans les deux langues, ainsi que sur l'historique de la situation linguistique en Ukraine. Puis, une analyse comparative des marques de niveau dans les dictionnaires actuels de français, d'ukrainien, de russe et d'anglais a permis de mettre en avant toute la problématique du sujet traité – celle de l'étiquetage dans la lexicographie monolingue. Ensuite, des méthodes empiriques telles que l'utilisation du corpus et le recours aux enquêtes de terrain ont été examinées. Finalement, un échantillon d'un dictionnaire français-ukrainien du NS a été créé avec les témoignages de locuteurs natifs des deux langues.

L'analyse terminologique du lexique NS français et ukrainien ainsi que l'examen lexicographique des dictionnaires actuels – piliers de cette recherche – ont abouti aux observations suivantes :

- Le lexique ukrainien NS emprunte largement au russe, mais aussi, plus récemment, à l'anglais. Les liens avec la Russie et le russe restent forts actuellement, 20 ans après l'Indépendance. L'ukrainien a cependant été institué comme unique langue d'État par la législation ukrainienne (loi sur des langues de 1989 et Constitution de 1996). La coexistence des deux langues dans le pays s'est plus ou moins stabilisée aujourd'hui : elles partagent les sphères de leur influence dans la société. Ainsi, la conversation quotidienne en famille reste divisée entre le russe et l'ukrainien ; l'ukrainien domine dans le milieu professionnel, dans l'enseignement et dans la vie politique ; tandis que le russe prévaut dans les médias, la littérature, la presse, ainsi qu'à l'église, dont la langue dépend plus de la géographie que dans d'autres domaines sociaux. Cette situation linguistique reste pourtant assez fragile et a besoin d'une forte politique d'État pour le soutien et la propagation de la langue nationale dans le pays.
- La parenté linguistique de l'ukrainien et du russe et leur histoire commune ont généré le phénomène du *suržyk* qui demande encore des études approfondies et l'élaboration d'une typologie exhaustive des interférences des langues en question.

- Concernant la terminologie du NS en ukrainien, elle provient autant de l'anglais que du français : les termes *žargon* et *argo* y sont aussi souvent employés que le *sleng*. Cependant, elle se retrouve en ukrainien par le biais du russe : de rares dictionnaires ukrainiens du NS, principalement les ouvrages de Stavyc'ka, copient le système d'étiquetage russe.
- La lexicographie ukrainienne d'aujourd'hui a majoritairement un caractère prescriptif, ce qui signifie l'absence du vocabulaire NS, outre celui du niveau familier, dans les dictionnaires généraux. La vision descriptive dans laquelle s'inscrivent les dictionnaires de Stavyc'ka demeure encore très critiquée par la communauté ukrainienne.
- Quant au NS en français, il transparaît dans certaines propositions d'étiquetage une influence, assez limitée, de l'anglais, par exemple dans le système de Rey et Cellard (1991) avec leur langage non conventionnel englobant tout le lexique NS. Le fonctionnement anglais me semble un exemple à suivre tant pour l'ukrainien, dont le système d'étiquetage du NS par Stavyc'ka semble inutilement compliqué, que pour le français, pour lequel la diversité des marques et surtout l'absence d'homogénéité sur ce sujet entre les lexicographes embrouillent les utilisateurs, particulièrement les étrangers.

Au-delà des objectifs qu'elle s'était imposés, la thèse a permis, de manière plus large, de soulever des questions limitrophes comme celle de l'histoire de la lexicographie ukrainienne ou encore celle des possibilités d'utilisation de la linguistique de corpus dans l'étude du NS. Ce travail se veut un nouveau jalon dans le domaine de l'étiquetage du lexique NS et son exploration doit être poursuivie.

Le dispositif d'étiquetage créé reste subjectif sur deux points : la traduction des unités NS en français vers les unités neutres en ukrainien ; et la définition des registres de langue dans les notices des questionnaires. Mais si la traduction restera toujours un domaine très imprégné par le sentiment linguistique du traducteur ou du lexicographe – bien que les outils de traduction automatique progressent régulièrement – l'aspect « définition » peut être amélioré.

La méthode élaborée et testée dans la thèse s'applique à la lexicographie bilingue français-ukrainien du lexique NS, mais elle peut également être utilisée dans la lexicographie monolingue, voire être étendue à d'autres langues. La démarche devient alors universelle, au moins pour les langues européennes (Figure 7).

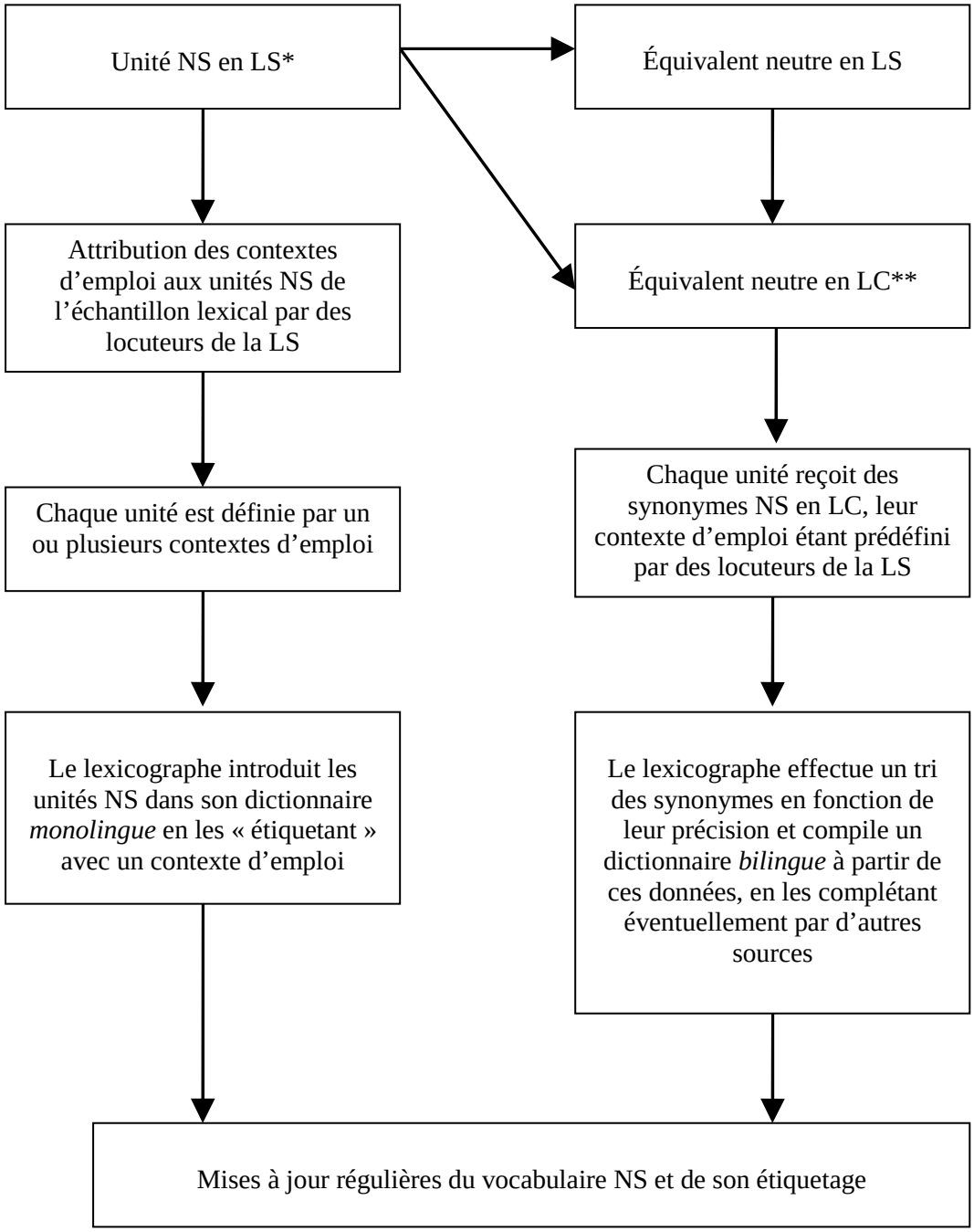

Figure 7 : Schéma (universel) de l'étiquetage des unités de bas niveau de formalité dans un dictionnaire monolingue ou bilingue (*LS = langue source, **LC = langue cible)

Dans le schéma proposé, l'étiquetage des unités NS d'un dictionnaire bilingue – général ou spécialisé en NS – se déroule selon les étapes suivantes :

- Sélection de l'échantillon lexical ou construction d'une nomenclature dans une langue source.
- Traduction des unités de l'échantillon dans un niveau neutre de la langue cible, par l'intermédiaire, facultatif, de la description neutre en langue source.

– Définition des contextes d'emploi communs aux cultures des deux langues. Pour des questions de pratique et de lisibilité, ces contextes d'emploi seront ensuite codés par des signes conventionnels dans les articles du dictionnaire.

  * = ce mot/expression peut être employé(e) avec des amis, des inconnus de votre âge ;

  ** = ce mot/expression peut être employé(e) avec des amis, des inconnus de votre âge, des inconnus plus âgés ;

  *** = ce mot/expression peut être employé(e) avec des amis, des inconnus de votre âge, des inconnus plus âgés, les professeurs ou les supérieurs (directeur, chef de service…) ;

  + = ce mot/expression peut être rencontré(e) dans des ouvrages écrits sur l'argot (ou autre type du lexique NS), mais ne s'emploie plus dans le langage courant d'aujourd'hui. Ce contexte d'emploi déterminerait le vocabulaire passif des locuteurs.

– Enquête de terrain ayant pour but le placement par des sujets de la langue source des items NS de l'échantillon lexical dans les contextes d'emploi définis dans l'étape précédente.

Dans la lexicographie monolingue, le travail prend fin à cette étape, avec l'analyse des témoignages des locuteurs de la langue traitée. La subjectivité du lexicographe lors de l'étiquetage se trouve ainsi atténuée, voire supprimée, et les critères d'attribution des marques sont bien définis par les locuteurs eux-mêmes. Les sociétés de sondage en ligne – sociétés de panel – peuvent faciliter et surtout accélérer ce type d'enquêtes en permettant une mise à jour régulière avec le même échantillon d'informateurs ou avec d'autres personnes.

– Autre enquête, cette fois-ci sur le territoire de la langue cible, recherchant des équivalents NS des mots et des expressions dont le contexte d'emploi a préalablement été déterminé par les locuteurs de la langue source.
– Compilation d'un dictionnaire bilingue du vocabulaire NS, avec enrichissement des données de terrain par des sources écrites dans chaque langue (corpus, dictionnaires, etc.).
– Mises à jour régulières avec l'introduction des mots nouveaux NS tous les ans en les faisant « juger » par les locuteurs. Une révision complète de toute la nomenclature du dictionnaire NS serait effectuée tous les 5-7 ans.

Un premier prolongement naturel du travail accompli serait d'élargir l'échantillon lexical de 1040 entrées extraites du *PR* jusqu'à la nomenclature entière d'un dictionnaire français-ukrainien du lexique NS. Une autre perspective serait d'appliquer la recherche dans le sens inverse, c'est-à-dire de concevoir un dictionnaire ukrainien-français ou même un dictionnaire bidirectionnel français-ukrainien, ukrainien-français du lexique NS.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Altynbekova, O. B. – Алтынбекова, О. Б. (2006). *Этноязыковые процессы в Казахстане*. (*Les Changements ethnolinguistiques au Kazakhstan*). Алматы : Экономика.

Andrusiv, S. – Андрусів, С. (1995). Страх перед мовою як психокомплекс сучасного українця. (Peur de la langue : complexe psychologique de l'Ukrainien d'aujourd'hui). *Сучасність*. (*Époque actuelle*). 7–8. 150-151.

Andruxovyč, Ju. – Андрухович, Ю. (2001). Орім свій переліг... І сіймо слово. (Labourons notre terre et semons la parole). *Урок української*. (*Leçon d'ukrainien*). 7. 2-4.

Andruxovyč, Ju. – Андрухович, Ю. (2005). (У)мовне питання. (Question linguistique – question conditionnelle). *Урок української*. (*Leçon d'ukrainien*). 3-4. 2-3.

Andruxovyč, S. – Андрухович, С. (2005). *Старі люди*. (*Les Vieilles Personnes*). <http://www.ukrcenter.com> [page consultée le 23 juin 2008].

Antonenko-Davydovyč, B. D. – Антоненко-Давидович, Б. Д. (1997). *Як ми говоримо*. (*Comment parlons-nous*). Київ : Українська книга.

Armstrong, N., Bauvois, C., Beeching, K., avec la collaboration de Bruyninckx, M. (2001). *La Langue française au féminin : Le sexe et le genre affectent-ils la variation linguistique ?* Paris : L'Harmattan.

ATILF (2001) = *Analyse et Traitement Informatique de la Langue Française*. <http://www.atilf.fr/> [page consultée le 16 août 2008].

Balaxonova, L. I. – Балахонова, Л. И. (1982). К вопросу о статусе просторечной и диалектной лексики. (Autour du statut du lexique populaire et dialectal). *Вопросы языкознания*. (*Questions de linguistique*). 3. 104-110.

Barthe, R. (1985). *L'Aventure sémiologique*. Paris : Éditions du Seuil.

Bauche, H. (1946, 1re éd. 1920). *Le Langage populaire : Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu'on le parle dans le peuple avec tous les termes d'argot usuel*. Paris : Payot.

Baude, O. (2006). (dir.) *Corpus oraux : Guide des bonnes pratiques 2006.* Paris : Presses Universitaires d'Orléans.

Beauvois, D. (2006). Deux « prétendants » historiques à la domination de l'Ukraine. *Transitions et Sociétés.* 10. <http://www.diploweb.com/forum/ukraine06112.htm> [page consultée le 23 juin 2008].

Bédard, E., Maurais, J. (dirs). (1983). *La Norme linguistique.* Montréal : Publications du Québec. <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/pubf101/f101p1.html#table> [page consultée le 17 février 2009].

Béjoint, H. (1981a). Les marques d'usage dans les dictionnaires de langue anglaise. In Forgue, G.-J. (éd.) *Trema : La langue aux États-Unis*. 7. 69-74.

Béjoint, H. (1981b). Variétés de langue et marques d'usage dans les dictionnaires. *Grazer Linguistische Studien : Sprachliche Sonderformen*. 15. 7-16.

Béjoint, H. (2000). *Modern Lexicography : An Introduction.* Oxford : Oxford University Press.

Bernet, Ch., Rézeau, P. (1989). *Dictionnaire du français parlé : Le monde des expressions familières*. Paris : Éditions du Seuil.

Bernet, Ch., Rézeau, P. (2008). *On va le dire comme ça : Dictionnaire des expressions quotidiennes*. Préface de J. Artarit. Paris : Balland.

Berton-Hogge, R., Crosnier, M.-A. (1995). *Ukraine, Biélorussie, Russie : Trois États en construction.* Paris : La documentation française.

Bessmertnyx, L. V. – Бессмертных, Л. В. (2005). Библиографический указатель словарей и другой справочной литературы, содержащей русскую обсценную и воровскую лексику. (Notice bibliographique sur les dictionnaires et autres sources de référence contenant le lexique russe obscène et celui des voleurs). In Желвис, В. И. (dir.) *« Злая лая матерная... »* Сборник статей. (*Méchante injure aboyante…* Recueil d'articles). 572-640. Москва : Ладомир.

Bezdrabko, V. – Бездрабко, В. (2003). Архівісти й « Історія міст і сіл Української РСР » : історія написання (на прикладі досвіду Хмельницького облдержархіву). (Archivistes et *Histoire des villes et des villages de la RSS d'Ukraine* : histoire de sa création. Sur l'exemple de l'expérience de l'archive d'État de la région de Khmelnytskyj). In Берковський, В. Г. (dir.) *Славута і Славутчина : минуле і сучасне*. (*Slavuta et ses environs : Le passé et le présent*). <http://www.myslenedrevo.com.ua/studies/slavuta/09bezdrabko.html#> [page consultée le 9 juin 2008].

Blanche-Benveniste, C. (2005). L'étude grammaticale des corpus de langue parlée en français. In Williams, G. (dir.) *La Linguistique de corpus.* 47-66. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Blanche-Benveniste, C., Jeanjean, C. (1987). *Le Français parlé.* Paris : Didier Érudition.

Boduen de Kurtene, I. A. (réd.) – Бодуэн де Куртенэ, И. А. (1903-1909, 3e éd.). *Толковый словарь живого великорусского языка В. И. Даля*. (*Dictionnaire raisonné du russe courant de V. I. Dal'*). <http://www.slovari.ru/default.aspx?s=0&p=246> [page consultée le 19 septembre 2010].

Bogdanova, O. V. – Боданова, О. В. (2002). Автореферат дисертації « Лірницька традиція в контексті української духовної культури ». (Résumé de la thèse de doctorat *La Tradition lyrique dans le contexte de la culture spirituelle ukrainienne*). Київ: Нац. муз. акад. України ім.. П. І. Чайковського. <http://www.lib.ua-ru.net/inode/p-2/4340.html> [page consultée le 27 juillet 2009].

Boržkovs'kyj, V. – Боржковський, В. (1889). Лирники. (Lirniki). *Кіевская старина*. (*Le Passé de Kyiv*). T. 26. 9. 653-708. <http://litopys.org.ua/index.html> [page consultée le 30 juillet 2009].

Boudard, A., Etienne, L. (1990). *La Méthode à Mimile : L'argot sans peine*. Paris : Le Pré aux Clercs.

Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques.* Paris : Fayard.

Burjačok, A. A., Hnatjuk, H. M., Holovaščuk, S. I., Horjušyna, H. N. et al. – Бурячок, А. А., Гнатюк, Г. М., Головащук, С. І., Горюшина, Г. Н. та ін. (2006). *Словник синонімів української мови*. (*Dictionnaires des synonymes ukrainiens*). 2 Т. Київ : Наукова думка.

Busel, V. T. (dir.), Burbelo, V. B., Venhrenovs'ka, H. F., Andraško, K. M. et al. – Бусел, В. Т., Бурбело, В. Б., Венгреновська, Г. Ф., Андрашко, К. М. та ін. (2002). *Французько-український, українсько-французький словник*. (*Dictionnaire français-ukrainien, ukrainien-français*). Київ : Перун.

Bykov, V. – Быков, В. (1994). *Русская феня*. (Fenja *russe*). Смоленск : Траст-Имаком.

Calvet, L.-J. (1993). *L'Argot en 20 leçons : Ou comment ne pas perdre son français*. Paris : Payot.

Calvet, L.-J. (1999, 1re éd. 1994). *L'Argot.* Paris : P.U.F.

Čaplina, G. V. – Чаплина, Г. В. (2004). *Фунционирование современного молодежного сленга в печатных средствах массовой информации*. Курсовая работа. (*Le fonctionnement du sleng moderne des jeunes dans les médias écrits*. Projet de fin d'études). Ставропольський государственный университет. <http://litklub.psi911.com/kr100.htm> [page consultée le 13 juin 2010].

Caradec, F. (2001). *Dictionnaire du français argotique et populaire*. Paris : Larousse.

Cellard, J. (1983). Les chroniques de langage. In Bédard, E., Maurais, J. (dirs.). *La Norme linguistique.* 651-666. Montréal : Gouvernement du Québec. <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/pubf101/f101p1.html#table> [page consultée le 17 février 2009].

Čerednyčenko, O. I. – Чередниченко, О. І. (1995). Взаємодія мов, двомовність і мовленнєва культура. (Interaction des langues, bilinguisme et culture linguistique). In Чередниченко, О. І. (dir.). *Мови європейського культурного ареалу : розвиток і взаємодія*. (*Les Langues dans l'aire culturelle d'Europe : Développement et interaction*). 99-110. Київ : Довіра.

Čerednyčenko, O. I. – Чередниченко, О. І. (2003). Об'єднавча функція мови. (Fonction unificatrice de la langue). *Мовні і концептуальні картини світу*. *Збірник наукових праць*. (*Tableaux linguistiques et conceptuels du monde*. *Recueil d'études scientifiques*). 14. 3-7.

Čerednyčenko, O. I. – Чередниченко, О. І. (2005). Україніка у франкомовному світі. (Ukrainophonie dans le monde francophone). *Мовні і концептуальні картини світу*. *Збірник наукових праць*. (*Tableaux linguistiques et conceptuels du monde*. *Recueil d'études scientifiques*). 16. 169-172.

Čerednyčenko, O. I. – Чередниченко, О. І. (2007). *Про мову і переклад*. (*Sur la langue et la traduction*). Київ : Либідь.

Čerednyčenko, O. I. – Чередниченко, О. І. (2009). Identité linguistique et identité nationale sous la mondialisation : le cas d'Ukraine. In Bochmann, K., Dumbrava, V. (dirs.) *Sprachliche Individuation in mehrsprachigen Regionen Osteuropas : 1. Republik Moldov*a. 16-33. Leipzig : Leipziger Universitätsverlag.

Chaker, S. (1995). Dialecte. In *Encyclopédie berbère*. Vol. 15. <http://www.inalco.fr/crb/crb_2/fiches_thema/dialecte.pdf> [page consultée le 30 juillet 2008].

CLAPI (2006) = *Corpus de LAngue Parlée en Interaction*. Banque de données et médiathèque de corpus. <http://clapi.univ-lyon2.fr/> [page consultée le 24 mai 2011].

COD (2008, 11th éd.) = *Concise Oxford English Dictionary.* Oxford : Oxford University Press.

Cohen, M. (1987, 1re éd. 1947). *Histoire d'une langue : Le français (dès lointaines origines à nos jours).* Paris : Messidor-Éditions sociales.

Colin, J.-P. (2007). *Argot et Poésie : Essais sur la déviance lexicale.* Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté.

Colin, J.-P., Mével, J.-P. (2006). *Argot et français populaire : Grand dictionnaire*. Paris : Larousse.

Colin, J.-P., Mével, J.-P., Leclère, C. (2002, 1er éd. 1990). *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*. Paris : Larousse.

Collins (2007, 9th éd.) = *Collins English Dictionary*. Glasgow : Harper Collins.

Colombey, E. (1995, 1re éd. 1862). *L'Argot des voleurs*. Étoile-sur-Rhône : Nigel Gauvin.

Corbin, D., Corbin, P. (1980). Le monde étrange des dictionnaires. Les « marques d'usage » dans le *Micro Robert*. *Bulletin du Centre d'Analyse du discours : Synonymies.* 4. 237-324.

Corbin, P. (1980). « Niveaux de langue » : pèlerinage chez un archétype. *Bulletin du Centre d'analyse du discours : Synonymies.* 4. 325-352.

Corbin, P. (1989). Les marques stylistiques/diastratiques dans le dictionnaire monolingue. In Hausmann, F. J., Reichmann, O., Wiegand H. E., Zgusta, L. *Wörterbücher/Dictionaries/Dictionnaires : Ein internationales Handbuch zur Lexikographie/An International Encyclopedia of Lexicography/Encyclopédie Internationale de lexicographie.* Tirage à part. Vol. 1. 673-680. Berlin, New York : Walter de Gruyter.

CORINTE (2006) = *Corpus d'Interactions.* Site dédié à la recherche sur les corpus de langue parlée en interaction. <http://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/index.htm> [page consultée le 24 mai 2011].

Cortez, Y. (2002). *Le Français que l'on parle : Son vocabulaire, sa grammaire, ses origines*. Paris : L'Harmattan. <http://books.google.com> [page consultée le 3 août 2011].

Dal', V. I. – Даль, В. И. (1863-1866). *Словарь живого великорусского языка*. (*Dictionnaire du russe courant*). <http://dal.sci-lib.com/> [page consultée le 29 juillet 2011].

Dauzat, A. (1946, 1er éd. 1928). *Les Argots. Caractères – Evolution – Influence.* Paris : Librairie Delagrave.

Delaplace, D. (2004). *Bruant et l'argotographie française : L'argot au XXe siècle (1901).* Paris : Honoré Champion.

Delaplace, D. (2008). *Ollivier Chereau. Le Jargon ou Langage de l'Argot reformé : Édition critique annotée et commentée à partir des éditions lyonnaises complètes (1630, 1632, 1634)*

avec des documents complémentaires et dictionnaire-glossaire du jargon du livret par Denis Delaplace. Paris : Honoré Champion.

Dems'ka, O. M. – Демська, О. М. (2010). *Вступ до лексикографії. Навчальний посібник.* (*Prolégomènes à la lexicographie. Manuel d'étudiant*). Київ : Києво-Могилянська академія.

Dems'ka-Kul'čyc'ka, O. M. – Демська-Кульчицька, О. М. (2003). Базові поняття корпусної лінгвістики. (Notions de base de la linguistique de corpus). *Українська мова*. (*La Langue ukrainienne*). 1(6). 40-45.

Dems'ka-Kul'čyc'ka, O. M. – Демська-Кульчицька, О. М. (2008). Український національний корпус. (Corpus national d'ukrainien). <http://www.rastko.rs/rastko/delo/12244> [page consultée le 29 juillet 2010].

Desjateryk, D. – Десятерик, Д. (2008). Професор Леся Ставицька : « Лайку не можна винищити в принципі ». (Professeur Lesja Stavyc'ka : « On ne peut quasiment pas détruire les injures »). *Українська правда. Життя*. (*La Vérité ukrainienne. La vie*). <http://life.pravda.com.ua/columns/47b5c72471c80/> [page consultée le 27 juin 2009].

Devaux, P. (1965). *Le Livre des darons sacrés ou la Bible en Argot.* Paris : Aux quais de Paris.

DIASPORA = Sites traitant des questions de la diaspora ukrainienne :
<http://www.donoda.gov.ua/main/ru/publication/content/1675.htm#top>
<http://www.kmu.gov.ua/control/uk/publish/article?art_id=169709&cat_id=31295>
<http://www.brama.com/eyd/eydmeta.html> [pages consultées le 27 juin 2009].

Dictionnaire de l'Académie (1986-1992, 9e éd.) = *Dictionnaire de l'Académie française*. Version informatisée. <http://atilf.atilf.fr/academie9.htm> [page consultée le 22 octobre 2011

Dončyk, V. – Дончик, В. (2001). Мова не винна. (Про суржик, двомовність і грамотність на українському ТБ). (La langue est innocente. Sur le *suržyk*, le bilinguisme et l'analphabétisme à la télévision ukrainienne). *Урок української.* (*Leçon d'ukrainien*). 1(23). 15-20.

Dontchev, D. (2007). *Dictionnaire du français en liberté : Français argotique, populaire et familier*. Montpellier : Éditions singulières.

Dubjagina, O. P., Smirnov, G. F. – Дубягина, О. П., Смирнов, Г. Ф. (2001). *Современный русский жаргон уголовного мира*. (*Le* Žargon *russe du monde criminel d'aujourd'hui*). Москва : Юриспруденция.

Dubois, J., Giacomo, M., Guespin, L., Marcellesi, Ch., et al. (2002, 1re éd. 1994). *Dictionnaire de linguistique*. Paris : Larousse.

Dubois, J., Mitterand, H., Dauzat, A. (2007). *Dictionnaire étymologique et historique du français*. Paris : Éditions Larousse.

Duličenko, A. D. – Дуличенко, А. Д. (2000). Язык и тело. (Langue et corps). In Плуцер-Сарно, А. *Большой словарь мата*. (*Le Grand dictionnaire du* mat[380]). Т. 1. <http://lib.rus.ec/b/104407> [page consultée le 6 septembre 2010].

Duneton, C. (1998). *Le Guide du français familier*. Paris : Éditions du Seuil.

[380] « Mat » = invective.

Duneton, C. (2001, 1re éd. 1978). *La Puce à l'oreille. Les expressions imagées et leur histoire*. Paris : Balland.

Dzjuba, I. M. – Дзюба, І. М. (1998). Інтернаціоналізм чи русифікація? (Internationalisation ou russification ?). Київ : КМ Академія. <http://litopys.org.ua/idzuba/dz.htm> [page consultée le 11 juin 2008].

Dzjuba, I. M. – Дзюба, І. М. (2005). До судилища над суржиком. (Sur le jugement du *suržyk*). *Урок української.* (*Leçon d'ukrainien*). 1-2. 14-15.

ELICOP (1997-2002) = *Étude LInguistique de la COmmunication Parlée*. Le site du Département de linguistique de l'université de Louvain. <http://bach.arts.kuleuven.be/elicop/> [page consultée le 24 mai 2011].

Elistratov, V. S. – Елистратов, В. С. (1995). Русское арго в языке, обществе и культуре. (L'*argo* russe dans la langue, la société et la culture). *Русский язык за рубежом*. (*La Langue russe à l'étranger*). 1(153). 82-89.

Esnault, G. (1965). *Dictionnaire historique des argots français.* Paris : Librairie Larousse.

Falovs'kyj, A. – Фаловський, А. (2005). Ольга Кровицька. Українська лексикографія : теорія і практика. (Olha Krovyc'ka. Lexicographie ukrainienne : théorie et pratique). *Вісник Львівського університету. Серія книгознавство*. (*Le Messager de l'Université de Lviv. Série bibliologie*). 2. 255-257. <http://nbuv.gov.ua/Portal/Soc_Gum/Vlnu_knyg/2007_2/255-257.pdf> [page consultée le 5 août 2011].

Ferguson, C. A. (1972). Diglossia. In Giglioli, P. P. (ed.). *Language and Social Context : Selected reading.* 232-251. Harmondsworth : Penguin books.

Flajer, M. – Флаєр, М. (2000). Суржик : правила утворення безладу. (Le *suržyk* : règles de la création du désordre). *Критика*. (*La Critique*). 6. 16-17.

François-Geiger, D. (1968). Les Argots. In Martinet, A. (dir.) *Encyclopédie de la Pléiade : Le langage*. 620-646. Paris : Gallimard.

François-Geiger, D. (1975). La littérature en argot et l'argot dans la littérature. *Communication et Langues*. 27. 5-27.

François-Geiger, D. (1991). Panorama des argots contemporains. *Langue Française : Parlures argotiques.* 90. 5-9.

Freud, S. (1993, éd. originale 1913). *Totem et tabou : Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés.* Paris : Gallimard.

Friče, V. M. – Фриче, В. М. (1929). *Литературная энциклопедия в 11 томах (1929-1939).* (*Encyclopédie de littérature en 11 volumes [1929-1939]*.). T. 2. <http://feb-web.ru/feb/litenc/encyclop/> [page consultée le 11 août 2011].

Fridrak, V. B. (réd.), Lozova, N. Je., Ozerova, N. H., Stojan, L. M. – Фридрак, В. Б., Лозова, Н. Є., Озерова, Н. Г., Стоян, Л. М. (2004). *Російсько-український словник*. (*Dictionnaire russe-ukrainien*). Київ : Наукова думка.

FSUM (1999, 2e éd.) = Bilonoženko, B. M., Vynnyk, V. O., Hnatjuk, I. S., Horobec',V. J. et al. – Білоноженко, В. М., Винник, В. О., Гнатюк, І. С., Горобець, В. Й. та ін. *Фразеологічний*

словник української мови. (*Dictionnaire phraséologique de l'ukrainien*). Київ : Наукова думка.

Gadet, F. (1992). *Le Français populaire.* Paris : P.U.F.

Gadet, F. (1997, 1re éd. 1989). *Le Français ordinaire.* Paris : Armand Colin.

Gadet, F. (2009). « Syntaxe et dialinguistique ». Conférence donnée le 27 janvier 2009 à l'ENS de Lyon.

Gak, V. G., Ganchina, K. A. – Гак, В. Г., Ганшина, К. А. (2000). *Новый французско-русский словарь*. (*Nouveau dictionnaire français-russe*). Москва : Русский язык.

Gasiglia, N. (2005). Stratégie de constitution de corpus oraux transcrits : arguments pour un corpus plurithématique à haut rendement. In Williams, G. (dir.) *La Linguistique de corpus.* 219-232. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Gemmingen-Obstfelder, B. (1982). La réception du bon usage dans la lexicographie du 17e siècle. In *La Lexicographie française du XVIe au XVIIIe siècle. Actes du Colloque International de Lexicographie dans la Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel (9-11 octobre 1979).* Wolfenbüttel : Herzog August Bibliothek.

Gezundhajt, H. (1998-2004). Les dictionnaires (notes de cours). <http://www.linguistes.com/mots/dictionnaires.html> [page consultée le 8 septembre 2010].

Gilbert, P. (1969). Différenciations lexicales. *Le Français dans le monde.* 69. 41-47.

Girard, E., Kernel, B. (1996). *Le Vrai langage des jeunes expliqué aux parents qui n'entravent plus rien*. Paris : Albin Michel.

Giraud, P., Ditalia, P. (1996). *L'Argot de la Série Noire : 1. L'argot des traducteurs*. Nantes : Joseph K.

Glatigny, M. (1990). Présentation : l'importance des marques d'usage. *Lexique.* 9. 7-16.

Gordienne, R. (2002). *Dictionnaire des mots qu'on dit gros, de l'insulte et du dénigrement*. Paris : Hors commerce.

Goudaillier, J.-P. (2001, 1re éd. 1997). *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris : Maisonneuve et Larose.

Goudaillier, J.-P. (2002a). Avant-propos. *La Linguistique.* 38. 3-4. <http://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2002-1-page-3.htm> [page consultée le 30 janvier 2011].

Goudaillier, J.-P. (2002b). De l'argot traditionnel au français contemporain des cités. *La Linguistique.* 38. 5-24. <http://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2002-1-page-5.htm> [page consultée le 11 juillet 2009].

GR (1985, 2e éd.) = Rey, A. (réd.) *Le Grand Robert de la langue française de Paul Robert*. Paris : Le Robert.

Gramota.ru – *Грамота.ру. Справочно-информационный портал – русский язык для всех*. (*Alphabétisation.ru. Portail informatique de renseignements – le russe pour tous*). <www.gramota.ru> [page consultée le 17 février 2009].

Gueunier N., Genouvrier E., Khomsi A. (1978). *Les Français devant la norme : Contribution à une étude de la norme du français parlé.* Paris : Honoré Champion.

Gueunier N., Genouvrier E., Khomsi A. (1983). Les Français devant la norme : Contribution à une étude de la norme du français parlé. In Bédard, E., Maurais, J. (dirs.). *La Norme linguistique.* 763-787. Montréal : Gouvernement du Québec. <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/pubf101/f101p1.html#table> [page consultée le 17 février 2009].

Guilbert, L. (1972). Peut-on définir un concept de norme lexicale ? *Langue française*. 16. 29-48. <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/issue/lfr_0023-8368_1972_num_16_1> [page consultée le 19 février 2009].

Guillemard, C. (2002). *La Fin des haricots : Et autres mystères des expressions françaises*. Paris : Bartillat.

Guiraud, P. (1963, 1re éd. 1956). *L'Argot.* Paris : P.U.F.

Guiraud, P. (1975). *Les Gros mots.* Paris : P.U.F.

Guiraud, P. (1978, 1re éd. 1965). *Le Français populaire.* Paris : P.U.F.

Gumilev, L. – Гумилёв, Л. (2005). *От Руси до Россиu*. (*De la Rous à la Russie*). Москва : АСТ.

Hachette (2000) = Fouquet, E. (dir.) *Le Dictionnaire Hachette langue française.* Paris : Hachette Livre.

Hnatjuk, V. – Гнатюк, В. (1896). Лірники. (Lirnyky). *Етнографічний збірник*. (*Recueil ethnographique*). 2. 1-73. <http://litopys.org.ua/index.html> [page consultée le 30 juillet 2009].

Horbač, O. – Горбач, О. (1957). Аргo українських лірників. (L'*Argo* des *lirnyk* ukrainiens). *Наукові Записки Українського Вільного Університету в Мюнхені.* (*Notes scientifiques de l'Université libre à Munich*). 1. 5-44.

Horbač, O. – Горбач, О. (1963). Аргo українських вояків. (L'*Argo* des militaires ukrainiens). *Наукові Записки Українського Вільного Університету в Мюнхені.* (*Notes scientifiques de l'Université libre à Munich*). 7. 138-173.

Horbač, O. – Горбач, О. (1966). Аргo українських школярів і студентів. (L'*Argo* des écoliers et étudiants ukrainiens). *Наукові Записки Українського Вільного Університету в Мюнхені.* (*Notes scientifiques de l'Université libre à Munich*). 8. 3-55.

Horbač, O. – Горбач, О. (1991). *Аргo на Україні. Збірні статті*. (*L'*Argo *en Ukraine. Recueil d'articles*). Мюнхен : [s.l.].

Horbač, O. – Горбач, О. (2002). Лексика наших картярів і шахістів. (*Vocabulaire de nos joueurs de cartes et d'échecs*). *Урок української.* (*Leçon d'ukrainien*). 7(41). 25-30.

Horbač, O. – Горбач, О. (2006). *Аргo в Україні*. (*L'*Argo *en Ukraine*). Львів : Інститут українознавства ім. Крип'якевича НАН України.

Horec'kyj, P. J. – Горецький, П. Й. (1963). *Історія української лексикографії.* (*Histoire de la lexicographie ukrainienne*). Київ : Видавництво АН Української РСР.

Hrinčenko, B. – Грінченко, Б. (1907-1909). *Словарь української мови*. (*Dictionnaire d'ukrainien*). <http://r2u.org.ua/> [page consultée le 19 septembre 2010].

Hucalo, Je. – Гуцало, Є. (1996). *Ментальність орди* (*Mentalité de la horde*). Київ : Просвіта. <http://exlibris.uaweb.org/orda/index.html> [page consultée le 5 février 2010].

ICAR = *Interactions, Corpus, Apprentissages, Représentations*. Unité Mixte de Recherche (CNRS, université Lumière Lyon 2, ENS de Lyon et IFE). <http://icar.univ-lyon2.fr/> [page consultée le 24 mai 2011].

Istorija mata – История мата. (Histoire du *mat* russe). Anonyme. (2004). <http://www.chudakov.net/history.php> [page consultée le 14 octobre 2011].

Ivanyšyn, V., Radevyč-Vynnyc'kyj, Ja. – Іванишин, В., Радевич-Винницький, Я. (1994). *Мова і нація*. (*Langue et Nation*). Дрогобич : Відродження. <http://www.vesna.org.ua/txt/radevynja/movnaz/index.html> [page consultée le 18 juin 2008].

Izbornyk (2001) – *Ізборник. Історія України IX-XVIII ст. Першоджерела та інтерпретації.* (*Izbornik. Histoire de l'Ukraine du IX^e^ au XVIII^e^ siècle : Les sources et leurs interprétations*). <http://izbornyk.org.ua/> [page consultée le 11 août 2011].

Jacques, M.-P. (2005). Pourquoi une linguistique de corpus ? In Williams, G. (dir.) *La Linguistique de corpus*. 21-30. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Jarceva, V. N. – Ярцева, В. Н. (réd.) (2000). *Большой энциклопедический словарь. Языкознание.* (*Grand dictionnaire encyclopédique : Linguistique*). Москва : Большая Российская энциклопедия.

Jaremenko, V. V., Slipuško, O. M. – Яременко, В. В., Сліпушко, О. М. (2007). *Новий тлумачний словник української мови*. (*Nouveau dictionnaire raisonné de l'ukrainien*). 3 Т. Київ : Аконіт.

Jermolenko, S. Ja., Pustovit, L. O. (réds.), Jermolenko, V. I., Lenec', K. V. – Єрмоленко, С. Я., Пустовіт, Л. О., Єрмоленко, В. І., Ленець, К. В. (1999). *Новий російсько-український словник-довідник*. (*Nouveau dictionnaire de référence russe-ukrainien*). Київ : Довіра.

Kalenjuk, S. – Каленюк, Б. (2004). Словник Української мови. (Le Dictionnaire d'ukrainien). Sur le site : *Літературна спадщина Бориса Грінченка*. (*L'héritage littéraire de Borys Hrinčenko*). <http://www.library.lg.ua/grin/sl_kr.htm> [page consultée le 5 août 2010].

Karavans'kyj, S. – Караванський, С. (2002). Два правописи – одна мова. (Deux orthographes pour une seule langue). *Урок української*. (*Leçon d'ukrainien*). 10(44). 27-31.

Kauffman, C. A. (1980). A Survey of Russian Obscenities and Invective Usage. *Maledicta : The International Journal of Verbal Aggression.* Vol. 4. 2. 261-289.

Koptilov, V. (1995). *Parlons ukrainien : Langue et culture.* Paris : L'Harmattan.

Kostjučenko, M. – Костюченко, М. (2008). Щоб в оселі були злагода і добробут. (Pour l'harmonie et la prospérité dans la demeure). *Объективно*. (*Objectivement*). 24(380). 19 juin. <http://www.objectiv.tv/gazeta/24_%28380%29/1347.html> [page consultée le 11 août 2011].

Kosyk, W. (1998). Généralités : aperçu de l'Histoire de l'Ukraine. <http://www.ukraine-europe.info/ua/dossiers.asp?1191051015> [page consultée le 20 avril 2008].

Koževnikova, V. M., Nikolajeva, P. A. – Кожевникова, В. М., Николаева, П. А. (dirs.) (1987). *Литературный энциклопедический словарь*. (*Dictionnaire encyclopédique de littérature*). Москва : Советская энциклопедия.

Krovyc'ka, O. – Кровицька, О. (2003). Українська історична лексикографія у міжслов'янському контексті. (La lexicographie historique de l'ukrainien dans le contexte d'autres langues slaves). *Проблеми слов'янознавства*. (*Problèmes du slavisme*). 53. 136-144. <http://www.franko.lviv.ua/page/n53/014.pdf> [page consultée le 5 août 2011].

Krovyc'ka, O. – Кровицька, О. (2010). Сучасна лексикографія у лінгводидактичному аспекті. Les aspects linguistiques et la didactique de la lexicographie moderne. *Вісник Львівського університету. Серія філологічна*. (*Le Messager de l'Université de Lviv. Série philologique*[381]). 50. 236-238. <http://www.nbuv.gov.ua/portal/Soc_Gum/Vlnu_fil/2010_50/50_2010_Krovycka.pdf> [page consultée le 5 août 2011].

Kul'čyc'ka, T. Ju. – Кульчицька, Т. Ю. (1999). *Українська лексикографія XIII-XX ст. : бібліографічний покажчик*. (*Lexicographie ukrainienne des XIII^{e}-XX^{e} siècles : Inventaire bibliographique*). Львів : Наукова бібліотека ім. Стефаника.

Kuznecov, S. A. – Кузнецов, С. А. (réd.). (2004). *Современный толковый словарь русского языка*. (*Dictionnaire raisonné moderne du russe*). Москва : Ридерз Дайджест.

Kuznecov, S. A. – Кузнецов, С. А. (réd.). (2009). *Большой толковый словарь* русского языка. (*Grand dictionnaire raisonné du russe*). <http://gramota.ru/slovari/info/bts/about/> [page consultée le 29 juillet 2011].

Kuznjecova, T. – Кузнєцова, Т. (2001). Суржик і мовлення. (Langage et *suržyk*). *Урок української*. (*Leçon d'ukrainien*). 6(28). 22-24.

KZUK (2000) = *Комітет захисту української книги*. (*Comité de défense du livre ukrainien*). Національна книга : нинішній стан, його причини, наслідки і перспективи. (Аналітичний огляд). (Le livre national : état actuel, causes de cet état, conséquences et perspectives. Étude analytique). *Урок української*. (*Leçon d'ukrainien*). 4(14). 2-10.

Labov, W. (1976). *Sociolinguistique.* Paris : Les Éditions de Minuit.

Lacorne, D., Judt, T. (dirs). (2002). *La Politique de Babel : Du monolinguisme d'État au plurilinguisme des peuples.* Paris : Karthala.

Lara, L. F. (1983). Le concept de norme dans la théorie d'Eugenio Coseriu. In Bédard, E., Maurais, J. (dirs). *La Norme linguistique.* 153-177. Montréal : Gouvernement du Québec. <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/pubf101/f101p1.html#table> [page consultée le 17 février 2009].

Lazarenko, L. O. – Лазаренко, Л. О. (2003). Багатомовність в Україні з погляду сьогодення та майбутнього. (Le multilinguisme en Ukraine aujourd'hui et demain). *Мовні і концептуальні картини світу. Збірник наукових праць*. (*Tableaux linguistiques et conceptuels du monde. Recueil d'études scientifiques*). 14. 15-21.

Le Guevellou, F. (2002). *Dictionnaire des gros mots russes*. Paris : L'Harmattan.

[381] Philologie en ukrainien signifie les études linguistiques et littéraires d'une ou de plusieurs langues.

Lebedeva, N. – Лебедева, Н. (2007). Как остановить вытеснение русского языка в Украине? (Comment stopper la marginalisation du russe en Ukraine ?) *Российская газета*. (*Journal de Russie*). 4397. <http://www.rg.ru/2007/06/26/ukraina.html> [page consultée le 11 juin 2008].

Leclerc, J. (2007). Les langues slaves. In *L'Aménagement linguistique dans le monde*. Québec : TLFQ, université Laval. <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/monde/langues_slaves.htm> [page consultée le 20 janvier 2008].

Leclerc, J., Jeantheau, J.-P. (2008). Biélorussie : Considération générale. In *L'Aménagement linguistique dans le monde.* Québec : TLFQ, université Laval. <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/europe/bielorussie1-general.htm> [page consultée le 19 juin 2008].

Lefebvre, C. (1983). Les notions de style. In Bédard, E., Maurais, J. (dirs.). *La Norme linguistique.* 305-333. Montréal : Gouvernement du Québec. <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/pubf101/f101p1.html#table> [page consultée le 17 février 2009].

Lepesant, G. (coord.), Besters-Dilger, J., Boyko, N., Sheer, J. (2005). *L'Ukraine dans la nouvelle Europe.* Paris : CNRS Éditions.

Lewis, M. Paul (ed.). (2009, 16th ed.). Ethnologue : Languages of the World. Dallas, Tex. : SIL International. <http://www.ethnologue.com/home.asp> [page consultée le 3 février 2010].

Lexis (1999) = Dubois, J. (dir.) *Dictionnaire de la langue française : Lexis*. Paris : Larousse-Bordas.

Lexis (2002, 1re éd. 1977) = Dubois, J. (dir.) *Lexis : Larousse de la langue française*. Paris : Larousse.

Littré (1863) = *Dictionnaire de la langue française en ligne*. *XMLittré* version 1.3. <http://francois.gannaz.free.fr/Littre/accueil.php> [page consultée le 20 janvier 2009].

Lomonossov, M. V. – Ломоносов М. В. (1757). *Предисловие о пользе книг церковных в российском языке.* (*Préface sur l'utilité des livres ecclésiastiques dans la langue russe*). <http://miresperanto.narod.ru/o_russkom_jazyke/lomon_cerk.htm> [page consultée le 20 mai 2008].

Malherbe, M. (1995). *Les Langages de l'humanité : Une encyclopédie des 3000 langues parlées dans le monde.* Paris : R. Laffont.

Maniez, F. (2005). Extraction d'équivalents de traduction à partir d'un corpus bilingue aligné : Étude du patron syntaxique Adjectif-Nom en anglais médical. In Williams, G. (dir.) *La Linguistique de corpus.* 287-295. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Masenko, L. – Масенко, Л. (2001). Їхній здобуток до 10-річчя ніби ж нашої незалежності. (Leurs progrès dix ans après notre, soit disant, indépendance). *Урок української.* (*Leçon d'ukrainien*). 10(32). 7-8.

Masenko, L. – Масенко, Л. (2004a). *Мова і політика*. (*Langue et Politique*). Київ : Соняшник.

Masenko, L. – Масенко, Л. (2004b). *Мова і суспульство : Постколоніальний вимір.* (*Langue et Société : Dimension postcoloniale*). Київ : КМ Академія.

Masenko, L. – Масенко, Л. (2005). Двоязика небезпека. (Danger bilingue). *Урок української*. (*Leçon d'ukrainien*). 3-4. 3-4.

Masenko, L. (dir.) – Масенко, Л. (2008). *Юрій Шевельов. Вибрані праці у двох книгах. Мовознавство*. (*Jurij Shevelov. Selection d'œuvres en deux volumes. Linguistique*). Т. 1. Київ : КМ Академія.

Masenko, L. (dir.), Kubajčuk, V., Dems'ka-Kulčyc'ka, O. – Масенко, Л., Кубайчук, В., Демська-Кульчицька, О. (2005). *Українська мова у XX сторіччі : історія лінгвоциду. Документи і матеріали.* (*La Langue ukrainienne au XX^e^ siècle : Histoire d'un génocide linguistique. Documents et matériaux*). Київ : КМ Академія.

Mathieu, P. (2001). *L'Argot, lexique des marges et patrimoine linguistique.* Thèse de doctorat. Université René Descartes, Paris 5.

Matoré, G. (1968). *Histoire des dictionnaires français.* Paris : Librairie Larousse.

Merle, P. (1990). *Le Blues de l'argot.* Paris : Éditions du Seuil.

Merle, P. (1996). *Le Dico de l'argot fin de siècle*. Paris : Éditions du Seuil.

Merle, P. (2005). *Mots de passe : Dictionnaire de l'argot de la prostitution*. Lausanne : Favre.

Mertens, P. (2002). Les corpus de français parlé ELICOP : consultation et exploitation. In Binon, J., Desmet, P., Elen, J., Mertens, P., Sercu, L. (dirs.). *Tableaux Vivants. Opstellen over taal-en-onderwijs aangeboden aan Mark Debrock.* 101-116. Louvain : Presses universitaires de Louvain. <http://bach.arts.kuleuven.be/pmertens/papers/elicop.pdf> [page consultée le 13 mars 2011].

Messaoudi, L. (2005). Les rôles de la situation et du contexte dans les technolectes bilingues français-arabe. *7^es^ Journées scientifiques AUF – LTT « Mots, termes et contexte »*. Bruxelles, Haute École de Bruxelles – Institut supérieur de traducteurs et interprètes. <http://perso.univ-lyon2.fr/~thoiron/JS%20LTT%202005/pdf/Messaoudi.pdf> [page consultée le 1 juillet 2009].

Mokienko, V. M., Nikitina, T. G. – Мокиенко, В. М., Никитина, Т. Г. (2000). *Большой словарь русского жаргона*. (*Grand dictionnaire du* žargon *russe*). Санкт-Петербург : Норинт.

Mokienko, V. M., Nikitina, T. G. – Мокиенко, В. М., Никитина, Т. Г. (2004). *Словарь русской брани : матизмы, обсценизмы, эвфемизмы*. (*Dictionnaire des injures russes :* Mat, *vocabulaire obscène, euphémismes*). Санкт-Петербург : Норинт.

Movna, M. – Мовна, М. (2008). Книга Олекси Горбача « Арго в Україні » як джерело вивчення львівської говірки першої третини XX ст. (Livre d'Oleksa Horbač *L'*Argo *en Ukraine* comme une source d'études du parler de Lviv du premier tiers du XX^e^ siècle). *Вісник Львівського університету. Серія книгознавство*. (*Le Messager de l'Université de Lviv. Série bibliologie*). 3. 302-307. <http://library.lnu.edu.ua/bibl/Normativedoc/Visnyky/2008_Vupysk_III/302-307.pdf> [page consultée le 6 juillet 2010].

Muratov, O. – Муратов, О. (2007). « Горе цьому місту ! » Ще раз про мовну « проблему », дубляж і кінопріоритети. (Malheur à cette ville ! Encore une fois, sur le « problème » de la langue, le doublage et les priorités cinématographiques). *Дзеркало тижня*. (*Miroir de la semaine*). 29(658). <http://www.dt.ua/3000/3680/60117/> [page consultée le 19 février 2010].

Nikitina, T. G. – Никитина, Т. Г. (2003, 1re éd. 1998). *Словарь молодежного сленга 1980-2000 гг*. (*Dictionnaire du* sleng *des jeunes des années 1980-2000*). Санкт-Петербург : Фолио-Пресс, Норинт.

Nikolajčik, F. – Николайчик, Ф. (1890). Отголосок лирницкого языка. (К статье Валериана Боржковского « Лирники »). (Un Écho du langage des *lirnik*. Sur l'article de Valerian Boržkovskij *Des lirnik*). *Кіевская старина*. (*Le Passé de Kyiv*). T. 29. 4. 121-130. <http://litopys.org.ua/rizne/star06.htm> [page consultée le 30 juillet 2009].

Nimčuk, V. V. – Німчук, В. В. (1999). Проблеми українського правопису в XX ст. (Problèmes de l'orthographe ukrainienne au XXe siècle). <http://pravopys.vlada.kiev.ua/pravopys/1.html> [page consultée le 11 juin 2008].

Ohijenko, I. – Огієнко, І. (2001, 1re éd. 1949). *Історія української літературної мови*. (*Histoire de la langue littéraire ukrainienne*). <http://litopys.org.ua> [page consultée le 20 mai 2008].

Okara, A. – Окара, А. (2001). Полтавський суржик і духовне плебейство. (Le *suržyk* de Poltava et la plèbe spirituelle). *Урок української*. (*Leçon d'ukrainien*). 5(27). 59-61.

OUS = *Державний комітет статистики України*. (*Office ukrainien des statistiques*). <www.ukrstat.gov.ua> [page consultée le 20 mai 2008].

Ožegov, S. I., Skvorcov, L. I. (réd.) – Ожегов, С. И., Скворцов, Л. И. (2007, 25e éd.). *Словарь русского языка*. (*Dictionnaire de russe*). Москва : ОНИКС, Мир и Образование.

Ožegov, S. I., Švedova, N. Ju. (réd.) – Ожегов, С. И., Шведова, Н. Ю. (2007-2010). *Толковый словарь русского языка*. (*Dictionnaire raisonné du russe*). <http://www.ozhegov.org/> [page consultée le 8 septembre 2010].

Paquette, J.-M. (1983). Procès de normalisation et niveaux/registres de langues. In Bédard, E., Maurais, J. (dirs.). *La Norme linguistique.* 367-381. Montréal : Gouvernement du Québec. <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/pubf101/f101p1.html#table> [page consultée le 17 février 2009].

Pas'ko, V. – Пасько, В. (2004). Мова і нація. (Langue et nation). *Дзеркало тижня*. (*Miroir de la semaine*). 45(520). <http://www.zn.kiev.ua/nn/show/520/48238/> [page consultée le 18 juin 2008].

Paulin, A. (1997). Analyse de la notion de non standard dans les dictionnaires bilingues français-anglais. *Meta.* 42. 1. 55-67.

Perret, P. (2002). *Le Parler des métiers : Dictionnaire thématique alphabétique*. Paris : Robert Laffont.

Petit Larousse (2005, 100e éd.) = Garnier, Y., Vinciguerra, M. (dir.) *Le Petit Larousse illustré*. Paris : Larousse.

Petit Larousse (2006) = Garnier, Y., Vinciguerra, M. (dir.) *Le Petit Larousse illustré*. Paris : Larousse.

Petit Robert (2002) = *Le Petit Robert : Au cœur des langues d'Europe*. Paris : Le Robert.

Pierre-Adolphe, Ph., Mamoud, M., Tzanos, G.-O. (1995). *Le Dico de la banlieue*. Boulogne : La Sirène.

Pierrel, J.-M. (2004). La préface du *TLFi*. <http://www.inalf.cnrs.fr/atilf/produits/tlfi.htm> [page consultée le 22 octobre 2010].

Pierron, A. (1999). *Dictionnaire des expressions populaires*. Alleur (Belgique) : Marabout.

Pierron, A. (2010). *Dictionnaire des mots du sexe*. Paris : Ballard.

Plucer-Sarno, A. Ju. – Плуцер-Сарно, А. Ю. (2005a). Определение понятия « МАТ ». Что такое русский мат? (La définition de la notion de *mat*. Qu'est-ce que c'est que le *mat* russe ?) Sur le site : *Русский мат*. (*Le* Mat *russe*). <http://plutser.ru/mat_definition/derenition_mat> [page consultée le 28 juin 2009].

Plucer-Sarno, A. Ju. – Плуцер-Сарно, А. Ю. (2005b). Заметки о русском мате. (Notes sur le *mat* russe). In Желвис, В. И. (dir.) *« Злая лая матерная... »* Сборник статей. (*Méchante injure aboyante…* Recueil d'articles). 162-205. Москва : Ладомир.

Podhorna-Policka, A. (2007). *Peut-on parler d'un argot des jeunes ? Analyse lexicale des universaux argotiques du parler de jeunes en lycées professionnels en France (Paris, Yzeure) et en République tchèque (Brno)*. Thèse de doctorat. Université René Descartes, Paris 5.

Popovčenko, O. I. – Поповченко, О. І. (1996). *Словник жаргону злочинців.* (*Dictionnaire du* žargon *des criminels*). Київ : Оберіг.

PR (2000) = Rey-Debove, J., Rey, A. (dirs.). *Le Nouveau Petit Robert.* Paris : Le Robert.

PR (2001) = *Le Nouveau Petit Robert : Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (version 2.1 sur CD-ROM). Paris : Le Robert.

Pravopys (2004) = *Український правопис*. Стереотипне видання. (*Orthographe ukrainienne*. Réédition). Київ : Наукова думка.

Pruvost, J. (2002). Les dictionnaires d'apprentissage monolingues du français langue maternelle : L'histoire d'une métamorphose, du sous-produit à l'heureux pragmatisme en passant par l'heuristique. In *Proceeding of the Xth EURALEX International Congress.* 55-84. Copenhagen : Center for Sprogteknologi.

PSS (2000, 1re éd. 1993) = Karavans'kyj, S. – Караванський, С. *Практичний словник синонімів української мови*. (*Dictionnaire pratique des synonymes ukrainiens*). Київ : Українська книга.

Pyrkalo, S. – Пиркало, С. (2002, 1re éd. 1998). *Зелена Маргарита. Молодіжний роман.* (*Marguerite verte. Roman des jeunes*). Київ : Джерела М.

Quemada, B. (1967). *Dictionnaires du français moderne, 1539-1863 : Étude sur leur histoire, leurs types et leurs méthodes.* Paris : Didier.

Radčuk, V. D. – Радчук, В. Д. (2003). Про концепцію державної мовної політики. (Sur la conception de la politique linguistique d'État). *Мовні і концептуальні картини світу. Збірник наукових праць*. (*Tableaux linguistiques et conceptuels du monde. Recueil d'études scientifiques*). 14. 21-27.

Radvanyi, J. (dir.) (2003). *Les États postsoviétiques: Identités en construction, transformations politiques, trajectoires économiques*. Paris: Armand Colin.

Rapport de l'ECRI (1999) = Commission européenne contre le racisme et l'intolérance. *Approche pays-par-pays de l'ECRI : Rapport sur l'Ukraine*. Strasbourg. <http://www.coe.int/t/f/droits_de_l'homme/ecri/5-Archives/1-Travaux_de_l'ECRI/1-Pays_par_pays/frCBC1-Ukraine.pdf> [page consultée le 23 avril 2008].

Rey, A. (1972). Usages, jugements et prescriptions linguistiques. *Langue française*. 16. 4-28. <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/issue/lfr_0023-8368_1972_num_16_1> [page consultée le 22 février 2009].

Rey, A. (1983). Norme et dictionnaires (domaine du français). In Bédard, E., Maurais, J. (dirs.). *La Norme linguistique.* 541-569. Montréal : Gouvernement du Québec. <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/pubf101/f101p1.html#table> [page consultée le 17 février 2009].

Rey, A. (1990). Les marques d'usage et leur mise en place dans les dictionnaires du XVII^{e} siècle : le cas Furetière. *Lexique.* 9. 17-29.

Rey, A. (2002). *De l'artisanat des dictionnaires à une science du mot.* Paris : Armand Colin.

Rey, A., Cellard, J. (1991, 1re éd. 1980). *Dictionnaire du français non conventionnel*. Paris : Hachette.

Rey-Debove, J. (1971). *Étude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains.* Paris, La Haye : Mouton.

Riabtchouk, M. (2003). *De la « Petite-Russie » à l'Ukraine*. Préface de A. Besançon. Paris : L'Harmattan. <http://books.google.fr/books?id=9LeEkEYD8GEC&source=gbs_summary_s&cad=0> [page consultée le 20 mai 2008].

Robert & Collins (2003) = *Le Grand Robert & Collins : Dictionnaire français-anglais, anglais-français* (version 1.0 sur CD-ROM). Paris : Le Robert.

Roland, P. (1977). *Skidiz : Lexique du français familier à l'usage des étrangers qui veulent comprendre « ce qu'ils disent »*. Paris : Hachette.

Rouayrenc, C. (1996). *Les Gros mots.* Paris : P.U.F.

Rousseau, J.-L. (1996). Les marques terminographiques : une approche aménagiste. Séminaire « Réflexions méthodologiques sur le travail en terminologie et en terminotique dans les langues latines ». <http://www.realiter.net/spip.php?article656> [page consultée le 5 août 2010].

RUS (2009) = *Російсько-українські словники*. (*Dictionnaires russe-ukrainien*). <http://r2u.org.ua/> [page consultée le 5 août 2010].

Rusanivs'kyj, V. – Русанівський, В. (2004). Ще про реальний правопис. (Encore sur une orthographe réelle). *Дзеркало тиждня*. (*Miroir de la semaine*). 51(526). <http://www.dt.ua/3000/3680/48685/> [page consultée le 18 juin 2008].

Sainéan, L. (1907). *L'Argot ancien (1455-1850). Ses éléments constitutifs. Ses rapports avec les langues secrètes de l'Europe Méridionale et l'argot moderne. Avec un Appendice sur l'argot jugé par Victor Hugo et Balzac.* Paris : Honoré Champion.

Sainéan, L. (1912). *Les Sources de l'argot ancien.* Vol. 1 : *Dès origines à la fin du XVIII^e siècle*. Vol. 2 : *Le XIX^e siècle (1800-1850).* Paris : Librairie ancienne Honoré et Edouard Champion.

Schwob, M., Guieysse, G. (1889). *Étude sur l'argot français.* Paris : Bouillon.

Seguin, B., Teillard, F. (1996). *Les Céfrans parlent aux Français : Chronique de la langue des cités*. Paris : Calmann-Lévy.

Serbens'ka, O. (dir.), Red'ko, Ju., Fedyk, O. – Сербенська, О., Редько, Ю., Федик, О. (1994). *Антисуржик*. (*L'Antysuržyk*). Львів : Світ.

Sériot, P. (2005). Diglossie, bilinguisme ou mélange de langues : le cas du *suržyk* en Ukraine. *La Linguistique.* Vol. 41. 2. 37-52.

Shevchenko, N. (2003). *Le lexique de bas niveau de formalité : Prolégomènes à la lexicographie français-russe/ukrainien.* Mémoire de DEA. Université Lumière Lyon 2.

Shevchenko, N. (2006). Problème de l'étiquetage des unités de bas niveau de formalité dans la lexicographie bilingue français-russe et français-ukrainien. In Corino, E., Marello, C., Onesti, C. (eds.). *Proceeding of the XII^th EURALEX International Congress.* 575-581. Alessandria : Edizioni dell'Orso.

Shevelov, George Y. – Шевельов, Ю. (1998a). *Українська мова в першій половині XX ст. (1900-1941). Стан і статус.* (*L'Ukrainien dans la première moitié du XX^e siècle. (1900-1941). État et statut*). Чернівці : Рута.

Shevelov, George Y. (1993). Ukrainian. In Comrie, B., Corbett, G. G. (eds). *The Slavonic languages.* 947-998. London, New York : Routledge.

Shevelov, George Y. (Šerex) – Шевельов, Ю. В. (Шерех) (1998b). *Поза книжками і з книжок*. (*Au-delà et à partir des livres*). Київ : Час. <http://pravopys.vlada.kiev.ua/pravopys/pozytyv/shevel.html> [page consultée le 24 juillet 2009].

Slovnyk.net – Словник.net. (2006-2010). *Портал української мови та культури.* (*Portail de la langue et de la culture ukrainiennes*). <http://www.slovnyk.net/> [page consultée le 8 septembre 2010].

Sokolija, A. (2001). *Comparaison des argots de la région de Sarajevo et de la région parisienne : approche historique, analyse linguistique et sociolinguistique des comportements et des attitudes, enquêtes et entretiens*. Thèse de doctorat. Université René Descartes, Paris 5.

Sokolija, A. (2002). Étude contrastive des argots de Sarajevo et de Paris : aspects méthodologiques. *La Linguistique*. 38. 99-112. <http://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2002-1-page-99.htm> [page consultée le 12 juillet 2009].

Soljénitsyne, A. I. – Солженицын, А. И. (1990). Как нам обустроить Россию? (Comment réaménager notre Russie ?) *Комсомольская правда*. (*Komsomolskaya pravda*). 18 septembre. <http://lib.ru/PROZA/SOLZHENICYN/s_kak_1990.txt> [page consultée le 5 août 2008].

Sourdot, M. (1991). Argot, jargon, jargot. *Langue française.* 90. 13-27.

Stavickaja, L. [382]. – Ставицкая, Л. (2007). – Рвущийся канат над бездной, или кровосмесительное дитя постмодернизма (попытка лингвософской интерпретации суржика). (Rupture de corde au-dessus d'un précipice, ou l'enfant incestueux du postmodernisme : tentative d'une interprétation linguistique et philosophique du *suržyk*). <http://www.textology.ru/article.aspx?aid=78> [page consultée le 7 juillet 2008].

Stavyc'ka, L. – Ставицька, Л. (2001). Кровозмісне дитя двомовності. (L'enfant incestueux du bilinguisme). *Критика*. (*La Critique*). 10. 20-24.

Stavyc'ka, L. – Ставицька, Л. (2003)[383]. *Короткий словник жарґонної лексики української мови. A Short Dictionary of Ukrainian Slang*. Київ : Критика.

Stavyc'ka, L. – Ставицька, Л. (2004). Жаргон теж може бути інтимною мовою. (Le jargon peut aussi être un langage intime). *Львівська газета*. (*Journal de Lviv*). 30 janvier. <http://portal.lviv.ua/digest/2004/01/30/123354.html> [page consultée le 4 mars 2009].

Stavyc'ka, L. – Ставицька, Л. (2005a). *Арго, жарґон, сленґ : Соціальна диференціація української мови.* (*Argo, Jargon, Slang : The Social Differentiation of the Ukrainian Language*). Київ : Критика.

Stavyc'ka, L. – Ставицька, Л. (2005b). *Український жарґон. Словник. A Dictionary of Ukrainian Slang*. Київ : Критика.

Stavyc'ka, L. – Ставицька, Л. (2008). *Українська мова без табу. Словник нецензурної лексики та її відповідників. Обсценізми, евфемізми, сексуалізми. Ukrainian Without Taboos : A Dictionary of Obscenities, Euphemismes and Sexual Slang*. Київ : Критика.

SU (2001-2004) = *Словники України.* CD версія. (*Dictionnaires d'Ukraine* sur CD-ROM). Disponible en ligne. <http://lcorp.ulif.org.ua/dictua/> [page consultée le 10 août 2011].

Subtel'nyj, O. – Субтельний, О. (1991). *Історія України.* (*Histoire de l'Ukraine*). <http://www.uahistory.cjb.net/> [page consultée le 20 mai 2008].

Szabo, D. (2004). *L'Argot des étudiants budapestois. Analyse contrastive d'un corpus d'argot commun hongrois.* Paris : L'Harmattan. <http://mnytud.arts.klte.hu/szleng/szabod_argotbp.pdf> [page consultée le 30 janvier 2011].

Tabouret-Keller, A. (2001). Traduction de la préface de A. Martinet à *Langages in Contact* d'Uriel Weinreich. *La Linguistique.* 1. 37. 29-32.

TLF (1971) = Imbs, P. (dir.) *Trésor de la Langue Française : Dictionnaire de la langue du XIX^e^ et XX^e^ siècle.* Préface de P. Imbs. Vol. 1. Paris : CNRS Galimmard.

TLFi (2004, dernière mise à jour) = *Le Trésor de la Langue Française informatisé*. <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm> [page consultée le 3 août 2011]

Toločko, P. P. – Толочко, П. П. (1998). *Що або хто загрожує українській мові ?* (*Qui ou quoi menace la langue ukrainienne ?*) Київ : Оріяни.

[382] Cet article est écrit en russe, le nom de l'auteur (Stavyc'ka) y figure donc en russe.

[383] Le titre de l'ouvrage, comme c'est le cas d'ailleurs de tous les dictionnaires de Stavyc'ka, étant écrit en ukrainien et en anglais, je le cite tel quel.

Tournier, N., Tournier, J. (2009). *Dictionnaire de lexicologie française*. Paris : Ellipses.

Tovstenko, V. – Товстенко, В. (2003). *Просторіччя в українській мові як структурно-функціональне явище*. (*La Langue populaire comme phénomène structurel et fonctionnel de l'ukrainien*). Київ : НАН Україні. Інститут української мови.

Tripier, A. (2011). Miracles en ligne : soyez early adopter. Bulletin *Lettre blanche*, associaion « Pénombre ». 54. <http://www.penombre.org/Miracles-en-ligne-soyez-early> [page consultée le 10 août 2011].

Trub, V. M. – Труб, В. М. (2000). Явище « суржику » як форма просторіччя в ситуації двомовності. (Le phénomène du *suržyk* comme forme du langage populaire dans une situation de bilinguisme). *Мовознавство*. (*Linguistique*). 1. 46-58.

Trudgill, P. (1980). *Sociolinguistics : An introduction.* Harmondsworth : Penguin books.

Trudgill, P. (1992). *Introducing Language and Society.* London : Penguin English.

UCEPS = *Ukrainian Centre for Economic and Political Studies named after Olexander Razumkov. Український центр економічних і політичних досліджень імені Олександра Разумкова*. <www.uceps.org> [page consultée le 20 mai 2008].

Ukraijins'ka mova (2000a) = *З енциклопедії* « *Українська мова* ». *(Extraits de l'encyclopédie* Langue ukrainienne*).* <http://litopys.org.ua/index.html> [page consultée le 20 avril 2008].

Ukrajins'ka mova (2000b) = *Українська мова. Енциклопедія.* (*Langue ukrainienne : Encyclopédie*). Київ : Українська енциклопедія ім. М. П. Бажана.

Ukrajins'ka mova (2004) = *Українська мова. Енциклопедія*. (*Langue ukrainienne : Encyclopédie*). Київ : Українська енциклопедія ім. М.˚П. Бажана.

Ul'janov, A. – Ульянов, А. (2004). Суржик – язык нации или свинопасов? (Le *suržik* – langue de la nation ou des porchers ?) <http://www.proza.com.ua/events/surzhik__jazyk_natsii_ili_svinop_4a62.shtml> [page consultée le 18 août 2008].

UMIF = *Український мовно-інформаційний фонд НАН України*. (*Fonds linguistique et informatique ukrainien de l'Académie nationale des siènces de l'Ukraine*). <http://www.ulif.com.ua/UMIF/> [page consultée le 2 août 2011].

Völker, H. (2002). « Linguistique variationnelle historique et traitement informatique de textes : présentation d'une méthode d'analyse ». Séminaires ATILF. <http://www.atilf.fr/atilf/seminaires/Seminaire_Volker_2002-11.pdf> [page consultée le 22 février 2009].

VRUZ = *Верховна Рада України. Законодавство*. (*Parlement ukrainien, législation*). <http://zakon.rada.gov.ua/> [page consultée le 20 mai 2008].

VTS (2004) = Busel, V. T. (réd.) – Бусел, В. Т. *Великий тлумачний словник сучасної української мови.* (*Grand dictionnaire raisonné de l'ukrainien moderne*). Київ : Перун.

Weinreich, U. (1968). Unilinguisme et multilinguisme. In Martinet, A. (dir.) *Encyclopédie de la Pléiade : Le langage.* 647-684. Paris : Gallimard.

Weinreich, U. (1970, 1st ed. 1952). *Languages in Contact. Findings and problems.* Préface de A. Martinet. La Haye : Mouton.

WIKI = *Wikipédia*. Encyclopédie collaborative en ligne. <http://fr.wikipedia.org> [page consultée le 11 juin 2008].

Wilson, A. – Уилсон, Е. (2000). *Українці. Нація яку не очікували*. (*The Ukrainians. Unexpected Nation*). <http://www.fortunecity.co.uk/boozers/worldsend/353/ukrainian/history/wilson/a_wilson.html> [page consultée le 20 mai 2008].

Xvylja, A. – Хвиля, А. (1933). Викорінити, знищити націоналістичне коріння на мовному фронті. (Redresser, détruire les racines nationales dans le domaine linguistique). In Masenko, L. (dir.), Kubajčuk, V., Dems'ka-Kulčyc'ka, O. – Масенко, Л., Кубайчук, В., Демська-Кульчицька, О. (2005). *Українська мова у XX сторіччі : історія лінгвоциду. Документи і матеріали*. (*La Langue ukrainienne au XX^e siècle : L'histoire d'un génocide linguistique. Documents et matériaux*). Київ : КМ Академія.

Xyžnjak, Z. I. – Хижняк, З. І. (2005). Extrait de son livre *Києво-Могилянська Академія*. (*Académie Petro Mohyla à Kyiv*). <http://www.ukma.kiev.ua/ua/general/history/dovidka/index.php> [page consultée le 11 août 2011]).

Yaguello, M. (1979). *Les Mots et les Femmes.* Paris : Payot.

Yve-Plessis, R. (1901). *Bibliographie raisonnée de l'argot et de la langue verte en France du XV^e au XX^e siècle.* Préface de G. Esnault. Paris : Daragon.

Zaliznjak, H., Masenko, L. – Залізняк, Г., Масенко, Л. (2001). *Мовна ситуація Києва : день сьогоднішній та прийдешній.* (*Situation linguistique de Kyiv : Aujourd'hui et demain*). Київ : КМ Академія.

Žironkina, O. – Жиронкина, О. (2007). Лізла баба по лєсніце, упала з драбини : заметки о языковой ситуации на Украине. (La babouchka[384] grimpait à l'échelle mais elle est tombée *off a ladder*. Remarques sur la situation linguistique en Ukraine). <http://www.strana-oz.ru/?numid=34&article=1415> [page consultée le 16 août 2008].

[384] Grand-mère.

TABLE DES MATIERES

Remerciements 2
Conventions d'écriture 3
Introduction 6
Première partie L'ukrainien et le lexique non-standard 10
Chapitre 1 Historique de la situation linguistique en Ukraine 11
1.1. Histoire de l'Ukraine en tant qu'État souverain 11
1.2. La langue ukrainienne et l'identité nationale des Ukrainiens 14
1.2.1. Rapports entre langue et nation 14
1.2.2. Les origines 16
1.2.3. Entre deux empires : la constitution de la langue littéraire 18
1.2.4. Les années 1920 : ukrainisation 21
1.2.5. Les années 1930 : « génocide » linguistique 24
1.2.6. La politique linguistique des années 1950-1980 27
1.2.7. L'Indépendance 30
– Institutionnalisation de la langue d'État 30
– Les médias 31
– Le monde de l'édition 33
– Le système d'enseignement 34
– L'administration et l'armée 35
– Les problèmes d'unification de l'orthographe 36
– Langue de communication 38
1.2.8. L'Ukraine – un pays multiethnique 39
1.2.9. Les Ukrainiens et leur(s) langue(s) 40
1.2.10. Le problème du bilinguisme en Ukraine 44
1.2.11. Questions identitaires 48
1.3. Conclusion 49
Chapitre 2 Notion de norme 52
2.1. Définitions de la norme 52
2.2. « Bon usage » et purisme français 57
2.3. La notion de norme en ukrainien et en russe 59
Chapitre 3 Notion de non-standard : registres et niveaux de langue en français 61
3.1. Registre, niveau et variation 61
3.2. Langage familier 66
3.3. Langage populaire – langue du peuple, mais qu'est-ce que le peuple ?! 70

3.3.1. Brève histoire du langage populaire ... 72
3.4. L'argot français ... 77
3.4.1. Histoire de l'argot français ... 77
3.4.2. L'évolution de l'argot : d'un langage artificiel à un langage identitaire ... 84
3.4.3. Liens entre l'argot et le langage populaire ... 85
3.4.4. Procédés formels de l'argot français ... 90
3.5. Le langage des cités ... 96
3.6. Argot, jargon et « jargot » ... 99
3.7. Conclusion ... 104
Chapitre 4 Le vocabulaire non-standard en ukrainien : histoire, évolution, situation actuelle ... 106
4.1. État et perception du lexique non-standard en ukrainien ... 106
4.2. Les gros mots, les injures et la notion de tabou en français et en ukrainien ... 110
4.3. L'*argo* ukrainien ... 116
4.3.1. L'*argo* des *lirnyk*, des *kobzar* et des mendiants ... 119
4.3.2. L'*argo* des artisans itinérants et des quêteurs ... 120
4.3.3. Procédés formels de l'*argo* ukrainien ... 121
4.4. Le *žargon* ... 123
4.4.1. Le *žargon* des écoliers et des séminaristes du XIX^{e} siècle ... 126
4.4.2. Le langage secret des bergers ... 128
4.4.3. Le *žargon* criminel ... 128
4.4.4. Le *žargon* des jeunes ou *sleng* ... 130
4.4.5. Les *žargons* professionnels ... 134
4.5. Le phénomène du *suržyk* ... 134
4.5.1. Interférence phonétique ... 139
4.5.2. Interférence lexicale ... 140
4.5.3. Interférence sémantique ... 140
4.5.4. Interférence grammaticale ... 140
– Morphologique ... 140
– Syntaxique ... 141
4.6. Le langage populaire ukrainien : encore du *suržyk* ?! ... 146
4.7. Conclusion ... 149
Chapitre 5 Le problème de l'étiquetage : différentes approches dans les dictionnaires français, ukrainiens, russes et anglais. L'histoire de la lexicographie ukrainienne ... 153
5.1. Histoire des marques de niveau dans les dictionnaires français ... 153
5.2. Histoire de la lexicographie ukrainienne ... 159
5.3. Les marques de niveau dans les dictionnaires français, ukrainiens, russes et anglais d'aujourd'hui : vision synchronique ... 166
5.3.1. Typologie des dictionnaires ... 167
5.3.2. Dictionnaires français ... 168

– Le *Petit Robert* (2000, 2001) ... 168
– Le *Lexis* de Larousse (2002) ... 170
– Le *Trésor de la Langue Française informatisé* (2004) ... 171
– Dictionnaires français du non-standard ... 173
Le contenu ... 174
La méthodologie ... 175
Une approche choisie ... 175
L'étiquetage ... 176
5.3.3. Dictionnaires ukrainiens ... 177
– *Slovnyk.net* (2006-2010) ... 177
– Le *Grand dictionnaire raisonné de l'ukrainien moderne* de Busel (*VTL*, 2004) ... 178
– Dictionnaires ukrainiens du non-standard ... 178
5.3.4. Dictionnaires russes ... 181
– Le *Dictionnaire de russe* d'Ožegov (2007, 2007-2010) ... 182
– Le *Grand dictionnaire raisonné du russe* sous la rédaction de Kuznecov (2004, 2009) ... 183
– Dictionnaires russes du non-standard ... 184
5.3.5. Dictionnaires anglais ... 187
– Le *Collins Dictionary* (2007) ... 187
– Le *Concise Oxford English Dictionary* (2008) ... 188
5.4. Conclusion ... 189
Deuxième partie Vers un dictionnaire français-ukrainien du non-standard ... 191
Chapitre 6 Enquêtes de terrain ... 192
6.1. Méthodologie ... 192
6.1.1. La linguistique de corpus ... 192
6.1.2. Enquêtes de terrain ... 197
6.2. Elaboration d'un corpus ... 200
6.2.1. Analyse du *PR* sur CD-ROM (2001) et les deux premières extractions ... 201
– Populaire ... 202
– Argot ... 202
– Très familier ... 203
– Familier ... 203
– Vulgaire ... 203
6.2.2. Troisième extraction et création d'une base de données ... 203
6.3. Forme de l'enquête ... 204
6.4. Questionnaire français ... 206
6.4.1. Population et déroulement de l'enquête française ... 208
6.4.2. Traitements des données et résultats ... 210
– Comparaison avec l'étiquetage du *PR* ... 210

– Usage du lexique NS par différentes catégories des informants 213
6.5. Questionnaires ukrainiens 216
6.5.1. Population et déroulement de l'enquête ukrainienne 221
6.5.2. Traitement des données 224
– Russismes 226
– Ignorance des registres 227
– Mauvaise interprétation 228
6.5.3. Résultats 230
6.6. Conclusion 236
Chapitre 7 Conception d'un dictionnaire bilingue français-ukrainien du lexique non-standard 239
7.1. Microstructure du dictionnaire 239
7.2. Signes conventionnels 247
7.3. Abréviations du dictionnaire 247
7.4. Liste des sources lexicographiques en ukrainien 248
7.5. Vocabulaire collecté sur le terrain 249
7.6. Échantillon d'un dictionnaire français-ukrainien du lexique non-standard (30 entrÉes) 251
Conclusion générale 254
Références bibliographiques 258
Table des matières 277

Les *marques de bas niveau de formalité* ou les *marques d'usage* dans les dictionnaires français et ukrainiens restent un casse-tête pour les lexicographes depuis leur mise en place au XVII^{e} siècle. Ces marques servent à aider le lecteur, surtout étranger, à s'y retrouver dans le labyrinthe des styles et des niveaux. Cependant, le système d'étiquetage diffère d'un dictionnaire à l'autre même pour une langue donnée ; il est souvent très différent entre langues. La méthode proposée remédie à cette hétérogénéité grâce aux *enquêtes de terrain* et aux témoignages de locuteurs natifs. Le rôle du lexicographe consiste alors à réaliser une passerelle entre le locuteur, son langage et le dictionnaire. L'étude porte principalement sur *le français* et *l'ukrainien*, en introduisant également une analyse comparative avec *le russe* et *l'anglais*.

L'influence de la politique linguistique d'État sur l'évolution d'une langue est incontestable. Afin d'expliquer l'origine des phénomènes linguistiques du langage non-standard ukrainien d'aujourd'hui, la présente recherche retrace l'histoire de l'Ukraine à travers sa langue. Elle analyse ensuite l'évolution historique de la notion de non-standard et les particularités nationales de sa formation en français, en ukrainien et en russe.

Une prise de vue sur l'histoire de la lexicographie ukrainienne ainsi que l'évocation de la linguistique de corpus comme éventuelle solution au problème de l'étiquetage du non-standard ouvrent la problématique vers d'autres recherches.

L'étude aboutit à la réalisation d'un dictionnaire français-ukrainien du lexique non-standard, inexistant à ce jour, conçu avec l'utilisation de la méthode élaborée et testée dans la thèse. Cette démarche se voit universelle et peut être appliquée à d'autres langues européennes.

Mots-clefs : lexicographie, lexicographie bilingue, lexicographie français-ukrainien, ukrainien, bas niveau de formalité, non-standard, étiquetage, problème de l'étiquetage, marques de niveau, marques stylistiques, argot, jargon, mots grossiers, enquêtes de terrain.

Low register labels or *usage labels* in French and Ukrainian dictionaries have puzzled lexicographers since they were put in place in the seventeenth century. These labels help the reader, especially the foreign reader, to find his way through the maze of styles and registers. However, the labelling system differs from one dictionary to another even in a given language. Furthermore it is often very different between languages. The method we propose offers a solution to this heterogeneity thanks to *field studies* and testimonies from native speakers. The role of the lexicographer consists in building a bridge between the speaker, his language and the dictionary. This study focuses mainly on *French* and *Ukrainian*, while it also introduces a comparative analysis with *Russian* and *English*.

There is no doubt that State linguistic policy influences the evolution of a language. To explain the origin of the linguistic phenomena of today's non-standard Ukrainian, this research traces the history of Ukraine through her language. It then analyses the historical evolution of the notion of non-standard language and the national particularities of its formation in French, Ukrainian and Russian.

We examine the history of Ukrainian lexicography and evoke corpus linguistics as a possible solution to the problem of labelling non-standard language before we open the discussion towards other research.

The study leads to the creation of a French-Ukrainian dictionary of non-standard lexicon, nonexistent to date, designed using the method which has been elaborated and tested in this thesis. This approach is considered to be universal and may be applied to other European languages.

Key words : lexicography, bilingual lexicography, French-Ukrainian lexicography, Ukrainian language, , low register, unconventional language, labelling, labelling problem, register label, stylistic labels, colloquial, slang, vulgar slang, survey.